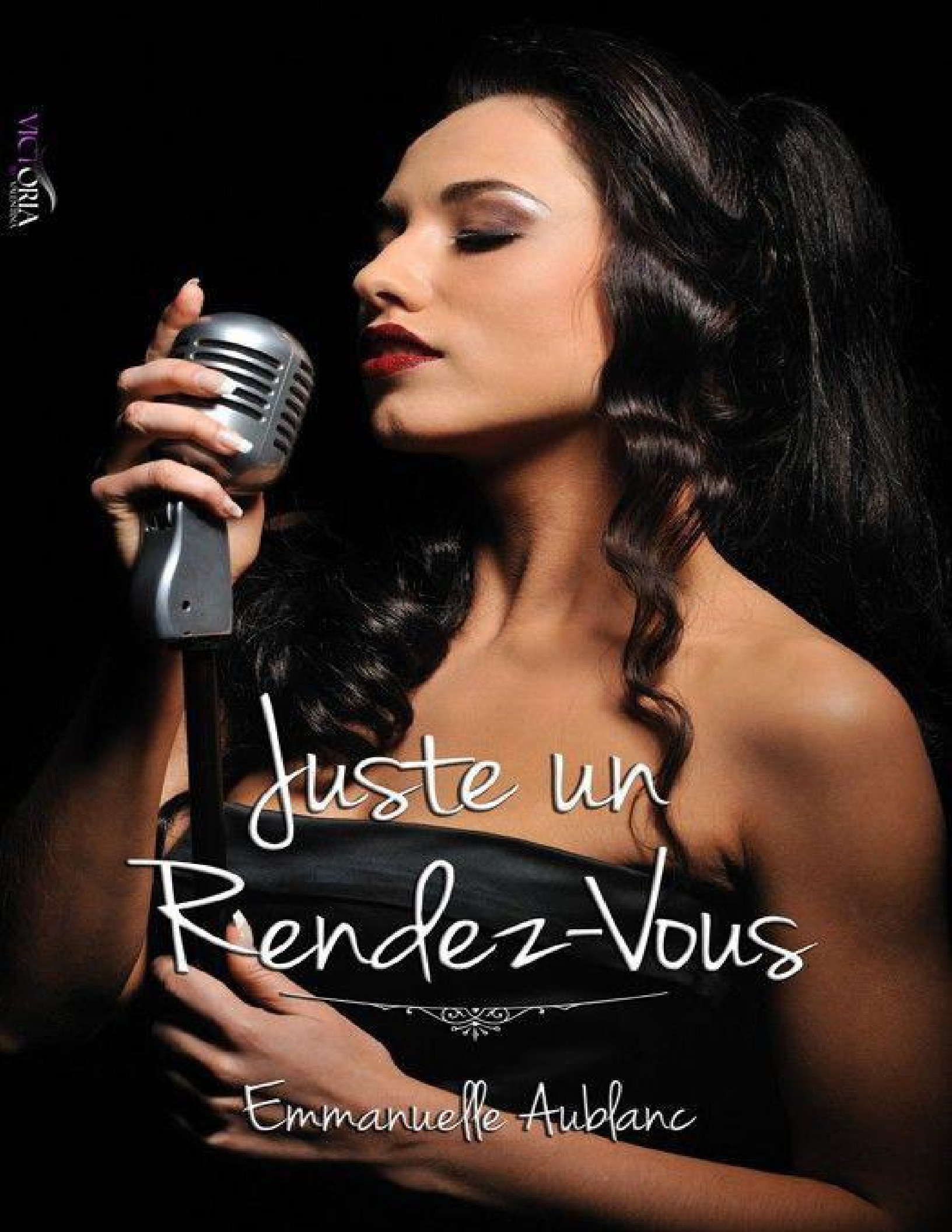
Juste un
Rendez-Vous
Emmanuelle Aublanc

Du même auteur aux Editions Valentina :

« **Morte** »

tome 1 de MORTE

Collection Fantastique

(2013)

« **Inconsciente** »

tome 2 de MORTE

Collection Fantastique

(2013)

JUSTE UN RENDEZ-VOUS

EMMANUELLE AUBLANC

Collection Victoria By Valentina

LES EDITIONS VALENTINA

4 Boulevard Koenigs

Apt 12 Bat B

31300 Toulouse

www.valentina-e.asso.st

Numéro Editeur : 978-2-36639

Collection Romance

VICTORIA BY VALENTINA

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que "les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique,

scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art; L122-4). Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle

© Les Editions Valentina - 2013 – Tous droits réservés.

Directeur publication : Diguet Westley

ISBN : 978-2-36639-053-7

Couverture : Fotolia

Correction : Ophélie Pemmarty et Justine Patérour

JUSTE UN RENDEZ-VOUS

EMMANUELLE AUBLANC

Collection Victoria by Valentina

EDITIONS VALENTINA

À ma nièce Camille, l'une des cinq étoiles dans mes yeux dont la lueur ne cessera jamais de m'inspirer. Je t'aime fort

Lundi 27 août, Aéroport de Paris Charles de Gaulle.

Chapitre Premier

Il arrive un jour où on se lève le matin et où on décide qu'on ne peut plus continuer dans cette voie. Ce jour où tout bascule, où l'on finit enfin par ouvrir les yeux et se réveiller d'un long coma émotionnel. Ce moment qui nous foudroie et où on réalise enfin qu'il faut que cela cesse, qu'il faut que tout change, que notre monde change. Cette idée qui ne fait que germer au réveil devient quasi obsessionnelle dans la journée et vous tenaille le soir jusqu'à ne plus savoir qui vous êtes. Ne plus savoir ce que vous faites, pourquoi vous le faites et ce que vous voulez faire. Elle vous empêche de dormir, jusqu'à souffrir de sursauts nocturnes qui vous obligent à vous ôter du lit pour liquider un verre d'eau, dans l'espoir vain de se rafraîchir les idées. On se réalise alors handicapé de la vie, on se prend la tête entre les mains, assis au bord du lit, pour réfléchir quelques secondes, juste avant de la relever, convaincu que ce calvaire n'a que trop duré, convaincu de prendre pour une fois la bonne décision. L'idée de mettre un terme à cette mascarade fait son bout de chemin et on se jette sur le seul objet qui peut nous apporter cette libération : sa valise. On a tous des capacités d'acceptation différentes. On surmonte les difficultés jusqu'au moment où l'on n'est plus capable de faire abstraction des poisons que l'on doit surmonter. Il ne nous reste alors plus que deux options en libre service : faire marche arrière ou bien bifurquer vers une nouvelle voie. La vie est un jeu, il faut savoir prendre des risques pour le gagner.

Ne me demandez pas qui je suis. Je crois que je suis une ombre. On me voit sans me voir. On passe à côté de moi. On croit me connaître. On croit que je suis forte. La vérité, c'est que l'on ne me connaît pas. Je suis la seule à savoir qui je suis réellement. On ne s'inquiète jamais pour moi.

Fille sans histoires, bien élevée, cadette d'une famille bien sous tout rapport, je n'avais pas un profil inquiétant et pourtant à l'intérieur, je bouillais. Tout était sans dessus dessous. Un véritable shake-up intellectuel. J'avais pourtant tenté de mettre de l'ordre dans mes idées, de tout ranger mais rien à faire, chaque jour qui passait était comme une épine de plus que l'on planterait dans mon talon pour m'empêcher d'avancer. Tout simplement de plus en plus difficile à vivre. J'avais passé ma vie à raser les murs, à me taire, à prendre sur moi. J'avais passé ma vie à vivre la vie d'une autre, me cacher derrière une apparence que je n'étais pas, à obéir aux convenances et aux attentes des autres. Et moi, ne s'était-on jamais demandé ce que je voulais vraiment ? S'était-on préoccupé une seule fois de savoir comment j'allais au-delà de ce que les apparences, parfois trompeuses, pouvaient laisser penser ?

Cette fois, j'avais décidé de recouvrer ma liberté, m'envoler loin de cette vie que je ne supportais plus, de ce climat qui m'oppressait, de cette prison qui s'était dressée autour de moi, de ces barrières que je m'imposais. Je ne sais pas comment j'avais pu arriver à un tel point de non retour. Je crois que cela s'est fait un peu tout seul, sans que je n'aie eu le temps de m'en rendre compte, d'arrêter cette machine infernale dans laquelle j'étais lancée à plein régime. J'avais laissé faire, pensant qu'il suffisait de laisser les choses se faire pour trouver son bonheur mais malheureusement le temps était passé et le bonheur, lui, s'était éloigné. J'avais laissé les autres diriger ma vie, prendre les décisions pour moi et où cela m'avait menée ? À rien ! Nada !

Il était temps que je prenne les choses en main. J'étais fin prête à devenir celle que j'avais toujours voulu être et pour cela une seule solution s'offrait à moi aujourd'hui : tout quitter, tout plaquer ! Et cela pour respirer, profiter, m'éclater ! J'avais besoin de me libérer de cette vie que je n'avais jamais voulue. Je ne devais rien à personne. J'étais la seule à pouvoir me venir en aide. Si je ne le faisais pas aujourd'hui, alors j'allais certainement m'éteindre à petit feu, m'enfermer dans la déprime et les remords jusqu'à pousser tout le monde à me détester. J'avais besoin de souffler, besoin de vivre enfin pour moi et pour moi seule. Respirer enfin à plein poumon l'air de la vie, goûter à sa douceur et me laisser bercer par sa musique. Il était tant que je recommence à l'apprécier. Il était enfin temps que je le comprenne. Recommencer à zéro était devenu une nécessité vitale si je ne voulais pas finir par m'étouffer. Ce petit grain de folie qui avait réussi à survivre malgré les nombreux coups de déprime et les nombreux pleurs étouffés, tapi dans l'ombre, là où on ne pouvait pas me voir, là où l'on ne pouvait pas m'entendre, avait su me pousser à faire ce dont j'avais toujours rêvé : partir loin, m'échapper de cette prison invisible où j'avais beau hurler, crier au secours intérieurement et où personne n'avait jamais daigné entendre mes appels. Personne n'avait jamais pressenti. Ils n'y avaient toujours vu que du feu et la surprise allait être lourde de conséquences, désormais. Je savais que l'acte que je m'apprêtais à faire n'était pas anodin et que la facture serait salée et les dégâts irréversibles. Pourtant, je devais tout laisser derrière moi, y compris ceux que j'estimais et pour qui je nourrissais des sentiments si chers. Je devais partir, je pouvais enfin le faire. Loin de ceux que j'aimais et qui pourtant me tuaient à petit feu sans s'en rendre compte.

Une valise au pied, un café à la main, assise incognito sur ce siège en plastique des plus inconfortables dans un aéroport bondé, j'admirais le chassé-croisé des avions qui atterrissaient et décollaient sur le tarmac dans un rythme quasi artistique. J'observais ce spectacle depuis six heures ce matin. Une sorte de ballet aérien qui nous en faisait perdre la tête. Il y en avait un, de ces paquebots des airs, qui serait mon départ pour une nouvelle vie, un qui m'emporterait vers la vie que je voulais, vers celle que je méritais. Un moyen de trouver ce que je recherchais. Ma valise au pied, je réalisai que je n'avais jamais été aussi déterminée de toute ma vie à ce que tout change autour de moi. Personne n'était au courant. Même pas lui, mais quelle importance cela pouvait-il bien avoir ? Il me haïssait maintenant et j'avais tout fait pour que cela se produise. Il avait dorénavant toutes les raisons de me détester et d'être soulagé de mon départ, quoique je sache qu'il n'en aurait très probablement jamais connaissance. Il ne cherchait certainement pas à me retrouver à l'heure qu'il était, satisfait de s'être débarrassé de moi. Il était avec elle, son grand amour. Je n'étais qu'un lot de consolation en promotion et en me bradant moi-même, j'avais perdu ma propre fierté.

Le mélange de honte et de culpabilité que je ressentais était tellement intense que les larmes me

venaient aux yeux toutes les deux minutes. Mon cœur battait à tout rompre et j'avais la terrible impression d'avoir reçu un coup de pied en plein dans la poitrine vu ma difficulté à respirer convenablement. J'étais à deux doigts d'exploser en sanglots mais je ravalai ma salive, cachée derrières mes lunettes de soleil *Dior*, que j'avais payées une fortune, croyant qu'elles au moins pourraient faire mon bonheur. Elles l'avaient fait mais seulement durant quarante huit heures, car ensuite l'attrait de la nouveauté s'était dissipé et l'objet outrancier avait perdu tout son charme à mes yeux. J'entendais encore la vendeuse me vanter l'élégance de ces dernières tout en me demandant la couleur que je souhaitais pour les verres : *« gris-vert ou marron ?* » J'avais failli m'étrangler devant tant de mièvrerie. J'avais fini par opter poliment pour le gris-vert, non sans un sourire niais pour l'imiter. Elles restaient cependant bien utile car je n'aurais pas supporté que tous les couples d'amoureux qui m'entouraient me dévisagent, sans compter que les quelques larmes que je ne parvenais pas à contenir avaient dû ruiner mon maquillage.

Je scrutai mon smartphone, pour constater qu'il ne me restait plus que deux heures et demie de vie. Dans un peu plus de deux heures, la personne que j'étais allait mourir pour laisser place à celle que j'allais être. Un pied posé sur le sol d'un géant des airs et plus rien ne serait pareil. C'était ce que je m'efforçais de faire. C'était la décision que j'avais prise, il y avait de cela à peine quarante huit heures. Folle, je l'étais certainement, amoureuse je l'étais encore et désespérée, je m'évertuais à ne plus l'être. Jongler entre tout ça faisait de moi une véritable boule de nerf à qui il ne faisait pas bon conseiller de s'adresser si on ne voulait pas y laisser des plumes. D'ailleurs, l'hôtesse qui m'avait vue débarquer à son guichet, les cheveux en bataille, telle une folle furieuse poussant tant bien que mal ma valise de deux tonnes, en avait fait les frais.

Quarante huit heures auparavant, j'avais sauté sur mon Mac pour réserver un billet voyageur pour Los Angeles. Le vol était à dix heures et demie. Le prix était exorbitant : un peu plus de trois mille euros pour un aller simple à Los Angeles ! Je n'avais jamais voyagé en avion et j'étais tombée des nues à l'affiche du prix. J'aurais pu essayer de trouver moins cher mais j'étais pressée par le temps. Les yeux écarquillés, j'avais alors scruté l'écran de longues minutes, pensant qu'il s'agissait d'une blague. J'avais bien failli m'évanouir. Trois milles quarante huit euros pour un aller simple à Los Angeles ? À voir ma tête, tout le monde pouvait deviner que je prenais l'avion pour la première fois. J'allais casser mon livret A ! Trois mille quarante huit euros, c'était le prix pour une nouvelle vie ? Eh bien, c'était vraiment cher payé ! J'avais fouillé dans mon sac, digne d'un dépotoir, à la recherche de mon portefeuille. Je l'avais ouvert à contre cœur et j'avais tapé sur l'écran mon numéro de carte de crédit, la date d'expiration ainsi que le pictogramme. C'était chose faite, j'avais réservé mon billet d'avion, ce précieux bout de papier qui devait me conduire tout droit sur le chemin du renouveau et de la liberté.

De retour à la réalité, je détaillai ma carte d'embarquement comme si je venais de recevoir le prix Nobel de la paix. J'étais sur le vol AF066. Je devais me rendre au terminal 2 E. L'arrivée heure locale était prévue pour treize heure dix. Il était huit heures du matin. Il me restait deux heures à attendre. Le voyage allait durer onze heures et trente cinq minutes d'un ennui mortel. Heureusement, j'avais tout de même pris de quoi me divertir en la présence de mon i-Pod.

Je me dirigeai vers le point d'enregistrement des bagages, puis abandonnai ma valise qui allait faire un petit tour de tapis roulant avant de rejoindre l'avion. Vu l'attente qu'il me restait, n'ayant pas

assez dépensé en cette chaude journée, je m'arrêtai naturellement devant la boutique *Swatch* pour y acheter une montre orange, tape à l'œil comme à mon habitude, objet également utile pour connaître l'heure. Pour bien faire j'aurais carrément pu m'arrêter chez *Cartier* mais bon, mon tempérament raisonnable ne m'avait toujours pas fait faux bond et une petite voix me chuchotait malgré tout de ne pas trop me démunir car le voyage ne faisait que commencer. Toujours était-il que cette montre coûtait la bagatelle de quatre vingt euros. La dernière avait fini noyée dans une piscine. Il ne me restait plus qu'à espérer que celle-ci aurait une vie plus longue. La file d'attente aux caisses étaient interminable. Je ne savais pas ce qui poussait tous ces voyageurs à acheter une montre. Ma vendeuse était molle au possible et semblait avoir un problème avec le matériel. En attendant l'aide d'un de ses collègues, elle eut la mauvaise idée d'entreprendre un semblant de conversation :

— Vous partez où ? demanda-t-elle, ses lunettes tombant sur son nez aquilin et tordu, que je n'allais pas tarder à lui redresser si elle m'échauffait un peu trop.

— Aux États-Unis, répondis-je, agacée, n'ayant pas envie de m'étendre sur le sujet alors que le couple de papy et mamie derrière moi commençait à s'impatienter, papy tapant de manière presque frénétique le sol avec sa canne.

— Vous savez, les États-Unis, c'est vaste, dit-elle d'un air supérieur.

Non, mais elle me prenait pour un lapin de trois semaines, celle-là ? Je pris une grande inspiration pour me calmer, la fusillant du regard à travers mes lunettes de soleil, prête à lui sauter à la gorge, à lui écraser ses binocles immondes sur le nez, à lui faire bouffer ses cheveux gras.

— Los Angeles, précisai-je.

— Oh ! Vous partez en vacances ?

— À votre avis ? lui rétorquai-je froidement.

Heureusement pour moi, un de ses collègues ne tarda pas à pointer le bout de son nez pour régler le problème. Il parut plus doué que sa comparse et régla l'affaire en deux minutes top chrono. Je tendis alors ma carte pour en finir, prête à la saigner à blanc.

— Un instant je vous prie, dit-elle, occupée à taper dans tous le sens sur les touches de son clavier.

Je tournai la tête à droite, fixai un couple qui s'embrassait et j'eus un haut-le-cœur. Une vision des plus vomitives.

— Ça vous fera quatre vingt euros, annonça l'hôtesse de caisse.

Je tendis à nouveau ma pauvre carte Mastercard, la Mozaïc du Crédit Agricole pour les moins de vingt cinq ans. À quelques centimètres de moi un bel homme, accompagné d'une poupée gonflable aux airbags siliconés, sortit quant à lui sa carte American Express avec un sourire ultra bright à l'attention de la vendeuse, qui échauffée comme une pivoine, lui tendit en retour un stylo. Il le saisit tel le messie, un sauveur qui à coup de carte de crédit fait le bonheur de ces dames. Ma Mastercard

faisait décidément bien pâle figure à côté d'une American Express. Elle était pourtant de couleur noire et je tentais parfois de dissimuler le logo de la banque pour que les regards indiscrets l'assimilent à une black card, mais je n'en retirais jamais d'excitation, car au fond de moi, je savais bien que j'étais fauchée comme les blés, du moins je n'allais pas tarder à vraiment l'être. Je me demandais même si la pauvre parviendrait à résister à cette transaction coûteuse sans disparaître en fumée une fois mon code effectué.

J'appuyai sur les touches et validai. Lorsque le reçu sortit, je crus même que j'allais pleurer. De quoi ? Je ne savais pas. À la fois de joie et de peur. La vendeuse me rendit ma carte :

— Merci, dis-je froidement.

— Bonne journée, conclut-elle alors que je me détournais.

— Eh bien, c'était pas trop tôt ! rouspéta la petite mamie derrière moi.

— Je ne vous le fais pas dire, souris-je pour la décontenancer.

Je ne comprendrais jamais l'empressement des personnes âgées. Je croyais bêtement qu'une fois retraité, on prenait le temps de vivre, sans se prendre la tête. Malheureusement avec l'âge les défauts pour certains avaient tendance à s'accentuer, j'en avais bien l'impression.

Ma montre au poignet, je scrutai une fois de plus ma carte d'embarquement. Ce dernier se faisait par la porte E47. Je me rendis en salle d'embarquement, passant avec succès le barrage de la sécurité. Je patientai ensuite, accusant le contre coup de l'excitation première qui avait laissé place aux émotions sous-jacentes qui m'avaient poussée à prendre cette décision. J'étais effrayée. J'avais peur de moi-même et je tâchais de ne pas fondre en larmes. Plus que dix minutes avant la montée à bord de l'avion mais celles-ci défilèrent de manière fastidieuse. Difficile de regarder tous ces couples de vacanciers pratiquer la technique du bouche à bouche à n'en plus finir.

Lorsqu'une voix féminine raisonna, annonçant que l'embarquement pour le vol AF066 allait débuter, je fus presque soulagée de ne plus devoir subir cette torture visuelle. Je me levai, rassérénée, sûre de vouloir aller jusqu'au bout. Je pris ma carte, mon passeport et m'approchai de la porte d'embarquement. Je n'eus ensuite plus qu'à franchir la passerelle pour prendre place dans l'avion à la recherche de mon siège, au centre, tout près du hublot. Je posai mon sac au sol, et sortis mon téléphone portable de la poche de mon jean. Aucun appel. Mais à quoi m'attendais-je ? Pourtant, je ne lui avais pas dit au revoir. C'était peut-être inutile mais je ne résistai pas à l'envie de lui envoyer un dernier message : « Désolée. Nos routes ne se croiseront plus maintenant. Adieu. ». Puis, pas assez courageuse pour attendre une réponse, je me décidai enfin à activer le mode avion. Je pris mon i-Pod, bouclai ma ceinture et allumai l'appareil, pour écouter la première chanson de cette longue liste. Elle m'insuffla le courage qu'il me manquait. Je fermai les yeux. L'avion décolla sur cet air. J'étais partie vers ma nouvelle vie.

4 mois plus tôt

CHAPITRE DEUX

Je crois que tout a mal commencé au départ. Avant même ma naissance, j'étais déjà une ombre, tapie dans le noir, à attendre que l'on découvre enfin mon existence. J'attendais déjà de voir la lumière. Aujourd'hui, je n'avais toujours pas l'impression d'y être entrée. Dès ma conception, les instances divines m'avaient donné un don naturel pour me cacher. Une enfant non désirée mais pourtant aimée. Une naissance inattendue, une arrivée surprise, une vie déjà bien bouleversée. Certains trouvaient cela drôle, d'autre élaboraient des hypothèses scientifiques à la mords-moi-le-nœud. Bref, avant même ma naissance j'étais déjà l'attraction familiale en vogue dans tout le quartier. Tout le monde voulait me voir, à l'instar de l'arrivée d'un prophète. Mais j'étais bien loin d'en être un. J'étais juste une passagère clandestine in utero qui attendait patiemment de quitter le placenta de sa mère pour voyager à travers les années de vie que le monde avait à m'offrir.

Avant même d'avoir un prénom, j'étais ce que certains spécialistes nomment un « enfant du déni ». Un déni de grossesse partiel qui avait chamboulé toute ma famille et en premier lieu ma mère, qui n'avait jamais pu occulter la culpabilité qu'elle ressentait. Trentenaire à l'époque et mère de deux enfants, elle n'avait plus l'idée de concevoir un autre enfant et pourtant j'étais arrivée. Un déni partiel puisque découvert au cours de son sixième mois de grossesse à la suite d'une visite de routine chez le médecin pour de simples douleurs à la colonne vertébrale. La vérité avait fini par éclater au grand jour. Un jour resté gravé dans les mémoires, aussi important que celui de ma naissance dans la mémoire de ma mère.

Les lois de la nature avaient très vite repris le contrôle de la situation et, compressée en retrait dans la colonne vertébrale de ma mère, j'avais retrouvé une position plus confortable, dans un ventre bien arrondi de femme enceinte. Je pense qu'inconsciemment, c'est à cette époque que le malaise avait débuté. La révélation de cette grossesse avait provoqué une joie intense pour ma mère, ainsi que pour mon frère et ma sœur. En revanche, pour mon père cela avait été vécu comme un immense choc, une véritable punition. Il pensait en avoir fini avec les couches, les biberons et les nombreuses heures de la nuit à serrer rageusement son édredon, espérant ne plus entendre ces cris stridents de bébé affamé. Espérant ne plus vivre cette période de zombie à rêver le jour de pouvoir enfin avoir quelques heures de répit la nuit.

Une rencontre brutale avec mon entourage. Une naissance difficile. J'étais en quelque sorte une voleuse de bonheur conjugal. Comment je savais tout ça ? Eh bien, au cours des rares discussions sérieuses que moi et ma très chère mère avions pu entretenir. Les discussions que l'on entamait à minuit, autour d'un verre d'eau pour passer le temps parce que l'on souffrait d'insomnie. Plutôt la tête dans les nuages, j'évitais toujours les discussions dramatiques autour de mon avenir. Moi et ma famille ne voyions pas les choses de la même manière. J'avais la tête dans les étoiles et le cœur passionné. Avec les années et l'adolescence, la réalité du monde qui s'offrait à moi avait brisé tout ce à quoi je croyais. Une fois passée de l'enfance à un âge semi-adulte, j'avais été obligée de faire face à la réalité. Et, à contrecœur, de m'assagir.

Je me souvenais de cette conversation, à deux heures du matin, malade comme un chien, assise dans la cuisine à regarder mon cachet d'aspirine effervescent empoisonner mon verre d'eau de son goût infâme. Des questions que je n'avais jamais osé poser. On ne m'avait jamais dissimulé, depuis toute petite, les conditions de ma naissance et cela ne m'avait jamais affectée outre mesure. Ma famille évitait d'en parler comme s'il ne s'était jamais rien passé. Ma mère surtout écourtait toujours la discussion quand les mères de mes amies, curieuses et avides de potins pour faire vivre tout le quartier, poussaient le vice jusqu'à vouloir connaître les moindres détails de sa grossesse. Non, je n'avais jamais eu de problème avec ça. Jusqu'à cette dispute avec mon père sur mes mauvaises notes et sur mon avenir.

Il faut dire qu'étant ingénieur, il nourrissait de grands espoirs pour moi, plus qu'en mon frère et ma sœur. Cela me pesait parce que je savais que je ne pouvais que le décevoir une fois de plus. Lui, ne me décevait jamais, jusqu'à ce qu'il prononce ces paroles douloureuses : « De toute manière, je ne t'ai jamais voulue, moi ! » Puis il s'était tu, hagard. J'aurais tout donné pour qu'il m'ait giflée, pour ne jamais avoir entendu ces paroles. Je le connaissais, je savais bien qu'il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il disait. Il l'avait dit sous le coup de la colère, mais tout était dit. Je n'avais pas connaissance de cette période. J'étais la petite protégée de mon père, toujours choyée, pourrie gâtée. Un diamant brut qu'il essayait de tailler, comme il se plaisait à le répéter à ses collègues lors de dîners semi-professionnels. Il voulait que je lui ressemble. Moi, je savais que ce ne serait jamais le cas. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'il avait à ce point mal vécu ma naissance. Un enfant ne devait pas être un frein à l'épanouissement personnel de ses parents, mais le démultiplicateur, et moi je l'avais été, durant une courte période certes, mais cela avait été le cas. Mais une fois le choc passé, il était passé du stade du papa grognon au papa poule. Comment pouvais-je lui en vouloir ?

Je me souvenais encore de toutes ces mégères du quartier qui me pointaient du doigt étant petite, me traitant de sauvage car j'étais incapable de me défaire de la jupe de ma mère, incapable de m'éloigner d'elle deux secondes, hurlant dès qu'elle avait le malheur de se trouver à moins d'un mètre de moi. Une vraie glue. Et je les entendais encore, ces mêmes gourgandines, appuyer là où ça faisait mal, arguant que cela devait très probablement être la conséquence du déni de grossesse de ma mère. Je m'étais toujours étonnée que le monde renferme autant de spécialistes des comportements enfantins improvisés pour une journée. Ces femmes, pseudo psychiatres qui sous prétexte d'avoir eu des enfants pensaient tout savoir sur la face du monde. Allez vous rhabiller mesdames, car je crois qu'enfermées dans votre rôle de la parfaite ménagère, à traiter vos enfants comme des dieux, ne jurant que par eux, vous êtes malheureusement passés à côté de vos vies !

Je ne savais pas comment j'avais pu en arriver à renfermer tant de colère en moi, mais c'était certainement le nœud de ma relation en dent de scie avec mon père. C'était arrivé d'un coup et depuis, cela ne m'avait jamais quitté. Quant à mon frère et ma sœur, nous avions toujours été très proches, eux veillant toujours à me protéger. Ils me surveillaient constamment dans la cour d'école, aux aguets, toujours prompts à me tirer d'un mauvais pas. Un frère et une sœur comme on en rêverait. Moi, je ne leur arrivais pas à la cheville. Ils auraient certainement mérité mieux dans le rôle de la sœur cadette. Nous étions à la fois si similaires et si différents. Parfaitement incompréhensible, inexplicable. Je les avais toujours considérés comme des parents de substitution et je tenais à eux plus qu'à ma propre vie, même si je les aimais autant qu'ils m'agaçaient. Comment était-ce possible ? Je n'en savais rien. Je peux seulement vous assurer que ça l'était, et je dois dire que parfois ça en était même effrayant. Ressentir parfois un besoin irrépressible de leur parler et le lendemain ne plus pouvoir les voir en peinture. À force d'être toujours trop fourrés ensemble, on en venait parfois à ne plus se supporter mutuellement. C'était totalement contradictoire et tellement vrai pourtant.

Enfin toujours était-il qu'une fois la période du collège passée avec un succès plutôt mitigé, j'avais trouvé la voie de la sagesse, mis en veille ma propre personnalité, désireuse de ne plus décevoir mon père. J'avais fait des études scientifiques comme il me le conseillait avec tant de bienveillance. Tout le monde semblait se réjouir de mon choix, du fait que j'entre enfin dans le moule qu'on avait choisi pour moi. Seulement, il n'était pas vraiment à ma taille, trop serrée j'étouffais déjà. Obtenir péniblement un bac scientifique était mon objectif et grâce à l'aide de mon grand frère qui ne voyait aucun inconvénient à me venir en aide et faire mes devoirs à ma place, je parvins à obtenir ce diplôme sans aucune valeur dans notre société actuelle, sinon celle de faire plaisir à son entourage. Le plaisir ne le fut que de moitié car n'ayant obtenu aucune mention, mon père n'arrivait pas à se réjouir autant que pour la mention «Très Bien » de mon frère, huit ans plus tôt. Un dîner amer malgré les efforts de ma mère pour que tout se passe bien. Elle souriait pourtant. Elle croyait toujours en moi. Je ne savais pas comment elle faisait pour croire plus que moi-même en mes faibles possibilités. Mais il y avait une chose qu'elle seule approuvait : ma passion pour la musique. C'est uniquement grâce à elle que j'avais pu suivre des cours de chants et de piano que mon père, dans sa mauvaise foi légendaire, désignait ce soir-là comme les seuls responsables de mon échec, car ne pas avoir obtenu de mention semblait bien être à ses yeux un échec.

Le repas fut plutôt vite avalé ce soir-là, devant la piscine familiale. Les vacances s'annonçaient houleuses mais je m'en moquais car je savais que ces deux mois seraient au service de ma passion. À moi les petites scènes marseillaises ! Même si je ne brillais pas autant que toutes ces étoiles montantes, j'avais espoir un jour de gagner cette lueur qui me manquait. En attendant, contrainte et forcée par mon père de poursuivre mes études, je devais vivre ma passion en cachette. Il n'avait jamais approuvé mon choix. Le bémol voyez-vous, c'est que nous sommes tous conditionnés à la naissance à suivre une voie imposée par les facteurs sociaux et familiaux qui nous entourent… mais si ce n'était pas la bonne ? Et si on faisait le choix d'écouter notre cœur, de passer outre ces carcans, que se passerait-il ? C'est ce que j'avais essayé de découvrir à l'époque, certaine de pouvoir vivre ma vie en dehors des règles que l'on m'imposait depuis mon plus jeune âge. Et c'est lors d'une de ces mêmes soirées d'été que je lui avais annoncé, poussée dans cette voie par mon meilleur ami, que je n'irais pas à l'école d'ingénieur de Paris qu'il m'avait dégotée après tant d'efforts. Son visage avait blêmi. J'avais cru qu'il allait faire une crise cardiaque à cette annonce et s'affaler au beau

milieu du repas dans son assiette. Il avait mis du temps à réagir avant de reprendre sur un ton calme et posé que c'était hors de question. J'avais réfuté son ordre et m'étais entêtée à refuser. Mon frère, lui, avait tenté de me raisonner comme lui seul savait le faire. Ma mère essayait de calmer mon père, lui demandant pour une fois de m'écouter, mais il n'en avait rien fait, envoyant valser ses couverts par terre.

Un peu plus tard dans la nuit, ma sœur était venue me rejoindre, soucieuse de savoir si j'étais bien certaine de ce que je faisais. Je n'avais jamais été aussi sûre de moi qu'à cette époque. Le lendemain, mon père semblait avoir retrouvé la voie de la raison et ceci, j'en étais convaincue, uniquement grâce aux talents de négociatrice alliés au savoir faire légendaire de ma mère. Un arrangement fut trouvé à mon grand étonnement. Je disposais d'une année pour lui prouver que j'avais du talent, pour lui démontrer qu'il était possible que je fasse carrière dans la musique. Mais si à la suite de cette année rien ne s'était passé, alors je devrais intégrer cette école d'ingénieur. La proposition était correcte. Le pacte fut conclu.

J'avais tout fait pour percer dans le monde de la musique, chanté dans tous les bars de Marseille, été de toutes les fêtes, tentant d'aborder quelques personnalités déjà passées de mode dans le monde du business musical, star déchues des années 80, mais cela n'avait rien donné. Des compliments, j'en avais eus de toute part. J'ai même fait la première d'un concert peu peuplé d'une star féminine des années 80, sans succès. Les belles paroles se meurent à la vitesse de la lumière et je n'avais jamais rien obtenu au final. Mes efforts ne m'avaient valu que la reconnaissance d'ancienne star à l'ego surdimensionné en quête d'une seconde jeunesse. Ce ne fut pas faute d'avoir tout tenté. On n'avait cessé de me répéter que le milieu était clos, bondé, trop de stars d'un jour disait-on. « Aujourd'hui nous sommes dans le consommable. Il ne faut pas vous attendre à faire carrière. Vous êtes jolie mais vous passerez très vite aux oubliettes » m'avait dit un vieux producteur véreux, plus attiré par mon décolleté plongeant que par mon talent musical.

Tout ça pour dire qu'au bout d'un an, comme mon père s'y attendait, j'étais revenue bredouille, et lors d'un nouveau dîner ce fut un dossier d'inscription à l'école d'ingénieur de Paris que je retrouvai dans mon assiette. Je n'eus d'autre choix que de le remplir sous le regard attentif de mon père, soulagé d'avoir gagné pour cette fois la partie. Je lui tendis les papiers et je sus qu'il ne tarderait pas à le faire partir par la poste le lendemain. Mon père ne me causa jamais autant que ce soir là, ravi que je concède enfin à marcher sur ses traces et sur celles de mon frère. Ma sœur, quant à elle, n'avait jamais été concernée. Je ne savais pas pourquoi, mais jamais mon père ne lui avait entrevu le même chemin que le sien. Ils étaient pourtant proches mais il n'avait jamais rien trouvé à redire à ses études d'esthétisme. Sitôt terminées, elle avait intégré le salon plutôt réputé de ma mère. Et moi, vilain petit canard de la famille, j'étais totalement larguée, vivant très mal cette situation, au bord du gouffre, prête à me jeter d'une falaise.

J'avais donc intégré à la rentrée scolaire cette fameuse école, sans entrain. J'y avais rencontré le minable numéro un, légèrement boutonneux sur les bords, mais néanmoins utile car il était le parfait intello de service. Enfin, je savais dès le départ que je ne pourrais jamais faire ma vie avec lui. C'était juste pour passer le temps et mettre un peu de piment dans une nouvelle vie parisienne déconcertante. J'avais abandonné l'idée de vivre un jour de la musique ; vraiment oublié tous mes rêves de gloire. Mais tout de même, Paris était la ville des artistes et en cachette, sous un

pseudonyme ridicule, Kam, j'avais entonné quelques chansons. Impossible de chanter les miennes, pour cela il aurait fallu que je trouve des patrons de bar ouverts d'esprit, ce qui ne semblait pas vraiment être le point fort de la capitale.

Après deux années d'efforts intenses à bouder mes cours, j'avais fini par abandonner mes études. Abandon que je n'avais pu avouer à mes parents que six mois plus tard lorsque mon père n'avait pu s'empêcher de téléphoner à mon école pour connaître mes résultats. Ces derniers étant inexistants, un coup de téléphone désarmant s'en était suivi dans la minute. Mon père m'ayant coupé les vivres et refusant de continuer à payer un appartement pour rien, je dus à contrecœur quitter Paris par TGV pour rejoindre la Gare Saint Charles de Marseille. Mon boutonneux fut atterré et je fus même contrainte de lui remonter le moral, mettant en avant son charme si spécial. Heureusement qu'il ne m'avait pas demandé ce que j'entendais par spécial ! Je l'abandonnai donc devant le TGV, le gratifiant d'une bise amicale.

L'accueil fut des plus distants et des plus froids. Ce fut à cet instant que je décidai que ma vie devait prendre un tournant radical, au moment où j'avais fini par me rendre compte que je ne ressentais plus rien, ni peur, ni joie. Plus rien ! Je n'avais plus vraiment l'impression de vivre, j'avais déraillé sans vraiment savoir à quel moment cela s'était produit. Ce fut à cet instant là que je pris conscience que quelque chose clochait, ou pour jouer franc jeu, que plus rien n'allait. Un vide abyssal effrayant ! Lorsqu'on commence à se déposséder soi-même de ses émotions, c'est qu'il est venu le temps de tout changer dans nos vies. Ce n'était pas un lifting qu'il me fallait. Non, je n'avais pas besoin d'un rafistolage médiocre mais de la totale ! Et le forfait « totale » incluait un départ imminent. Enfin, c'était juste une façon de parler car dans les faits il n'avait pas été si imminent que cela.

En tout et pour tout, je tins à peu près deux mois dans ces conditions. Deux mois avant de trouver une échappatoire à cette situation. Un appartement, enfin un studio pour dire vrai, qui m'offrirait l'indépendance et la liberté dont j'avais besoin pour m'épanouir. Mais l'indépendance avait un prix et pour le payer il me fallait trouver un travail. La plus terrifiante des jungles, c'est la civilisation moderne ! Je me retrouvai livrée en pâture à mes congénères sans qu'on daigne me donner aucune arme pour me défendre et affronter les montagnes qui se dressaient devant moi.

Il ne me restait plus qu'à me découvrir moi-même pour savoir de quoi j'étais capable. Serais-je capable de la franchir cette montagne ou mourrais-je à son pied ? Quitte à y laisser ma peau autant tout tenter ! Ainsi je n'aurais rien à regretter. J'étais devenue un électron libre et ce fut ainsi que je rencontrai le minable numéro deux, conseiller dans l'agence d'intérim ManPower, séducteur à deux balles, mauvais coup au pieu, qui tout de même avait eu pour seul mérite de me trouver un job. Enfin un travail alimentaire qui me permettrait de subvenir par moi-même à mes besoins. Emballée sur le coup, j'avais très vite fini par déchanter. Très loin de mon piédestal, je plongeai dans la vraie Vie, avec un grand V. J'y allais à toute vitesse sans prendre aucune précaution. Attention au retour de flamme, il pourrait faire très mal !

CHAPITRE TROIS

Assise devant mon beau parleur, don juan de pacotille, j'attendais patiemment qu'il termine son speech bien ficelé dans l'unique but de m'emballer. Seulement emballer ne conduit pas toujours à l'étape suivante : la pesée. Le hic, c'était que je n'avais pas vraiment le choix concernant le travail que je voulais faire. J'étais en porte à faux, je n'avais plus vraiment les moyens de faire la difficile. Je ne me voyais pas retourner, toute penaude devant la demeure familiale. Chose qui pourtant aurait soulagé ma mère, qui depuis mon départ précipité ne cessait de m'appeler une bonne dizaine de fois par jour. Appels qui restaient bien sûr sans réponse. C'était trop tôt pour que nous ayons une conversation et la provoquer n'en ferait rien ressortir de bon. J'avais même failli rejeter son numéro mais une petite voix angélique était parvenue à me raisonner. Laissons le temps au temps ! Du temps, il m'en aura fallu pour me jeter à l'eau et parvenir à m'extirper de l'impasse dans laquelle je m'étais embarquée…

Monsieur costume-cravate-bon-marché me tendit fièrement sa proposition de mission comme s'il venait de me proposer l'affaire du siècle. J'en arrivais presque à regretter ma conseillère albinos de Pôle Emploi, qui hormis me proposer des formations inutiles, ne pouvait visiblement pas faire grand-chose pour moi. Elle était pourtant très gentille, douée pour remonter le moral mais d'une inutilité démotivante, incapable de faire la moindre proposition intéressante. Elle manquait de clairvoyance. C'était à se demander s'ils n'allaient pas les chercher dans les rues, leurs conseillers. J'avais même ouï dire que les conseillers du Pôle Emploi étaient recrutés parmi des commerciaux. Voilà qui d'un coup n'avait plus rien d'étonnant. Ils n'avaient pas dû choisir les meilleurs car en tout cas la mienne ne semblait pas avoir la capacité de me vendre à n'importe quelle entreprise en recherche de main d'œuvre dans les environs.

Je devais me faire une raison : mon profil n'avait rien de très attrayant. Ce ne fut pas faute d'y avoir apporté quelques retouches de fond. Rien de bien méchant, juste un peu d'imagination. Et puis, de toute manière, rares étaient les employeurs qui vérifiaient vraiment nos références, alors pourquoi s'en priver ? Même l'État se laissait berner, alors ce n'est pas peu dire qu'il était aisé de nos jours de laisser libre cours à son inventivité dans ses références. Un petit mensonge n'avait jamais fait de mal à personne. Mais le plus triste, c'était que même avec tous mes efforts pour rendre ce bout de papier qu'on appelle Curriculum Vitae intéressant, personne ne semblait se rendre compte de mon

potentiel. Si l'on ne me donnait pas ma chance, comment faire naître ce potentiel et l'accroître ?

J'étais au niveau le plus bas sur l'échelle de mon existence et je craignais d'en avoir déjà atteint le point culminant. D'autant plus que, déprimée par mes études forcées, j'avais pris trois kilos. Bon d'accord, j'avoue, ce chiffre était à multiplier par deux mais quelle fille sensée aurait avoué franchement le chiffre exact ? Ce serait se compromettre que de dire la vérité lorsqu'il est question de poids. Il faudrait avoir perdu la tête pour faire une chose pareille ou assumer ses rondeurs, ce qui était loin d'être mon cas. À l'inverse, lorsque je perdais du poids j'avais plutôt tendance à multiplier la perte par deux. Des petites astuces bien utiles. De toute manière, même si les personnes à qui je mentais en avaient conscience, par politesse j'étais certaine que jamais, ô grand jamais, elles n'oseraient me contrarier.

J'avais adopté la technique depuis de nombreuses années déjà. Bref, je m'étais empâtée, point final. Eh oui, je n'étais pas de celles qui, déprimées, ne mangent plus et maigrissent. Le monde est cruel ! Je ne savais pas pourquoi, mais moi, lorsque je n'allais pas bien, je mangeais, je sautais sur le placard, le cambriolais. La plupart du temps, j'enfonçais une cuillère à soupe dans le pot de *Nutella,* la savourais puis culpabilisais. Ma plus grande qualité ? C'est que je mets toujours un point d'honneur à finir ce que j'entreprends, raison pour laquelle je limais le pot de cette célèbre pâte choco-noisette jusqu'à ce qu'il en ressorte intact. Comme quoi, même nos qualités nous portent parfois préjudices ! C'était à mes yeux la plus grande injustice en ce bas monde. Mais lorsque l'appel du *Nutella* se produit, inutile d'y résister. C'est comme si j'étais possédée par le démoniaque pêché de la gourmandise. Il est plus fort que la raison ! Un véritable délice obligatoirement accompagné de son lot de remords à chaque coup de cuillère qui avait le bonheur de se frayer un chemin jusqu'à l'entrée de ma bouche. Un moment réconfortant et des excès que je dissimulais tant bien que mal aujourd'hui. La diète n'était pas encore à l'ordre du jour, pas maintenant alors que mon moral était au plus bas. Je n'y survivrais pas !

Soucieuse de faire bonne impression, je m'enquis de la proposition, lus à travers les lignes, ne retenant que deux mots : «téléconseil» et «Caisse d'Allocation Familiale », désignée plus communément comme la CAF, endroit à ma connaissance le plus fréquenté de la région par la population. Les musées ont de quoi pâlir face à elle. Monument réputé et connu de tous, surtout des râleurs, espèce probablement humaine qui avait explosé depuis le début du vingt et unième siècle. Très certainement la raison pour laquelle tout va à vau-l'eau dans notre société. Je crois que la CAF est un sérieux concurrent du Louvres. Dommage qu'il n'y ait pas autant de visiteurs annuels dans les musées qu'à la CAF, car alors il y aurait peut-être plus de personnes possédant un esprit ouvert ou au moins doté d'un esprit tout court.

Mon charmeur me vanta tous les avantages d'une telle mission, insistant cependant sur le fait que cela serait dur. Était-ce un euphémisme ? Qu'à cela ne tienne, je n'étais pas du genre à me laisser intimider facilement ! En y repensant, j'aurais mieux fait d'y réfléchir à deux fois plutôt qu'une.

Dans l'impasse, devant bientôt payer mon loyer et n'ayant plus que cent euros sur mon compte, j'acceptai, faisant mine d'être au comble de l'extase. Cent euros ! J'avais envie de pleurer ! Je n'allais pas faire long feu avec ça. Où étaient passés les petits billets que papa me glissait en douce ? Partis en fumée après l'immense déception que je représentais. Le conseiller me demanda ma carte vitale ainsi que ma carte d'identité afin d'en faire des photocopies. Il ne put résister à l'envie de la

lire :

— Camille Dupré, enchanté de vous avoir rencontrée, dit-il, un regard de prédateur rivé sur mon visage.

Je le voyais venir, avec son sourire enjôleur. S'il croyait que je ne savais où il voulait en venir avec ses manières d'homme effarouché, c'était qu'il avait dû rater une étape, le pauvre. Il abaissa le regard, me détaillant sous toutes les coutures, de manière peu discrète, puis il partit tenir compagnie à la photocopieuse quelques instants. Trop courts à mon goût. Il revint les papiers dans sa main. Je me levai, prête à mettre un terme à cet entretien. Je saisis les cartes qu'il me tendait mais il ne les lâcha point, son sens inouï de la séduction ayant retrouvé du service. Il me dévisagea, souriant, puis s'éclaircit la voix avant de reprendre avec une voix langoureuse à coucher par terre :

— Qu'est-ce que vous diriez d'un dîner en tout bien tout honneur, histoire de faire connaissance ? demanda-t-il, ne manquant pas d'aplomb.

En tout bien tout honneur ? « Laisse-moi rire », étais-je tentée de lui répondre. Cependant, je ne pouvais nier que malgré sa lourdeur, il était plutôt beau gosse. Je n'étais pas dupe et je savais très bien que ce dont il espérait faire connaissance ce n'était pas de ma personne mais de toute autre chose, pour ainsi dire les atouts féminins qui font qu'un homme à première vue s'intéresse à une femme. Qu'avais-je à y perdre ? Ce ne serait qu'une relation de plus sans lendemain et puis, cela faisait une éternité que je ne m'étais pas laissée aller. Sans compter qu'avec les cent euros qu'il me restait sur mon compte, il allait sans dire que je n'avais pas les moyens de m'offrir un restaurant digne de ce nom. J'espérai seulement qu'il n'avait pas les poches trouées par des oursins, mais vu l'entrain qu'il mettait à me séduire, j'avais de bonnes raisons d'espérer échapper à un petit bouiboui pour un restaurant un peu plus haut de gamme. Et puis, de toute manière, cela ne m'engageait à rien. Rien ne m'obligerait après le repas, si je n'en avais pas envie, à remplacer le dessert.

— Pourquoi pas ? C'est une idée, dis-je lui rendant son sourire.

Un peu de légèreté ne me ferait pas de mal. J'avoue que j'avais du mal à me reconnaître mais j'étais prête à tout pour sortir de ma tête cette image de petite fille modèle. Une manière de m'éloigner de mon père. Tuer l'image du père était une étape nécessaire vers la vie de femme que je voulais me construire. Tuer l'enfant qui était en moi pour y faire naître l'adulte.

Il bomba le torse à la Tarzan, croyant avoir déjà capturé Jane dans ses filets. C'était mal me connaître. J'étais joueuse et le jeu ne faisait que commencer. Je devrais souligner qui plus est que comme j'étais justement mauvaise joueuse, il y avait fort à parier que le jeu se ferait selon mes règles.

— On dit ce soir, alors ? Je passe vous chercher. À quelle adresse résidez-vous ? demanda-t-il.

— Je crois qu'on peut se tutoyer. Pas la peine de venir me chercher. On à qu'à se rejoindre ici même devant le parking, ce sera plus simple, proposai-je.

— Comme vous voulez... Heu… Comme tu voudras, dit-il, un peu long à la détente.

Je n'avais aucune envie qu'il découvre où j'habitais. Je ne voulais pas le voir se pavaner jusqu'au restaurant, pensant que j'étais du tout cuit, vu le quartier populaire où je résidais. Une résidence banale, à dominante étudiante, proche de la faculté de médecine de la Timone, bien loin du standing de la villa de mes parents sur les hauteurs de Marseille. L'indépendance n'a pas que des bons côtés et il me fallait composer avec désormais.

Mathieu, parce qu'il avait un prénom, mon beau gosse, me serra la main pour me dire au revoir. Je sortis de l'agence, ma carte vitale et ma carte d'identité à la main. Sur cette dernière était retranscrit tout ce qu'il y avait à savoir sur moi.

Camille Dupré, vingt-deux ans, un mètre soixante huit d'incertitude et de doute. Quant à ma photo, elle était plutôt récente, teint mat, yeux noirs, cheveux noir de jais, ondulés. Les origines espagnoles de ma mère ne passaient pas inaperçues et j'étais la plus marquée des trois. Ma sœur était brune, filiforme, le cheveu lisse et avait hérité du teint pâle de mon père. Quant à mon frère, il était brun, beau comme un dieu grec, les yeux bleus et ressemblait beaucoup à mon jeune oncle maternel. Je dois dire que je préférais le nom de famille de ma mère : Valverde, c'était nettement plus séduisant que Dupré. Enfin voilà, j'étais plutôt jolie, avec quelques kilos en trop mais bien loin de l'éclatante beauté de ma sœur aînée qui n'avait de cesse de me faire de l'ombre depuis notre plus tendre enfance. Elle était, à ma vue aiguisée, la jumelle cachée de Penelope Cruz. Quant à moi, j'étais une Monica plus rondelette que l'originale. Pourquoi n'avais-je pas été la première ? J'aurais eu les meilleurs gênes et non pas les restes ! Tant pis pour moi, ma sœur était flamboyante et moi je n'étais qu'une pauvre étincelle, bien trop petite et trop courte pour l'égaler ! Et pour enfoncer le clou, Rose mesurait bien huit centimètres de plus que moi pour dix kilos de moins ! Cherchez l'erreur ! Les lois de la génétique sont malheureusement inviolables. Il m'avait fallu vivre tous les jours face à cette injustice et j'étais parvenue à me faire une raison. D'ailleurs, pour rééquilibrer la balance, je ne manquais pas d'idées.

Adolescente, je lui piquais toujours ses fringues, enfin juste les hauts car ma taille, dont je tairais le chiffre, ne me permettait pas d'enfiler ses pantalons. J'avoue que je ne faisais pas partie de ces filles obsédées par leur IMC, « Indice de Masse pour les Connes », qui se nourrissent exclusivement de salade, toujours sous régime hyper-protéiné à l'affût de la moindre nouveauté pour s'affamer. Des femmes aussi volumineuses qu'un brin d'herbe, prêtes à s'envoler au moindre coup de vent. D'ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, ce sont toujours ces mêmes filles qui passent leur temps à dire qu'il faut qu'elles perdent du poids alors qu'elles n'ont que la peau sur les os. En lieu et place de jambes, ce sont des échasses qu'elles ont, grandes brindilles sans forme et sans saveur. C'est comme un steak. L'aspect est beau, la viande semble tendre mais une fois cuit, il perd de son attrait. Disons qu'on ne s'y laissera pas prendre deux fois. Je sais que ma jalousie parle. Je n'étais pas devenue méchante, je vous rassure, on m'y avait poussée à grand renfort de propos bien pensants qui avaient fini par m'achever.

J'avais bien tenté pourtant, comme toutes ces allumettes, de brûler ma graisse mal stockée, mais la mienne était tenace. Bien décidée à me tenir chaud les soirs d'hiver. La salle de sport avait eu raison de mes nerfs et j'avais fait ce que je savais faire de mieux : abandonner. Après tout, Jennifer Lopez et Beyoncé étaient connues pour leurs formes généreuses, non ? Elles, on les disait pulpeuses alors pourquoi devais-je m'inquiéter de mon poids ? Ce n'était pas une raison pour abandonner aussi

facilement, mais elle était pourtant valable à mes yeux. J'entreprenais tout mais je ne terminais jamais rien. Ça aussi, les voisines de ma mère, langues de vipère, le mettraient sur le compte de son déni de grossesse. Il y a toujours une excuse à tout, pas vrai ?

De toute manière, c'était bien connu, je n'allais jamais au bout des choses. J'étais la reine de l'inachevé. J'étais à claquer, je le reconnais. Je me regardais parfois dans la glace et ma propre image m'agaçait. Pourquoi ne pouvais-je pas être quelqu'un d'autre ? Pourquoi n'étais-je pas comme ces bombasses slaves qui venaient envahir la scène musicale française de leurs tubes sans queue ni tête pour un public d'adolescents pré pubères ? Ma mère n'avait pas eu le bon mode d'emploi pour me faire. Le problème, c'était qu'elle n'avait pas mis beaucoup d'ardeur à la tâche. On pouvait dire de moi, mais elle aussi, elle avait laissé faire les choses. Je savais que j'étais injuste de lui en vouloir, et pourtant j'en revenais parfois à regretter qu'elle m'ait faite, à regretter d'exister. Le monde entier s'en porterait mieux. J'étais un grain de sable insignifiant qui n'aurait jamais dû sortir de la mer. Je me sentais de trop. Lorsqu'on ne se voit pas d'avenir, on à tendance à oublier le passé et à perdre le fil du présent.

Pour l'instant, le présent me conduisit à regagner mon mini studio où l'air était quasi irrespirable, chose que je ne reconnaîtrais jamais devant ma famille. Je passai l'après-midi sur les forums à la recherche d'informations sur ce job de téléconseillère que l'on me proposait, et fus forcée de constater que je n'aurais pas dû, car rien de ce que je lisais ne me rassurait. Les quelques posts qui abordaient le sujet n'étaient pas tendres. Était-ce vraiment aussi horrible ? Je n'allais pas tarder à le découvrir. Trop tard ! Hors de question d'abandonner encore une fois devant l'obstacle. Cette fois, j'irais jusqu'au bout. Une résolution jamais prise que je comptais bien honorer pour la première fois de ma jeune existence.

Arrivée sur le parking, je poireautai bêtement. La ponctualité n'était pas le point fort de mon séducteur, qui devait mettre trop d'ardeur à se coiffer et à plaquer soigneusement ses cheveux avec du Pento, produit pour séducteur en berne. Pourquoi les hommes pensent-ils que cela nous séduit ? C'est tout le contraire. Ça nous fait rire. Non, mais vous croyez aussi que les déodorants Axe attirent les femmes comme des mouches dès que vous l'utilisez ? En tout cas Mathieu, lui, devait le croire car ça cocotait terriblement dans sa Xantia rouge. J'avais failli éclater de rire lorsque je l'avais vu débarquer avec sa voiture. L'image de Jean-Claude Constant, protagoniste de *Caméra Café*[1], m'était aussitôt venue en tête et j'en avais pleuré de rire intérieurement. L'odeur incommodante de son déodorant proche de ceux qu'on utilisait pour les sanitaires n'aurait pas été aussi horrible si un relent de friture n'était pas resté ancré dans le tissu des sièges. Mes craintes étaient fondées. Il était habitué aux fast-foods et visiblement ami fidèle de Ronnie. Le *Big Mac* n'avait certainement aucun secret pour lui et je m'attendais au pire.

Le stress qui m'avait gagnée diminua lorsqu'il me conduisit jusqu'à un petit restaurant sur le vieux port. C'était toujours mieux qu'un fast-food. Il en aurait été capable. J'étais certaine qu'il avait déjà dû offrir des soirées romantiques dans des fast-foods à plus d'une de ses conquêtes éphémères.

Monsieur se la joua grand seigneur, descendant de sa voiture pour m'ouvrir la portière. Inutile de mentionner le passage soporifique du repas, autant assouvir votre curiosité. Est-ce qu'on l'avait fait ? Oui. Je m'étais laissée tenter et je ne me ferais pas avoir une seconde fois. Très peu pour moi. Cela

avait duré une éternité. Il était obsédé par la propreté et il avait fallu céder à son petit caprice avant de commencer les choses sérieuses, à savoir prendre chacun une douche. J'avais même redouté, alors que l'eau coulait, qu'il ne soit capable de m'asperger par surprise de Bétadine car j'en voyais une multitude de flacons dispersés un peu partout dans l'appartement, dont un sur le rebord du lavabo. Se lavait-il les mains avec ? Bizarre, mais je commençais déjà à avoir la trouille. Je n'avais jamais vu ça de ma vie. Mais le plus drôle n'allait pas tarder à arriver.

La petite affaire s'était transformée en un calvaire interminable lorsque Monsieur avoua, non sans gêne, ne pas supporter les préservatifs. Le problème était qu'une fois la barrière de protection en latex enfilée, tout retombait instantanément comme un soufflé. Il nous fallut une décennie avant que notre coureur veuille bien se relever et faire une échappée. Bien sûr, il avait bien tenté de me la faire à l'envers pendant tout ce temps en essayant de me convaincre de laisser tomber notre protection commune. Dommage pour lui, j'avais déjà eu affaire par le passé à ce genre de serial lover de pacotille, qui se prennent pour des dieux et qui pensent que les femmes du monde entier devraient être à leurs pieds, ne jurant que par leur stature athlétique. Aussi beau celui-ci soit-il, il n'avait visiblement pas inventé l'eau chaude et était bien loin de parvenir un jour à égaler Adonis. Nous n'étions même pas allés jusqu'au bout. C'était déjà assez humiliant pour lui comme ça. Le pauvre ! Je comprenais mieux pourquoi il était célibataire malgré ses dehors avantageux. On dit du sexe qu'il est le ciment du couple, eh bien désolée pour lui mais il allait falloir qu'il trouve un autre ciment car je craignais que même le meilleur des sexologues ne puisse plus rien faire pour lui. Le minable numéro deux n'aura donc pas tenu bien longtemps, finalement.

J'avais préféré quitter son appartement et prendre un taxi pour rentrer chez moi. À trois heures du matin, la course était plus chère et entailla sérieusement mes réserves d'argent. Il me faudrait, le lendemain, retirer du liquide. Adieu les cent euros, bonjour les pâtes ! Cette histoire m'ayant tout de même fait beaucoup rire, je la partageai sur ViedeMerde.fr – vous savez, ce site où chacun à la possibilité de raconter des anecdotes croustillantes en débutant son texte par « Aujourd'hui » et en le ponctuant par « VDM ». Ce site avait au moins le don de me faire rire lorsque j'avais le moral à zéro. Après avoir eu quelques fous rires, je me sentais toujours mieux. Le crédo du site ? « Ma vie c'est de la merde et je vous emmerde ». En ce qui me concernait, je n'aurais pas pu dire mieux.

CHAPITRE QUATRE

J’étais donc embarquée dans une mission de six mois au service de la société. Je n’étais pas faite pour le social. L’engouement n’y était peut-être pas mais j’étais fin prête à entrer dans la vie active, « la vraie vie » si j’en croyais les termes exacts employés par mon vénérable père.

Enfin pour l’instant, je me saoulais dans un bar, en compagnie de mon meilleur ami, seule âme qui soit capable d’écouter mes derniers déboires et de me supporter lorsque j’avais bu plus que de raison. J’avoue qu’il n’a pas toujours été un simple ami et que nos relations avaient été un peu plus poussées, voire même approfondies dans tous les sens du terme. Il était ce que je nommais avec amusement un sex-friend. Une amitié améliorée sans prise de tête et sans engagement. Mais après quelques tensions au sein de notre amitié, nous avions décidé de mettre momentanément un terme à nos visites nocturnes.

Greg était un ami d’enfance, de la primaire à aujourd’hui, il était toujours resté fidèle au poste. Le seul sur qui je pouvais vraiment compter. Le seul qui me comprenait. Barman la nuit et accessoirement guitariste, il était le seul à comprendre ma passion pour la musique et à me pousser à poursuivre mes rêves. Le seul qui me connaissait vraiment et qui avait su voir au-delà des apparences. Il avait gratté la surface de ma personnalité jusqu’à me proposer une épaule amicale pour y pleurer certains soirs de débauche, m’ayant amenée à réaliser quelle vie pathétique je menais.

Ce qui m’avait particulièrement plu chez Grégory, c’était le fait que mes parents ne le portent pas particulièrement dans leur cœur. Ils l’avaient toujours étiqueté comme un danger potentiel qu’il fallait s’empresser d’écarter de mon chemin. Pourquoi ? Eh bien parce qu’à leurs yeux de lynx, il avait eu le malheur de commettre un crime de lèse-majesté en volant un paquet de pile pour les besoins de sa Gameboy Color dans un hypermarché. Fan invétéré du célèbre dessin animé nippon « Pokémon », à l’époque il ne pouvait se décrocher de son stupide de jeu. Qu’est-ce qu’il pouvait m’horripiler à chaque fois qu’il chantonnait le générique du dessin animée: « Pokémon, attrapez-les tous, attrapez-les tous… » Grrrr ! Ça avait le don de me mettre en rage et c’était d’ailleurs pour cela qu’il le répétait autant de fois dans une journée, à m’en rendre chèvre. Sans compter qu’il possédait toute la collection de cartes à l’effigie de ces bestioles dont je ne connaissais que Pikatchu, pour m'être arrêtée au premier épisode. Je faisais partie des rares enfants à ne pas avoir adhéré au concept. Moi,

j'étais fan du dessin animé « Les Malheurs de Sophie », inspiré du conte du même nom par la comtesse de Ségur et diffusé durant les vacances scolaires par France 3, ce qui faisait beaucoup rire Greg.

Pour en revenir à son petit vol à l'étalage, cela aurait pu échapper à la connaissance de mes parents si nous ne nous trouvions pas ce jour là dans ledit magasin. Ce jour où il avait reporté pour la première fois son attention sur moi alors que nous nous trouvions à quelques mètres seulement de lui, qui d'habitude me snobait ouvertement à la récréation. Une sorte de première rencontre. Ce qu'il avait fait était impardonnable selon les préceptes moraux de mes parents et il était acquis qu'il ne gagnerait jamais la très haute estime de ces derniers. Comme si cela pouvait avoir une quelconque importance ! Au contraire, leur dédain n'avait eu que plus d'impact sur la petite personne que j'étais à l'époque. Moi, je l'admirais éperdument, fascinée par son audace et sa hardiesse sans faille. Il me captivait. Il avait fait ce que je n'aurais jamais osé faire. C'était tout du moins ce que je pensais à l'époque.

Plus tard, lorsque mes parents eurent vent de mon rapprochement avec lui, chose qui leur paraissait impensable car Grégory était âgé d'un an de plus que moi, ils déployèrent tous leurs efforts pour tenter de m'éloigner de sa mauvaise influence, craignant que son « attitude délictueuse » dépeigne sur moi. Mais c'était sans compter sur mon côté revêche de l'époque. Je zappai toutes leurs mises en garde et leurs critiques pour passer le plus clair de mon temps à rire en sa compagnie. J'aimais son côté bad boy, enfin celui qu'il avait aux yeux de mes parents car en réalité, il était comme la plupart des gamins de son âge : turbulent mais totalement inoffensif !

L'alcool ne m'avait jamais réussi et heureusement pour moi, une fois dégrisée je parvenais à reprendre mon masque et faire semblant d'être une petite fille parfaite, dans ma parfaite petite vie si prometteuse du point de vue de la cellule familiale. Que du vent, des mensonges à couper le souffle que les personnes de mon entourage ne semblaient pourtant pas avoir de mal à avaler. Plus les couleuvres qu'on leur servait étaient grosses, mieux elles semblaient passer. C'était un véritable mystère. Je crois que la nature humaine est insondable et comporte parfois un gouffre intergalactique pour la bêtise.

Accoudé au bar, devant un verre de tequila, Gregory écoutait silencieusement mon rapport de la soirée avec ce fameux Mathieu, l'allergique des préservatifs. Lorsque j'eus terminé mon récit, il ne put s'empêcher de s'esclaffer, très amusé par mon histoire haute en couleurs. J'avais un don inné pour donner un peu de piquant à mes récits. Toujours le mot qu'il faut pour faire rire, ou la petite phrase acerbe pour choquer. Avec lui, j'étais le vrai moi. Je n'avais pas besoin de me cacher. Il n'y avait pas de fioritures entres nous.

Aidée par l'alcool, je lui délivrai même les détails un peu croustillants. De toute manière, il n'y avait plus de barrière entre nous. Nous connaissions tout de notre intimité, alors à quoi bon s'entêter à jouer les mijaurées ? J'étais acide dans mes remarques, à la hauteur de la rancœur que je renfermais.

— Tu es incroyable ! Remarque, te jeter dans la gueule du loup, c'est bien ton genre ! Tu devrais faire attention à toi Camille, tu ne sais pas sur quel genre de gars tu pourrais tomber à l'avenir, dit-il sérieusement.

— Ne t'en fais pas pour moi ! Je suis une grande fille. Je sais me défendre, le rassurai-je.

— Ne prends pas les choses à la légère, pas avec moi ! Promets-moi de faire attention à toi, me supplia-t-il de son regard de cocker.

— Je te le promets ! En plus, c'est exactement ce que je suis en train de faire en ce moment. Je me suis dégotée un job pour assurer la pérennité de mon existence, si ce n'est pas prendre soin de moi, ça, je ne sais pas ce que c'est ! ris-je pour décontracter l'atmosphère, ayant une totale aversion pour les épanchements un peu trop sentimentaux des fins de soirées bien arrosées.

— Tu comptes vraiment faire cette mission ? Excuse-moi, mais j'ai du mal à te voir un casque sur les oreilles, attentive aux problèmes des autres ! Ce n'est pas du tout ton genre de faire ça ! Ce n'est pas pour toi, laisse tomber ! Écouter les autres, tu ne sais pas faire. Je te connais par cœur. Ça va très vite te prendre la tête.

— Tu crois que j'ai le choix ? J'aurais aimé pouvoir trouver autre chose mais la vérité, c'est que je n'ai plus de quoi remplir le frigo et payer le loyer. Et il est inconcevable que je retourne une fois de plus tête basse chez mes parents, affirmai-je.

— Tu veux que je te prête de l'argent ? proposa-t-il.

— Non ! Tu es déjà suffisamment à découvert comme ça ! Tu sais bien que je ne pourrai pas te rembourser de toute manière. Il est temps que je prenne mes responsabilités maintenant. C'est fichu. J'ai dit adieu à la musique.

— T'es sérieuse ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse de toute ma vie !

— Ni aussi ivre. Je crois que ça suffira pour ce soir, rajouta-t-il reprenant mon verre plein et le vidant dans l'évier.

— Hé ! T'es pas drôle ! le grondai-je.

— Toi non plus quand tu bois !

Je me levai difficilement de mon tabouret, titubant à moitié, m'abaissant pour récupérer ma veste, prête à rentrer me coucher bien sagement. Le gars à côté de moi me rattrapa de justesse et je lui souris. Élégant, la quarantaine bien tassée, proche physiquement de Richard Gere. Il me redressa sagement et me tendit ma veste. Je le remerciai alors que Greg passait de l'autre côté du bar pour me soutenir. Il passa son bras sous ma taille.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je.

— Je te raccompagne.

— Et ton boulot ?

— Ils peuvent s'en sortir sans moi, de toute manière, ils me doivent pas mal d'heures supplémentaires.

— Fais gaffe, tu vas encore te faire virer, toi, ricanai-je.

— Tais-toi et avance, m'ordonna-t-il sur un ton des plus autoritaires.

Il m'aida à marcher. Grégory était blond, les yeux bleus, la silhouette athlétique. Il avait tout du guitariste cool mais lui non plus ne parvenait pas à se faire un nom. Il avait bien collaboré avec quelques artistes mais depuis un an, c'était le désert complet et la traversée s'annonçait longue.

Mon studio n'était pas très loin. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur puis m'aida à pénétrer à l'intérieur, pressant le chiffre cinq, puis il me conduisit jusqu'à ma porte. Il sortit tant bien que mal mes clés de la poche arrière de mon jean et tenta d'ouvrir la porte tout en me maintenant debout, exploit qu'il parvint à accomplir. Il me poussa dans ces vingt mètres carrés en location pour un prix frôlant l'arnaque immobilière. Grégory me déposa sagement sur mon lit, puis défit le bouton de mon jean, entreprenant de m'aider à me déshabiller. Je trouvai la force de me relever pour le saisir par le col de son tee-shirt et loupai de peu sa bouche, la vue légèrement brouillée.

— Oh du calme, ma belle ! Je t'aide juste à te mettre au lit, rien de plus ! me repoussa-t-il.

— Allez ! Rends-moi service ! J'en ai besoin ! Juste un petit câlin, le suppliai-je, ne lâchant pas pour autant son pauvre tee-shirt que j'étais en train de déformer.

— Désolé, mais je ne profite pas des filles sous l'emprise de l'alcool, sans compter que je suis désolé de te le dire, mais tu as vraiment une haleine de chien !

— T'es qu'un idiot, tu le sais ça ?

— Moi aussi je t'aime tellement, tu sais, rit-il, parvenant enfin à faire glisser mon jean le long de mes cuisses.

Il ôta ensuite mon sweat puis me recouvrit à l'aide de ma couverture, avec un regard bienveillant.

— Merci, dis-je commençant à m'assoupir.

— De rien ma belle. Fais de beaux rêves, souffla-t-il en me baisant chastement le front.

Je l'entendis se relever, éteindre la lumière et claquer la porte de l'appartement. Mon sommeil ne fut pas des plus paisibles, entrecoupé de courts cauchemars tous en lien avec ce nouveau job que je n'allais pas tarder à débuter. Enfin, débuter était un bien grand mot car avant cela, c'était trois semaines de formations intensives qui s'offraient à moi. Dans quoi venais-je encore de m'embarquer ? Je n'en avais aucune idée mais je me sentais déjà prise au piège avant même d'avoir commencé. Pressentiment ou simple appréhension ? Seul l'avenir me le dirait.

Je me réveillai non sans un mal de tête terrible, à la limite de l'arrêt cérébral. À se demander si mon cerveau fonctionnait encore correctement. C'était une véritable bataille qui se déroulait là-

dedans. Tous mes neurones étaient en guerre. J'entrepris, alors qu'il était déjà onze heures du matin, de préparer mon petit déjeuner : un grand verre d'eau avec deux cachets d'aspirine. Remède idéal contre une bonne gueule de bois bien méritée. Je n'osais même pas ouvrir les stores de l'unique fenêtre de la pièce, trop effrayée par la lumière. Non, elle ne risquait pas de me brûler à la manière d'un vampire sorti tout droit de *Twilight*, simplement d'accentuer mon mal de crâne déjà bien assez insupportable pour moi.

J'avalai en trois gorgées cette potion immonde. Ça me rappelait mes cours de chimie et je ne savais pas pourquoi une phrase de mon cours me revint en mémoire : « Lorsqu'un comprimé d'aspirine effervescent est introduit dans un verre d'eau, il se produit une réaction acido-basique entre l'aspirine ou acide acétylsalicylique. » Pourquoi pensons-nous toujours à des choses stupides dans de telles circonstances ? Est-ce notre cerveau qui se plaît à nous tourmenter, à nous punir de notre comportement irresponsable, ou est-ce simplement moi qui n'était pas normale ? Je penchai sérieusement pour la dernière possibilité.

Le verre avalé, l'estomac rempli d'aspirine, je n'avais qu'un seul but de toute la journée : dormir ! Le meilleur des programmes qui soit en ce bas monde. Je m'approchai donc de mon lit, prête à me recoucher. Je l'aurais fait si à cet instant précis on n'avait pas sonné à ma porte, décidant par la même occasion de ruiner le peu de connexions neuronales qu'il me restait. De peur de subir une deuxième fois l'assaut de la sonnette, je me précipitai pour ouvrir à mon visiteur. Il avait intérêt à apporter les croissants s'il ne voulait pas que je lui saute à la gorge de bon matin ! Mais celui que j'attendais ne se tenait pas derrière la porte. Non, ce n'était pas Grégory, mais ma sœur Rose, et mon frère Adam, l'air sérieux et le regard déjà réprobateur. Ils me poussèrent sans me laisser le temps de les inviter à entrer. Ils s'installèrent à table puis me fixèrent intensément.

— Que me vaut cette visite matinale ? dis-je pour détendre l'atmosphère devenue soudain oppressante.

— Matinale ? Il est onze heures ! fit Rose avec les gros yeux, toujours égale à elle-même.

— Tu es venue pour me donner la fessée ? Non, parce que je te rappelle que tu n'es pas ma mère ! la provoquai-je.

— On est venus pour voir si tu allais bien. Maman s'inquiète, mais ça n'a pas l'air d'être ton cas, vu ton état, souligna Rose.

— Tu sais, tu devrais renouer le dialogue avec papa. Il est aussi triste que toi à l'heure qu'il est, ajouta Adam.

— Tu devrais appliquer ton conseil. Ce n'est pas toi, aux dernières nouvelles, qui n'ose pas avouer ton homosexualité ? me moquai-je, cherchant ouvertement à le blesser pour le faire fuir.

— Ne change pas de sujet, me sermonna Rose.

— Ah oui, j'oubliais, le modèle de vertu et de sagesse va venir me faire la morale ! Tu peux partir. J'ai eu ma dose !

— Camille, qu'est-ce que tu comptes faire ? Te lever tous les matins avec la gueule de bois, c'est ça ton avenir ? questionna-t-elle.

— Lâche-moi, tu veux ! Je suis assez grande pour savoir ce qui est bon pour moi !

— Je ne crois pas, malheureusement. Suis-moi, m'ordonna-t-elle, saisissant fermement mon bras pour m'obliger à rentrer toute habillée dans la salle de bains. Je m'entravais, alors qu'elle me forçait à pénétrer dans la douche.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, incapable de résister.

— Je t'aide à recouvrer tes esprits, dit-elle en actionnant l'eau froide et pointant, tel un revolver, le pommeau de douche sur mon visage.

L'eau était gelée, je plaçai tant bien que mal mes mains devant moi mais j'étais déjà trempée jusqu'aux os. L'eau gelée avait imprégné mes vêtements et devant mes cris de protestation, Rose se radoucit, tourna le robinet d'eau froide en sens inverse, et me tendit une serviette propre.

— Ça va mieux ?

Je ne répondis rien et sortis rageusement de la douche, frottant mes cheveux avec la serviette.

— Tu peux sortir, je vais me changer maintenant !

Elle sortit et je pris les premières affaires sèches que je trouvai à portée de main. Je me donnai un coup de peigne puis les rejoignis. J'avais espéré qu'ils auraient disparu le temps que je revienne mais ils étaient toujours là, prêts à entamer une discussion sérieuse. Une discussion que je n'avais aucunement envie de commencer.

— Assieds-toi, m'ordonna Rose, tirant une chaise.

Je lui obéis et me plaçai sagement sur l'objet désigné, attendant qu'ils vident leur sac, seule chose qui pourrait ensuite les décider à s'en aller sans plus tarder. Je faisais mine de les écouter attentivement. Leur petite tentative de raisonnement était touchante mais a contrario de mon attitude habituelle, je n'étais pas prête à me laisser faire aussi facilement, cette fois. Terminés les efforts, terminés les sourires de complaisances, les rires de façade ! Au revoir l'obéissance. Bonjour la liberté !

— On ne te reconnaît plus, Camille ! La farce est terminée. Rentre à la maison maintenant, reprit Rose, sincèrement inquiète pour moi.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ? insista-t-elle

— Tu ne comprends pas. Si je reviens, rien ne changera. Ce sera comme avant ! dis-je.

— Et qu'est-ce que tu reproches à ta vie d'avant ? On a fait quelque chose de mal ? se réveilla Adam.

— Ce n'est pas vous, c'est moi !

— Alors, c'est quoi exactement ? Va au bout de ta pensée pour une fois, s'énerva Rose.

— C'est un tout ! C'est trop dur à définir, à expliquer. J'ai besoin d'air, c'est aussi simple que cela !

— Et tu crois que c'est en vivant ici et en t'éloignant de ta famille que tu y arriveras ? Drôle de manière de changer d'air, désapprouva ma sœur.

— Je ne changerai pas d'avis. Ma décision est prise…

— T'es vraiment têtue ! coupa Rose, excédée comme je ne l'avais jamais vue.

— Et c'est une qualité que tu ne me connaissais pas, n'est-ce pas ? Il est temps que je vive enfin pour moi, la provoquai-je.

— Tu nous punis, c'est ça ?

— Ça n'a rien à voir avec ça. Tu dis n'importe quoi ! m'emportai-je.

— Tu ne réponds plus au téléphone, tu nous évites, Camille, alors comment devons-nous le prendre ? intervint Adam.

— J'ai besoin d'air ! Voilà comment vous devez le prendre.

— Et papa, maman, tu as pensé à eux ? À ce qu'ils ressentent ?

— Même si vous avez du mal à vous en rendre compte, je n'ai plus trois ans. Il est temps de me laisser voler de mes propres ailes, vous ne croyez pas ? Si le cocon familial vous plaît tant que ça, vous n'avez qu'à y retourner ! Je vous laisse ma place avec grand plaisir, dis-je.

— Et tu vas faire comment pour payer tout ça ? Tu ne tiendras pas longtemps ! argua Rose.

— Figure-toi que j'ai trouvé du travail !

— Quel genre de travail ? questionna Adam.

— Peu importe, répondis-je.

— Et tu vas travailler dans le « peu importe » encore longtemps ? Soit sérieuse pour une fois, rentre à la maison, ravale ta fierté et reprends tes études, conseilla Rose.

— Je l'ai été suffisamment longtemps. Ce n'est plus ce que je veux.

— Camille…, commença à protester Adam.

— Non. Maintenant partez, dis-je en le coupant et en me dirigeant vers la porte d'entrée pour l'ouvrir.

Ils me foudroyèrent du regard, mais se levèrent, résignés, prenant conscience qu'ils n'avaient fait qu'aggraver la situation et détériorer nos relations. Je n'avais rien à leur reprocher. Je les aimais trop pour supporter de les décevoir et c'était bien ça le problème. Ma sœur déguerpit la première mais avant cela elle me tendit un sac plastique noir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du linge. Tu devrais rentrer dedans, ce sont mes vêtements de grossesse.

Ah oui ! J'oubliais ! Rose avait toujours le chic pour faire plaisir, pour faire des compliments qui vont droit au cœur. Je ne me souvenais plus la dernière fois qu'elle avait su me faire une remarque dénuée d'arrière-pensées. Elle avait un don pour révéler les défauts des autres et les rendre plus minables qu'ils ne l'étaient en réalité, toujours prête à vous faire ressentir votre nullité. Je ne sais pas si elle avait vraiment conscience de son don. En tout cas, elle savait toujours en faire preuve dans les meilleurs moments d'une vie, quand le moral est au plus mal, que votre vie est en berne et que vous êtes prêt à déclarer la banqueroute. Rose avait le génie de dénigrer allègrement les défauts des autres. J'avais d'ailleurs passé une partie de mon adolescence à essayer de lui ressembler, à la jalouser secrètement, à lui piquer son maquillage et ses fringues, à descendre en flèche tous ses petits-amis, puis j'avais fini par abandonner, par me faire une raison. Je ne serais jamais elle. Me comporter comme elle ne me ferait jamais devenir Rose. Il était temps que je sois Camille.

Je saisis le sac pour ne pas la froisser, même si j'avais l'impression qu'elle me prenait pour une SDF. Seul un petit bout me manquait déjà terriblement, Noah, mon neveu de un an à qui j'étais très attachée, plus que de raison d'ailleurs. J'espérais tant de choses pour lui, qu'il ne laisse jamais les autres décider à sa place comme moi je l'avais fait. J'espérais qu'il serait plus fort que moi. Ce petit bout était en train de construire sa personnalité et vu son comportement déjà bien trempé pour son âge, j'étais convaincue qu'il ne rencontrerait jamais le même problème que moi. J'avais emporté avec moi une photo de lui.

Adam sortit quelques secondes après Rose, m'embrassant chaleureusement et me priant de prendre soin de moi, ajoutant que si j'avais besoin, sa porte serait toujours ouverte. Je le remerciai, regrettant d'avoir voulu le blesser en évoquant le sujet épineux de son homosexualité qui ne m'avait jamais posé problème, mais je comprenais les raisons de sa dissimulation à notre père.

Je refermai la porte, plus chamboulée qu'à mon réveil. Le mal de tête pointa à nouveau le bout de son nez. Je m'affalai enfin de tout mon long sur mon lit, saisissant mon portable qui était en mode vibreur. J'avais reçu un texto de Grégory qui me demandait si j'étais réveillée et me proposait de le rejoindre au café où nous avions l'habitude de nous retrouver certains dimanches matin. Je pris mon manteau et quittai l'appartement. J'avais besoin de me confier, à tête reposée cette fois, loin des effets nocifs des psychotropes.

CHAPITRE CINQ

Aujourd'hui était mon premier jour ! J'allais faire une première entrée fracassante dans le monde du travail. J'avais pris soin, la veille, de bien choisir les vêtements que je porterais, comme si ce premier jour pouvait être déjà déterminant pour le reste de ma vie. J'aurais préféré remplacer le mot « vie » par carrière, mais je n'en étais certainement pas encore là. J'en faisais trop, c'était certain. Mais j'avais tellement besoin que ça marche pour ne pas être obligée de retourner à mon état de larve passée, sagement couchée dans ma grande chambre en attendant que l'on fasse des choix à ma place. J'étais une dépressive compulsive qui passait son temps à se complaire, à broyer du noir. Pour une fois, j'avais la possibilité de modifier le cours de mon existence. J'étais bien décidée à ne pas laisser passer cette chance.

Ce fut en musique que je me réveillai, sautillant dans mon lit sur la chanson *Goodbye*, brillamment interprétée par Kristina Debarge. J'augmentai le son, jusqu'à son maximum, me moquant pas mal des voisins qui n'avaient guère de gêne, eux, à m'imposer le bruit de leur câlins mouvementés. Les murs étaient aussi épais que des feuilles de bric, dans ce bâtiment. Une petite vengeance matinale, rien de tel pour asseoir confortablement mon moral au beau fixe. De quoi me donner de l'énergie, l'énergie de poursuivre mes efforts dans cette nouvelle voie que je mettais tant d'acharnements à construire. En même temps, je chantais, imposant un duo à cette chanson qui était des plus envoûtantes.

Alors que je massacrais mon matelas, sautant de tout mon poids, mobilisant les ressorts à leur extrême, mon téléphone vibra. Un SMS de Grégory qui me souhaitait bonne chance pour mon premier jour. Il avait pensé à moi. La joie n'en était que plus intense, et redoublant d'énergie comme jamais auparavant, je finis par être éjectée de mon propre lit, tombant lourdement sur le sol sans aucune égratignure, ni aucune douleur. Mon cerveau produisait de la dopamine à revendre, aujourd'hui. Rien ni personne ne pourrait me mettre de mauvaise humeur. La journée était ensoleillée, signe qu'elle s'annonçait sous de très bons auspices. Le monde s'ouvrait à moi. J'en étais persuadée. Certes, ce n'était pas par la grande porte que j'y entrais mais par la petite. Néanmoins, celle-ci me mènerait forcément vers la grande à un moment donné de ma vie. Une étape vers la concrétisation finale de mes rêves. À trop courir derrière ses rêves on risque de les perdre, mieux vaut donc les devancer. Il ne faut pas oublier que leur réalisation tient parfois à peu de choses. Croire en ses choix, croire en ses rêves : voilà la seule recette valable du bonheur !

J'étais, pour résumer de manière grossière, de bonne humeur et pleine d'entrain. Seulement, j'avais oublié le rythme du temps et regrettais déjà amèrement ma petite introduction matinale en chanson. J'étais en retard. Très en retard. Je saisis le papier sur lequel Mathieu avait inscrit l'adresse de mon lieu de travail, attrapai mon sac en passant et fourrai un bout de brioche dans ma bouche. Je claquai la porte et dévalai comme une furie les escaliers, évitant l'ascenseur toujours bondé à cette tranche horaire de la journée. Un peu de sport ne pouvait pas me faire de mal.

Arrivée sur le parking, je grimpai dans ma voiture, une Austin Mini rouge que je n'avais pas eu le cœur de délaisser. En même temps, certains souvenirs avaient du bon. Généreux cadeau d'anniversaire pour mes dix huit ans, fidèle amie, depuis je la considérais un peu comme une prolongation de moi-même. Je fis marche arrière, prête à commencer sereinement ma mission. Parvenue sur le lieu des hostilités, je me garai puis bondis rapidement hors de la voiture pour courir jusqu'au bâtiment, qui selon toute vraisemblance, était mon lieu de travail. Je n'eus plus qu'à demander au détour d'un couloir où se trouvait la salle de formation où je devais me rendre à neuf heures tapantes.

Une dame me regarda avec un air ahuri, levant les yeux au ciel. Bon d'accord, j'avais une demi heure de retard, pas de quoi en faire tout un drame non plus ! Enfin, à mon entrée tardive dans les lieux, interrompant un monologue qui semblait passionner au plus haut point toute l'assemblée, je compris que la formatrice, elle non plus, n'était pas de mon avis. Avec son regard d'ours mal léché, elle me convia à prendre sagement place devant un ordinateur, le dernier disponible. Tout ça démarrait sur les chapeaux de roue ! Eh bien, si les autres avaient la même tendance à sourire si généreusement que cette dernière, la journée s'avérerait très longue et pénible.

Trois semaines de formation, sérieusement ? Au bout de deux heures, je priais déjà pour qu'on m'achève. Tout ce qui semblait traverser mon cerveau n'était que des notes de musique. La chanson entendue le matin même ne quittait pas mon esprit, à tel point que sans m'en rendre compte, je m'étais mise à chanter. Interrompue, la formatrice sexagénaire, Madame Blanc – qui me rappelait bizarrement ma prof de math tyrannique lorsque j'étais au collège – ne trouva rien d'autre à dire que de demander si j'avais quelque chose à faire partager à tout le monde avant de m'interroger sur la prestation qu'elle nous présentait, la Paje. Waouh, l'éclate totale ! Je n'y connaissais rien du tout. Les enfants, je les aimais de loin, très loin, hormis bien sûr mon petit Noah, mais notre lien de parenté y était pour beaucoup dans l'amour inconditionnel que je lui portais. J'étais certaine que l'on supportait plus facilement ceux qui sortaient de nos entrailles. C'était sûrement une capacité dont la nature nous avait dotés pour éviter, à l'instar de certaines espèces, de les dévorer. Il faut dire qu'avec leur petit minois, on ne peut être que sous le charme dès le départ.

Je fixai encore les quelques mots écrits au marqueur noir sur le tableau puis me concentrai à nouveau sur mon écran, manipulant le logiciel, pour faire semblant de suivre ce qu'elle me disait. Ma voisine de droite, petite brune frisée aussi désespérée que moi, me tendit généreusement les quelques notes qu'elle avait eu le temps de prendre dans le flot incessant des paroles de notre formatrice, qui semblait se faire cours à elle-même. Je ne vivais plus que pour la fin de cette journée. À tel point que lorsque l'on put enfin quitter cette salle, je ressentis une excitation incommensurable. J'avais l'impression d'être au jour de la Libération, agitant le drapeau français, narguant les allemands qui s'enfuyaient honteusement de nos terres.

Je ne m'attendais pas, en sortant, à retrouver un énorme bouquet de roses rouges. Posé sur le capot de ma voiture avec une carte de Grégory, un mot pour me féliciter dans l'accomplissement de mes bonnes résolutions. Mieux valait ne pas parler trop vite car après une telle journée, mes bonnes résolutions, comme il l'écrivait si bien, en avaient pris un sérieux coup. Pas sûr qu'elles ne disparaîtraient pas aussi vite que je les avais prises. Je décidai pour l'instant de positiver. La petite brune frisée qui avait passé toute la journée à mes côtés me salua et j'agitai la main en retour.

Malheureusement, les autres jours de formation furent plus horribles les uns que les autres. J'avais l'impression d'être retournée sur les bancs de la fac, ce qui n'avait rien de très excitant.

Depuis notre dispute fraternelle, je n'avais pas eu de contact avec Rose ni Adam. Je refusais toujours de répondre aux appels de ma mère, et Grégory était très occupé, ayant trouvé un nouveau groupe avec qui gratter les cordes de sa guitare. En définitive, j'étais plus seule que jamais. Et ce fut des plus stressées que je débutai mon premier jour dans l'arène des fauves. Des fauves jetés à toute allure sur moi, auxquels je ne savais pas trop quoi dire.

Au début, je tentai d'être compatissante, gentille, compréhensive ; puis après quelques jours je n'eus plus le choix, agressée toute la journée, je finis par me montrer désagréable pour me défendre. J'étais là, assise devant mon ordinateur à dégainer ma souris plus vite que mon ombre chaque fois que quelqu'un se présentait, prête à aider mon prochain. Sauf que mon prochain, lui, ne faisait la plupart du temps que me hurler dans les oreilles, m'insulter et me taper, en définitive, sérieusement sur le système. Je commençais à perdre patience et à devenir dingue. Exténuée, je me couchais tôt, souffrant d'horribles maux de tête le soir. Sans compter que l'ambiance n'était pas au beau fixe dans cette équipe, certaines filles étant constipées sur leur chaise, le visage rivé sur leur écran comme si elles craignaient de s'intéresser à ce qui se passait autour d'elles. Enfin, ça ce n'était que ma première impression car fort heureusement en apprenant à les connaître, l'ambiance s'était peu à peu détendue et j'avais fini par connaître des personnes vraiment sympathiques, une fois l'étape de la première découverte passée. Il n'en restait pas moins que seule ma brunette frisée prenait le temps de me sourire le matin, seule alliée que j'avais entre ces quatre murs.

Je ne savais pas dans quoi je m'étais embarquée et plus les jours passaient, plus je commençais à perdre patience. Lorsque mon téléphone portable sonnait le soir j'en venais même à le lancer contre le mur, ne supportant plus le bruit d'une seule sonnerie. Quand on me parlait de dureté, je ne pensais pas que cela était synonyme de folie. Avec plus de quatre-vingt appels par jour, ce n'était pas étonnant que j'aie la tête gonflée comme une pastèque aussitôt la fin de la journée arrivée. Ce boulot commençait à me pomper l'air et j'étais à bout. Je m'accrochais tout de même et riais parfois lorsqu'une image comique me venait en tête. J'avais l'impression d'être une vache dans un abattoir, prête à recevoir une décharge sur la tête à chaque appel. C'est vous dire à quel point j'étais épuisée nerveusement. Au bout du bout, prête à craquer à tout instant.

Difficile de contenir ses émotions lorsque vos interlocuteurs ne prennent aucune peine pour les contrôler. Et qui pourrait se douter que nous devons répondre aux appels que nous recevons en un temps limité ? C'était, ni plus ni moins, du travail à la chaîne. Je me demandais durant combien temps encore, j'aurais la force mentale de résister. J'avais peur de devenir aussi dingue que certains de mes interlocuteurs. Heureusement, tous n'étaient pas désagréables et certains se montraient même d'une sympathie désarmante face aux situations de grande précarité dans laquelle ils se trouvaient.

Réduite à un semi rôle d'assistante sociale, conseillère conjugale, conseillère familiale et conseillère financière par téléphone (je sais, cela fait beaucoup pour un seul job), je devais jongler entre les cris, les pleurs et les hurlements de certains allocataires. Certains écorchés vifs et d'autres totalement assistés, incapables de se prendre en main. Je devais donc gérer leur sautes d'humeur et répondre parfois à des questions totalement loufoques. Qu'est-ce que j'en savais, moi, pourquoi la loi était parfois mal faite ? « Allez donc poser la question directement au législateur, je suis sûre qu'il se fera un plaisir de vous répondre », leur répondais-je parfois, irritée.

Ceux-là qui écrivent des lois, régissent le code de la sécurité sociale et éditent des lois injustes et dénuées, pour certaines, de tout semblant de logique… pourquoi chercher à comprendre comment ils réfléchissent ? J'ai bien compris qu'à nous, ce qu'on nous demandait, c'était d'appliquer bien docilement les règles, sans sourciller. La Caisse d'Allocation Familiale est un service social qui n'en a que le nom, pas le fonctionnement. Tout est question de budget et d'économie entre ces murs. L'économie, ce gros mot qu'on associe à tout et n'importe quoi : état, crise, dépense… On le prononce à tout va sans même en comprendre les soubassements. Certains d'ailleurs, plus pour se donner un air intelligent qu'autre chose. Les règles, ce sont les manias de la finance qui les dictent, pour qui seul l'argent compte, l'humain ayant peu de valeur à côté. À présent que j'étais entrée dans son antre, je comprenais mieux pourquoi les caisses de l'État avaient tendance à se vider rapidement. J'avais tout vu, tout entendu et tentais de tout oublier. Je découvrais des menteurs, des voleurs, des tricheurs… Le plus décevant de la nature humaine se révélait au grand jour. L'humain est capable de tout, y compris d'écraser son prochain. Pourtant Dieu ne nous avait-il pas commandé de nous aimer les uns autres ? J'avais bien la désagréable impression que l'interprétation du mot « aimer » n'était pas la bonne pour certains.

Dans les remarques les plus pertinentes, il y avait eu cette femme en surendettement qui m'avait demandé si on pouvait lui verser une aide pour rembourser une amende dont elle avait écopé pour un excès de vitesse… Ou encore cette femme qui me disait que cette année l'allocation de rentrée scolaire serait le jackpot. Elle se croyait à l'Euro-million celle-là ou quoi ?

Le plus étonnant, c'était qu'on finissait par s'apercevoir dans ce boulot que ceux qui en voulaient toujours plus n'étaient pas les plus défavorisés, comme on pourrait décemment l'imaginer. Non, c'était les plus riches qui n'en n'avaient jamais assez de s'en mettre plein les poches. Comment justifier, lorsque l'on gagne plus de cent mille euros à l'année que l'on puisse dans le même temps se permettre de dénigrer les plus pauvres, et se lamenter de ne pas bénéficier de telles ou telles aides ? Simplement pathétique ! Il fallait avoir les tripes bien accrochées car les nausées étaient monnaie courante.

Au bout d'un mois, j'étais fin prête à abandonner. Trop, c'est trop ! Il faut parfois s'avérer vaincue face à plus fort que soi. Mais finalement, je suis restée. Pourquoi ? Eh bien parce que dieu semblait avoir entendu mes prières : notre chef me proposa de changer de poste, loin des casques, loin des appels. Je devais désormais traiter des choses plus simples. Une petite formation supplémentaire et je me retrouvai loin des allocataires. Planquée derrière un écran d'ordinateur, je faisais enfin quelque chose qui me plaisait vraiment. Finalement, parfois quand on se comportait bien, on finissait par être récompensé. Grégory me demandait souvent de regarder son dossier d'aide au logement. J'ai fini par devenir la conseillère privilégiée de tous mes voisins. Je passais ma journée à enregistrer

des naissances, des grossesses… Du coup, je voyais les choses sous un angle nouveau et je respirais déjà beaucoup mieux.

CHAPITRE SIX

Assise sur une minuscule table, accolée à une fenêtre d'un petit café du Vieux Port, admirant les bateaux, je commençais à maudire intérieurement l'instigateur de cette invitation qui semblait vouloir se faire désirer. J'étais à deux doigts de sortir nonchalamment un billet pour payer le café que j'avais commandé lorsqu'il daigna enfin passer la porte, qui plus est accompagné d'une bombe. Qui était cette grande brune, ventousée à son bras, tout sourire, amusée visiblement par ce qu'il venait de lui dire ? Zut, et moi qui pensais le convaincre de laisser tomber notre pacte de non agression corporelle, c'était fichu ! Quand l'avait-il dénichée, celle-là ? Et où ? J'avais raté un épisode et ma mauvaise humeur s'amplifia tout d'un coup. Tous mes plans de soirée venaient de tomber à l'eau. S'il m'avait fait venir pour leur tenir la chandelle et subir leurs regards langoureux comme ceux qu'ils s'adressaient en approchant de la table où je me trouvais, il allait sentir sa douleur. Certes, nous étions amis mais jusqu'à un certain seuil tout de même. Depuis quand avait-il des secrets pour moi ?

— Salut, je te présente Vanessa, dit Grégory.

Je m'empressai de lui tendre ma main alors qu'elle se penchait déjà pour me faire la bise. Elle la serra timidement puis s'assit en face de moi après que Grégory lui eut tiré sa chaise. Charmant… Je ne l'avais jamais vu faire preuve d'autant de galanterie envers moi et c'était sûrement ça qui lui donnait cet air idiot. Il commanda deux cafés pour lui et sa pimbêche.

— C'est pour me présenter Mademoiselle que tu m'as fait venir ? demandai-je, vexée.

— Pas tout à fait.

— Alors tu as intérêt à faire vite, car je suis pressée, dis-je, donnant le ton de notre entrevue.

— Et qu'est-ce que tu as de mieux à faire ? ricana-t-il, soulignant sans élégance le vide intergalactique de ma vie sociale.

J'avais fait fuir la grande majorité de mes amis rattachés pour la plupart au cocon familial. Tous

ces fils et filles de, chose que je ne supportais plus. Les amis ça va, ça vient. L'amitié, c'est comme l'amour, ça s'entretient. Je n'avais pas fait assez d'efforts pour faire un bon entretien et j'en avais la conséquence juste sous mon nez. Conséquence qui par ailleurs possédait des jambes de rêve à me faire mourir de jalousie. Peu importe, ce qui comptait, c'était que Grégory n'était pas mon meilleur ami pour rien. Il était le seul à ne pas faire partie de ce monde de petits privilégiés à l'ego surgonflé.

— Allez, ne boude pas, reprit-il.

Il tendit son bras pour m'attraper la joue et la pincer comme l'on pincerait celle d'un vilain garnement. Je le repoussai avec violence.

— Si c'est tout ce que tu as à me dire, je m'en vais, dis-je, nauséeuse dès que je vis la main de Vanessa se poser sur son entrejambe.

Qu'est-ce qu'il pouvait être crétin parfois ! Je saisis mon manteau et commençai à l'enfiler. Je remontai la fermeture éclair, saisis mon sac et le portai à mon épaule, prête à leur fausser compagnie. De toute manière, il avait déniché de quoi s'amuser. Nul doute que son nouveau jouet saurait se montrer très coopératif, ce soir. Il se leva alors que je faisais le tour de la table. Je tendis à nouveau ma main en direction de Vanessa, plus concentrée à regarder ses ongles manucurés qu'à me saluer. Grégory me baisa la joue avant de me tendre un minuscule petit carton.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce dont je voulais te parler.

Je devais avoir l'air d'une idiote, emmitouflée de la sorte, mais je n'étais jamais parvenue à remédier à ma frilosité. Je lus ce qui était inscrit sur ce qui semblait être un carton d'invitation : une soirée caritative devait avoir lieu dans trois semaines au beau milieu du Festival de Cannes, donnée à l'hôtel Mariott par Jean-Philippe Spark, producteur français du moment qui produisait toutes les bombasses roumaines venue rouler des hanches sur la scène française. Autant dire qu'il était le genre de personne que j'avais toujours rêvé de rencontrer. Il était en couverture de tous les tabloïds car apparemment, monsieur Spark ne faisait pas les choses à moitié lorsqu'il importait ses chanteuses roumaines sur le territoire. La dernière en date, Olga, de quarante ans sa cadette, était enceinte jusqu'au cou. J'avais l'impression d'avoir un lingot d'or dans les mains et pourtant je ne voyais pas ce que cela pouvait signifier, pourquoi ce carton se retrouvait là, dans mes mains, à m'en brûler la peau…

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Moi et les autres, nous sommes invités pour la soirée. Ne me demande pas comment on a fait, Nicolas, le bassiste, semble avoir quelques relations, et nous avons été conviés à venir jouer un morceau. J'ai pensé que tu pourrais nous accompagner. C'est une occasion de rencontrer quelques producteurs, dit-il.

Effectivement, c'était une occasion, et quelle occasion ! Mais j'avais fait un choix, celui de tirer un trait sur la musique, ce n'était pas pour sombrer une fois encore. C'était fini, tout ça. La page était

tournée. Je devais ouvrir un autre livre et retourner au point de départ ne me semblait pas être une bonne idée. J'avais peur de replonger dans toutes mes anciennes galères, à courir derrière une gloire que je ne faisais que caresser du bout du doigt sans jamais parvenir à la saisir à pleine main.

— Je suis désolée, ce n'est par pour moi, répliquai-je, lui rendant le carton d'invitation.

— Mais enfin, c'est une chance comme il ne s'en représentera jamais ! Ce n'est pas une de tes stars has been tout juste bonne à chanter des sérénades en playback ! C'est ta chance ! Alors saisis-la, pour une fois ! s'énerva-t-il.

— Peut-être, mais tout ça, c'est plus pour moi ! Je me suis fait une raison et j'ai décidé de passer à autre chose. J'ai d'autres projets.

— Lesquels ? Celui de passer toute ta vie pendue au fil d'un téléphone ? Laisse-moi rire ! Je te connais mieux que personne et je sais que, comme toujours, lorsque tu as peur tu te défiles. Tu as déjà raté une occasion de ce genre ! Ne refais pas deux fois la même erreur ! Penses-y à tête reposée, conclut-il en déposant la carte dans mon sac resté grand ouvert.

— Je n'ai pas peur. Je n'ai jamais eu peur. J'étais malade ce jour-là...

— À d'autres ! me coupa-t-il. Arrête de courir après tes rêves ! Vis-les pour une fois, Camille, ou tu finiras par le regretter. Tu sais comment me joindre si tu changes d'avis mais n'attends pas trop, après il sera trop tard !

Je poussai la porte du bar, me retrouvai sur le port et respirai l'air frais de ce début de soirée. J'hésitais plus que jamais à retenter l'aventure. Je marchai un peu sur le quai des Belges, tout en réfléchissant. En avais-je encore les capacités ? En avais-je vraiment envie ? On dit que la nuit porte conseil, alors j'avais hâte de me réveiller le lendemain avec une idée précise de ce que je voulais faire. Il n'y avait que moi qui pouvais trouver la réponse. Il était temps que je la découvre.

Je marchai jusqu'à la rue où j'avais garé ma voiture. Je m'arrêtai devant le pare brise où trônait un joli papier de contravention pour non-paiement de stationnement. Je l'ôtai de dessous mes essuie-glaces et le collai sur le pare-brise de la voiture de derrière. J'étais généreuse, je partageais même mes déboires. Rien de mieux qu'un peu d'adrénaline pour décrasser les artères ! J'aurais tôt fait de recevoir un rappel à l'ordre, mais pour l'instant, je n'avais pas vraiment de quoi payer. Il n'y avait aucune raison que je sois la seule à avoir une frayeur ce soir.

Je fouillai mon sac pour en sortir mes clés et effleurai alors le carton d'invitation. Je le pris, le fixai un instant, observai la poubelle voisine qui me paraissait soudain très captivante puis rangeai tout compte fait le carton à sa place. M'accorder le temps de la réflexion ne signifiait pas revenir sur mes résolutions. Non, après tout j'avais bien le droit de prendre le temps de construire un jugement qui ne soit pas erroné. Restait à chercher où se trouvait l'erreur : tourner la page ou se donner les moyens de la réécrire ? Telle était la question.

CHAPITRE SEPT

La nuit avait été plutôt agitée et d'aucun conseil. Pas la moindre petite idée de rien du tout. Rien ! Je l'avais passée à cauchemarder, remixant le peu d'occasions où j'avais eu la chance de chanter devant un public de sexagénaires, n'attendant seulement que le retour de leur idole pour revivre leur jeunesse.

Le réveil annonçait qu'il était cinq heures du matin et il m'était impossible de me rendormir. Je soulevai ma couverture, enfonçant profondément ma tête sous l'oreiller, emprisonnée entre ce dernier et la couverture, mais je finis par capituler et me rendre à l'évidence. Tout ça me chagrinait trop pour que je puisse profiter ne serait-ce que de quelques heures d'un sommeil paisible. Je soulevai donc la couverture et m'extirpai de mon lit bien chaud pour me préparer une dose de caféine conséquente afin d'achever ma phase de réveil précoce. Heureusement que nous étions samedi car je n'avais pas le cœur à travailler.

Après avoir avalé la tasse de café que je m'étais préparée, je décidai de revêtir un survêtement et d'aller me promener un peu dans les rues de la cité phocéenne. Je passai devant l'institut de beauté de ma mère, admirant la vitrine. Le lieu m'était familier mais sa vue seule suffit à faire remonter un tas d'émotions à la surface, émotions que je préférais éclipser de mes pensées. Je repris mon chemin jusqu'à rentrer chez moi. L'air frais avait été plus bénéfique que les heures de la nuit.

Grégory avait raison. Je ne pouvais pas me priver de cette chance. Qu'avais-je à perdre ? Rien. Alors pourquoi éviter de franchir l'obstacle qui pourrait me mener là où j'avais toujours rêvé d'être ? Sur une scène, bien loin de tout ce que mon père voulait faire de moi.

De retour au studio, je pris mon téléphone et recherchai dans mon répertoire le numéro de Grégory pour l'appeler. Je perçus plusieurs tonalités avant qu'un râle me parvienne, signifiant qu'il venait tout juste de décrocher son téléphone.

— Hum … ? T'es folle ! T'as vu l'heure qu'il est ?! grogna Greg au bout du fil.

— C'est oui ! T'avais raison, je ne peux pas passer à côté de ça ! dis-je, certaine d'avoir fait le bon choix.

— Tu ne pouvais pas attendre quatre heures supplémentaires pour me le dire ? grogna-t-il.

— Tu peux dormir sur tes deux oreilles, maintenant, dis-je.

— C'est qui, chéri ? entendis-je prononcer une voix que j'identifiai comme étant très probablement celle de Vanessa.

Cela faisait moins d'une semaine qu'il avait dû la rencontrer et elle l'appelait déjà chéri. Beurk, beurk, beurk !

— Personne, dit-il.

— Ne traîne pas trop au lit ! Je crois que tu es attendu, conclus-je pour l'énerver avant de lui raccrocher au nez.

Je tenais toujours mon téléphone portable, réalisant ce que cela signifiait : cette fois-ci, je n'avais pas le droit à l'erreur. J'étais prête à mettre toutes les chances de mon côté. J'étais prête à aller jusqu'au bout, prête à me surpasser pour une fois. Il fallait que je donne tout. Certains s'étaient fait remarquer, certains étaient parvenus au sommet de la gloire, alors pourquoi pas moi ?

Lady Gaga avait été jusqu'à se déguiser de manière ridicule et décalée, se transformer elle-même pour se faire un nom. Elle était bien la preuve vivante que parti de rien, on pouvait bâtir des montagnes. Il y avait tout de même un bémol. Contrairement à elle, je n'étais pas du genre à porter des robes en viande pour me faire un nom. De toute manière, même si je l'avais voulu, je n'aurais jamais pu me payer une telle horreur vestimentaire !

En pensant à ces vêtements, je venais juste de réaliser que je n'avais rien de potable dans ma garde-robe pour me rendre à un tel évènement. Je ne pouvais bien évidemment plus mettre les pieds chez Zara. L'indépendance… c'est parfois difficile ! Les premiers temps, j'avais plutôt tendance à faire une liste prépondérante de tous les inconvénients que cela comportait. Adieu Zara, bonjour H&M ! La mode a un prix… que je n'avais plus les moyens de me payer.

Dans mon engouement pour cette future soirée, je me précipitai chez H&M dès son ouverture, flânant entre toutes les rangées de vêtements, espérant trouver mon bonheur. J'étais difficile en matière de vêtements et il me fallut pas moins de deux heures avant de parvenir à me décider pour une robe rose pale en voile, entourée par un ruban noir au niveau de la poitrine. Je pris naturellement le sautoir assorti. J'avais hérité du souci du détail de ma mère. Ma mère qui depuis trois jours n'avait plus essayé une seule fois de me contacter. Était-ce une ruse ?

Je sortis avec le sac que la caissière me tendit et rentrai chez moi avant de recevoir un texto de Grégory, me donnant rendez-vous dans ce qui devait être leur lieu de répétition afin de rencontrer ses nouveaux comparses musiciens.

À mon arrivée dans ce qui ressemblait à un vieux garage désaffecté, à deux pâtés de maison du Parc Borély, je les trouvai déjà en train de gratter leur guitare en compagnie d'une groupie. Vanessa était là, adossée au mur, dévorant des yeux son « chéri ».

Le plus petit des trois semblait être le bassiste et l'autre, de taille moyenne, une touffe de cheveux châtains clairs et frisés sur la tête, était guitariste tout comme Grégory. Dès qu'ils détectèrent ma présence, ils interrompirent leur mini répétition improvisée. Grégory se rapprocha de moi.

— Je te présente Alex, dit-il pointant celui à la chevelure touffue, et lui c'est Nicolas, Nico si tu préfères.

— Contente de vous connaître, dis-je leur serrant la main.

— Bon, on commence ! s'exclama Greg.

— Il ne faudrait pas d'abord qu'on se mettre d'accord sur ce qu'on va jouer avant de commencer ? demanda Nicolas.

— Pas la peine. Crois-moi, avec elle, pas besoin de te tracasser. Elle a toujours une idée bien arrêtée sur ce qu'elle veut faire, souligna Greg.

— Ah, bon, très bien. Alors qu'est-ce qu'on te joue ? me demanda Alex.

— Stronger, annonçai-je, ravie que Grégory n'émette aucune réserve à me laisser choisir la chanson que je voulais interpréter.

En même temps, avec les années, il avait appris qu'il était inutile d'essayer de me convaincre de faire autrement lorsque j'avais une idée en tête.

— OK, c'est parti ! s'exclama Alex.

Une version acoustique de la chanson *Stronger* de Kelly Clarkson résonna. Je prenais un plaisir fou à faire ce que je rêvais de faire depuis des mois. Chanter dans la douche n'était pas suffisant. Il me fallait plus, le bonheur d'entendre la mélodie et l'harmonie du mariage entre les instruments de musique et la voix. Certains avaient besoin de faire du sport pour évacuer toutes leurs frustrations, moi j'avais besoin de chanter. Plus qu'une passion, c'était devenue une thérapie. Coucher des paroles sur le papier pour évacuer les doutes qui m'empoisonnaient. Certains devenaient nerveux s'ils n'avaient pas leur dose de nicotine journalière, si je ne chantais pas, c'était pareil. Et puis cela revenait nettement moins cher que de payer un psy à rester allongée sur un sofa, alors que ce dernier ferait semblant d'écouter ce que je pourrais lui dire, tout en dessinant des absurdités sur son calepin.

Nous répétâmes une dizaine de fois la chanson, cherchant la meilleure tonalité pour l'interpréter et à la fin de notre petite séance, j'avais l'impression d'avoir couru l'équivalent d'un marathon. J'étais crevée mais paradoxalement, je ne m'étais pas sentie aussi légère depuis bien longtemps. Nous décidâmes de prendre un pot pour fêter notre rencontre à tous les trois, ainsi que l'arrivée prochaine de cette soirée au terme de trois semaines de répétition.

Je ne vivais plus que pour ce moment, plus que pour cet instant où je serais, durant ce laps de temps, ce que j'avais toujours rêvé d'être. Mon rêve, ma vie, mes espoirs : j'avais l'impression désormais que tout était à portée de main. Je n'avais plus peur de les toucher. Je passais la plupart de mes soirées à répéter avec les garçons jusqu'à ce que je devienne complètement aphone. Nous

n'avions qu'une seule chanson et pourtant je n'avais jamais mis autant d'acharnement à ce que tout soit parfait, presque millimétré à la seconde près. Cette chanson était pour moi un cri du cœur, une ode à la vie, une rédemption. Elle me poussait à regagner cette voie que j'avais trop vite laissée tomber par manque de combativité, par peur, par perte du goût de la vie. Cette envie, je l'avais enfin retrouvée et je ne voulais pas la lâcher, je ne voulais pas qu'elle s'en aille comme elle était venue. Cette fois, elle n'était pas celle de trop, mais celle qui me révélerait à la lumière. Ce que je n'avais pas compris à l'époque, c'était que la taille du public importait peu : du moment qu'il était présent, je me trouverais dans la lumière.

Grégory semblait de plus en plus tendu à l'approche du grand jour et quand il était stressé, il ne pouvait pas s'empêcher malgré lui de tout remettre en question. Certes, l'enjeu était de taille, mais tellement attrayant que les doutes qu'il faisait naître étaient insupportables. Ils entraînaient forcément des réactions corporelles indésirables : pouls qui s'accélère, poitrine serrée, souffle saccadé. C'était comme avoir terminé une grosse séance de sport. Sauf que je ne l'avais pas encore faite.

Et puis vint le Jour J. J'étais en train de me préparer et, obsédée par mon reflet dans le miroir, je sentais bien que mon cœur cognait à tout rompre dans ma poitrine. Vu la force avec laquelle il battait, je craignais même qu'il ne parvienne à s'expulser de lui-même de mon corps.

Dernier coup de peigne, puis je frottai mon œil droit pour effacer un minuscule point de mascara sur la paupière. Je frottai mes lèvres entre elles pour étaler de manière homogène mon rouge à lèvres, puis me décidai, enfin vêtue de ma robe rose pâle, à quitter la salle de bains que je monopolisais depuis plus d'une heure.

Ce soir le Stade Vélodrome serait plein à craquer, il était donc préférable de partir plus tôt. Il était de notoriété publique que la circulation se densifiait les soirs de match. Je perçus un bruit de klaxon et me penchai à la fenêtre pour m'enquérir du responsable. Mon téléphone sonna, je décrochai en même temps que je jetais un rapide coup d'œil à la fenêtre. C'était Grégory. Ils patientaient tous dans la voiture, en bas, attendant que je descende. Mais comme mes habitudes horaires étaient toujours en décalage avec celles qu'on m'imposait, j'étais en retard.

Je me hâtai de descendre, inventant un souci de dernière minute pour justifier ce retard. Je dévalai les escaliers et courus jusqu'à la voiture de Grégory, une Clio qui attendait sagement dans la rue au même titre que ses occupants, qui s'impatientaient.

Grégory paraissait encore plus tendu mais cela ne l'empêcha point du tout, à l'instar de Nicolas et Alex, de me réserver un accueil chaleureux. Vanessa était également présente, ce qui expliquait que nous étions confinés comme des hamsters dans cette petite voiture.

Nous arrivâmes à Cannes avec quelques minutes d'avance. Nous nous précipitâmes devant l'hôtel après avoir récupéré les guitares qui patientaient sagement dans le coffre de la voiture. Le hall était impressionnant. Tout simplement magnifique.

Grégory se précipita vers la réception pour savoir où se trouvait le lieu des festivités. La réceptionniste nous orienta vers la salle de réception, où se trouvait déjà bon nombre de convives. Une grande salle au fond de laquelle se trouvait une estrade improvisée pour l'occasion.

La salle était bruyante et pour cause : tout ce petit monde avait déjà attaqué les réjouissances, certains attroupés devant les tables garnies de mets tous plus coûteux les uns que les autres. Des estomacs sur pattes, dont le seul objectif était de vider les plats qui se présentaient généreusement devant eux.

Nous nous faufilâmes au milieu de tous ces privilégiés. Grégory saisit la main de Vanessa et nous demanda de le suivre. Il recherchait l'organisateur de tout ceci, celui qu'il nous fallait séduire pour espérer décrocher un contrat. Nous le trouvâmes avec sa jeune fiancée près d'une table, en train de discuter avec deux hommes en costume-cravate.

Grégory s'approcha tout doucement. Ce dernier, l'ayant reconnu, le salua et nous présenta à sa compagne ainsi qu'aux deux autres hommes que je ne connaissais pas, mais qui devaient très probablement appartenir au *milieu*, comme ces gens se plaisaient à se catégoriser. Tous me tendirent leur main que je serrai en retour. Je ne pouvais m'empêcher de fixer le ventre rebondi de la jeune femme qui l'accompagnait. Le terme était proche et ses yeux cernés étaient le signe qu'elle touchait au but.

Monsieur Spark s'enquit de notre bien-être et nous remercia de le gratifier ce soir de notre présence pour un évènement qui lui tenait particulièrement à cœur. Puis il toucha le ventre de sa compagne, heureux de montrer à tous qu'il assumait sa paternité tardive. Cela ne dura que dix secondes car, à peine un jeune homme à l'allure assurée entra dans la salle au bras d'une grande blonde, un air d'Adriana Karembeu dans le visage, qu'il s'excusa et s'en alla, nous laissant en compagnie des deux autres qui nous ignoraient complètement. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir le regard braqué sur cet homme, en costume-cravate. Il y avait quelque chose dans son regard qui trahissait son attitude d'homme samaritain venu pour sauver la face du monde aux yeux de tous et qui, lorsque les regards se détournent, n'hésite pas à la détruire simplement par intérêt financier.

Il salua Jean-Philippe Spark d'une manière plutôt distante alors que le premier se montrait plutôt chaleureux, baisant la main de la petite amie du second. Je ne pouvais pas entendre ce qu'ils se disaient mais mon intuition me dit que cela devait être intéressant.

Très vite, je dus laisser tomber ma contemplation car une petite main nous obligea à le suivre au fond de la salle, derrière l'estrade, pour nous expliquer le déroulement de cette soirée de charité. Tout devait se dérouler sans accroc. C'était la dernière chanteuse roumaine en date produite par Spark qui devait ouvrir le bal des festivités. Irina Stein, brune pulpeuse au carré plongeant, vêtue d'un bout de tissu trop petit pour cacher décemment sa poitrine et son fessier rebondi. Véritable attraction corporelle tout juste âgée de dix-neuf ans, dont la première chanson était déjà un tube qui tournait en boucle dans toutes les boîtes de nuit du Var.

Je la regardai minauder sur scène, bouger comme s'il s'agissait de faire un strip-tease, et réalisai que je serais incapable de ressembler à cette fille, incapable de vendre mon corps simplement pour faire entendre ma voix. Ma liberté n'était pas à vendre. Je venais de la retrouver. Hors de question que je recommence tout ça pour faire un album et disparaître ensuite de la mémoire de tout ce petit monde ! Des filles comme elles, l'industrie musicale en avait à revendre, les utilisant sans vergogne pour se remplir allègrement les poches et les jetant comme on jetterait un mouchoir usagé sur le trottoir, sans le moindre égard pour leurs bons et loyaux services. Je ne voulais pas être

instrumentalisée. J'avais l'impression de l'avoir déjà suffisamment été.

À force de réfléchir, je zappai plus de la moitié de la chanson, applaudissant seulement parce que les autres le faisaient, plus par politesse que par conviction. Si cela ne dépendait que de moi, j'aurais interdit tous ces tubes commerciaux dénués d'âme, machine à faire du fric et tout juste bonne à accompagner quelques verres d'alcool pour faire la fête. Au moins, cela ne pouvait pas donner mal à la tête.

Je suivis les garçons alors qu'Irina allait présenter son prochain tube. Aussi navrant que le précédent, voire même pire. Ensuite, ce serait à nous d'enchaîner. Tout à coup, je ne savais plus si j'étais prête, réalisant que j'y étais enfin. Mes poumons étaient comprimés et je ne parvins plus à inspirer l'oxygène qui m'entourait. La pièce commençait à revêtir des allures de cachot. Vanessa, quant à elle, embrassait goulûment Grégory pour l'encourager, à tel point qu'elle aurait pu littéralement l'aspirer vu l'avidité avec laquelle elle prenait possession de ses lèvres. Nous étions au comble de la joie et du stress. Nous avions enfin la possibilité de séduire ce petit monde et de rentrer dans le milieu par la grande porte... Encore fallait-il qu'elle ne se referme pas subitement après notre passage. Une claque qui serait lourde à digérer.

Les dernières notes de la nouvelle chanson d'Irina résonnèrent aux oreilles des invités et lorsque les applaudissements se turent, je sus enfin qu'il nous revenait de prendre possession de la scène. Je pris une profonde inspiration. Grégory saisit ma main après qu'une jeune personne nous ait annoncés, éveillant la curiosité de tous les convives, qui braquèrent en retour leurs regards dans notre direction, jaugeant de notre attrait.

Les guitares attaquèrent le morceau. Les garçons étaient concentrés. J'étais paniquée. Mais le moment était venu d'ouvrir la bouche et comme un robot je me mis à débiter les paroles que j'avais apprises par cœur, avec acharnement presque. Je bougeai peu, le regard posé sur le fond de la salle pour ne pas risquer d'être déstabilisée par la réaction de mon auditoire. J'agrippai fermement mon micro, me concentrant sur le rythme de la chanson pour ne pas risquer de louper des paroles. Je suivis méthodiquement le rythme, de la même manière que je l'avais fait durant les répétitions. Je frappais de temps en temps du pied pour me donner le courage nécessaire de continuer alors que je m'apercevais trop tard que je chantais parfois faux. Je poursuivis sur ma lancée, les mains tremblotantes sur le micro, prête à le laisser tomber, prête à m'enfuir dès que ce cauchemar se serait achevé, prête à retourner vivre ma vie pathétique à l'image de l'effroyable ratée que j'étais devenue. J'étais fatiguée de courir derrière un avenir que je n'aurais jamais, épuisée de m'attarder à rêver ma vie au lieu de la vivre. Je n'avais plus le choix.

Je terminai la chanson, consciente de l'échec cuisant que je venais de nous imposer à tous et dont j'étais la seule responsable. Des applaudissements timides résonnèrent, avant de très vite s'évanouir pour plonger la salle dans un silence gênant. Je ne tardai pas à quitter cette scène, ne voulant pas livrer en pâture plus longtemps mon visage. Inutile de s'infliger encore plus de peine.

J'accostai le premier serveur que je trouvai sur ma route, risquant de renverser les coupes de champagne Louis Roederer qu'il transportait. J'oubliais que cela ferait tâche dans une soirée de ce genre de renverser un breuvage aussi précieux qu'excellent, dont le prix d'une seul bulle était déjà hors de portée pour le commun des mortels. Quelle meilleure façon d'aider les enfants africains, qui

pour certains à cette heure étaient en train de périr dans les bras de leur mère, qu'en buvant à leur santé ?

Je ne critiquais rien. La volonté était bonne, seulement quand derrière celle-ci se cachait un tout autre dessein qui était celui de l'image et du paraître. Alors… que restait-il de bon dans cette soirée ? La plupart de ces gens n'étaient venus que pour parader, dans l'unique but d'afficher aux yeux de tous, leurs fortunes déplacées.

Je pris tout de même une coupe de champagne. Je liquidai la première coupe devant le regard ahuri du serveur qui, certainement conditionné à ce genre de manque de bienséance, ne dit mot. Je reposai la coupe vide, avant d'en saisir une seconde et de me diriger dans la direction précédemment indiquée. Chamboulée, je passai sans trop réfléchir la première porte qui semblait annoncer les toilettes, et me jetai devant le premier lavabo qui s'offrait à moi.

J'ouvris le robinet d'eau froide, me baissai et contemplai durant quelques secondes l'eau inonder mes deux mains avant de la porter à mon visage. La tête baissée devant le lavabo, je fermai le robinet et relevai la tête, admirant les gouttes d'eau ruisseler sur mon visage défait. C'était le mien, ce visage que je voyais là devant moi, cette vue que j'avais de plus en plus de mal à supporter. Ce n'était plus seulement le regard des autres qui m'atteignait. Non, mon propre regard était aussi difficile à gérer. Je détestais ce que j'étais, ce que je représentais. Je me détestais. Comment vivre dans un corps que l'on déteste ? Je n'avais pas encore la réponse et cela me désolait car tant que cette question ne serait pas résolue, je savais que ma vie continuerait d'être un enfer.

Tout à coup, je vis la porte des toilettes s'ouvrir derrière moi. Je ne me retournai pas, le regard figé sur le reflet du miroir, et rougis de honte lorsque je constatai qu'il s'agissait de l'homme que j'avais vu un peu plus tôt en compagnie de Spark, et qui s'affichait avec son mannequin à faire pâlir de jalousie n'importe quelle fille. Il était toujours aussi beau. Les cheveux châtain clair coupés courts, le costume impeccable et l'allure de l'homme parfait transpirait par tous ses pores. Il puait l'homme respectable à plein nez.

Il prit possession du lavabo voisin du mien, ne pipant mot. Je le regardai frotter consciencieusement ses deux mains après s'être généreusement servi en savon, puis les rincer avec délicatesse. Chacun de ses gestes revêtaient une grâce somme toute naturelle. Je m'attendais à ce qu'il se sèche les mains et reparte. Au lieu de cela, il les secoua quelques secondes devant le lavabo avant de se tourner dans ma direction.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il, soulevant légèrement le front, l'air véritablement soucieux de mon état.

— Non. Tout va bien, je vous assure. Pourquoi cette question ? répondis-je sur la défensive.

— Eh bien, parce que visiblement, vous vous trouvez dans les toilettes des hommes, le visage mouillé, et que vous semblez tracassée.

— Et alors ? Ce n'est pas interdit à ce que je sache ? répliquai-je, agressive.

— Peut-être pas, vous avez raison. Si c'est votre prestation qui vous met dans tous vos états, ce n'était certes pas vraiment glorieux mais ce n'est pas la fin du monde ! La moitié de ces gens n'y a guère prêté attention de toute manière, et l'autre moitié aura mis ça sur le compte du stress. Un conseil, la prochaine fois, misez sur le naturel !

— Un conseil, la prochaine fois, occupez-vous de vos affaires ! répliquai-je.

— Je cherchais juste à vous aider…

— Alors la prochaine fois qu'il vous viendra l'envie de jouer au super agent 007 et de venir en aide à quelqu'un, faites en sorte que celui-ci vous le demande intimement, ou mieux encore, mêlez-vous de vos affaires ! Ça vaut mieux si vous ne voulez pas risquer d'entacher votre réputation de monsieur je-sais-tout ! sortis-je de mes gonds.

Il s'en alla sans ajouter un mot et ne parut nullement se formaliser de mon manque de politesse. Au contraire, il semblait légèrement amusé, ce qui m'agaça davantage. Je serrai les poings, enfonçant profondément mes ongles dans la paume de ma main, puis admirai la marque lunaire de ces derniers lorsque je la rouvris.

Je tressaillis lorsque la porte d'entrée des toilettes s'ouvrit, laissant apparaître un Grégory dans tous ses états, apparemment très remonté pour une raison que je pensais déjà connaître. Il tint la porte ouverte, le bras droit appuyé légèrement contre cette dernière, le regard foudroyant et les traits tirés.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

— Ça ne se voit pas ?

— Qu'est-ce qui t'a pris ? On avait passé des heures, tout était parfait ! Tu peux m'expliquer ?

— Si je le savais, je ne serais pas là à me cacher de la vue de tous ! m'excitai-je.

— Moi je crois déjà avoir la réponse, dit-il sèchement.

— Et quelle est-elle ?

— Dès que tu approches du but, tu te fais un plaisir de tout saboter. T'as toujours la trouille de voir ta vie changer ! T'es paralysée par la peur ! T'es incapable d'avancer ! Mais cette fois, t'avais pas le droit de laisser passer cette chance ! T'avais pas le droit de tout foutre en l'air ! On te faisait confiance ! hurla-t-il.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Mais dis-moi, t'es sûr qu'on parle de moi et de ma prestation là ?

— Laisse-tomber, t'es incapable de voir plus loin que le bout de ton nez parce que t'es obsédée par ton nombril ! Décidément, t'es incapable d'ouvrir les yeux ! s'exclama-t-il avant de se détourner pour claquer violemment la porte.

Je ne comprenais pas vraiment où il voulait en venir ou plutôt, je craignais que cela soit plus profond que notre simple prestation. Cela faisait trop longtemps que notre petit jeu durait et j'avais peur de l'avoir atteint plus profondément dans ses sentiments que je ne l'aurais voulu. Je craignais que ce que je pressentais depuis quelques temps soit vrai. Je ne savais pas vraiment, moi non plus, où j'en étais dans toutes nos histoires. Difficile de clarifier une situation qui s'entêtait à se compliquer de jour en jour ! Et j'y étais pour beaucoup.

Je retournai au lieu de la réception, le regard rivé sur le sol impeccable. Je me cachai, bien à l'abri derrière une montagne de petits fours, alors que le maître de la cérémonie déballait son petit discours pré-rédigé, encensant tout ce beau monde pour leur supposée générosité et se congratulant fièrement d'être si préoccupé par la cause humanitaire. S'il l'était tant, alors pourquoi ne se préoccupait-il pas de la mienne ? Un peu de charité pour moi n'aurait pas été de trop ! C'est vrai, qu'avais-je de moins intéressant que ces enfants ? Moi aussi, j'étais à deux doigts d'y rester. Je ne mourrais pas de faim, non c'était pire, ça m'attaquait de l'intérieur, ça me rendait folle. Je divaguais. J'aurais presque pu verser une larme à la fin de ce si joli discours mais au lieu de cela, je profitai des fines bulles que le champagne avait à m'offrir en guise de réconfort.

Un peu pompette, j'assistai à la mise en vente de lots que j'aurais été bien incapable d'acquérir vu le prix initial de la mise aux enchères. Pour la plupart, il était question de bijoux et d'objets de collection. Je ne quittais pas des yeux Grégory et Vanessa, toujours attachés l'un à l'autre, se bécotant comme deux adolescents. Rien que cette vision suffit à me donner mal au cœur.

Je croisai son regard dédaigneux. Je ne savais pas à quoi il jouait. Cherchait-il à me rendre jalouse ? Se vengeait-il de mon incapacité à m'engager ? C'était moi, la folle pensante qui avait imaginé cette amitié améliorée, et je réalisais, maintenant que j'étais pompette, qu'il n'avait jamais eu son mot à dire. Mais si cela l'avait gêné, alors pourquoi n'avait-il jamais rien dit ? Parce qu'il espérait qu'un jour je sois capable de plus ? Je ne savais pas pourquoi cette révélation me donnait soudain envie de pleurer.

Je n'avais jamais vraiment su ce que je ressentais pour lui. Certes, le voir aux côtés de cette fille me hérissait le poil, mais c'était tout. Était-ce suffisant pour que l'on puisse parler de sentiments amoureux ? À mon avis, non. Le problème ? C'était que mon avis était tout sauf fiable. Il était changeant, instable, parfois irréfléchi et totalement improbable.

Une fois remise de mes émotions et suffisamment distraite par la conversation d'une mamie décorée de toutes sortes de bijoux en or, je décidai d'aller prendre l'air vers la piscine de l'hôtel, au sujet de laquelle on ne tarissait pas d'éloges. La vue y était imprenable, disait-on.

Je titubai légèrement mais retrouvai tout de même la sortie, parvenant à ne pas trop me faire remarquer, en tout cas beaucoup moins que lors de ma minable prestation. Je longeai les couloirs qui s'étiraient devant moi à perte de vue jusqu'à monter dans un ascenseur. Je me dirigeai vers le cinquième étage. La piscine se trouvait sur les toits.

Parvenue non sans encombre à destination, je me dirigeai vers les eaux éclairées de cette petite piscine ronde, m'arrêtant aux balustrades qui l'entouraient par mesure de sécurité, certainement pour prévenir les noyades infantiles. Saviez-vous qu'en ce début d'été prometteur une centaine de

personnes, dont une majorité d'enfant pour la plupart, avaient perdu la vie par noyade ? Un triste chiffre.

Mais pourquoi n'étais-je décidément pas rigolote lorsque j'avais bu ? Certains se montraient drôles lorsqu'ils étaient saouls, alors pourquoi, moi, je commençais toujours de la sorte et concluais ma période d'ivresse en étant triste et colérique ? Même ivre, la vie continuait de faire preuve d'injustice. Je savais bien que tout ce que je disais, ou plutôt pensais, n'avait ni queue ni tête mais c'était toujours dans cet état affligeant que je ne parvenais pas à m'arrêter de penser. Impossible de basculer mon cerveau en mode déconnexion.

Malgré mon instabilité visuelle, je devais bien admettre que la vue était splendide. Je fixai les bateaux, au large, qui longeaient la côté cannoise. La croisette s'offrait à perte de vue ainsi que ces vacanciers qui, sans surprise, en profitaient pour se balader aux heures les plus fraîches de la nuit. Les collines au loin étaient parsemées d'une multitude de points lumineux. La côte était encore plus belle de nuit que de jour.

Je m'approchai du rebord du toit pour contempler de plus près la beauté du paysage. De trop près, certainement. Une mauvaise idée de plus car l'attrait du vide me fit tituber davantage, menaçant de me faire descendre un à un chaque étage de cet hôtel par l'extérieur. Une main me saisit le bras, me tirant deux mètres plus loin. Lui ! Encore lui.

— Ce n'est pas prudent dans votre état de jouer avec le feu ! Laissez-moi vous reconduire jusqu'à la salle de réception, proposa-t-il.

— Monsieur Conseil ! Eh bien, vous n'avez pas suivi les miens, à ce que je vois !

— Non et heureusement pour vous ! Vous devriez rentrer à l'intérieur, me conseilla-t-il.

— Vous m'avez suivie ?

— Je fumais simplement une cigarette dit-il agitant le paquet de Lucky sous mon nez. Mais vu votre démarche, il est clair que vous n'étiez pas en mesure de vous en apercevoir. Suivez mon conseil pour une fois et rentrez !

— Vous avez probablement l'habitude que tout le monde obéisse à vos exigences ? demandai-je sans parvenir à articuler clairement ma remarque.

Je frissonnai, les épaules dénudées et le vent du large plutôt frais en cette soirée d'été ne faisaient pas un bon mélange.

— Tenez, dit-il en ôtant sa veste pour se rapprocher et la déposer sur mes épaules.

Il me dévisagea quelques secondes. Des secondes troublantes. Perturbée d'un côté par son geste, de l'autre par mon manque d'équilibre, je ne trouvai rien à répondre. Mal à l'aise, j'abaissai le regard pour qu'il cesse de me regarder avec autant d'insistance. Il me donnait l'impression, en s'emparant de mon regard, de chercher à lire en moi. Seulement la plupart des pages étaient blanches, car toujours en cours d'écriture, et les autres d'un ennui mortel, presque illisibles.

— Maxime ! entendis-je sa blonde plantureuse l'appeler.

— J'arrive, Stéphanie ! Bonne soirée, prononça-t-il tout bas.

— Et votre veste ? me réveillai-je enfin.

— Gardez-la, dit-il simplement, avant de rejoindre son interlocutrice qui me foudroyait du regard, avec dégoût comme si elle fixait un cafard.

Il la saisit chaleureusement par la taille, d'une manière complice, avant de lui déposer un baiser sur la joue et de la forcer à détourner son regard pour regagner l'intérieur de l'hôtel.

Il se prénommait donc Maxime. J'étais la seule à connaître son nom. Je n'avais pas pensé à lui donner le mien. De toute manière, quelle importance cela pouvait bien avoir ? Je n'étais pas prête de recroiser un jour sa route et selon toute vraisemblance, il n'avait d'yeux que pour celle qu'il avait nommée si tendrement Stéphanie, créature délicieusement enivrante.

Laisse-tomber, Camille, tu ne seras jamais à la hauteur, me dis-je.

Autant me rendre à l'évidence maintenant. Il n'y a pas de raison pour que ça change, alors autant oublier tout ça. Très mauvaise idée que j'ai déjà pris l'initiative de laisser derrière moi. Plus question de se laisser attendrir. Hors de question de se transformer une fois encore en kleenex.

CHAPITRE HUIT

Grégory me déposa devant l'entrée de ma résidence estudiantine. J'entendis les pneus crisser lorsqu'il redémarra. Il fut le seul à ne pas m'adresser un seul mot de tout le trajet, m'ignorant du mieux qu'il pouvait, allant jusqu'à me jeter de temps en temps des regards assassins dans le rétroviseur. Ce fut pour cette raison que je descendis plutôt soulagée de cette voiture. Je savais pertinemment que j'avais failli à ma mission. Seulement, c'était lui et lui seul qui avait insisté pour que je vienne. Il n'avait qu'à y réfléchir à deux fois avant d'insister. Il s'en voulait probablement de l'avoir fait à l'heure qu'il était, mais on ne refaisait pas le passé, pas vrai ?

Un seul mot ne m'avait pas quittée de toute la nuit : Maxime ! Je ne sais pas pourquoi je ne pouvais pas m'empêcher de penser à lui et pourtant, je ne le reverrais certainement plus. Nous ne faisions pas partie du même monde, je ne connaissais même pas son nom de famille, alors il valait mieux me sortir son prénom de la tête. J'étais exténuée mais tellement sur les nerfs qu'il m'était impossible de songer à dormir. Je n'y parviendrais pas. Alors je filai sous la douche, laissant le soin à l'eau froide d'effacer toutes les traces d'alcool. Je restai ensuite de longues minutes devant la télé, allant même jusqu'à déjeuner sur le pouce devant cette dernière.

Enfermée dans mon studio, je commençais à déprimer. Aucune nouvelle de Grégory, ni appel, ni texto, rien ! Vu l'état d'énervement dans lequel il était depuis la fin de la soirée, il y avait fort à parier qu'il ne reprendrait pas contact avec moi avant une bonne semaine. Les disputes étaient occasionnelles mais ne nous avaient jusque là jamais poussés jusqu'au point de rupture. Comme d'habitude, je savais qu'il reviendrait vers moi de lui-même, je devais juste lui en laisser le temps.

Le soleil était au beau fixe. Lasse de rester bêtement enfermée dans cette petite pièce, je regrettais la piscine familiale dans laquelle j'aimais tant effectuer quelques brasses. Il me restait encore la mer et je savais qu'à cette heure-ci, trouver une place sur la riviera marseillaise ne serait pas chose facile. Cela ne m'empêcha pas de revêtir mon maillot de bain bleu deux pièces, fourrant une grande serviette, ma crème solaire et une bouteille d'eau dans mon sac à dos histoire de ne pas finir totalement desséchée sur la plage, allongée comme une crêpe et brûlée par le soleil. Je saisis mes lunettes de soleil *Dior* et claquait la porte, les clés de la voiture dans les mains. Je déposai le sac sur le siège passager et me dirigeai gaiement vers la plage du Prado, mettant en route la climatisation. Le

volant était brûlant.

Un chapeau sur la tête, les tongs enfoncées dans le sable, je ne pensais pas qu'en ces premiers jours d'été les marseillais voueraient un tel culte à leur plage. Je n'y allais que rarement, préférant l'eau propre et la tranquillité de la piscine de mes parents. Là, je devais apprendre à partager et l'apprentissage s'avéra plutôt violent. La réalité n'est jamais telle que l'on voudrait qu'elle soit. Je pris sur moi et parcourus quelques mètres avant de trouver un minuscule coin où semblait pouvoir tenir ma serviette. Ma patience fut mise à rude épreuve, surtout avec l'affreux gamin d'à côté qui ne cessait de courir et projetait sans cesse du sable sur moi, des grains de sable qui alliés à la crème solaire paraissaient vouloir se greffer à ma peau si délicate. De l'autre côté de ma serviette, une dame, un chapeau de paille sur la tête semblait occupée à remplir les cases de son cahier de mot croisés.

Je n'étais là que depuis un quart d'heure et j'avais déjà envie de rentrer. Quelques vendeurs de beignets se faisaient un point d'honneur à venir allécher la populace regroupée en bord de mer. Le paysage était plutôt agréable. Je me décidai enfin à aller me baigner. Pas mal de monde chahutait et après quelques brasses, je décidai que j'avais eu ma dose d'interaction sociale pour la journée. Je n'ai jamais supporté les attroupements, les rues bondées, les passants qui vous frôlent, les bruits intempestifs. Habituée à plus de tranquillité, l'immersion dans la vraie vie était comme une grande claque reçue en pleine figure. Difficile de parvenir à retrouver ses esprits.

Je longeai durant quelques minutes la plage avant de retrouver ma voiture. Dernier jour avant de reprendre le travail, de retrouver la voie du social. Je remontai dans ma voiture et je ne sus pourquoi l'envie de revoir mon ancien chez moi fut plus forte qu'auparavant. Il était hors de question que je revienne, non, je voulais seulement revoir cette maison qui conserverait pour toujours une valeur sentimentale inestimable à mes yeux.

La Porsche Cayenne de mon père était garée devant l'entrée. Je ralentis mais ne m'arrêtai pas, de peur d'être surprise. Parfois, on ne sait plus pourquoi on fait les choses, quel intérêt on y trouve. On se perd simplement soi-même et en faisant ces choses on espère se retrouver, ou tout du moins retrouver une partie de soi-même. Moi, j'étais toujours en quête d'identité. Le passé m'en avait fourni une dont je ne voulais plus. Cette maison avait abritée une âme perdue à la recherche d'une autre vie. Il arrive parfois que vivre notre vie devienne impossible, insupportable. C'est à ce moment-là qu'il faut avoir le courage nécessaire pour la quitter.

Je savais pertinemment que me replonger dans le passé ne m'aiderait pas à trouver ce que je cherchais, mais cela me permettrait peut-être de comprendre ce que je ne voulais plus. Comprendre pourquoi je faisais tout ça, me rassurer sur mes actions passées et le mal que je faisais endurer gratuitement à mes proches, pour me donner le courage de continuer. J'étais très probablement en train de les perdre mais ne pas faire tout ça reviendrait à me perdre. Qu'est-ce qui était le plus terrible ? Se mettre à dos les gens que nous aimions ou s'enfermer dans une vie que nous détestions pour finir de toute manière par les pousser à s'éloigner de nous ? J'étais certaine qu'ils l'avaient toujours su, au plus profond d'eux-mêmes, qu'il fallait que je change, que tout ça m'était devenu purement et simplement invivable. Pourtant trouver ce que je cherchais n'était pas un frein à l'harmonie familiale. Il fallait seulement que mon père finisse par le comprendre. J'étais prête à tous les sacrifices pour finir par les retrouver mais seulement après m'être retrouvée moi-même.

Quand on était enfant, on nous disait qu'il fallait faire part de nos problèmes à nos parents, qu'ils seraient toujours là pour nous comprendre, et souhaitaient seulement notre bien-être. On nous martelait que leur seul but était de nous protéger. On nous serinait qu'ils ne nous jugeraient jamais. On nous mentait tout simplement car même s'ils étaient capables de comprendre, cela ne signifiait par pour autant qu'ils étaient capables de tout accepter, de faire preuve du recul nécessaire pour cesser de nous étouffer. J'avais l'impression d'avoir manqué d'air durant toutes ces années, de suffoquer.

Pourquoi pensaient-ils qu'il leur était légitime de nous imposer leur choix, leur mode de vie, leur manière de penser ? Chaque enfant est une entité différente de celle de ses parents. Il restait à ces derniers de leur laisser la possibilité d'exprimer leur personnalité, de l'explorer pour mieux l'exprimer dans un monde proche d'un rouleau compresseur, qui écrase les hommes dans le seul but de les rendre identiques. Mais ce que les hommes n'ont pas compris, c'est que n'avoir qu'une seule et même pensée ne fera pas progresser l'humanité, bien au contraire. Elle ne s'était jamais plus développée que durant les siècles passés où chacun tentait encore de se battre pour ses convictions. Plus personne ne se bat aujourd'hui, tout le monde subit l'environnement qui l'entoure sans jamais avoir le courage de protester. Je ne me sentais pas marginale, seulement consciente des éléments qui m'entouraient.

Une fois rentrée chez moi, allongée bien confortablement dans mon lit et lovée dans mes draps, je m'efforçai de ne pas penser à l'interminable semaine qui m'attendait. Chaque jour était devenu insignifiant. C'est ce qui nous arrive lorsque nous ne savons plus pour quelle raison nous continuons de nous lever tous les matins. Lorsque l'on n'a plus de but, le plaisir d'exister s'évapore et les heures deviennent de véritables supplices qu'il nous faut vivre parce que nous gardons espoir qu'un jour peut-être, nous parviendrons enfin à donner un objectif concret à notre existence. Beaucoup trop de gens ont abandonné leur but, abandonné l'idée de devenir ce qu'ils ont toujours rêvé d'être, alors quel intérêt y a-t-il pour eux à s'enfermer dans leur routine quotidienne ? Simplement pour leurs enfants ?

Malheureusement, ce ne serait jamais pour moi une raison suffisante. Mon plus gros défaut, c'était que j'en voulais toujours plus. J'avais tenté de l'étouffer, mais maintenant libéré, il avait pris une ampleur phénoménale. Je n'avais pas de limite et je me demandais déjà si cela allait me jouer des tours. Peu importait, car l'important était qu'il me fallait par tous les moyens parvenir à atteindre mon objectif. J'étais prête à serrer les dents pour ça. Je craignais seulement les effets négatifs qui pourraient rejaillir de tout ça, car à trop repousser les limites je risquais de ne plus pouvoir arrêter la machine, et de prendre moi-même un revers monstrueusement impitoyable.

Le lendemain matin, quand mon portable vibra, annonçant qu'il était l'heure de reprendre connaissance, je dus me résoudre à affronter le monde qui m'entourait pour une nouvelle journée. Le frigo était vide, ce qui me permit d'accélérer l'étape de la préparation matinale. Plus les jours passaient et moins il me restait d'énergie en réserve.

Je parvins exceptionnellement en avance au travail et décidai de m'arrêter devant une boulangerie à la vitrine captivante. Un pain au chocolat plus tard, alors que je reprenais mon chemin, l'affiche du tabac-presse qui se trouvait dans la rue d'en face m'interpella. Une affiche signée par le dernier-né des magasines people, à l'effigie d'une star américaine masculine tout juste bonne à vendre des disques inaudibles à un public de jeunes adolescents décérébrés. Ce n'était pas cette image d'un

adolescent à la mèche rebelle qui pourrait sérieusement le pousser à porter plainte contre son coiffeur qui me captivait. Non, lui n'attirait pas mon attention. J'avais une bonne vue et ce qui accrocha mon regard, ce fut une photo en bikini de la fameuse Olga, nouvelle fiancée de Jean-Philippe Spark. Je l'avais oublié celui-là.

C'était un signe du destin. Le signe qu'il était trop tôt pour que je m'avoue vaincue. À vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Je n'avais peut-être pas été brillante ce week-end, et alors ? Je devais prouver que j'étais capable de mieux, que j'étais motivée, et mettre un peu plus d'entrain à la tâche ne serait pas stupide. Je devais poursuivre dans ma nouvelle direction sans m'arrêter. J'avais déjà relevé les manches. Il était normal que je garde la tête haute si je ne voulais pas perdre la face. Et c'est ainsi qu'une idée aussi machiavélique que totalement folle me vint.

Si le destin ne se chargeait pas de me procurer ce dont j'avais besoin, eh bien, je n'avais qu'à m'en charger moi-même ! Il paraît qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Cette maxime, je comptais bien l'appliquer à la lettre ! Il fallait que je me retrouve à nouveau sur la route de Spark. Il était la clé qui ouvrirait le coffre-fort dans lequel gisaient, à l'agonie, tous mes espoirs. Je sais que ce que je m'apprêtais à faire était totalement insensé et que j'allais mettre à mal le secret professionnel qui m'était imposé, mais qui le saurait ? Personne sauf moi, et cela ne me posait aucun cas de conscience. C'était une véritable mine d'or que j'avais à portée de main alors pourquoi ne pas l'utiliser ?

Tout à coup, j'étais excitée comme une puce à cette idée, impatiente finalement de regagner mon lieu de travail qui me serait indispensable pour réaliser le plan diabolique qui avait pris naissance dans mon cerveau – plutôt étriqué ces derniers temps. Finalement, le destin s'était peut-être déjà mis en marche… lui donner un coup de pouce ne ferait qu'accélérer la marche à suivre.

Je fis défiler les pages du magasine, passant sur la tête d'affiche du jour pour parvenir enfin au seul potin qui m'intéressait, celui sur Olga et son bonheur conjugal idyllique, selon les propos du magasine. Des photos volées qui la montraient sous tous les angles. Même enceinte, elle restait terriblement sexy et vous filait des complexes terribles. Tout était déballé sans le moindre soin. Ce que j'ignorais, c'était que la jeune femme n'était pas le symbole de vertu qu'on se plaisait à nous vendre. Selon les propos du journaliste, elle avait déjà un fils âgé de cinq ans qui, après être resté en Roumanie alors que Mademoiselle batifolait amoureusement avec son producteur, les avait récemment rejoints. Une famille recomposée si parfaite, si charmante ou plutôt si parfaitement vendable dans les magasines... Rien de tel pour faire pleurer d'émoi la ménagère de moins de cinquante ans.

Mon idée n'en était plus seulement une. J'allais forcément toucher au but. J'allais forcément trouver quelque chose. Aucun doute, ma connaissance récemment acquise des lois sociales me confortait dans l'idée que j'allais trouver ce que je recherchais. Ce ne serait qu'un début, mais un bon début. Je ne comptais pas faire de l'ombre à Olga et même si je l'avais voulu, vu ma plastique extrêmement commune, aucune chance que je parvienne à intéresser Spark autrement que d'un point de vue professionnel.

Parvenue enfin à ce qui se trouvait être mon bureau, je n'hésitai pas avant de sauter sur la centrale informatique de l'ordinateur. Plus que quelques secondes me séparaient de cet instant de révélation.

Le fichier informatique de la Caisse d'Allocations Familiales était à faire pâlir d'envie, même l'INSEE le convoitait. Il y avait là-dedans la vie de million de personnes. On trouvait dans ces fichiers confidentiels : votre identité, votre adresse, votre numéro de sécurité sociale, votre situation professionnelle, vos prestations… Il y avait de tout et cela étalé sur des dizaines d'années. Certains adultères même étaient dissimulés dans ces dossiers, des enfants nés de liaison secrète, fruit de reconnaissance dissimulée dont les épouses n'avaient pas connaissance.

Je pianotai sur le clavier et tapai mon mot de passe pour ouvrir ma session. Je ne pris pas le temps, à l'instar de tous les jours, d'ouvrir ma messagerie. J'allai droit au but en ouvrant l'application qui me permettrait d'accéder au dossier. Je fis une recherche avec le nom Jean-Philippe Spark. Il y en avait deux : l'un né en 1981 et l'autre en 1955. J'optai sans la moindre difficulté pour le second. Sans surprise, j'y vis rattaché une seconde personne. Rien ne m'étonnait. Les allocations familiales n'étaient pas soumises à condition de ressources, alors pourquoi cette Olga se priverait-elle de cette manne financière ? Débarquée fraîchement de Roumanie, parfaite inconnue venue tenter sa chance en Europe, pas étonnant qu'elle ait fait une demande de RSA avant de rencontrer son producteur bien aimé. Il était logique qu'elle ait eu besoin d'aide à son entrée sur le territoire.

CHAPITRE NEUF

Le dossier était là, sous mes yeux avides et curieux. Tout se trouvait à portée de ma souris. Je ne savais pas vraiment quoi faire de toutes ces informations. Il y avait même leur carte d'identité dans le dossier. J'imprimai discrètement les documents dont je pensais pouvoir me servir et les fourrai avec tout autant de précautions dans mon sac à main, toujours positionné de manière stratégique à mes pieds. Je notai dans mon agenda leur adresse, le numéro de téléphone et leur adresse mail, puis je le glissai lui aussi dans mon sac. Soulagée, d'avoir obtenue ce que je recherchais, je refermai le dossier Jean Philippe Spark pour ouvrir l'application de traitement des dossiers et me remettre de manière plus sérieuse et appliquée au travail.

Malgré tout, je ne parvins pas durant tous ces jours à m'ôter toutes les idées folles qui me venaient à l'esprit. Je savais où le trouver, j'avais ses coordonnées en main mais je restais hésitante. J'avais enregistré son numéro de téléphone dans le répertoire de mon smartphone. Je l'avais souvent contemplé dans le répertoire, hésitant à le composer. Je l'avais fait une fois avant de me raviser une seconde plus tard. Je n'avais rien à dire, strictement aucun argument à avancer. Il ne pourrait jamais comprendre que je le rappelle, surtout après ma prestation désastreuse lors de son gala de charité. J'allais m'enfoncer davantage.

Je n'avais pas encore mis au point ma tactique d'approche mais je n'avais pas trente six solutions devant moi pour le faire. J'avais son adresse. S'il y avait bien un lieu où je pourrais le trouver, c'était bien à cette dernière. Pour l'instant, mon but n'était pas de lui sauter dessus mais de lui tourner suffisamment autour pour qu'il vienne de lui-même à moi. J'avais une canne, j'avais une ligne, il ne me manquait plus que l'hameçon pour remonter à la surface le gros poisson. Je devais trouver un appât.

Un samedi matin, aidée par mon GPS dernière génération et armée de mon appareil photo, je décidai enfin de me rendre sur son territoire, ou plutôt devant son immense propriété sur les hauteurs de Cassis. Un château des temps modernes parfaitement inviolable. C'était la conclusion à laquelle j'étais arrivée lorsque, bêtement, j'avais réalisé que je ne me rendais pas chez Monsieur-tout-le-monde.

D'immenses murs entouraient la propriété, tous scrutés par des caméras. L'entrée de la propriété était fermée par un immense portail électrique au-dessus duquel j'aperçus une immense caméra braquée sur l'interphone, histoire de bien voir les visiteurs. Il faisait très chaud et malgré la climatisation qui s'efforçait de rafraîchir l'habitacle de ma Mini, je compris qu'il était impensable de rester garée devant la propriété plus de cinq minutes sans attirer immanquablement l'attention du personnel de sécurité.

Je redémarrai la voiture au bout de trois minutes d'observation, longeant une route bordée par une multitude d'arbres afin de parvenir à trouver un endroit où dissimuler mon véhicule. Un endroit qui soit à l'abri des regards indiscrets. Je trouvai par chance un petit chemin de terre trente mètres plus loin, où j'abandonnai sans crainte mon véhicule, avant de revenir sur mes pas, l'appareil photo autour du cou prête à le dégainer.

J'avais pris soin tout de même d'emporter un sac à dos avec quelques vivres, car je pressentais passer de longues heures devant cette propriété. Je m'étais déjà psychologiquement armée d'une bonne dose de patience pour trouver le calme nécessaire et rester plus ou mois immobile et attentive au moindre mouvement. Je m'allongeai à plat ventre en face de la propriété, dissimulée derrière un arbre et l'œil déjà rivé sur mon appareil photo, l'index prêt à saisir un cliché important. Prête à bondir à la moindre occasion qui se présenterait à moi, apte à saisir une information capitale. J'étais folle, cela ne faisait aucun doute.

J'avais la désagréable sensation que mon corps n'allait pas tarder à se liquéfier totalement sous l'effet de la chaleur. Je ne pensais pas qu'autant de temps aurait pu passer. Je faillis même piquer du nez au moment où l'immense portail s'ouvrit enfin pour laisser s'extraire de la propriété un Q7 noir, vitres teintées, qui passa lentement les grilles en laissant derrière lui une traînée de poussière. Le Q7 freina, arrivé au bord de la route, avant de virer sur sa droite et de s'échapper rapidement de la propriété. Il s'enfuyait déjà je ne sais où mais je n'avais pas manqué de le prendre en photo, notamment pour immortaliser sur papier glacé la plaque d'immatriculation du véhicule. Dommage que les vitres soient teintées. En même temps, il n'y avait pas beaucoup de doute à se faire quant à l'identité des personnes qui se trouvaient dans la voiture. Il y a avait fort à parier qu'il s'agissait du maître de maison ou de la maîtresse de maison, ou bien peut-être les deux.

Je me demandai même à quoi cela m'avait servi de perdre mon temps ici, car de toute évidence, épier cette propriété n'était pas la solution qui me permettrait d'y entrer de manière légale. Et hors de question de commettre une violation de domicile ! Je n'étais pas folle à ce point-là, tout de même. Je n'avais pas perdu l'esprit au point de me frotter à la justice. Mon but n'était pas qu'on me prenne pour une déséquilibrée. Mon objectif était d'être enfin prise au sérieux et pour cela, je n'avais encore élaboré aucun plan. Difficile d'approcher des personnes de leur importance, surtout quand ils ont la fâcheuse tendance à ne participer qu'à des évènements mondains très sélects dans lesquels il est quasi mission impossible de faire une entrée lorsque votre nom est par malheur inconnu du grand public.

J'abandonnai ma planque alors le soleil montrait ses premiers signes de fébrilité et que quelques gouttes de pluie commençaient à se faire sentir. Désappointée et constatant qu'il n'y aurait pas de retour du Q7 avant que la nuit se soit bien installée, je me relevai et marchai quelques mètres avant de reprendre possession de ma voiture. Une serre, voilà dans quoi j'eus l'impression d'entrer en

ouvrant la portière, et en prime mes fesses n'allaient pas tarder à être confites vu la brûlure que le cuir de mon siège m'infligeait. J'aurais dû penser à trouver un coin ombragé.

J'appuyai sur la climatisation et la programmai pour qu'elle soit à son maximum. Je démarrai la voiture, prête à oublier cette petite promenade, convaincue de ne pas avoir mal agi, déterminée à entrer d'une manière ou d'une autre en contact avec Spark. Tout le monde a droit à une deuxième chance dans la vie, pas vrai ? Je l'attendais de pied ferme, j'étais prête à la saisir et à ne plus la laisser s'échapper. La machine était en marche, sans possibilité aucune de la stopper. J'allais parvenir à mes fins et une seule phrase résonnait en boucle dans ma boîte crânienne « la fin justifie les moyens. ». Peu importe ce que cela devait me coûter, le coût, c'était une question accessoire pour moi car l'opération était urgente et vitale.

Dès le début de la semaine suivante, je me mis à liquider tous les kiosques à journaux. J'avais besoin d'informations. Il n'y avait qu'avec l'aide de ces magasines que je pourrais prendre une longueur d'avance. Je les étudiai attentivement, page après page, espérant y trouver une information sur mon homme mais rien, pas même une toute petite photo. Étrange ! En effet, il faut dire que son actualité dans la presse people n'avait jamais été si florissante que depuis son aventure avec Olga, d'autant plus après l'annonce de sa grossesse. Un vrai rebondissement médiatique, une aubaine pour tous les canards à la recherche d'un scoop croustillant après une période d'accalmie qui n'avait eu de cesse de jouer les prolongations.

Alors que je me promenais en ville, rue Francis Davso, je fus obligée d'arrêter mon pas juste devant la boutique Adidas. Je jetai un œil distrait à la vitrine. Je n'avais pas stoppé ma marche pour y admirer les articles. La raison de cet arrêt provenait des vibrations émanant de mon téléphone portable. J'enfouis ma main droite dans mon sac à la recherche de la source des vibrations tout en me tournant vers la station de vélib. Les Galeries Lafayette étaient juste à quelques mètres. L'enseigne me narguait, mais je décidai de ne pas laisser attendre plus longtemps mon appelant. Surtout que le nom affiché me laissait dubitative. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Je ne tardai pas à prendre la température :

— Tu te souviens encore de mon numéro ? plaisantai-je.

— On oublie ? me demanda Grégory.

— Je ne sais pas, ça dépendra de tes arguments, le taquinai-je.

— Je n'avais pas totalement tort, tu sais…

— Je crois que je vais raccrocher…

— Attends !

— Quoi ? Si c'est pour t'entendre me dire encore les mêmes choses, ce n'est pas la peine ! J'ai eu ma dose de migraine ces temps-ci. Tu n'avais peut-être pas tort sur toute la ligne mais pour ce qui est de ta réaction, elle était carrément disproportionnée !

— Je m'excuse ! Ça te va ?

— Mets-y un peu plus de sincérité !

— Je suis désolé si ma réaction t'a blessée. J'étais énervé et je n'aurais pas dû m'en prendre à toi, avoua-t-il.

— Il t'en aura fallu du temps pour me les faire, ces excuses !

— Tu me manques, tu sais. Ma meilleure amie me manque. Tu sais bien que je suis incapable de te faire la tête plus d'une semaine, dit-il.

— Je le sais, mais ne t'avise plus de recommencer !

— Ça te dirait qu'on aille boire un verre pour sceller notre réconciliation ? Je me ballade vers la corniche Kennedy, tu me rejoins ?

— Non. Je suis en train de faire des courses urgentes. Je ne peux pas maintenant, refusai-je.

— Ne fais pas ta rabat-joie. Quelle course peut être plus urgente que boire un verre avec moi ?

— Je ne sais pas. Trouver un cadeau d'anniversaire pour ma mère, par exemple, et tenter de lui apporter dans la foulée sans risquer de croiser mon père. Et cela, bien sûr, tout en lui faisant comprendre que cela ne signifie pas pour autant que tout est redevenu comme avant. Alors qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce une raison valable ?

— Bonne chance ! Ça va aller ? demanda-t-il.

— Oui, enfin je crois que oui.

— Tu veux que je te rejoigne ?

— Non, c'est gentil mais je préfère me débrouiller toute seule.

— Tu es toujours de la partie pour notre week-end en Ardèche la semaine prochaine ? Nico et Alex seront là eux aussi.

— Ça ne me dit plus grand-chose, dis-je.

— Et si je te dis que j'ai déjà fait les réservations pour le restaurant, tu prends pitié de ton vieil ami ?

— Non. Les réservations, ça s'annule, tu sais !

— Allez ! Viens ! Ça te changera les idées, ça te fera le plus grand bien de changer un peu d'air.

— Je ne sais pas, je vais y réfléchir.

— Réfléchis vite, alors ! J'attends ta réponse avant la fin de la semaine, conclut-il.

La conversation s'acheva. Je rangeai mon portable dans la poche avant droite de mon jean et parcourus les quelques mètres qu'il me restait à franchir pour passer enfin les deux portes vitrées des Galeries Lafayette. Qu'est-ce que j'étais venue chercher ? Je ne le savais pas encore mais je n'allais pas tarder à le découvrir.

Je flânai dans cet immense temple de la mode et de la féminité. Vêtement, parfum, maquillage, que choisir ? J'optai finalement pour une paire de boucles d'oreille Swarovski en cristal plaquée argent, de taille océan. Pourquoi les vendeurs utilisent toujours des termes barbares pour nous vendre leurs produits? Peut-être pour justifier le prix et nous faire avaler plus facilement leurs salades, en se donnant un air sérieux dont ils sont naturellement dénués la plupart du temps. « De taille océan » ? Je ne savais pas si j'étais la seule à ne pas comprendre ce terme.

Je contemplai les boucles d'oreille de petite taille qui n'avaient vraiment rien de comparable avec un océan terrestre. Je regardai la vendeuse emballer avec minutie la boîte après lui avoir dit que c'était pour offrir, puis payai. J'avais fini par trouver quelque chose. Ce n'était pas la partie la plus dure de cette excursion *shoppesque*, non. Le plus difficile allait arriver et ce que je redoutais le plus était sur le point de se produire. Je sentais se profiler au loin toute la tension qui, pour l'instant, m'échappait.

Je remontai la rue, mon paquet à la main, retrouvant ma voiture garée à l'angle de la rue Saint Ferréol et de la rue Grignan. Mais ce que je vis était déjà en soi un bon présage : pas de PV sur le pare-brise ! Je me dépêchai de remonter dans la voiture et de sortir de mon emplacement alors que je voyais une pervenche au loin aligner tous ceux qui comme moi aimaient enfreindre les règles contraignantes, surtout pour leur porte-monnaie. Nous étions en fin d'après-midi et j'avais bon espoir de ne trouver personne d'autre que la seule destinataire de mon cadeau. Je ne comptais pas m'attarder, restait à savoir de quelle manière j'allais pouvoir filer à la vitesse de l'éclair.

Garée devant l'entrée de la maison, je fus soulagée de n'y trouver que la Citroën DS4 de ma mère qui, comme toujours fine d'oreille, se précipita à l'extérieur, heureuse de me voir – chose inespérée vu mon entêtement à zapper tous ses appels et messages vocaux. Je n'avais pas encore posé un pied au sol qu'elle était déjà debout devant la portière. Elle fondit sur moi, m'entourant fermement de ses deux bras, en larmes, inconsolable. Je ne bougeai pas, inerte, incapable de prononcer le moindre mot pour arranger la situation. Je posai alors mes mains dans son dos, le caressai alors qu'elle était assaillie de sanglots. Ce geste parut l'apaiser car à peine mes mains furent solidement posées en dessous de ses omoplates que toute trace de larmes avait disparu, remplacées par quelques reniflements intempestifs.

— Bon anniversaire, Maman ! soupirai-je tout bas, à la limite du chuchotement.

Rien qu'en prononçant ce dernier mot, je crus qu'il allait mourir au fond de ma gorge, étouffé avant même d'avoir pu être prononcé. Je vis ses yeux noisette briller comme s'ils revenaient subitement à la vie et je ressentis à nouveau tout l'amour que ma mère me portait. Néanmoins ce que je redoutais tant se produit. Honteuse, j'abaissai le regard, consciente de me montrer ingrate, mais tous ses bons sentiments je les vivais comme une véritable agression. Mes mots étaient durs, à la hauteur de la violence de l'amour que l'on me portait, jusqu'à m'étouffer. À nouveau près d'elle, j'avais l'impression de suffoquer, que l'oxygène qui m'entourait avait subitement disparu. Elle ne le faisait pas sciemment et pourtant ce n'était pas moi qui ne voulais pas couper le cordon.

Quand me verrait-elle autrement que comme son enfant chérie, la prunelle de ses yeux ? Me considérerait-elle un jour comme une adulte à part entière, une entité bien différente de la sienne ? Jusqu'à ce que cela se produise, je craignais toujours de manquer d'air en sa compagnie. Ma mère me rendait asthmatique à force de me couver plus que de raison. Dans la vie, il y a parfois des moments où l'on doit prendre des décisions. Les éviter ce n'est pas gagner, juste reporter l'inévitable. Je n'étais plus un poussin, je pouvais voler de mes propres ailes. J'aurais aimé qu'elle cesse de s'inquiéter, de me conseiller, de jouer les médiateurs familiaux. J'aurais aimé enfin qu'elle aussi vive à part entière, et non pas dans le seul but de maintenir sa petite famille à flot, dans la joie et la bonne humeur.

Nous sommes tous un peu égoïste, le révéler ne fait pas de nous des monstres. Au contraire, c'est la seule manière pour nous d'être heureux, d'imposer notre personnalité. J'en avais plus qu'assez de toujours devoir plaire aux autres, marre d'être toujours gentille, de toujours dire oui, de toujours acquiescer d'un hochement de tête même lorsque je pensais le contraire. Non, non et encore non. Si cela suffisait à ce que les gens s'éloignent de moi et bien, c'était qu'ils n'avaient rien compris et qu'ils ne m'aimaient pas vraiment. Mes qualités et mes défauts ne disparaîtraient jamais. Personne ne change, j'en suis convaincue. Certains s'accommodent juste de leur personnalité, passent leur vie à contrôler leurs défauts, tout ça pour rester éternellement frustré. Je ne voulais pas de cette vie. C'était uniquement à cause de ça que j'avais fini par avoir peur des autres, car à force de faire plaisir à tout le monde, le monde avait fini par se servir de moi. Il était temps qu'on m'apprécie réellement pour ce que j'étais vraiment et non pour ce que je représentais.

J'étais timide, redoutablement butée, délicieusement agaçante, colérique parfois, hésitante à souhait, bourrée d'humour et plutôt solitaire ; mais si l'on prenait la peine de me connaître, on verrait que je n'étais pas une ombre. Cela faisait trop longtemps que je n'avais pas l'impression d'avoir ma place dans ce monde alors puisque personne ne semblait vouloir me la donner, je la prenais, de manière plutôt brutale mais ça, c'était par dépit. Tout le monde se satisfaisait de la place que j'occupais, voulant ainsi me contraindre à y rester. Tout le monde sauf moi.

On ne peut pas aimer que la partie visible de l'iceberg, au risque qu'il finisse par nous heurter de plein fouet et nous faire chavirer. Moi, j'avais encore la tête hors de l'eau, j'avais agi juste à temps. J'étais une bombe à retardement, il fallait que je m'éloigne pour exploser même si je savais que des éclats blesseraient forcément les membres de ce cercle que l'on nomme « famille » sans jamais en comprendre vraiment la définition car elle est, je crois, sans limite. Si personne ne te sauve, alors sauve-toi toi-même.

— Viens ! Rentre ! m'ordonna-t-elle mollement.

Je la suivis, angoissée à l'idée de pénétrer à nouveau dans cette maison, dans ce lieu où nous avions eu notre dernière dispute, lui et moi. Ma mère traversa le salon, passa devant la cuisine avant de prendre place sur le salon de jardin, juste en face de la piscine, seule chose que je regrettais énormément dans ce lieu.

— Tu veux boire quelque chose ? me demanda-t-elle, soucieuse pour une fois de s'enquérir de ma volonté, car elle avait toujours eu la fâcheuse habitude de décider de tout pour moi dans les moindres aspects les plus banals de ma vie.

— Un verre d'eau.

Elle se leva pour me rapporter un grand verre d'eau fraîche et le déposer sur la table en verre, avant de s'asseoir à nouveau sur sa chaise en osier grise. Elle me fixa nerveusement, attentive à ce que j'allais dire. Je ne savais pas si elle était prête à tout entendre mais une chose était sûre : je n'étais pas encore prête, de mon côté, à parler de ce qui s'était passé, ni à exposer les raisons de ma fuite en avant. Je fuyais toujours devant l'adversité et je n'avais pas assez gagné en assurance depuis mon départ pour enrayer la parade des faux-fuyants.

— Tu vas bien ? Rose m'a dit que tu avais trouvé du travail.

Rose ! Ça m'aurait étonné qu'elle tienne sa langue. Mais en pensant à elle, je pensais irrémédiablement à mon petit bout qui l'accompagnait et qui me manquait tant. J'eus un pincement au cœur en songeant à lui. Il avait été la personne la plus difficile à quitter. Lui, n'y était pour rien mais irrévocablement, je ne pouvais le voir sans voir Rose, et impossible pour moi de faire face à toutes ses remontrances sans perdre mon calme pourtant olympien.

— C'est exact, dis-je sans chaleur.

— Ça se passe bien ?

— Très bien.

— Ton père est…

— Tiens, dis-je en tendant une minuscule petite boîte

Je lui coupai la parole exprès, évitant ainsi de l'écouter plaider la cause de mon père. Inutile, il était déjà condamné pour moi. Elle parut froissée une seconde de mon impolitesse, se raidit sur sa chaise, contempla distraitement le paquet avant de me fixer à nouveau. J'agitai alors le paquet sous son nez pour la pousser enfin à s'en saisir.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sa réflexion me fit sourire, je m'y attendais. Elle avait toujours cette manie, quand on lui offrait un cadeau, de nous demander ce qu'il comportait comme si, n'ayant pas défait l'emballage, elle pourrait alors le refuser si elle le trouvait scandaleusement indécent.

— Ouvre-le, si tu veux le savoir !

Je regardai ma mère déchirer le papier, faisant toujours preuve d'autant de minutie, de telle sorte que le cadeau aurait très bien pu être emballé une seconde fois. Elle ouvrit ensuite la boîte, contempla les boucles d'oreille, les effleura timidement de son index.

— Mets-les !

— Elles sont sublimes ! Merci, s'exclama-elle, se relevant pour m'embrasser un peu trop chaleureusement.

— Contente qu'elles te plaisent ! dis-je.

Je la regardai quitter les boucles d'oreille fantaisie qu'elle portait quotidiennement – des papillons, car elle disait toujours aimer leur grâce naturelle, leur manière de voler comme s'ils caressaient les courbes du vent – pour mettre les boucles d'oreille que je venais de lui offrir.

Ma mère était sublime et c'était toujours dans ce genre de moment que cela me frappais le plus. Elle passa sa longue chevelure brune sur le côté de son épaule gauche pour décorer son oreille droite de la première boucle d'oreille et fit de même pour la seconde. J'aimais sa grâce, ses gestes subtils, la finesse de son sourire, la douceur de ses traits, la facilité de son caractère. Je l'aimais, c'était certain, mais pour l'instant, j'étais incapable émotionnellement de lui montrer, de faire plus que de lui offrir un simple cadeau. Je ne pouvais pas oublier son anniversaire. Il était gravé dans ma mémoire. Une fois l'affaire réglée, elle referma le petit coffret Swarovski désormais vide et retourna très vite son attention vers moi.

— Quelque chose ne va pas, Camille ? Tu sais que tu peux tout me dire, précisa-t-elle.

Je ne répondis rien, soudainement submergée par l'émotion que cette rencontre provoquait. J'aurais voulu rester de marbre, parfaitement insensible à cet instant d'une banalité déconcertante. Pourtant, rien que sa proximité suffisait à me rendre triste, tellement triste à nouveau de devoir m'éloigner. J'aurais pu avec une facilité, somme toute affligeante, balancer toutes mes bonnes résolutions à la poubelle mais cela reviendrait à revenir en arrière.

Je tournai la tête, ne supportant plus la compassion de son regard, la douceur de ses traits et l'inquiétude des rides que son front plissé laissait apparaître au grand jour. Ma mère approcha sa main de mon visage et le caressa. Je baissai ma garde un instant, fermais mes paupières, le temps de graver cet instant en mémoire, l'odeur de sa peau, son toucher unique. Rien ne changeait en elle. C'était sa manière de me consoler. Lorsque je pleurais étant enfant, elle approchait toujours sa main maternelle de mon visage pour le caresser, et je dois dire que le toucher presque magnétique de sa peau suffisait toujours à apaiser la colère que je ressentais. Ma mère avait des dons d'empathie, c'était certain. Peut-être était-ce un don commun, lien universel entre toutes les mères et leurs enfants ? Cela venait avec la maternité, certainement.

— Reviens, Camille. Je t'en prie ! Il est temps de mettre fin à cette guerre puérile entre toi et ton père. Je vois bien que tu ne vas pas bien et la seule manière pour toi d'aller mieux, c'est de revenir

parmi les tiens. Nous sommes ta famille, me sermonna, non sans une once de timidité dans la voix, ma très chère mère.

— Tu ne comprends pas ! Revenir, ce serait pire que tout, maman…

— J'ai fait quelque chose ? Je veux dire, j'ai sûrement dû mal faire quelque chose à un moment donné, pour que tu en viennes à m'accorder si peu d'importance, dit-elle visiblement blessée.

— Non ! Ce n'est pas toi ! C'est moi, c'est nous, notre famille ! C'est un ensemble de choses et je ne saurais pas te dire quel a été l'élément déclencheur, mais j'ai besoin d'air. Je dois m'en aller, maintenant.

— Promets-moi de prendre soin de toi et de m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit si tu en ressens le besoin, dit-elle saisissant ma main.

— Ne t'inquiète pas. Sincèrement maman, je crois que tu peux cesser de te faire du souci pour moi, parce que pour une fois, je prends enfin ma vie en main. Je sais que je n'en ai peut-être pas l'air mais je n'ai jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui. Je ne veux pas t'offenser, mais je ne me suis jamais sentie aussi libre, aussi bien de toute mon existence. Alors, tu n'as plus aucune raison valable de te morfondre à mon propos, tu veux bien ?

— Je ne peux pas. C'est plus fort que moi. Une maman reste une maman.

— Je le sais, mais je pense que dans notre intérêt à toutes les deux, il est temps de faire la part des choses, tu ne crois pas ? Je ne suis plus une enfant. Je n'ai plus besoin d'être traitée comme telle et tant que ni toi, ni papa ne serez décidés à le faire, alors je crains que la communication reste interrompue jusqu'à nouvel ordre.

— Je ne sais plus quoi te dire…, s'interrompit-elle, dépitée.

— Promets-moi simplement que tu feras des efforts dans ce sens, pour le moment, ça suffira à me satisfaire, dis-je.

— Je vais essayer.

— Je t'aime, ne l'oublie pas. Quoi qu'il arrive, souviens-t'en. Au revoir maman, dis-je, lui baisant rapidement la joue

Je saisis mon sac et contournai le jardin, évitant ainsi de retraverser toute la maison pour regagner ma voiture. Ma mère n'opposa aucune résistance, se contentant de me regarder partir. J'y étais parvenue, j'avais réussi, je l'avais fait, et en un sens je m'en sentais soulagée. Je regrettais simplement de n'avoir pas été capable de passer plus de temps en sa compagnie. Je voulais qu'elle me voie autrement, je voulais qu'elle soit fière de moi et je me rappelai que c'était pour toutes ces raisons que je faisais cela. Il n'y avait qu'en prenant mes distances que je parviendrais à agir comme je le voulais.

Je savais un peu plus chaque jour à quel point cette décision était pesante, douloureuse, mais je

m'y accrochais car elle était mon seul moyen d'échapper à un destin maussade déjà bien tracé. Je n'aspirais qu'à une seule chose : bifurquer, dénicher un autre chemin, bousculer les plans échafaudés pour moi pour devenir ce que je voulais être. Une personne dont on pouvait être fière. Quelqu'un de bien, dont le but n'était pas celui de gagner l'amour des autres mais l'amour de soi.

Personne ne pourra jamais trouver la voie du bonheur s'il ne commence pas par s'aimer soi même. La seule manière pour moi de m'aimer, c'était de gagner le respect que j'aspirais à ressentir en faisant tout mon possible pour réaliser mes rêves. Ne pas baisser les bras, relever les manches, marcher tête haute jusqu'à l'obtention de mes objectifs. Peu importe le temps que cela prendrait, c'était la seule façon que j'avais de trouver enfin le respect et la paix intérieure qui forcément, j'en étais convaincue, s'en suivraient. Cela faisait trop longtemps que je n'étais pas en accord avec moi-même. Je savais désormais comment me trouver.

CHAPITRE DIX

Debout, ma valise Vuitton à mes pieds, vestige d'un généreux cadeau de noël, j'attendais le Peugeot 5008 noir d'Alex, chargé de nous transporter jusqu'à notre lieu de villégiature. Il était évident que nous aurions été trop serrés dans la voiture de Grégory. Dès que j'aperçus la carrosserie noire se profiler à l'horizon, je saisis ma valise, déboussolée à l'idée de devoir supporter notre déplorable petit couple d'amoureux. Je ne débordais pas d'enthousiasme pour cette petite ballade de deux jours censée nous apporter repos et réconfort nécessaires au début d'une nouvelle semaine encore pleine de surprises niveau boulot. Auparavant, j'adorais nos petites excursions ardéchoises, mais là, c'était différent.

L'année dernière, il n'y avait que moi et Grégory. L'année dernière, j'étais encore cette fille qui n'avait pas à se décider quant à son avenir. J'étais encore sur le bord de la route. L'idée n'était pas si mal, je devais l'avouer, de s'y rendre en amis… pas si mal s'il ne l'avait pas invitée, elle. Celle qui me volait la vedette, celle qui me descendait en flèche dans le regard de mon ami.

Je ne passais pas à côté de ses yeux dans le rétroviseur qui la dévorait goulûment. Chaque fois que je percevais son regard se porter sur elle, je me maudissais intérieurement d'avoir accepté de m'infliger une telle torture. Je croyais pourtant en avoir terminé avec l'auto-flagellation.

Pauvre fille, pensais-je, alors qu'elle riait toute seule en surfant sur Facebook.

Apparemment, la vie de ses amies était aussi inintéressante que la sienne et pourtant elle ne résistait pas à l'envie de nous faire partager leurs délires d'une puérilité innommable.

Je crus fondre en larmes – des larmes de moquerie – lorsqu'elle entreprit de nous prendre en photo pour les poster illico presto sur le réseau social. Je lui avais vite fait comprendre ce que j'en pensais en écrasant lourdement l'objectif de son téléphone à l'aide de ma main gauche. Geste qu'elle ne trouva pas amusant, mais elle était encore loin d'imaginer à quel point je pouvais être désagréable lorsqu'on me chatouillait de trop près. J'avais les nerfs sensibles, à vif, et le moindre contact avec

ceux-ci pouvait réveiller le volcan qui sommeillait en moi. Tant pis pour lui, Grégory qui était assis sur le siège avant, côté passager, avait fait les frais de l'entêtement de sa petite amie voyeuse, qui parvint à capturer sa photo et la posta dans la seconde, fière d'elle, fière d'avoir maintenant la conviction d'avoir quelque chose d'intéressant à raconter.

Du voyeurisme à l'état pur. Un outil à la disposition de ceux qui avait tellement une vie merdique et sans intérêt qu'ils faisaient tout pour faire croire aux autres qu'ils avaient une vie trépidante – quitte à passer pour de parfaits imbéciles aux yeux de tous leurs soi-disant amis virtuels. Le pire dans tout ça, c'était qu'ils n'avaient même pas l'impression de se ridiculiser. Heureusement pour eux que le ridicule ne tuait pas, sinon cela ferait longtemps que bon nombre d'entre eux seraient déjà six pieds sous terre.

Je trouvais ça plus pitoyable qu'autre chose mais je me retins de dire un mot, sachant pertinemment qu'en attaquant de trop près sa petite amie et son attitude maniérée, je risquais de blesser Grégory. Même s'il le méritait, je ne pouvais pas le blesser sciemment. Certaines mauvaises langues diraient que c'était parce que je n'avais pas un millier de prétendus amis sur Facebook, au contraire de Vanessa, que je pensais ainsi. Sur ces mille amis, combien en fréquentait-elle vraiment ? Elle n'avait d'ailleurs pu s'empêcher de me faire une demande d'ajout, tout en me le précisant : elle devait se douter sinon que je ferais semblant de ne jamais rien avoir reçu. De toute manière, elle allait être déçue. Il n'y avait rien à voir sur mon mur, qu'une photo de profil, et le reste n'était qu'en rapport avec la musique. Autrement dit, que des choses qu'elle ne pouvait pas comprendre.

Je tentai de l'ignorer le plus possible et pour ce faire, j'avais eu la brillante idée de m'armer d'un énorme bouquin. J'étais certaine, de cette manière, de ne pas manquer de lecture, prétexte pour ne pas l'écouter sans pour autant la vexer. Je ne comprenais même pas qu'elle puisse tenter, par moments, de faire la conversation alors que je restais le regard fixé sur ma page. Malheureusement pour les garçons, ils héritèrent de la lourde tâche de lui faire causette. Ils en auraient mérité la légion d'honneur.

Nous marquâmes tout de même un bref arrêt alors que nous roulions sur l'A7, pour permettre à mademoiselle de vider sa minuscule vessie. Moi, je ne bougeai pas de la voiture, trop désespérée par la longueur que prenait le voyage. Je ne sus pas pourquoi mais nous ne redémarrâmes qu'une demi-heure plus tard. Enfin, je le compris seulement lorsque je remarquai la teinte rouge vif que ses lèvres avaient prise. Étrange, il me semblait aussi remarquer une trace rouge sur le col du tee-shirt bleu de Grégory. Je n'avais qu'un seul mot à la bouche : consternant !

Je poursuivis ma lecture en attendant enfin de reconnaître le paysage. Notre destination ne m'était pas inconnue et cela pour une bonne raison : ce n'était pas la première fois que j'y allais. Les parents de Grégory avait acheté cinq ans auparavant une maison à Vallon Pont-d'Arc, en projection de leur retraite, mais pour le moment quand celle-ci n'était pas louée, elle faisait le bonheur de leur fils et de leurs amis.

Les parents de Greg adoraient la région et leur fils l'aimait tout autant, surtout lors de la période estivale où la fréquentation était multipliée soudainement par dix. Chaque été depuis cinq ans, nous passions quelques jours de vacances ici, accompagnés de ses parents ou de son petit frère Anthony. La région était magnifique, la villa une véritable aubaine que ses parents avaient dénichée après une

mise aux enchères suite au surendettement du propriétaire. Une bonne affaire, à ce que Grégory avait pu m'en dire.

Auparavant, je ne me faisais pas prier pour y aller, pour la simple et bonne raison que les évènements de l'année précédente résonnaient encore dans ma conscience. L'été durant lequel nous avions eu la chance d'être seuls, où nous étions devenus encore plus proches et intimes que d'habitude. L'été où nous avions dépassé les frontières pour passer d'amis à amants. En définitive, cela avait été le moment de toutes les transgressions possibles et imaginables. Le meilleur été que j'aie vécu.

Je me souvenais encore de nos fous rires au zoo préhistorique, de nos batailles d'eau au bord du Pont d'Arc. Cela ne datait que d'un an et j'avais déjà l'impression que ces souvenirs avaient eu lieu il y a une éternité. Mais celui qui me troublait le plus était celui de la soirée de fête nationale, où comme deux gosses nous trépignions d'impatience à l'idée que le feu d'artifice débute pour avoir des étoiles plein les yeux. Et comme à notre habitude, nous étions assis sur un rocher en contrebas du pont de Salavas, évitant la foule qui s'attroupait sur celui-ci.

Nous étions assis côte à côte, très proches, lorsque le feu d'artifice débuta, parsemant le ciel de bleu et d'orange. Je ne savais pas pourquoi, à un moment, le bruit du feu m'avait fait sursauter. Ce même moment où sa main s'était glissée dans la mienne, me faisant perdre tout mon sang froid. J'avais toujours été secrètement attirée par lui mais j'avais toujours fait en sorte de le dissimuler de mon mieux, car je savais qu'il ne me voyait que comme une petite sœur de substitution. À cet instant, nos regards s'étaient croisés. Le sien était électrique et durant un quart de seconde il resta là, les pupilles figées, dévorant les miennes avant de fondre sauvagement, la vague à l'âme sur les miennes.

Ce soir-là je n'avais rien vu du bouquet final : j'étais trop occupée à l'embrasser. Ce fut là que tout avait dérapé et qu'en rentrant nous avions franchi les limites, car aucun de nous deux ne fut capable de regagner son propre lit. Il me tira jusqu'au sien, m'ôtant la petite robe moulante à fleurs blanches et noires que je portais, avant de me jeter sur le lit. Je n'avais pas eu assez de volonté pour résister. Je n'avais aucune envie de me défiler car j'avais rêvé de ce moment très longtemps. Un fantasme réalisé mais lorsqu'au réveil nous nous étions pris la dure réalité en pleine face, par souci de préserver le lien de notre amitié, nous en étions arrivés à la conclusion qu'il valait mieux en rester là.

C'est tout du moins ce que nous avions tenté de faire, avant de remettre le couvert une deuxième fois, puis une troisième et ainsi de suite. Rien de sérieux, seulement deux amis qui se sentaient seuls et qui voulaient simplement se faire du bien.

À l'évidence, quelque chose s'était tout de même brisé entre nous. Pourquoi nous sommes-nous éloignés ? Comment en est-on arrivés à tant distance entre nous ? C'était lui qui avait décidé de mettre un terme à notre relation ambiguë. Il n'avait jamais vraiment su m'en donner les raisons, mais trop fière pour m'avouer blessée, j'ai acquiescé. J'avais des sentiments pour lui, c'était certain, seulement, je n'en connaissais pas la nature exacte et je crois qu'au fond, trop perturbée par tout ce qui se passait autour de moi, je préférais ne pas le savoir.

Parfois, c'est compliqué de ranger les choses dans des cases. Et s'il n'existait pas encore de

catégorie pour classer les sentiments que Grégory m'inspiraient ? Si c'était de l'amour, je le saurais, si c'était amical cela n'aurait pas pris de telles proportions, alors qu'est-ce que cela pouvait être, au juste ? De toute manière, se poser la question était inutile car il semblait avoir trouvé l'élue de son cœur, le summum de l'incarnation de la fille superficielle, interprétée à merveille par sa chère et tendre Vanessa.

Cette dernière qui, de retour dans le présent, agitait bêtement ses mains devant mon visage, claquant des doigts et brisant mon rêve.

— Youhou ! J'ai cru que tu t'étais endormie, commenta-t-elle.

— Si seulement, répliquai-je de manière inaudible.

— Quoi ?

— Non rien. J'ai dit « certainement ». Je suis un peu fatiguée, c'est tout.

— Si tu veux mon avis, tu ne devrais pas lire en voiture. C'est connu que ça provoque des migraines et des signes de fatigue, dit-elle sur un ton sérieusement risible.

— Laisse-la ! De toute manière, un rien la fatigue en ce moment, ajouta Grégory, provocateur.

Une pique que je ne relevai pas, trouvant l'argument faiblard. Vanessa, elle, ne sembla pas comprendre notre humour. Gênée, elle s'enfonça allègrement dans son siège, occupée finalement à écrire un énième texto à ses copines pour leur faire part, à mon humble avis, des mêmes broutilles à répétition. Grégory ne fit pas plus attention que cela à ma réaction, attaquant une conversation avec Alex et Nicolas à propos d'un tout nouveau groupe de rock alternatif anglais brillantissime, s'étant fait connaître aux Eurockéennes. C'était devenu une habitude, chez nous, de nous taquiner gentiment. À tel point que nous n'y prêtions même plus attention, à la manière d'un vieux couple.

Arrivés enfin devant la splendide propriété des parents de Grégory, nous descendîmes, les jambes tout de même légèrement engourdies par la durée de ce voyage. Ce que je préférais dans ces lieux, c'était l'immense jardin peuplé d'une variété impressionnante d'arbres.

Vanessa descendit et je rageai intérieurement que sa joie de vivre ait survécu à la longueur du voyage. Ces deux jours allaient plus que jamais être longs. Grégory ouvrit le coffre, nous donnant accès à nos valises. Je n'en avais emporté qu'une et le regrettai déjà. Pourquoi ? Eh bien parce que si j'avais eu la bonne idée d'en emporter une seconde, je ne me serais pas retrouvée comme une imbécile à pousser la cinquième valise de Vanessa, qui devait peser une tonne tellement j'eus du mal à la traîner jusqu'à sa chambre. Celle-ci n'était pas celle qui renfermait tous ses dessous, c'était certain.

Elle me remercia avec le même sourire niais qu'elle affichait depuis le début du voyage. Grégory l'aida joyeusement à défaire ses bagages et devant cette démonstration sentimentale dégoulinante de mièvrerie, je préférai m'éclipser et rejoindre ce qui était ma chambre depuis toujours – malheureusement pour moi trop proche de la leur, car juste à côté. Cela ne me dérangeait pas

lorsqu'il était seul, parce qu'ainsi il était toujours là pour moi lorsque je faisais un cauchemar, prêt à se glisser dans mon lit pour me réconforter, tentant par tous les moyens possibles et imaginables de me changer les idées.

Assise sur le lit, je me remémorai tous nos fous rires, recouverts par cette même couverture d'un horrible vert fluo. Je me souvins de ces moments où il me chatouillait jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter, hors d'haleine, jusqu'à ce qu'il me fasse chanter, me faisant promettre de l'embrasser sur la joue s'il arrêtait, ce que je finissais toujours par faire, puis blottie dans ses bras je parvenais enfin à retrouver le sourire. Nous étions complices à cette époque.

Ce soir, il ne viendrait pas. Si je me réveillais en sursaut, la porte ne s'entrebâillerait pas, je ne croiserais pas à nouveau son regard soucieux. Rien n'avait changé ici et pourtant c'était la première fois que je m'y sentais seule.

Alex et Nicolas avaient pris leurs quartiers dans les deux chambres au fond du couloir et riaient aux éclats. Ma valise toujours entrouverte sur le lit, je me décidai à poursuivre ce que j'étais en train de faire, à savoir trouver une place à toutes mes affaires. Cela fut rapide ; je voyageais toujours léger.

Je n'osai pas rejoindre les autres qui s'amusaient en bas. Il était normalement prévu que nous dînerions ensemble au restaurant mais vu l'heure avancée de la soirée, le restaurant tombait à l'eau. Alex était venu s'assurer que je ne m'étais pas enfuie, avant de m'avertir qu'ils allaient commander des pizzas et de me demander ce que je voulais. J'étais exténuée, déjà prête à me fondre dans mon lit pour ruminer toute ma colère, mais Alex était un ange qui n'était pas prêt à me laisser passer la soirée toute seule.

Je finis par accepter pour lui faire plaisir et il saisit ma main, me contraignant à descendre les nombreuses marches de l'escalier jusqu'au salon où les pizzas nous attendaient depuis une minute à peine, accompagnées de quelques bières.

La soirée fut plutôt sympa et nous amena même à pousser la chansonnette. Vanessa me supplia d'interpréter un morceau, ravie à l'idée de nous entendre jouer. La soirée était fraîche et humide et j'appréciai la chaleur du poêle à bois que Grégory avait eu la bonne idée de faire fonctionner.

Une bière à la main, je tentai de rester attentive à la partie d'Uno qui se déroulait sous mes yeux, seul jeu de cartes qui se trouvait dans la maison. Il faut dire que passer son temps à jouer dans une région aussi belle que touristique était criminel, mais nous étions trop fatigués pour envisager sérieusement de sortir. J'allais perdre, j'avais trop de cartes en main, surtout lorsque Vanessa, je ne sais par quel miracle, prononça le « uno » fatidique qui signifiait qu'il ne lui en restait plus qu'une seule. Je n'avais décidément pas de chance. Si j'avais eu une carte piège, je ne l'aurais pas loupée. Ma préférée étant le célèbre carte « plus quatre cartes » que j'aimais tant infliger à Grégory lors de nos parties en tête à tête. J'avais toujours été plus forte que lui à ce jeu. J'avais compris bien plus tard qu'il me laissait gagner, réticent à me piéger. Alex venait de poser un cinq bleu. C'était mon tour, juste avant celui de Vanessa. Voulant être stratégique, je trouvai encore la force nécessaire pour poser mon cinq rouge et tous me fusillèrent du regard lorsque Vanessa déposa son deux rouge. Comment pouvais-je le prévoir ?

— On fait une autre partie, ça vous dit ? proposa-t-elle gaiement, forte de son succès.

— Désolée, mais moi je vous abandonne. Je suis trop fatiguée pour voir encore correctement la couleur de mes cartes. Bonne nuit, dis-je en finissant le fond de ma bière que je m'empressai de reposer avant de me lever tant bien que mal de ma chaise, prête à regagner ma chambre.

— Tu as tout ce qu'il te faut ? Tu ne manques de rien : draps, couvertures, oreillers ? s'inquiéta Grégory.

— Non, j'ai tout ce qu'il me faut mais merci de t'en préoccuper, dis-je en le gratifiant d'un sourire un peu molasse.

— N'hésite pas à demander si tu as besoin de quoi que ce soit, insista-t-il.

— Cesse de faire ta mère poule, rirent les garçons.

— Mon amour, je crois que Camille est assez grande pour se débrouiller toute seule, souligna Vanessa.

— Bonne nuit, conclus-je avant que le moment ne devienne encore plus gênant.

C'était évident qu'il y avait quelque chose de plus le concernant, quelque chose qui en la présence de sa petite amie n'avait pas lieu d'être. Nous étions intimement liés depuis notre plus tendre enfance, difficile de modifier les choses. Je supposai que du côté de Vanessa, l'attitude protectrice de Grégory était perçue comme un signe d'amour fraternel… mais pas du mien. Nous étions restés enfermés sur nous-mêmes trop longtemps, et s'il avait refusé il y avait de cela plusieurs semaines tout contact physique trop poussé, je savais que c'était parce que nous avions franchi une limite que nous nous étions juré de ne jamais franchir. Amis pour la vie, c'était notre credo, et il avait eu raison de ne pas vouloir empirer plus encore la situation. Vanessa était un moyen de le divertir, de lui permettre de tirer un trait sur ce qu'il ressentait ou ce qu'il avait pu ressentir à un moment donné de son existence.

Je les entendis redistribuer les cartes alors que je parvenais à l'étage et n'eus plus qu'à effectuer quelques petits pas avant de me glisser dans mon lit, après m'être au préalable délestée de mes vêtements. Il faisait trop chaud sous cette couette pour prendre la peine de mettre un pyjama, des sous vêtements étaient le minimum nécessaire. J'étais fatiguée mais les éclats de rire qui me parvinrent m'empêchèrent de sombrer totalement. Ce ne fut que lorsque j'entendis leur pas à l'étage et les portes de leur chambre claquer que je pus savourer le silence qui s'ensuivit. Je me décidai à laisser la nuit reprendre possession de mon système nerveux pour le mettre en repos durant les sept heures recommandées de sommeil.

C'était, du moins, le temps durant lequel je pensais dormir… Avant d'être sauvagement réveillée, sans aucune précaution, par mon harceleur matinal. Avant de réaliser que je me trouvais allongée et vêtue de simples bouts de tissu sur mes atouts féminins livrés ainsi sans complexe à son regard. J'avais entendu de loin ses appels puis ses supplications pour que je daigne enfin me lever et débuter cette journée en même temps que tous les autres, mais je n'aurais pas imaginé qu'il aurait soulevé ma

couette sans prévenir. Soudain prise de panique, je me réveillai presque instantanément, cherchant à tirer à nouveau la couverture sur moi mais il la tenait avec fermeté dans sa main droite.

— Eh, mais ça va pas la tête ? T'étais pas obligé de soulever la couverture, à ce que je sache ! le grondai-je comme un garnement de cinq ans.

— J'ai tout essayé, crois-moi, mais rien n'a marché ! C'était la solution la plus radicale ! Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de quoi rougir et prendre cet air si offusqué. On dirait une vraie effarouchée ! On n'a plus vraiment de secret l'un pour l'autre de ce côté-là, non ? Tu oublies que je t'ai déjà vue dans ton plus simple appareil. Je te connais dans les moindres détails et ce n'est pas une petite culotte et un soutien gorge ridicule qui risquent de me déstabiliser. Désolé si cela ne te plaît pas, mais depuis le temps, tu devrais t'être habituée l'idée, sourit-il.

— C'est très élégant de ta part ! Je n'en attendais pas moins venant de toi ! le taclai-je.

— Allez, ne fais pas ta mijaurée, lève-toi ! Tout le monde t'attend pour prendre le petit-déjeuner !

— Tu permets ? dis-je levant la main pour récupérer enfin le contrôle de ma couverture.

— Non ! Je te conseille de te dépêcher de sauter du lit, si tu ne veux pas le regretter.

— Et je peux savoir ce à quoi je m'expose exactement en cas de refus ? le taquinai-je, finalement amusée par ce petit jeu.

— Ceci, dit-il s'abaissant pour me chatouiller et provoquer sans plus attendre mes éclats de rire jusqu'à le supplier d'arrêter.

Ce qu'il fit, n'ôtant pas pour autant ses mains, l'une posée sur mon nombril et l'autre juste en dessous du galbe de mon soutien-gorge. Je crus même qu'il allait m'embrasser et me perdis dans l'expression mélancolique de son regard. Mais la porte s'ouvrit, et l'expression désapprobatrice de Vanessa le fit se redresser net. Son regard taquin n'était plus, il posa au bout du lit la couverture, prenant garde à ne plus me regarder et s'approcha de la porte.

— Je t'attends en bas, termina-t-il avant de disparaître.

La journée allait être amusante ! Je sentais qu'elle démarrait sur les chapeaux de roue. Je ne sais même pas si on pouvait parler de quiproquo. Je ne crois pas, car la scène était en elle-même assez explicite. Je n'avais plus qu'à descendre pour m'apercevoir par moi-même si Vanessa nous tiendrait rigueur de cette petite scène déplacée si on la replaçait dans le contexte actuel, à savoir qu'elle était officiellement sa petite amie et que je n'étais, quant à moi, que la meilleure amie. Une petite incartade qui ne devrait tout de même pas faire trop de vagues. Vu sous cet angle, c'était certain que j'avais l'air d'un monstre et pourtant ce n'était pas moi qui l'avais poussé à s'introduire dans ma chambre. Certes, il l'avait fait seulement dans l'intention de me réveiller, mais je ne lui avais pas dicté ses gestes.

Vanessa, égale à elle-même, était tout sourire lorsque je descendis, ayant bien évidemment eu le bon goût au préalable de passer rapidement un survêtement et un tee-shirt avant de rejoindre notre

petit groupe. Elle me passa le beurre, signe qu'elle ne nourrissait aucune animosité envers ma personne. Moi, à sa place, j'aurais tartiné à n'en plus finir le visage de la pétasse qui aurait eu l'audace d'allumer mon mec. L'atmosphère était détendue. C'était peut-être seulement le calme avant la tempête, il restait encore toute la journée pour le découvrir.

CHAPITRE ONZE

Le planning de la journée était chargé, si l'on s'évertuait à le suivre au pied de la lettre… ce qui pour moi revenait à ne rien suivre du tout. Nous venions ici dans le seul but de nous détendre, alors passer son temps à respecter les planifications des autres n'était pas compatible pour moi avec toute idée de détente. C'était pour cette raison que j'étais toujours à la traîne. Le planning était une idée de qui ? Vanessa ! Jamais auparavant nous n'avions perdu notre temps à planifier quoi que ce soit, pour la simple et bonne raison qu'il y avait toujours quelque chose à faire dans cette magnifique région qui ne laissait pas de place à l'ennui.

Pour l'instant, je tentais simplement de me réveiller, beurrant silencieusement mes tartines et gourmande que j'étais, je les recouvrais généreusement d'une bonne couche de confiture de fraises cuite au chaudron. Je remplis ma tasse de café pour achever ma transformation matinale et endormir le zombie qui sommeillait encore en moi. C'était génétique, je n'étais jamais très communicative de bon matin et mieux valait éviter de tenter de me parler car cela réveillait mon côté agressif. Grégory le savait mais pas Alex, visiblement, parce qu'il tenta tout de même de savoir comment s'était passée ma nuit.

— Courte, mais le peu que j'ai dormi, j'ai dormi comme un loir, répondis-je.

Je ne lui retournai pas la question et il dut comprendre que je n'étais pas vraiment d'humeur à converser, car il conclut sur un simple :

— Très bien.

Une fois le petit-déjeuner liquidé, nous décidâmes de programmer chacun à notre tour notre passage dans la salle de bains. J'y allai la première, suivie par Vanessa et Grégory, car selon la gente masculine présente dans cette maison, il ne faisait aucun doute que les filles étaient bien plus longues que les hommes pour ce qui était de faire leur toilette. Je me lavai, me brossai les dents et m'attachai grossièrement les cheveux. Je ne pris pas la peine de me maquiller car de toute façon, mes yeux allaient être protégés du soleil durant toute la journée, alors à quoi bon faire des efforts pour rien ?

Je redescendis ensuite au salon, regardant les garçons brancher la Wii que Nicolas, légèrement geek sur les bords, avait apportée, histoire de pouvoir « se retourner au cas où le temps ne serait pas de la partie ce week-end », se justifia-t-il. Ils firent une partie de bowling en attendant que chacun soit passé dans la salle de bains. Je ne savais pas ce que Grégory et Vanessa avaient pu se dire durant leur douche commune, mais elle semblait plus souriante qu'au petit déjeuner. En même temps, elle n'avait rien vu de bien compromettant.

Lorsque tout le monde fut prêt, nous prîmes tous un sac à dos et montâmes dans le 3008 en direction du centre de loisirs où nous avions l'habitude de nous rendre pour louer un canoë kayak. Les garçons voulaient se séparer en deux groupes, mais il était hors de question que je me retrouve à ramer entre les deux sangsues. Je parvins à les convaincre finalement qu'il serait plus amusant de prendre un canoë cinq places. Je les avais un peu supplié, voire beaucoup, mais j'avais au final obtenu ce que je voulais.

Tous vêtus d'un gilet de sécurité et d'un casque, nous embarquâmes dans le canoë, Vanessa et moi assises en son centre. Je ne savais pas à quoi lui servaient les rames car elle chatouillait plus la surface de l'eau qu'autre chose, dessinant de petits cercles. Les courants étaient plutôt calmes. Même si je ne l'appréciais pas plus que cela, j'appréciais ses nombreuses gaffes. Le moment le plus drôle ? Lorsqu'elle avait par inadvertance laissé échapper ses lunettes de soleil et s'était penchée dangereusement pour les rattraper. Heureusement pour elle, son chevalier servant n'avait pas tardé à voler à son secours, non pas pour rattraper ses lunettes de soleil mais pour l'empêcher de virer de bord et d'aller ainsi faire un coucou aux poissons.

Le meilleur moment de cette petite balade sur la rivière fut celui où nous passâmes sous le pont d'Arc, ce pont de roche naturelle, simplement magnifique. Je regardai les touristes se baigner, certains riaient en s'éclaboussant. Nous n'étions pas les seuls à faire du canoë en cette chaude journée. Le paysage était toujours aussi surprenant.

Nous déjeunâmes ensuite sur le pouce en revenant en ville, avant de filer au zoo préhistorique et faire ainsi plaisir à Vanessa qui était impatiente de le découvrir. Pour ma part, c'était du vu et revu. En fin de journée, nous pûmes enfin profiter de la rivière, installant nos serviettes de bain sur la plage du pont d'Arc, à l'ombre d'un arbre. Le site était déjà bien rempli. L'entrée était devenue payante et la baignade interdite à la suite d'un procès intenté au propriétaire après la chute d'un jeune homme devenu tétraplégique. Tout le monde semblait se moquer des interdictions et je ne comptais plus le nombre de personnes qui chahutaient dans l'eau, les plus téméraires allant jusqu'à sauter du haut des rochers. Grégory tartina généreusement sa Vanessa de crème solaire et je fis de même. Ma zone dorsale étant inatteignable, je ne pus répudier la proposition d'Alex qui m'étala la crème dans le dos avec beaucoup de minutie.

— Bon, tu as fini. Je crois que son dos est suffisamment protégé, maintenant, s'agaça Grégory qui se releva et tendit sa main à Vanessa dans l'idée d'aller piquer une tête.

— C'est bon, j'ai terminé. Tu viens ? me demanda-t-il, proposant sa main.

— Non. Allez-y ! Je vous rejoindrai plus tard. Je vais profiter un peu du soleil, esquivai-je

l'invitation.

— Tu n'as pas besoin de profiter du soleil, tu es déjà bien bronzée. Allez, viens ! me supplia-t-il.

— Non, je suis fatiguée. Je vais me reposer un peu, conclus-je alors que tous les autres trempaient déjà leurs pieds dans la rivière.

— Comme tu voudras, dit-il en s'éloignant, déçu.

Je subissais déjà de visu l'assaut de Vanessa tentant de prendre possession du dos de Grégory, qui finit par la faire basculer en arrière. Elle se releva, les cheveux mouillés, terriblement sexy. Déboussolée, je m'allongeai sur ma serviette et fermai les yeux pour ne plus avoir à subir leur petit manège. Je finis par m'endormir et récupérer les quelques minutes de sommeil dont j'avais été si lâchement privée ce matin, jusqu'à ce que je m'aperçoive que des gouttelettes d'eau froide attaquaient mon visage échauffé par la présence insistante du soleil et la température limite caniculaire. Je levai les yeux pour m'enquérir de la provenance de ces gouttelettes et j'eus un sursaut lorsque je m'aperçus qu'Alex agitait sa main mouillée au dessus de mon visage.

— Tu avais promis de venir. Allez, viens, ce serait dommage de te priver de baignade ! L'eau est bonne, je t'assure ! essaya-t-il de me convaincre.

— Une promesse est une promesse, dis-je me relevant pour me laisser tenter par un petit rafraîchissement alors que je constatai que je transpirais à grosse gouttes.

Il me tint la main pour m'aider à me mettre debout et ne la lâcha pas jusqu'à ce que nous soyons parvenus jusqu'au bord de la rivière. Je me mouillai les jambes et la nuque puis m'immergeai dans l'eau, à quelques mètres de Grégory et Vanessa qui s'enlaçaient amoureusement. Nicolas, lui, était occupé à embêter une jeune fille sur la plage.

— Alors, n'avais-je pas raison ? Elle est bonne, n'est-ce pas ? me questionna Alex.

— Je mentirais si j'affirmais le contraire, avouai-je.

— Je crois que pour la peine, tu as bien mérité une petite punition, insinua-t-il.

— De quel genre ? demandai-je en commençant à m'éloigner.

— De ce genre, répondit-il s'approchant de moi rapidement.

Il me saisit par les jambes afin de me soulever et de me lancer à l'eau. Un cri s'échappa de ma gorge et je l'éclaboussai en représailles alors qu'il tentait de revenir vers moi à la nage. Une fois nos enfantillages terminés, nous nageâmes tranquillement, discutant de choses et d'autres. Nous terminâmes notre conversation assis au bord de l'eau, les pieds encore immergés, à parler chacun de notre enfance, de nos familles, du boulot. Rien qui ne soit vraiment trépidant. Grégory, Vanessa et Nicolas, honteusement éconduit par la jeune fille qu'il courtisait, lézardaient sur la plage.

Afin de finir la journée en beauté, Alex proposa qu'après dîner nous allions tous boire un verre

dans un bar. Personne n'opposa de résistance et nous atterrîmes donc au Café du Nord, un verre de tequila à la main, accoudés au bar à rire de vieilles anecdotes. Un concert était donné par des musiciens anonymes sur la place de l'hôtel de ville, ce qui était légion à cette période estivale de l'année. La musique résonnait jusqu'à l'intérieur du café.

J'écoutai Grégory raconter aux autres notre mariage d'enfance. J'avais douze ans et lui treize, à l'époque. Je m'en souvenais comme si c'était hier. Il était allé à un distributeur de jouets miniatures dans la grande surface du coin et y avait introduit une pièce pour obtenir une boule. La première comportait une figure de Dragon Ball Z et dans la seconde, il y avait une bague en plastique rouge. Il m'avait alors regardée bizarrement, et sans que je n'y comprenne rien, me fit promettre de porter une robe blanche le jour suivant.

J'avais tenu ma promesse et quelle ne fut pas ma surprise, le jour d'après, lorsqu'il me tira à la récréation dans un coin ombragé de la cour, invisibles aux yeux des autres, tout près du local à poubelle. L'odeur était terrible. Il n'y avait pas de témoins, seulement deux jeunes adolescents. Je me souviens encore avoir rougi lorsqu'il s'est agenouillé pour me demander de me marier avec lui, un faux mariage pour nous promettre que jamais, ô grand jamais, nous ne laisserions qui que ce soit nous séparer !

Il avait ouvert sa boule transparente et m'avait fait tout un discours que je n'avais pas oublié. J'en connaissais encore chaque mot. Je le revoyais encore, portant un jean noir, basket et tee-shirt blanc, agenouillé, le regard levé vers moi, prononcer ces paroles qui m'avaient tant touchée à l'époque. Un pacte d'enfance. Des enfants qui pensaient que tout était possible, que peu importaient les épreuves de la vie, si on voulait on pouvait.

À présent, les choses étaient devenues beaucoup plus compliquées et la simplicité de ces paroles prononcées s'était envolée. Je me souvenais du timbre de sa voix alors qu'il souriait, très à l'aise parce qu'il avait récité son discours appris par cœur avec tant de sincérité : « Camille, si je suis là devant toi aujourd'hui ce n'est pas pour te demander de m'épouser pour la vie, moi Grégory Marchand mais pour être ton meilleur ami, ton confident, ta carte routière lorsque tu perdras ton chemin. Je te promets de ne jamais t'abandonner quelles que soient les étapes que nous traverserons. Promets-moi que nous les traverserons ensemble. Veux-tu devenir ma meilleure amie pour la vie ? » Ma Réponse ? « Je le veux ». Il m'avait alors passé la bague en plastique rouge au doigt puis baisé la joue avant de me soulever, heureux.

Tous rigolaient, telle une bande de joyeux lurons, alors que Grégory étalait ce souvenir sans gêne, comme s'il ne s'agissait que d'un vulgaire racontar sans importance. Nicolas riait beaucoup. Je pensais que la plaisanterie s'arrêterait là, je pensais qu'il ne désacraliserait pas cet instant davantage en déblatérant plus encore là-dessus, en se comportant comme ci cela n'avait aucune importance à ses yeux, mais l'alcool aidant certainement, il mit à mal toutes les émotions que j'éprouvais jusqu'à ce jour lorsque je repensais à ce moment.

— Au fond, t'es un grand sensible. Je ne t'imaginais pas comme ça, mais tu sais que c'est très mignon, ricana Nicolas tout en lui tapotant la joue.

— Heureusement que tous ne sont pas aussi hommes des cavernes que toi, souligna à juste titre

Vanessa à l'adresse de Nicolas.

— Tout le mérite en revient à une série télé de l'époque. J'avais entendu ça dans un épisode et je rêvais de pouvoir le redire, dit Grégory tout en me regardant droit dans les yeux pour y lire mon étonnement.

Mes mains s'engourdirent subitement sous l'effet de la surprise.

— La grande classe, en effet, se moqua Alex.

Quant à moi, je le fusillai du regard, le maudissant déjà intérieurement pour ce qu'il venait de dire. Il avait gâché les souvenirs de ce moment que je pensais cent pour cent vrai à l'époque. Je ne le connaissais peut-être pas aussi bien que je le croyais. Naïvement, j'avais toujours pensé qu'il était incapable de me cacher quoi que ce soit. J'étais déçue qu'il se comporte avec autant de légèreté, qu'il balaie d'un revers de la main ce qui était pour moi le symbole unique de notre amitié. Le silence s'installa, son regard immobile était braqué sur moi.

— Tu viens danser ? le secoua vigoureusement Vanessa.

Il se leva et la suivit sans opposer de résistance, ravi certainement d'échapper au malaise qui avait gagné notre petit groupe après cette malheureuse phrase de trop. Je les regardai quitter la pièce et gagner l'extérieur.

— Je crois que je vais les imiter. Tu devrais en faire de même, vieux, j'ai remarqué quelques filles canon, poursuit Nicolas en ponctuant sa tirade par un clin d'œil ringard.

— Plus tard, esquiva le concerné.

Nicolas s'éloigna lui aussi, nous laissant Alex et moi en tête à tête avec nos verres encore pleins. Je saisis le mien et l'avalai d'un coup, préférant être ailleurs plutôt que coincée ici avec eux tous, avec Alex qui, j'en avais bien l'impression, me faisait du rentre dedans depuis le début de la journée sans même prendre la peine de s'en cacher au moins par égard pour Grégory. Il minaudait comme un chat le ferait à l'approche d'une chatte en chaleur. Dommage pour lui, moi j'étais un iceberg en perdition : glacée, dure et imperceptible.

— Un autre, dis-je à la serveuse qui regardait Alex avec des yeux de tigresse.

Elle semblait prête à lui sauter dessus à la moindre occasion, dès qu'il serait à découvert – c'est-à-dire sans fille dans mon genre pour faire tâche dans le décor.

— Tu devrais arrêter de boire, dit-il.

— Et pourquoi ça ? le provoquai-je.

— Parce que je ne pense pas que l'alcool puisse t'aider à trouver une solution à tes problèmes,

avoua-t-il.

— De quels problèmes parles-tu ?

— Je ne sais pas ! À toi de me le dire ! Ce n'est pas moi qui joue la carte du mystère.

— Tu veux mon avis ? Il vaudrait mieux pour toi que tu évites de venir fourrer ton nez dans des affaires privées, qui sont de toute manière hors de ta portée et trop compliquées pour que tu puisses les comprendre, répliquai-je.

— Compliquées ? Ça me parait plutôt limpide, insinua-t-il, l'air malicieux.

— Santé ! levai-je mon verre dès que la serveuse l'eut posé devant moi.

— Il se passe quelque chose entre vous, n'est-ce pas ? insinua-t-il.

— Quoi ? m'offusquai-je, manquant de peu de souiller le bar, surprise qu'il ose proférer une telle insinuation.

Je déglutis difficilement pour faire passer la tequila de ma bouche à mon estomac sans encombre, de manière à écarter tout risque de suffocation Ne pouvait-il pas simplement se taire, passer tout ça sous silence et feindre l'ignorance comme tout le monde ? Non, bien sûr, ce n'était pas son genre. Au lieu de cela, il fallait qu'il fouille et retourne les vieux placards… pour obtenir quoi ? La satisfaction d'avoir eu raison ?

— Vous avez un comportement étrange, tous les deux, et puis il a ce regard tendre, caractéristique des types amoureux, quand il pose les yeux sur toi. Vous êtes plus que des amis, je me trompe ?

— Lourdement ! Nous avons toujours eu beaucoup d'affection l'un pour l'autre, mais ça s'arrête là, me justifiai-je.

— Je ne te crois pas une seconde. Ça crève les yeux !

— Crois ce que tu veux, je m'en fiche royalement de toute manière ! Libre à toi de réinventer la réalité. Si ça te plaît alors ne t'en prive pas, car cela ne me préoccupe pas le moins du monde, le taclai-je.

— Je ne dis pas ça pour t'embarrasser. J'essaye juste de déchiffrer vos attitudes, de comprendre pourquoi il se comporte de manière totalement différente dès que tu es dans les parages.

— Il n'est pas différent !

— Si tu n'as rien remarqué, c'est que tu ne le connais pas aussi bien que tu veux bien nous le faire croire.

— Laisse-moi te rappeler que je le connais depuis beaucoup plus longtemps que toi. Dix ans, pour être exacte. Je ne pense pas que tu sois en mesure de m'apprendre quelque chose dont je ne sois pas

déjà au courant le concernant !

— C'est peut-être ça qui t'empêche d'ouvrir les yeux, de lui porter un regard neuf ! Je veux dire, vous vous connaissez depuis pas mal d'années, vous pensez tout connaître l'un de l'autre, et vous êtes persuadés de toujours avoir la même personne devant vous. Le temps change beaucoup de choses…

Un silence de mort s'installa à la fin de sa phrase. Impossible de trouver quoi que ce soit à redire, impossible de trouver la volonté suffisante pour lui prouver qu'il avait tort. Je ne me fichais pas de mon meilleur ami, je n'étais ni aveugle, ni insensible aux questions qui concernaient son devenir, notre avenir. Alex commanda une tequila, vida son verre avant d'oser parler à nouveau.

— Tu viens danser ?

— Non, merci. Je préfère rester ici. Je ne suis pas bonne danseuse de toute manière. Tes pieds en pâtiraient certainement.

— Allez, amuse-toi ! Une danse n'a jamais conduit personne devant l'hôtel de ville pour présenter ses vœux. Détends-toi !

Je le scrutai sérieusement, ne parvenant pas à croire qu'il puisse faire preuve d'autant de toupet. Mais, au-delà de cela je découvrais, que ce qui me déplaisait autant chez lui m'attirait également. C'était sa redoutable clairvoyance. La politique de l'autruche n'était pas la sienne. Il était bien différent de toutes les personnes que j'avais rencontrées, très différent de moi. Raison pour laquelle je savais que cela ne collerait jamais entre nous d'une manière autre qu'amicale. Il n'était pas homme à faire semblant et savait aller droit au but pour faire la lumière sur les coins les plus sombres de nos petits secrets.

Mais Grégory et moi avions conclu un accord, celui de ne jamais révéler notre petit arrangement vis-à-vis de nos anciennes parties de jambes en l'air. Je n'avais jamais failli à ma parole et je ne comptais pas commencer aujourd'hui. Ce pacte, nous l'avions conclu au pied du lit de Grégory, paniqués après avoir entendu le son de la sonnette, alors que j'enfilais mon tee-shirt de la veille et tentais dans le même temps de mettre la main sur ma petite culotte perdue parmi toutes les affaires qui jonchaient le sol, après que dans notre désir compulsif nous nous soyons jetés l'un sur l'autre, arrachant mutuellement nos vêtements pour leur faire traverser la pièce. L'alcool aidait à faire remonter ce souvenir à la surface.

Il avait agité la précieuse petite culotte sous mes yeux mais avant que je n'aie pu lui reprendre, il l'avait cachée dans son dos puis il avait prononcé précisément cette phrase : « Rien ne sort d'ici. Tout ça reste entre nous deux. Il ne s'est jamais rien passé. ». Ce à quoi j'avais répondu par « Mais de quoi tu parles ? ». Souriant, il m'avait alors tendu le bout de tissu rose, me permettant ainsi de dissimuler mon intimité. Puis il avait ajouté : « Je ne regrette pas ce qui s'est passé. Je ne regretterai jamais cette nuit. » À la suite de quoi, touchée et apeurée, je m'étais réfugiée dans la penderie en vitesse, alors que la personne qui avait eu la précaution de sonner, un copain de longue date de Grégory, tambourinait désormais à la porte comme un forcené, prêt à réveiller tout l'immeuble. Grégory avait fini par ouvrir la porte. Il avait ensuite rapidement quitté l'appartement avec ce dernier. J'étais encore toute émoustillée de ce qui venait de se passer lorsque je ressortis de la

penderie après avoir été comprimée derrière tous ces vêtements.

Rien de tout cela n'était pourtant prémédité. Je n'avais rien vu venir, je ne l'aurais jamais cru même si une diseuse de bonne aventure me l'avait prédit, mais c'était arrivé, encore et encore. Nous étions entre adultes consentants et je pensais de mon côté qu'il ne pouvait pas y avoir de mal à se faire du bien entre amis. Je ne réalisais pas encore à quel point cet acte serait lourd à porter pour nous deux, et pourtant cela ne m'avait pas empêché de récidiver, finissant chaque fois par culpabiliser, bercée au creux de ses bras, à me jurer que cette fois se serait la der des ders avant de laisser la part belle au sommeil.

Mais sans volonté on finit toujours par replonger, et j'avais fait pas mal de plongeons en compagnie de Grégory tout au long de ces huit derniers mois. Trop pour laisser notre lien intact. Évidemment qu'il y avait quelque chose de changé entre nous. Il fallait être aveugle pour ne pas l'avoir remarqué. Nous ne l'étions ni l'un, ni l'autre, et ayant finalement retrouvé tous les deux notre volonté d'antan nous avions finalement conclu un second accord afin de mettre un terme à tout ça. Accord que j'avais failli ruiner un mois auparavant, alors que je l'agrippais sauvagement après qu'il m'ait eu raccompagnée ivre morte pour me coucher bien sagement dans mon lit.

Alex me pinça le bras avec vigueur, ce qui me fit sursauter et manqua d'envoyer valser à terre mon petit verre.

— Tu es encore avec moi ?

— Passe devant, je te suis, dis-je finalement prête à m'amuser.

Je ne voyais pas pour quelle raison j'aurais dû rester là à broyer du noir, alors que Grégory ne se privait pas de s'amuser. Je suivis Alex, marchant sur ses pas jusque sur la place où Vanessa semblait être aux anges, attentive au moindre mouvement de son partenaire de danse. Nous passâmes devant les tables en terrasse où je ne fus pas étonnée d'y voir un intrus, prénommé Nicolas, de nouveau en période active de reconquête féminine.

Un petit groupe de musicien, pas mauvais du tout, jouait des airs catalans plutôt festifs. Je saisis les mains d'Alex et me laissai guider, essayant de faire de mon mieux pour être dans le rythme. Alex me fit beaucoup rire, tout comme les quelques regards désapprobateurs de Grégory dès qu'Alex lui tournait le dos. Je n'y prêtai pas attention et redoublai de joie de vivre lorsque Nicolas vint nous rejoindre, poussant son comparse pour me faire danser alors que sa midinette avait dû partir. Nous inventâmes même le slow à trois, pas pratique du tout mais très amusant. J'avais conscience que nous nous donnions en spectacle et que tous les regards étaient portés sur nous, mais je m'en moquais comme de l'an quarante.

Finalement, Alex laissa ses clés à Grégory, rebaptisé comme étant le Sam de la soirée, celui qui ne boit pas. Peut-être pas à cent pour cent, mais il était le seul en état de conduire afin de nous ramener en vie pour que nous puissions finir par nous étaler comme des larves dans nos lits. Cela aurait dû être la suite logique après nos activités épuisantes du jour, ponctuées qui plus est par une légère cuite. Légère parce que j'avais vu pire. Je n'en étais pas au point de cracher mes poumons dans les toilettes, au bord du coma éthylique. Cela m'avait servi de leçon. Je tenais à la vie, sans compter que

cela n'apportait strictement rien à part des douleurs horribles dont on a ensuite l'impression qu'on ne parviendra pas à se remettre.

Mais au lieu de monter rejoindre nos chambrées respectives, je me retrouvai à sautiller comme une greluche sur un pied et tourner sur moi-même avec difficulté, mon sens de l'équilibre en ayant pris un coup en cette heure tardive. Tout ceci sur une musique de Lena Meyer intitulée *Satellite*, une chanteuse allemande et accessoirement gagnante de l'eurovision 2010, devant le jeu *Just Dance 3* que Nicolas avait eu la bonne idée d'emporter dans ses bagages « pour pimenter nos soirées », disait-il. Pimentée, elle le fut sans aucun doute, lorsque les garçons décidèrent d'effectuer tous les trois la chorégraphie que le jeu nous proposait sur un morceau mythique de Britney Spears – à prendre au second degré bien sûr – *Baby One More Time*.

Seulement, ils ne se décidèrent pas à danser avant de s'être déguisés en fille, en empruntant quelques robes d'été à la mère de Grégory, que celle-ci avait abandonnées pour je ne savais quelle raison dans sa penderie. Vanessa et moi, exténuées, les regardâmes se ridiculiser, assises sur le canapé. Le moins que l'on puisse dire, c'était qu'ils avaient arrangé à leur sauce la chorégraphie. Les voir habillés en robe et jupe à fleur était hilarant et vu leur déhanché ridicule, on ne pouvait pas passer très loin de la catastrophe. Lorsque Nicolas voulut imiter les danseuses du jeu en terminant la chorégraphie par un saut jambes écartées, il finit écrasé par terre. C'était le terme adéquat, vu la manière peu élégante avec laquelle il avait subi les dures lois de l'attraction terrestre. Rien de cassé fort heureusement. Tous trois parurent exténués, recroquevillés au milieu de la pièce et à bout de souffle, ce qui nous conduisit enfin à aller dormir. Pour ma part, je somnolais déjà à moitié sur le canapé.

Je m'endormis comme un bébé jusqu'à ce que des bruits ressemblant étrangement à des gémissements, provenant de la chambre voisine, me réveillent. Ils devaient avoir retrouvé toute leur énergie pour mettre autant d'ardeur à la tâche. J'avais tenté durant les cinq premières minutes de me boucher les oreilles à l'aide de mes oreillers, mais rien n'y fit. Pour patienter, en attendant que nos deux acolytes veuillent bien finir par se coucher, je descendis faire un petit tour dans le réfrigérateur histoire de me servir un verre de jus d'orange. Et pour que ce dernier ne se sente pas seul, je cassai aussi une barre dans la tablette de chocolat au lait, cachée par mes soins bien au fond du placard, afin qu'aucune main mal intentionnée autre que la mienne ne tombe dessus. Une disparition définitive de cette dernière m'aurait définitivement mis le moral à zéro pour tout le week-end.

Je m'assis sagement devant la table de la cuisine, bus une gorgée de jus d'orange et m'arrêtai aussi sec après avoir entendu des pas dans les escaliers. Ce fut finalement Nicolas qui déboula dans la cuisine, les yeux cernés. Il prit un verre et le passa sous le jet d'eau froide du robinet pour le remplir. Il s'assit en face de moi, sérieux.

— Du mal à trouver le sommeil ? L'ambiance est plutôt chaude, ce soir, constata-t-il.

— Je ne te le fais pas dire.

— Dis-moi, ça te dirait… toi, moi, un plan à deux en tout bien tout honneur ? demanda-t-il, sérieux.

— Dégage ! le chassai-je, pas d'humeur à écouter ses idées stupides.

— Bon, très bien. Je suppose que ça veux dire non ?

— Tu supposes bien !

— Même pas par charité ?

— Non, dis-je amusée par ce petit rigolo de service.

J'étais certaine que si j'avais eu l'audace de dire oui juste pour rire, il aurait pris ses jambes à son cou.

— OK, pas de problème, dit-il se levant de sa chaise, son verre à moitié vide dans la main avant de chiper à la vitesse de l'éclair ma barre de chocolat laissée négligemment sans surveillance.

— Reviens ! Rends-moi ça, dis-je alors qu'il approchait de l'escalier.

— Viens la chercher, ma belle, me provoqua-t-il en agitant la barre de chocolat sous mon nez.

— C'est quoi, ce bazar ? entendis-je Grégory grogner avant que Nicolas n'ait atteint la première marche de l'escalier.

— On devrait te retourner la question. Figure-toi que vos activités nocturnes nous empêchent de dormir, souligna Nicolas, haussant des sourcils.

Grégory, gêné, reporta alors son attention sur moi pour constater ma réaction.

— Tu as une petite fringale après avoir fait tant d'exercice ? blagua Nicolas.

— Dégage ! répondit du tac au tac Grégory.

Ce dernier s'exécuta et Grégory s'approcha alors de la cuisine, plaquettes de chocolat à l'air, me rappelant la barre de chocolat que je venais de perdre, lâchement dérobée par Nicolas. Il prit une brioche dans le placard et revint vers moi, prenant place sur la chaise juste en face de la mienne. Je le regardai mordre dans sa brioche et pensai que lorsque nous faisions cela tous les deux, jamais il ne m'avait abandonnée pour manger, jamais il ne s'était relevé du lit, restant toujours tête posée contre mon front.

Je secouai la tête pour m'enlever toutes ces idées. J'étais en manque, voilà pourquoi je pensais à ces épisodes qui devaient être classés par tous les moyens dans les cases « sans suite » et « sans importance ». J'avalai d'une traite mon jus d'orange, et me levai, prête à remonter dans ma chambre. Il se leva à son tour.

— Bonne nuit, dis-je.

Il saisit mon poignet. Je me retournai, intriguée.

— Oui ?

Il tenta de m'embrasser, mais j'eus le temps de tourner la tête avant que nos lèvres ne puissent entrer en contact.

— Qu'est-ce que tu fais ? le questionnai-je.

— Ce que j'ai envie de faire depuis le début de la soirée, avoua-t-il.

— Je crois que l'alcool t'est monté au cerveau ! On devrait allez se coucher, si tu veux mon avis, avant de finir par dire quelque chose qu'on pourrait regretter.

— Non. Ça fait trop longtemps que j'ai envie de te dire ce que j'ai sur le cœur.

— Demain, si tu veux bien… Je suis fatiguée, tentai-je de m'extirper de ce guêpier dans lequel je venais de tomber.

— Non ! C'est ce soir ou jamais. C'est ce soir ou jamais ! Demande-moi d'oublier notre pacte de non-agression, demande-moi de la plaquer ! Demande-le-moi et je le ferai sans hésiter ! J'ai fait depuis bien longtemps un pas vers toi, alors à toi de faire le tien, dit-il se rapprochant, de sorte que je pouvais sentir son souffle chaud dans mon cou.

— Je ne peux pas. Désolée, m'excusai-je.

— Pourquoi ? Pourquoi tu me fuis ?

— Je ne ressens pas la même chose que toi, avouai-je difficilement, hésitant à m'épancher davantage puis préférant ne rien ajouter d'autre qui risquerait de le blesser, je me tus.

Il détourna la tête, déçu, et s'écarta pour me laisser passer.

— Désolée, conclus-je.

— Ne le sois pas, je le suis plus que toi, termina-t-il.

Je grimpai à la hâte les marches et fermai la porte à clé derrière moi, venant de réaliser ce qui venait de se passer. Ce que je craignais s'était réalisé. Il avait des sentiments. Il venait de me les faire partager. Je venais de le repousser avec peu de ménagement. Il me détestait, c'était certain, du moins il me détesterait cette nuit. Je m'allongeai, non plus perturbée par le moindre bruit mais par ce qu'il venait de me dire et qui résonnait encore dans mon esprit. Pourquoi la nuit ne me portait jamais conseil, à moi ? Une fois réveillée la situation me paraissait toujours plus catastrophique que la veille.

Le lendemain se déroula comme je l'avais prédit, à savoir qu'il agit comme si de rien n'était, à mon plus grand soulagement. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il avait oublié et encore moins qu'il avait tiré un trait sur l'aveu des mes sentiments non partagés, mais j'étais néanmoins tranquille jusqu'à la fin de la journée. Impossible, vu le nombre d'oreilles qui nous entouraient, qu'il puisse aborder le sujet, et ce n'était pas plus mal. Je préférais que tout ça soit survolé et oublié rapidement car plus d'explications ne seraient que néfastes, j'en étais convaincue, pour lui comme pour moi.

Je ne voulais pas qu'il pense que j'avais joué avec lui, avec ses sentiments, car ce n'était pas le cas. C'est vrai, je paraissais jalouse chaque fois qu'une fille s'approchait de lui mais simplement parce que je le voulais pour moi toute seule. Il était ma deuxième famille, ma béquille et le voir avec une autre me donnait l'impression de le perdre. C'était déjà une porte de sortie qui lui était offerte sur un plateau d'argent pour m'échapper. C'était égoïste et je n'en ressentis pourtant pas la moindre honte.

On a tous besoin de savoir que quelqu'un sera toujours là pour nous, quoi qu'il puisse se produire. Il était cette personne pour moi, *ma* personne. Je savais que je devrais lui rendre sa liberté mais je n'arrivais pas à abandonner l'emprise que j'avais sur lui, tout comme celle qu'il avait sur moi. Rien à voir avec de la chimie, entre nous c'était mécanique. On était fait pour s'entendre, on s'emboîtait de manière quasi parfaite comme des lego… et pourtant nous n'étions pas de la même couleur. Si couple nous formions, il déteindrait dans le paysage. Il y avait ce petit quelque chose entre nous qui me faisait dire que cela ne pourrait pas coller. On était des sortes d'aimants, on s'attirait autant qu'on se repoussait. Je l'aimais beaucoup il est vrai, mais lorsque le fondement même de l'amour n'existait pas, on ne pouvait pas se prétendre amoureux.

Je ne voulais pas lui mentir, ni utiliser ses sentiments simplement pour éloigner Vanessa et avoir l'exclusivité de l'attention de mon meilleur ami, qui aurait tôt fait de croire que je m'étais servie de lui simplement pour me rassurer moi-même. Ce que je voulais, c'était rester la personne la plus importante à ses yeux, garder cette position que j'entretenais depuis des années. Ne serait-ce pas injuste que, du jour au lendemain, après avoir toujours été là pour lui, je prenne la deuxième place ? Pour une fois que j'étais première dans quelque chose, il n'était pas question que je rétrograde à la seconde place. Il pouvait l'aimer, sa Vanessa, lui faire autant d'enfants qu'il le voulait, je m'en moquais complètement tant qu'il me portait la même attention.

Je fus la première à me réveiller. Les yeux mi-clos, je descendis à tâtons les escaliers et mis mes lunettes de soleil pour cacher ma mine affreuse, qui risquerait d'endommager la vue de tous ceux qui oseraient poser leur regard sur moi. J'entrepris de faire un peu de café pour tout le monde et m'installai à la table, attendant que la machine ait fini de cracher le café pour me relever.

Lorsque je n'entendis plus aucun bruit, je me levai pour me servir une tasse. Je n'eus le temps de boire qu'une seule gorgée en solitaire car Vanessa entra dans la cuisine, suivie de près par Grégory qui veillait à ne m'adresser aucun regard, se contentant d'un rapide et solennel « Bonjour ». Il s'assit, attendant que Vanessa leur serve une tasse chacun. Comme c'était attendrissant, mimi tout plein ! pensai-je. Déjà des habitudes de vieux couples !

Le silence fut le maître mot du petit déjeuner, jusqu'à ce que Nicolas et Alex se joignent à nous et évoquent la folle soirée de la veille, s'amusant à se remémorer le très glorieux épisode de la Wii. Vanessa confirma qu'ils étaient totalement ridicules et qu'elle était d'ailleurs déçue de ne pas avoir pensé à immortaliser ce moment grâce à son téléphone portable, qui lui servait visiblement à tout sauf à téléphoner. À quand la fonction grille-pain ?

Après cela, je ne me souvins plus de quelle manière elle s'évertua à gaspiller son énergie verbale, car je me focalisai sur la pelouse extérieure et le bruit de mastication de Nicolas qui dévorait ses tartines à la vitesse d'un ogre du même acabit de *Shrek*, personnage mythique et verdâtre de dessin

animé crée de toutes pièces par les studios Pixar. Je décidai soudain de reprendre pied avec la réalité et me concentrai à nouveau sur la conversation qui avait lieu à table.

— Laisse-moi rire ! Si tu me devances, tu gagnes cinquante euros. Dans le cas contraire ils sont à moi ! rétorqua Nicolas, qui je le supposai, s'adressait à Alex.

— Pari tenu, je te prends au mot, confirma ce dernier.

— Ce n'est pas par les mots qu'il faudra me prendre, mais par l'effort, rétorqua Nicolas.

— Tout est sujet à compétition, entre vous, souligna Vanessa, agacée.

— Vous devez bien connaître ça, vous les filles ! Il me semble que vous êtes les premières à avoir instauré ce principe entre vous. Tiens, d'ailleurs pour appuyer mon propos, j'ai lu hier soir sur internet qu'une anglaise sur quatre postait volontairement des photos moches de ses amies, si cela n'est pas de la compétition, alors qu'est-ce que c'est ? rebondit Nicolas.

— Personnellement, je ne m'abaisserai jamais à faire ce genre de choses, répondit Vanessa.

— Tu viens avec nous ? la coupa Alex en me regardant.

— Je ne sais pas, répondis-je.

— C'est équivalent à un oui ? questionna-t-il.

— Non, chez elle, c'est équivalent au fait qu'elle est incapable de prendre les bonnes décisions quand le moment se présente, souligna Grégory.

Je tentai de contenir mon agacement à l'entente de cette remarque déplacée. S'il voulait se faire griller et attirer l'attention sur nous, sur notre difficulté à définir notre relation, il tenait le bon bout.

— Vous vous êtes disputés hier soir, après que j'aie quitté la cuisine, c'est ça ? demanda Nicolas dont la discrétion était inexistante.

— Non ! nous écriâmes Greg et moi de concert.

— Comment ça, vous vous êtes disputés ? questionna Vanessa, étonnée et soudain intriguée.

— On ne s'est pas disputé, mentis-je.

— Très bien, le message est clair. Alors tu viens ou non faire un peu d'accro-branche puis chevaucher ton vélo cet après midi ? reprit Alex.

— Non, je suis fatiguée. Je crois que je vais me reposer un peu ici, m'excusai-je n'ayant aucune envie de voir Grégory et Vanessa se coller l'un à l'autre suspendus aux arbres, plus complices que jamais, sans oublier que je n'avais aucune envie de pédaler durant des kilomètres en pleine nature.

— Tu as raison, repose-toi, conclut Grégory sur un ton sarcastique.

Je devinai que cela devait autant l'arranger, si ce n'était plus que moi, de ne pas m'avoir dans ses pattes après notre discussion d'hier soir. Ainsi, il digérerait plus rapidement le contenu de cette conversation et l'amertume que mon aveu avait déclenchée en lui.

— Je peux te tenir compagnie, si tu veux, se proposa Alex.

— Camille est une grande fille ! Elle n'a pas besoin qu'on la chaperonne et encore moins qu'on lui tienne la main, rétorqua Grégory à son ami.

Sa jalousie s'exprimait et il était certain que les intentions de d'Alex ne lui étaient pas inconnues depuis hier soir. Il n'approuvait pas ce rapprochement. Il voyait bien que les pensées de son ami allaient au-delà du domaine amical. Il n'avait aucune envie qu'il s'immisce de façon trop importante dans ma vie.

— Inutile de faire ton petit numéro de dragueur. Il n'y a rien à faire, crois-moi. Hier soir, je lui ai proposé de nous amuser gentiment dans ma chambre pour faire plus ample connaissance et elle a refusé sans ménagement, rit Nicolas.

Grégory rit aussi, mais jaune. Quant à Alexandre, il détourna son regard dans ma direction avant de le reporter sur Grégory puis sur Nicolas, doutant probablement que sa remarque soit sérieuse.

— Allez, ne fait pas cette tête ! Il y a des millions d'autres filles, sans vouloir t'offenser Camille. Tu trouveras forcément quelqu'un qui te correspondra, Alex. De toute manière, c'est étrange mais je ne vous imagine pas du tout ensemble, tous les deux. Vous n'êtes pas suffisamment bien assortis, souligna Nicolas.

— N'importe quoi ! Les couples qui paraissent parfois les plus mal assortis se retrouvent être les plus solides ! Regarde, c'est comme Arielle Dombasle et Bernard Henri Lévy, le philosophe flanqué de sa poupée Barbie ! s'écria Vanessa, accentuant la gêne ambiante.

— Je te remercie, mon amour, pour cet exemple très parlant et après toutes ces paroles très profondes, je crois que nous devrions nous préparer… excepté Camille puisque tu as décidé de rester ici, conclut Grégory.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, ajoutai-je.

— C'est vrai, j'avais oublié à quel point tu te suffis à toi-même, termina Grégory se levant de table pour couper court à la conversation.

— On a raté un épisode ? Ne me dis pas que je me fais des fausses idées. Je le connais assez pour dire qu'il paraît avoir une dent envers toi, alors ? questionna Vanessa interloquée, la puce à l'oreille.

— Une dispute de rien du tout. Il s'en remettra, ce n'est pas la fin du monde.

— À propos de quoi, si ce n'est pas indiscret ? demanda-t-elle.

— Tu n'as qu'à lui poser la question, renvoyai-je la balle dans le camp adverse.

Après tout, il n'avait qu'à assumer la portée de ses paroles et les conséquences de ses actes. C'était lui qui m'avait avoué ses sentiments, lui qui avait admis tenir si peu en estime sa copine qu'il était prêt à la jeter sur un simple acquiescement de tête de ma part. Il n'avait qu'à se débrouiller avec elle. C'était son problème, nullement le mien. À lui de lui inventer un joli bobard qu'elle aurait tôt fait d'avaler sans même tiquer.

J'imaginais déjà sa tête si j'avais eu l'audace de lui avouer d'une main de maître la vérité. Cela aurait été une expérience jouissive et Grégory aurait sûrement écopé d'une belle crise de jalousie. Mais l'idée s'évapora aussi vite qu'elle m'était venue. J'étais bien incapable de lui faire une chose pareille, même si je pensais nerveusement qu'il mériterait que je le fasse, rien que pour lui montrer que je n'étais pas prête à encaisser toutes les critiques émanant de lui sous prétexte qu'il était mon meilleur ami, sous prétexte que j'avais peut-être laissé les choses déraper trop loin, de sorte qu'il en était venu à ressentir à mon égard plus que des sentiments amicaux. Mais cela s'était fait à deux, alors si responsables il y avait, il était également mouillé jusqu'au cou.

Vanessa se leva de table. Nicolas et Alex l'imitèrent, me laissant seule, à débarrasser bêtement la cuisine. C'était l'unique moyen d'éviter de les croiser avant qu'ils ne soient sortis de cette maison en route pour leurs nouvelles activités journalières. La motivation semblait faire défaut à Grégory, qui veilla du mieux qu'il le pouvait à m'ignorer. Alex tenta de s'assurer que j'étais certaine de ne pas changer de décision, ce en quoi je le rassurai.

Une fois la porte claquée, j'expirai de soulagement, envoyant valser l'éponge dans l'évier, alliée avec laquelle je faisais semblant de nettoyer, patientant pour qu'enfin ils s'en aillent. J'allais avoir un moment à moi aujourd'hui, un moment pour moi. La solitude était parfois salvatrice. C'était un excellent palliatif à la tension qui régnait dans cette maison. Me défaire le cœur de toute cette tension permettrait de mieux l'étouffer pour la tuer. Une manière pour chacun de faire le point de son côté et de tenter d'enterrer les vieilles rancœurs, car les plus récentes sont généralement beaucoup plus tenaces.

Pour me détendre, rien de tel que de me défouler sur *Heavy Cross* de Gossip, une serpillière espagnole à la main, sautillant de partout. Le meilleur sport qui soit. Puis, toute poisseuse de transpiration, je pris le soin de me doucher avant de descendre en flèche le réfrigérateur comme moi seule en avait l'art et la manière, puis je filai faire un petit tour à vélo dans les rues de Vallon dénicher quelques tabloïds bien français. Je finis par me diriger vers la plage. Il n'y avait rien de mieux pour se détendre que de lire toutes ces âneries, histoire de paraître soulagée de ne pas en faire partie, juste pour se sentir un peu moins nullissime que d'habitude. Les malheurs des uns ne devaient pas faire le bonheur des autres, je le savais, c'était mal. Cependant, je ne pouvais pas m'en empêcher : épier la vie de son prochain pour se convaincre qu'il peut toujours y avoir pire, que finalement notre situation n'est pas aussi catastrophique que ce qu'elle pouvait laisser paraître. Et puis dans les cas où le prochain aurait une vie incroyable, formuler des critiques improbables, impitoyables, quelques tournures grammaticales grossières pour se rasséréner soi-même.

Enfin, quelle fille ne l'avait jamais fait ? Les menteuses assurément, celles qui n'assumaient pas leur défauts et cachaient maladroitement leur anxiété. Il y avait tellement peu de manière de parvenir

à exorciser ses démons, que la seule qui vaille la peine de s'épuiser c'était encore de s'acharner à ne voir que les défauts des autres pour ne percevoir dans nos propres reflets que nos dehors avantageux. C'était contraire à la morale, au bon sens et à l'éthique, j'en avais bien conscience… mais bon sang ce que ça faisait un bien fou au moral !

J'avais pris deux exemplaires de ces torchons. Je savais que je ne devrais pas lire ce genre de magazines. Je devrais être morte de honte d'ouvrir ce genre de canard mais comme la majorité des gens, de temps en temps, j'en ouvrais un. Je visitais même parfois le blog de Perez Hilton, mais chut !

Le premier magasine people comportait des pages et des pages sur la relation Paradis/Depp, des semaines qu'on nous rabattait les oreilles avec ça. Monsieur faisait sa crise de la cinquantaine et comme toute femme, Vanessa était concurrencée par une jeunette, Amber Heard ayant tout juste l'âge d'être la fille de son homme. Une femme dix ans plus jeune que lui ne lui suffisait plus, visiblement. De toute manière, dans ce milieu, tromper ou être trompé est devenu le lot de toutes les stars, à tel point que les couples présentés sous un angle bien sous tout rapport paraissaient plus louches que ceux qui empruntent des tournures de scénarios aussi tirés par les cheveux qu' « Amour, Gloire et Beauté ». Ça n'en finit jamais ! Il y a de quoi inspirer les plus mauvais scénaristes du monde entier.

Je tournai la page où se trouvait la mine déconfite de Vanessa déjà bien défraîchie par le temps, si vous voulez mon avis. Elle n'était pas maquillée par l'Oréal ce jour là. Photoshop devrait être prohibé. Non mais vraiment, c'était dangereux pour la santé mentale de toutes les femmes, ça nous filait des complexes terribles. Les pouvoirs publics devraient imposer la mention « Cette photo a été photoshopée ! » comme pour les paquets de cigarette. Moi aussi, je me préoccupais à ma manière du trou de la sécurité sociale ! De cette façon, le gouvernement éviterait quelques arrêts pour dépression, problème de boulimie, anorexie… Il faudrait aussi interdire la publication des filles en bikini trop sexy. Bon, je vais un peu loin, je le reconnais, mais s'il y avait un référendum uniquement féminin, je ne doute pas qu'on parviendrait à obtenir une majorité en faveur d'une interdiction pure et simple.

Le premier magasine dévoré, je jetai ensuite avidement mon dévolu sur le second. J'y retrouvai beaucoup d'informations similaires. Cependant, la page seize fut celle qui subjugua totalement mon attention. La faute à une photo d'Olga qui prenait la pause à côté de son producteur de mari, une coupe de champagne à la main, tout sourire. Dans le texte, une phrase se détachait du reste, en caractère gras, elle disait : « Olga n'a jamais autant aimé un homme qu'elle aime Jean Philippe. C'est l'homme de sa vie. Elle a tout prévu pour sa fête anniversaire… » Information rapportée selon le magasine par un proche. On pouvait toutefois légitimement douter de la véracité de l'information car derrière le terme « proche » se cache souvent des propos montés de toutes pièces par ces pseudo-journalistes à la noix, plus proches du racolage publique de lecteur que du vrai travail minutieux et consciencieux d'un journaliste attaché à la solidité de ses sources d'information, par respect au moins de son lectorat.

Je finis de lire l'article, sautant au passage quelques lignes inutiles. Dita, une chanteuse italienne produite depuis plus de dix ans par Spark serait là, probablement pour faire don de ses talents musicaux. Une marque d'affection touchante, entachée néanmoins par les rumeurs d'une ancienne liaison entre les deux. Le classique de la coucherie entre le producteur et son produit, histoire de tester la marchandise certainement. De cette manière, il pouvait être certain de la qualité du produit

fini. La petite sauterie devait avoir lieu à la résidence de ce dernier. Voilà quelque chose d'intéressant qu'il allait falloir creuser.

Ce serait bientôt l'anniversaire de celui que je voyais comme un possible tremplin dans ma carrière musicale. Je ne devais pas le louper. Je devais trouver le moyen de m'immiscer incognito à la petite fête. Restait à savoir comment. Il me restait un peu de temps pour se faire. Une bonne quinzaine de jours à peu près. Je le savais car j'avais sauté sur l'icône internet de mon téléphone portable pour m'enquérir de la date de naissance de Spark.

Joyeuse à cette idée, je refermais avec béatitude le magasine, revigorée. Je savais que tôt ou tard, le destin me ferait signe. C'était le bon moment, cette soirée serait le moyen pour moi de parvenir à mes fins, j'en étais intimement persuadée, sentiment qui allait bien au-delà d'une simple conviction personnelle. C'était une intuition, mon sixième sens qui me le dictait.

La journée touchait à sa fin et je me décidai à remballer ma serviette, enfiler mon short et mon débardeur puis sauter dans mes tongs pour retourner clore mes valises à la maison. Ils étaient tous déjà prêts à partir, après avoir semble-t-il passé une journée extraordinaire selon Vanessa, qui ne manquait pas de vouloir me voir prononcer des regrets pour les avoir lâchement abandonnés ce dimanche.

Ma valise déposée précautionneusement dans le coffre, je repris la même place qu'à l'allée, me replongeant également dans le même ouvrage. Ce ne fut que tardivement dans la soirée qu'Alex s'arrêta devant mon humble demeure. Je saluai Alex, car Nicolas et Vanessa dormaient déjà, harassés par leur épuisante journée. Ils étaient faits pour s'entendre, ces deux là. Grégory descendit de la voiture pour m'ouvrir le coffre et m'aider à récupérer ma valise.

— Merci. Bonne nuit, dis-je lui déposant un timide baiser sur la joue, soucieuse de ne plus me montrer aussi démonstrative qu'auparavant, désireuse de ne plus provoquer le moindre malentendu entre nous.

— Bonne nuit.

— On s'appelle ? demandai-je.

— Je pense qu'il vaudrait mieux qu'on laisse un peu d'eau couler sous les ponts avant. J'ai besoin de digérer tout ça, ce que tu m'as dis. Ça m'a fait mal, tu sais.

— Je suis sincèrement désolée. Ce n'était pas mon attention.

— Tu n'es pas l'unique fautive. Je l'ai bien cherché, mais pour l'instant, te voir me ferait plus de mal qu'autre chose et je n'ai pas envie que tu en pâtisses également.

— Je suppose que tu préfères que je ne vienne pas le week-end du quatorze juillet.

— Je crois que, pour l'un comme pour l'autre, c'est préférable. Le temps que le malaise se dissipe.

— Tu connais mon numéro, conclus-je, attrapant ma valise pour me diriger vers la porte d'entrée du bâtiment.

J'entendis la portière claquer et le moteur redémarrer. Je ne pouvais pas lui en vouloir, à sa place, j'aurais réagi de la même manière. Pourtant, savoir cela ne m'ôtait pas le poids que j'avais sur la conscience. Celui d'avoir mal agi, celui d'avoir outrepassé mes droits de meilleure amie. Une pause ne pouvait pas nous être nocive, seulement rendre la solitude plus difficile à supporter.

CHAPITRE DOUZE

Cela faisait une semaine que nous étions rentrés d'Ardèche et les sept jours que la semaine comportait ne semblaient pas être suffisants pour permettre à Grégory de reprendre son souffle. Je n'avais pas osé faire le premier pas. C'était lui qui avait conclu à cet éloignement, c'était donc à lui de revenir vers moi. Ce n'était pas à moi d'aller le chercher par la main, il était suffisamment adulte pour s'en rendre compte par lui-même.

Ma vie sociale désormais ne relevait que du seul cercle professionnel, à tel point que je n'étais jamais aussi enthousiaste que le matin à l'idée de pouvoir bavarder avec quelques collègues autour d'un café noir bien serré. Je ne me plaignais jamais, ne faisais jamais allusion à ma vie privée. J'étais beaucoup trop discrète pour me faire remarquer. Je me contentais d'avoir l'oreille fine, d'écouter ce qu'il se disait sans jamais avoir la mauvaise idée de dire le fond de ma pensée, au risque que cela me revienne en pleine face. Je parlais de banalités désarmantes qui ne nécessitaient jamais que les autres me posent des questions ou rebondissent sur ce que je venais de dire. La vie des autres, à les écouter, me paraissait beaucoup plus mouvementée que la mienne.

Ces derniers jours, mon existence était d'un calme plat, d'un ennui mortel. J'avais bien tenté en vain d'y mettre un peu de piment en cherchant à tort et à travers sur la toile un moyen de rentrer en contact pour la seconde fois avec Jean Philippe Spark, de m'introduire de manière incognito à sa fête d'anniversaire, seul moyen pour moi de faire une démonstration de mes talents, d'effacer ma dernière prestation totalement minable.

Pour me remonter le moral, je pouvais toujours compter sur Adam. Au vu de la situation merdique dans laquelle je me trouvais, je n'avais pas eu le cœur à refuser son invitation au Sport's Beach Café. C'était notre endroit préféré, on adorait s'y retrouver pour bavarder à l'abri des oreilles familiales, de manière à se livrer à nos petites confidences. Je ne rencontrais d'ailleurs Simon, son petit ami actuel, que dans cet endroit chaleureux, plongé dans une ambiance cocooning.

Le Sport's Beach était un endroit beaucoup fréquenté par les marseillais en période estivale. Normal, le cadre était à tomber par terre, situé au bord de la plage du Prado et offrant une piscine

extérieure. J'avais convié ma collègue, la brunette frisée prénommée Sara, à venir se joindre à nous, histoire de noyer le poisson si mon frère posait trop de questions. Nous devions nous retrouver à dix-huit heures pétantes pour l'After Work du Sport's Beach afin de prendre l'apéro et faire trempette dans la piscine, puis poursuivre avec la soirée salsa à vingt et une heures trente, de quoi prolonger ce qui devrait être un bon moment de décompression. Pour l'occasion, le code vestimentaire était le blanc et j'avais revêtu ma plus belle robe blanche en lin.

Je me garai le long de l'Avenue Pierre Mendès France, parée de mon sac de plage, prête à me détendre. C'était du moins mon intention, jusqu'à ce que j'aperçoive une Audi Q7 noire foncer à vive allure sur l'avenue. Un rapide coup d'œil à la plaque d'immatriculation du véhicule me confirma qu'il s'agissait de mon homme. Je le tenais mon moyen de l'approcher. Je n'eus pas le temps de réfléchir. J'avais une occasion qui se présentait devant moi, il était inconcevable que je la boude. Ce fut la seule idée qui me vint à l'esprit pour stopper le monstre d'acier.

Cela pouvait paraître totalement inconscient et pourtant, je me jetai rapidement devant la voiture, faisant mine de traverser. Puis je fis semblant d'échapper malencontreusement mon sac sur le bitume afin de m'arrêter au beau milieu de la route pour le ramasser, ne calculant point le danger imminent qu'un impact produirait, priant pour qu'il parvienne à s'arrêter à temps. J'étais folle, folle de projets à accomplir ! Mon père disait qu'il fallait parfois savoir donner de sa personne pour réussir, je prenais son conseil au pied de la lettre.

J'entendis les pneus crisser, se délaissant d'un peu de gomme sur l'asphalte. J'avais fermé les yeux, pas assez téméraire pour assister à toute la scène. Comme je m'y attendais, la portière côté conducteur s'ouvrit mais ce n'était pas celui que je m'attendais à voir qui posa pied à terre. Cependant, son visage ne m'était pas inconnu. Il s'agissait de ce monsieur je-sais-tout que j'avais croisé à la soirée de charité, proche ami de Spark à ce que j'avais pu voir et plus beau que la première fois que je l'avais vu, vêtu simplement, une paire de lunettes de soleil sur le nez. Il s'empressa de me rejoindre, posant ses deux mains sur mes épaules dénudées.

— Vous allez bien ?

— Oui, confirmai-je, intimidée par cette deuxième rencontre soudaine.

C'était donc lui le propriétaire de cette voiture, lui que j'avais vu quitter la villa de Spark le soir où j'étais restée cantonnée à mon poste d'observation à épier la demeure. Il y avait quelque chose entre eux. Rencontrer l'un me permettrait de rencontrer l'autre, je commençais à en avoir la certitude. Passé l'effet de surprise et l'inquiétude légitime qu'il était en droit de ressentir, vint le pêché capital que je connaissais que trop bien : la colère.

— Vous ne regardez jamais avant de traverser ? s'énerva-t-il.

— Et vous, vous roulez toujours aussi vite ? le narguai-je, ôtant mes lunettes de soleil pour le laisser sonder les flammes que mon regard lui destinait après son accusation qui me paraissait déplacée en de telles circonstances.

— Ça dépend… (commença-t-il à me narguer avant de marquer un arrêt à la vue de mon regard

foudroyant.). Oh, ça explique tout. Je comprends mieux le pourquoi du comment maintenant.

— Pardon ?

— Vous êtes la fille déjantée qui a chanté durant la soirée de charité, lors du festival de Cannes. Vous avez ensuite atterri ivre morte dans les toilettes des hommes, puis risqué de tomber du toit de l'hôtel si je n'avais pas couru à votre rescousse. Alors, il n'y rien d'étonnant finalement à ce qu'il ne vous vienne pas à l'esprit de regarder autour de vous avant de traverser la route, conclut-il.

— Vous jugez toujours les autres avec autant de facilité ?

— Toujours, dit-il sévèrement.

Je ne répondis rien, soudain prise d'une violente migraine, et posai seulement la main sur mon front. J'eus la subite impression d'avoir été frappée en traître sur le devant du crâne par une casserole en fonte. Le sol vacillait dans mon esprit. Je sentis son bras passer sous mon épaule et me soutenir quelques secondes, me laissant le temps de retrouver mes esprits.

— Vous êtes sûre que vous n'avez pas été touchée ? Vous devriez peut-être passer des examens à l'hôpital, histoire d'être rassurée, s'inquiéta-t-il.

— C'est juste l'effet du soleil, une insolation, dis-je.

— Ça m'embête de vous laisser là, comme ça, dit-il.

— Alors si vous voulez vous rendre utile, vous n'avez qu'à me conduire jusqu'à la gare Saint Charles, m'empressai-je de le pousser à prolonger ces retrouvailles forcées.

Je ne perdais pas le nord. Autant prolonger l'instant le plus longtemps possible, histoire d'en apprendre un peu plus sur mon mystérieux et très appétissant inconnu. Pourquoi avoir choisi la gare Saint Charles ? Eh bien parce que j'étais certaine qu'une fois déposée là bas, je retrouverais facilement un taxi pour revenir ici. Adam allait me tuer. J'allais être en retard, mais cet instant était plus important que tout le reste. J'avais l'étrange sensation qu'il était la clé du dénouement de toutes mes tentatives infructueuses pour approcher le grand manitou Spark. Il était mystérieux et j'aimais justement percer à jour les mystères qui me résistaient.

— Un train à prendre ?

— Quelqu'un à retrouver, bluffai-je.

— Alors, je vous y emmène. C'est le moins que je puisse faire, dit-il avant de faire le tour du véhicule pour m'ouvrir la portière côté passager.

Je m'installai confortablement sur le siège en cuir beige qui brillait et semblait ainsi faire des appels à mon fessier afin qu'il goûte à son confort suprême. L'habitacle était frais, un délice par cette chaleur étouffante. Il prit place derrière le volant, en apparence concentré sur la route.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, le blâmai-je.

— Alors je vais remédier à cet oubli immédiatement. Je m'appelle Maxime Spark, dit-il tournant le regard une seconde fois dans ma direction.

— Vous ne me demandez pas comment je m'appelle ? m'étonnai-je, alors qu'il avait reporté son attention sur la route.

— Je le sais déjà. Il a été prononcé par le maître de cérémonie à la soirée de bienfaisance avant que vous ne débutiez votre prestation, Camille. J'ai hérité d'une bonne mémoire et c'est bien tout ce dont j'hériterai, d'ailleurs, avoua-t-il un peu trop imbu de sa personne à mon goût.

— Vous avez un lien de parenté avec Jean Philippe Spark ?

— Vous êtes plutôt perspicace, à ce que je vois. Effectivement, si nous ne partagions que le nom de famille, j'en serai satisfait… mais je suis son fils.

Son fils ! J'avais voulu capturer le père dans mes filets et j'y retrouvais le fils. Voilà qui expliquait leur proximité troublante lors de soirée à l'hôtel Mariott et sa présence à Cassis. Pourtant, dans la grâce de ses traits, je ne retrouvais nullement ceux du père. Aucune ressemblance frappante n'aurait pu me faire croire à l'existence tangible d'un lien de parenté entre les deux hommes, aussi éloignés qu'ils puissent être. Certaines personnes ne ressemblaient pas du tout à leur parent. Attraper le fils n'était pas si mal, c'était une bonne voie pour atteindre le père.

Je n'accordai que peu d'importance aux routes qu'il empruntait jusqu'à ce qu'il s'arrête sur le bas-côté, juste devant les feux tricolores dans la rue Bernex à côté du Longchamp Palace, surnommé ici le café des artistes.

— Je n'en aurai pas pour longtemps ! dit-il avant de quitter le Q7 pour pénétrer dans le bar.

Avais-je le choix de faire autrement que d'attendre bien sagement ? Le Longchamp Palace était connu pour avoir été dans les années cinquante le repère des artistes du septième art. J'avais entendu beaucoup de vieux marseillais raconter dans toutes les rues de la cité phocéenne à tous les touristes qui voulaient l'entendre que Pagnol et Raimu auraient dégusté à l'époque un pastaga au Longchamp Palace, de quoi faire de ce lieu un endroit mythique de Marseille. Il n'avait pas changé d'allure et restait dans un style très art-déco.

Je n'avais pas remarqué tout de suite son téléphone portable posé près de la boîte de vitesse. Il semblait m'appeler à le volatiliser. C'était une mine d'or qui trônait négligemment devant moi, une mine d'informations précieuse qui saurait m'aider dans l'accomplissement de mes projets. Sans y réfléchir plus longtemps, je le glissai dans mon sac, priant pour qu'il ne remarque rien.

Je ne savais pas ce que Maxime fabriquait à l'intérieur mais je le vis ressortir accompagné d'un probable homme d'affaire, lui serrer la main et se diriger à nouveau vers le Q7. Il remit le contact, reprit la route pour remonter le Boulevard National puis tourna ensuite sur le Boulevard Voltaire de manière à rejoindre le dépose minute du Boulevard Bourdet. La gare Saint Charles n'était plus qu'à

quelques mètres. Il trouva une place pour se garer.

— Bon, nous y voilà, déclara-t-il.

— Merci dis-je détachant ma ceinture.

— Attend ! s'écria-t-il alors que je pressai la poignée de la porte.

Soudain le stress me gagna : avait-il remarqué la disparition de son téléphone ?

— Oui ?

— Je… je voulais juste te souhaiter une bonne journée, conclut-il, tout sourire.

Je ne savais pas ce qu'il voulait me dire initialement, mais vu le ton faux qu'il avait emprunté pour me dire cette phrase, je me doutai que me souhaiter une bonne journée ne faisait pas partie de son intention de départ. Je le gratifiai d'un sourire tout aussi surjoué que le sien et quittai l'habitacle luxueux de la voiture pour regagner l'entrée de la gare, à l'affût du premier taxi qui voudrait bien de moi. Ce n'était pas gagné, vu le nombre de voyageurs pressés qui semblaient avoir en tête la même idée que la mienne. Une bataille de taxis s'annonçait et à ce petit jeu, je pouvais en coiffer plus d'un au poteau. Depuis ma période d'indépendance débutée, je commençais à aimer la compétition quel que soit le domaine où y recourir.

Je jetai un bref coup d'œil au Q7 qui s'éloignait de la gare, non sans être déçue que la conversation n'ait pas été plus riche que celle que nous avions eue, mais j'étais certaine de le revoir, surtout maintenant que j'avais son téléphone en main. Si je ne pouvais voir le père, alors je me rabattrais sur le fiston. Et puis, son côté belle gueule était assez agréable à admirer, je dois dire. Ma mission cachée et le jeu de séduction qui étaient en train de naître s'alliaient à merveille.

L'un dans l'autre, je trouvais un certain plaisir à sa compagnie. Je n'allais pas médire sur l'attirance physique qu'il m'inspirait même si je ne perdais pas de vue mon but ultime. Interdiction formelle de tomber amoureuse. Aucun lien, aucune attache, c'était la nouvelle règle que je m'instaurais. Juste une relation physique platonique. Je ne voulais pas m'attacher, simplement parvenir à mes fins… et tout était bon pour y arriver, du moment que cela n'impliquait pas de complications sentimentales qui se transforment systématiquement en drame personnel. Moi, je souffrais d'une hypotrophie cardiaque, j'étais incapable de tomber amoureuse.

Le premier taxi qui passa fut mien. Je dus courir pour devancer une femme avec un certain embonpoint et me jeter sur la banquette arrière. Je refermai la porte, priant le chauffeur de me conduire au Sport's Beach Café.

Lorsque le taxi me déposa devant le bar, ma montre affichait dix huit heures quarante sept. Ils allaient me tuer ! Je payai la couse en liquide et me hâtai de me rapprocher de l'entrée. Je pénétrai avec anxiété dans l'enceinte de l'établissement, les voyant tous les trois regroupés autour d'une table, à quelques mètres de la piscine, un verre de mojito pratiquement vide posé devant eux et savourant quelques délicieuses tapas qui se faisaient plus rares désormais dans l'assiette à cette heure.

Lorsqu'ils m'aperçurent, ils se levèrent. J'embrassai Simon, Sara puis Adam et m'assis sur la seule chaise de libre.

— Tu es en retard, me fit remarquer Adam.

— Désolée, j'ai eu un léger contretemps, m'excusai-je.

— Quel genre de contretemps ? questionna Adam.

— Laisse-la ! Tu vois bien que tu l'embêtes, avec tes questions, le morigéna Simon, connu de tous comme le loup blanc pour sa douceur et sa gentillesse.

— J'avais quelques courses de dernière minute à effectuer et lorsque je suis repartie, j'ai été témoin d'un accrochage. Seule témoin, tu penses bien j'ai dû patienter jusqu'à que les conducteurs parviennent à remplir le constat, mentis-je.

— C'est pour cette raison que tu arrives en retard pour fêter nos un an ? s'étonna Adam, posant sa main sur celle de Simon, l'air heureux.

— Vos un an ? m'exclamai-je, surprise.

— Oui, cela fait un an jour pour jour que nous nous connaissons, avoua Simon.

— Désolée, j'avais complètement oublié, dis-je, gênée de ne pas avoir fait le lien avec leur invitation pressante.

En secret, je pensai également que cela faisait un an qu'Adam cachait sa relation avec Simon à tout son entourage. Il n'y avait que moi et Rose qui étions au courant, ainsi que la famille de Simon, il va s'en dire beaucoup plus ouverte que la notre, mais je ne voulais pas gâcher leur enthousiasme ce soir.

— Ce n'est pas grave. Maintenant que tu es là, il n'y a pas une minute à perdre, renchérit Adam à la suite de quoi il héla un serveur.

Il lui demanda de nous faire apporter une seconde assiette de tapas ainsi que leur meilleur champagne A.O.C, un cru Millésimé Don Pérignon annoncé à la carte à deux cent soixante euros. Quand Adam aimait, il ne comptait pas, et ce soir, il n'avait aucune envie de regarder à deux fois à la dépense.

Nous nous déridâmes autour d'un verre de champagne et l'atmosphère se détendit aussi vite que nous savourions nos tapas et nos bulles de champagne. Sara m'était d'un précieux soutien à chaque question gênante que mon frère me posait. Elle jouait son rôle de bouclier à merveille. Une fois rassasiés en tapas et en boisson, nous profitâmes d'un petit plongeon dans la piscine. L'eau y était bonne. La chanson *Rayos de Sol* de José De Rico résonna, annonçant le début de la seconde partie de soirée.

Les pas de danse salsa s'enchaînèrent jusqu'à l'épuisement total. Cette soirée m'avait autant remonté le moral qu'épuisée, et ce fut à moitié endormie que je parvins à retrouver mon chemin et à

m’allonger dans mon lit. Je me réveillai dans le coltard le plus complet. Le réveil fut des plus difficiles et la journée qui s’ensuivit des plus longues. Je ne pensais qu’à une chose : dormir !

L’autre chose qui occupait une bonne partie de mon esprit, c’était le téléphone portable de Maxime. Je n’avais pas eu le temps de le fouiller de fond en comble, mais après une sieste post-travail, j’y apportai une expertise tenace.

CHAPITRE TREIZE

Mon plan d'action, je l'avais finalement trouvé et je l'avais monté de toutes pièces, de sorte que rien ne puisse relever d'un simple hasard, cette chose sur laquelle on ne pouvait jamais compter quand on en avait besoin et qui venait tout détruire au moment où l'on en avait le moins besoin. Inutile de s'en remettre au hasard, il ne faisait jamais ce que l'on désirait de toute manière. Pour ma part, j'avais même dans l'idée que le sort s'acharnait contre moi.

J'avais pas mal cogité sur ce qui s'était passé, sur la manière dont ce téléphone m'avait sauté furtivement dans les mains et même si l'acte n'était guère glorieux, je ne pouvais le regretter car c'était devenu mon pass d'entrée pour la petite fête intimiste – au sens seulement de la planète people – donnée en l'honneur de l'anniversaire de Spark. S'il y avait un invité dont je ne craignais pas l'absence, c'était bien Maxime, son fils. Il y aurait au moins une tête parmi la foule d'invités qui ne me serait pas inconnue.

J'avais passé à la moulinette son téléphone portable durant des heures, inspectant chacun de ses voyages, mettant à mal sa vie privée, sans égard pour les messages un peu coquin qu'il comportait, ce qui au passage me faisait dire que sa petite amie officielle, prénommée Stéphanie Lacoste, n'allait pas être facile à combattre vu la verve avec laquelle elle s'adressait à son compagnon dans des textos parfois un peu crus. Il y avait de quoi écrire un roman porno, avec tout ça. Enfin, à condition d'ôter tous les messages qui s'incrustaient entre ces derniers, qui étaient de l'ordre d'une dizaine par jour et qui répétaient toujours la même chose : « Je t'aime. Tu me manques ». Avait-elle si peu confiance en elle pour écrire cela à longueur de journée ? Comme si répéter inlassablement ces mots pouvait accroître les sentiments du destinataire. D'ailleurs, j'avais remarqué que Maxime ne se donnait même pas la peine de répondre à tous ses messages, se contentant parfois dans un élan de bonté, de la réponse concise, évasive et célèbre : « moi aussi ».

Ce message qui voulait tout et rien dire en même temps. Il se cachait toujours beaucoup d'ambiguïté derrière le « moi aussi ». Il servait autant à ceux qui se montraient sincères qu'à ceux qui ne voulaient pas avouer la superficialité de leurs sentiments mais refusaient de mentir sciemment. De la sorte, on ne s'engageait pas trop avec un « moi aussi ». On ne faisait que suivre l'autre dans son

délire frénétique de construction d'un avenir commun, jusqu'à ce que le bon moment se présente pour fuir, ni vu, ni connu.

Pour tout dire, il y avait un nombre impressionnant de contacts dans le répertoire de son téléphone portable, un réseau social et professionnel remarquable. Maxime Spark avait de nombreuses cordes à son arc. J'avais pu repérer dans ses listes d'appels les personnes qu'il contactait plus fréquemment que les autres et je ne m'étais d'ailleurs pas privée pour taper leurs noms dans un moteur de recherche et découvrir à qui j'avais à faire. Parmi ses appels fréquents, il y avait son avocat, d'autres producteurs bien sûr, sa décoratrice d'intérieur, des studios d'enregistrement, des musiciens, et sa chère et tendre qui au vu des rumeurs qui circulaient sur internet, l'était bel et bien mais de manière plutôt cyclique. Ils semblaient être les champions olympiques toutes catégories de la séparation éclair.

Stéphanie Lacoste était mannequin à ses heures perdues et ayant un peu perdu de sa prestance et de sa plastique avec ses trente ans bien tassés, les podiums semblaient la bouder de même que les magazines de mode et les publicistes. Elle s'était alors rabattue sur la peinture, à ce qu'en disaient certains sites web. J'étais curieuse de savoir ce qu'elle pouvait bien peindre. Enfin, toutes les pages internet qui faisaient allusion au couple semblaient s'accorder sur la folle passion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre et l'impossibilité qu'après une dispute ils ne parviennent à se réconcilier. Quel journaliste pouvait sortir des âneries pareilles ? Bon d'accord, cela faisait six ans selon mes sources qu'ils se connaissaient et vivaient une romance épique, mais si l'on déduisait le temps qu'avaient duré leurs nombreuses séparations, j'étais certaine qu'on pouvait réduire cette durée à trois ans, or j'avais entendu certains psy argumenter que l'amour était un processus de courte durée, de trois ans pour ainsi dire. Ils étaient donc proches de la fin, ces deux-là, et Maxime ne tarderait pas à se réveiller un beau matin complètement insensible à l'excitation amoureuse que produisait auparavant en lui sa partenaire. Ses zones neuronales seraient libérées et il serait tout prêt à tourner la page.

J'avouais n'être pas réfractaire à cette idée et pourquoi aurais-je dû l'être ? J'étais dorénavant au fait de ce qui m'attendait. Je ne savais pas encore à quelle sauce je m'apprêtais à être mangée en me risquant à débarquer à cette fête, mais j'avais mon ticket d'entrée. Une petite usurpation d'identité ne pouvait pas m'être fatale, j'avais retenu le nom d'une cousine éloignée à ce qu'avait pu m'en dire internet, et il ne me restait plus qu'à découvrir si cela suffirait à m'ouvrir la porte d'entrée.

Je n'allais d'ailleurs pas tarder à le savoir car, vêtue en accord avec les circonstances d'une robe noire en dentelle légèrement décolletée et moulante, je tournai le volant pour emprunter le chemin menant à l'entrée de l'immense propriété où devaient avoir lieu les réjouissances mondaines. J'avais choisi cette tenue parce qu'elle m'était apparue comme étant une réplique d'une robe signée d'Alexander Mc Queen et portée par la Duchesse de Cambridge, alias Kate Middleton... Certes, celle-ci était une médiocre réplique, mais il me fallait donner le change ce soir. J'étais bien obligée de jouer le jeu.

Une bonne partie du gratin devait être présente. À mes yeux, cela ne représentait que la partie haute, celle qui est toujours bâtie uniquement sur les apparences, de sorte qu'elle ne présente que peu d'intérêt à la découverte. Les codes et les manières étaient stéréotypés au possible. Le naturel n'existait pas, même l'argent paraissait avoir une odeur, entouré d'eux tous : celle du fumier. Heureusement, il restait quelques perles bien cachées parmi eux et c'était là-dessus qu'il me fallait

tout miser.

Deux gardes se trouvaient devant l'entrée de la propriété, vêtus en costume-cravate, lunettes de soleil noires et oreillettes dans les oreilles. Une parfaite réplique d'un body guard. L'un d'eux me fit signe de m'arrêter, comme si je pouvais avoir vraiment une autre alternative face à l'immense portail de la propriété. Il s'approcha de la vitre et j'en conclus que j'étais dans l'obligation de la baisser. Il se pencha alors vers moi, me scruta quelques secondes et je sentis son regard vaguer dans l'habitacle de la voiture comme pour s'assurer que je n'étais pas une terroriste.

— Votre nom ?

Visiblement, les formules de politesse ne semblaient pas faire partie intégrante de sa mission de protection. La tension monta d'un cran. Allait-il s'apercevoir de quoi que ce soit, allais-je me faire griller, là, à seulement quelques mètres du but ?

Je pris une grande inspiration pour éviter à mes pauvres joues de prendre une teinte rosée et d'éveiller ainsi la curiosité du pitbull qui m'observait minutieusement, avant de formuler ma réponse pré-élaborée depuis quelques jours avec soin :

— Émilie Barcens, balançai-je sans vergogne.

— Veuillez patienter quelques minutes, dit-il avant de s'éloigner.

Je le regardai avec inquiétude tenir l'oreillette de sa main droite et discuter avec un interlocuteur mystère. Se doutait-il de quelque chose ? En même temps, j'avoue que la tentative était osée. Si la vraie Émilie était déjà présente, alors je n'avais aucune chance de parvenir à fouler la pelouse de cette luxueuse propriété ou pire encore, si le visage de la demoiselle était connu de cet affreux énergumène, j'étais foutue !

Mais ce n'était qu'une cousine éloignée, et qui dit éloignée, dit que les rencontres ne devaient pas vraiment faire partie du quotidien. Sans compter que la jolie Émilie Barcens devait très certainement être en train de fouler le sol américain en ce moment même, selon certaines sources que j'avais pu consulter. Alors, il n'y avait que très peu de chance qu'elle puisse faire acte de présence ce soir mais, comme je n'étais pas connue pour être chanceuse, je patientai en essayant nerveusement d'arracher quelques peaux mortes sur le côté de mes ongles. Je le vis revenir et hésitai déjà à faire marche arrière. Il se baissa.

— Allez-y, dit-il en procédant à l'ouverture des grilles.

J'étais prête à crier de joie mais je parvins à contenir mes cris d'excitation pour ne pas attirer une fois de plus l'attention sur moi. Je passai la première et m'engouffrai dans l'enceinte de cette villa aux allures de château. Une masse compacte de voitures s'accumulait au fond de la propriété. Je la rejoignis et disposai ma Mini au côté d'une Porsche Carrera rouge.

Je descendis de la voiture et en fit le tour pour ouvrir le coffre. À l'intérieur, j'y avais soigneusement plié la veste de Maxime. Celle qu'il m'avait délicatement posée sur les épaules, ce

premier soir où j'avais fait sa connaissance dans les toilettes des hommes. Pourquoi l'avais-je embarquée avec moi dans cette soirée ? Eh bien, parce qu'elle faisait partie intégrante de mon plan final. Il fallait terminer la soirée en apothéose. Ainsi, je ne lui laissais aucune chance de m'ignorer. J'avais tout prévu et cela dans les moindre détails. Mon plan était parfaitement coordonné et son exécution débutait dès maintenant. Il n'y avait aucune minute à perdre.

La veste suspendue à mon avant-bras, je me dirigeai vers l'arrière de la propriété. Je n'étais pas étonnée d'y retrouver déjà une foule plantée dans l'immense jardin qui revêtait des airs de golden party élyséenne. La plupart des dames étaient odieusement coiffées de ces chapeaux que l'on ne voyait habituellement qu'à la cour d'Angleterre. Tous semblaient sortir d'un autre monde et je parvins non sans mal à distinguer parmi tous ces invités de haut rang, le maître de maison en grande discussion avec un petit groupe d'hommes et de femmes du beau monde. Son épouse était à ses côtés.

Je fis le tour du jardin, observant de loin chacun des invités auxquels je n'avais aucune envie de me mêler. Pour l'instant, l'heure n'était pas à se faire remarquer. Je devais me faire la plus discrète possible si je voulais que mon plan se déroule sans accrocs. Je m'inquiétais tout de même de ne pas voir Maxime. Il ne pouvait pas décemment zapper l'anniversaire de son cher et tendre père, tout de même. Je ne sais pas pourquoi, cela me mit d'un coup de mauvaise humeur. Mais la vue de cette chère Irina me remonta le moral.

Elle était splendide dans sa robe en mousseline rouge et, tel un rapace, je ne la quittai pas des yeux. Elle était mon premier cheval de bataille ce soir et je devais commencer par la travailler au corps. Je vous rassure, je n'avais aucune idée macabre derrière la tête, seulement l'intention de l'écarter du devant de la scène, juste pour quelques minutes. Rien qui ne puisse vraiment me faire avoir mauvaise conscience. Elle avait l'habitude d'être au centre de l'attention et comme une fois n'était pas coutume, elle allait devoir bon gré, mal gré céder sa place. Comme je le prévoyais, cela risquait d'être de force.

Je me rapprochai de ma proie qui bavardait longuement avec un jeune homme au physique plutôt agréable, me glissai à leur côté pour être aux premières loges de la conversation, faisant mine d'être très intéressée par une coupe de champagne rosée. Je ne me détournai pas, trop inquiète à l'idée qu'elle voit mon visage, car même si je n'avais pas marqué les esprits la première fois que nous nous étions trouvées dans une même pièce, il restait tout de même une infime chance qu'elle puisse parvenir à m'identifier comme la ratée de service que j'avais été, pour en arriver à la conclusion que je m'étais certainement auto invitée chez son producteur bien aimé.

Leur conversation tournait exclusivement autour des prochaines apparitions de la chanteuse à succès qu'elle était en train de devenir vu les ventes fulgurantes de son tout nouvel album. Une poule aux œufs d'or, comme certains la qualifiaient dans le milieu. Seulement certains n'avaient pas intégré dans leur esprit que mettre tous les œufs dans le même panier pouvait s'avérer d'une grande dangerosité.

Je la regardai minauder et avaler avec finesse le breuvage que son verre contenait. Par miracle, elle le posa sur le rebord d'une table et s'excusa auprès de son ami, prétextant devoir se refaire une beauté dans le seul but de cacher l'effroyable vérité suivante : comme toutes les autres espèces que la terre ait porté en ce monde, elle allait faire pipi. Mais cela aurait été moins glamour de l'avouer

plutôt que jouer la carte de la retouche maquillage, je le concède. En tous cas, une fois disparue et le fils à papa auquel elle s'adressait parti compter fleurette à une autre, je m'approchai furtivement de son verre. Je ne pensais pas que cela aurait été si facile.

Je saisis la petite fiole que j'avais sagement rangée dans mon sac et en déversai le contenu dans la coupe de champagne. Je ne voulais pas l'empoisonner, seulement faire en sorte qu'elle ne puisse pas m'empêcher de la doubler ce soir. Le contenu n'avait rien de bien méchant si l'on considère qu'en temps normal l'utilisation correcte consistait à verser quelques gouttes dans un verre et non pas le contenu entier. J'avais trouvé ce produit sur un site internet. La fabrication était chinoise et la vente en France illégale. Néanmoins, le fait qu'il se retrouve entre mes mains était parfaitement intentionnel. Il s'agissait d'un simple diurétique, une sorte d'aide minceur si vous préférez le terme. J'avais bon espoir qu'une fois le tout avalé, Irina, incommodée par un problème gastrique, serait obligée de camper sur la cuvette des toilettes, ce qui me permettrait ainsi de prendre sans gêne sa place.

Je laissai le verre à sa place et décidai de me rendre à l'intérieur de la villa, dans le salon pour être plus précise. Là, une employée de maison me proposa de me décharger de mon sac et de la veste de costume que je tenais encore fermement en main. Je ne me fis pas prier.

Une fois les bras libres, je pris l'initiative de faire le tour du salon mais je n'y trouvai pas non plus celui que je cherchais, alors je retournai à l'extérieur. La luminosité commençait à faire défaut et la villa, toute éclairée, s'était parée de mille lumières. Je retournais vers le lieu de mon crime pour voir si mon plan avait fonctionné et, forcée de constater que non car le verre était toujours plein et n'avait pas bougé d'un millimètre, je fus contrainte de trouver un plan B. Si mademoiselle n'avait pas l'intention de porter à nouveau ce verre entre ses mains, alors j'allais le lui mettre moi-même. Je ne savais pas encore comment j'allais pouvoir la contraindre à avaler le contenu. Le cri de la victoire était loin mais je n'allais pas déjà baisser les bras.

Je me dirigeai à nouveau vers l'intérieur de la villa à la recherche d'Irina, mais lorsque j'aperçus un couple d'amoureux en sortir bras dessus, bras dessous, tout sourire, je dus bifurquer. Du coin de l'œil, j'avais évidemment remarqué qu'il s'agissait de Maxime et de sa Stéphanie. Je croisai quelques secondes son regard et je crus y lire de l'étonnement. Il sembla se figer un instant alors que sa dulcinée lui dévorait le cou. Quant à moi, apeurée qu'en m'ayant remarquée il fiche tout par terre, je m'étais terrée dans un coin à l'abri de tous les regards. Je crus m'évanouir lorsqu'un serveur me surprit et me demanda si j'allais bien. Je lui confirmai que tout allait pour le mieux et fis lentement demi-tour, et lorsque j'aperçus leurs silhouettes, près d'un immense noyer au fond du jardin, je fus soulagée. Je m'empressai de regagner l'intérieur avec le verre, objet de mon plan machiavélique.

Je n'eus pas de mal à retrouver ma proie et à m'en approcher. Je ne cessai de me répéter intérieurement que je pouvais le faire. J'avais assez de cran maintenant pour aller jusqu'au bout sans jamais sourciller. Elle me tourna le dos et le miracle que j'espérais se produisit sans même que je n'aie eu à faire la moindre prière pour cela. Elle posa le verre qu'elle avait dans les mains sur la table basse juste à côté d'elle. Je le subtilisai et déposai celui que je gardais précieusement en main depuis quelque secondes.

Lorsque je la vis le saisir, je jubilai intérieurement. Et lorsqu'elle le porta à ses lèvres et en avala

le contenu, je crus que j'allais exploser de joie devant tout le monde. Je m'éloignai rapidement de cette dernière à reculons. Cependant, lorsque j'aperçus Maxime dehors passer en revue le jardin et regarder par la fenêtre, je pressai le pas et demandai à une employée de maison le chemin des toilettes. Le meilleur endroit pour ne pas risquer d'être retrouvée.

Je restai de longues minutes enfermée dans les WC, à guetter les allées et venues. Puis, lorsque plus personne ne fit son entrée dans ces dernières, je compris que le moment le plus important de la soirée était venu alors je m'en échappai et regagnai le jardin où Jean Philippe Spark donnait un petit discours pour remercier tous les invités d'être venus et de s'être montrés généreux. Il finit par remercier sa sublime femme qui lui souffla un baiser. Il la couvrit de compliments devant la foule entière. Il n'eut pas un mot pour son fils, qui d'ailleurs m'était invisible. Il conclut en souhaitant à tous une bonne soirée et remercia sa nouvelle pouliche Irina pour son talent hors du commun, qu'elle allait s'apprêter à nous faire partager.

Cependant lorsqu'il l'appela à maintes reprises et qu'elle ne se manifesta pas, éveillant la curiosité de tous sur cette absence remarquée, je ris intérieurement. Embarrassé, Spark décida de faire patienter tout le monde en les invitant finalement à déguster le dessert avant d'écouter la voix enchanteresse d'Irina. Je le vis quitter le micro planté devant la piscine et questionner quelques employés de maison, sûrement pour savoir où était passée sa chanteuse phare. Il pénétra ensuite dans la maison où des employés sortaient à tour de rôle pour emmener aux invités d'immenses gâteaux. C'était un véritable branle-bas de combat. Les invités semblaient stupéfaits par tous ces mets.

Je lissai ma robe, satisfaite de mon ingéniosité. J'avais gagné la partie. Je saisis un verre de champagne et l'avalai d'une traite. Lorsque j'aperçus Maxime dans le jardin venir à ma rencontre, je me précipitai vers le micro. Il se figea d'effroi alors que je le saisissais à pleine main. Je m'éclaircis la voix et provoquai un silence quasi immédiat parmi la foule des invités, qui m'observaient comme une bête curieuse. Je pris mon courage à deux mains alors que Monsieur Spark réapparut dans le jardin en compagnie d'Irina, blanche comme un linge. Il s'arrêta net à l'entrée de la villa, ne comprenant pas ce qu'il se passait. Cela n'aurait pas pu mieux se dérouler.

— Bonsoir ! Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous importuner très longtemps. Cependant, je ne peux résister à l'envie de souhaiter un bon anniversaire à Monsieur Spark en chanson. J'espère que vous ne m'en voudrez pas pour ce petit aparté, conclus-je.

Chanter a capela étais un stress supplémentaire mais je me jetai à l'eau sans hésitation. J'avais choisis une chanson de Francis Cabrel, « je t'aimais, je t'aime, je t'aimerais ». Je saisis le micro dans mes mains dès les premiers mots prononcés et ne pus me résoudre à quitter des yeux Maxime, alors que sa petite amie avait sa tête couchée sur son épaule. Certains couples se mirent à danser un slow. L'émotion était au rendez-vous. C'était une de mes chansons préférées depuis toute petite, les paroles étaient tellement belles et sincères qu'elles ne pouvaient laisser de marbre.

Les guitaristes d'Irina étaient derrière moi et prirent le relais pour m'accompagner. L'instant était magique, j'avais l'impression de graviter dans la stratosphère, bercée au creux d'un nuage. J'étais aux anges. J'avais réussi ! Pour la première fois que je planifiais quelque chose, j'avais obtenu ce que je voulais.

Je jetai un œil à Spark qui avait les yeux écarquillés de surprise, aux côtés d'une Irina contrite par ses maux de ventre et qui faillit même vomir de peu sur les chaussures du célèbre producteur. Un moment d'extase, qui dura jusqu'aux dernières paroles de la chanson. Tout le monde tourna alors son attention dans ma direction. Je conclus cet instant en souhaitant un joyeux anniversaire à Spark et filai à tout allure à l'intérieur de la maison pour y retrouver mes affaires, tout en prenant soin d'éviter de passer près de Maxime et de sa chère Stéphanie. Je réclamai mes affaires à une employée de maison. Lorsqu'elle me tendit la veste, je lui tendis à nouveau.

— Ce n'est pas la mienne mais celle de Maxime Spark, vous pouvez lui rendre pour moi, s'il vous plaît ? lui demandai-je.

— Bien sûr. Comptez sur moi Mademoiselle, acquiesça la servante.

Je pris mon sac et fis le tour de la villa pour retrouver ma voiture. Je fouillai mon sac à la recherche de mes clés de et lorsque je les eus trouvées, je déverrouillai les portières. Les feux clignotèrent mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la porte avant qu'une main atterrit sur mon épaule. Je me retournai, me doutant déjà d'où pouvait provenir cette main, et lui fis face. Il était là, planté devant moi dans son sublime costume-cravate. Ses traits étaient tirés.

— Tu t'immisces souvent dans les soirées privées sans y être invitée ? demanda-t-il.

— La preuve, dis-je.

— Tu t'es plutôt pas mal débrouillée, cette fois-ci.

— Plutôt ? m'offusquai-je.

— Si l'on considère le fait que tu ne chantais pas faux, le terme « plutôt » est le bienvenu. Tu aurais pu faire mieux, je pense. Qu'est-ce que tu cherchais en venant ici ?

— Je ne sais pas, mais mon petit doigt me dit que tu as une idée, le provoquai-je.

— Je pense que tu es une opportuniste. Je commence à trouver cela étrange que tu sois toujours sur ma route…

— Je ne sais pas ce que tu vas imaginer ! m'agaçai-je.

— Je ne m'imagine rien, je constate, trancha-t-il.

— N'as-tu pas pensé que c'était toi qui te trouvais toujours en travers de la mienne ?

— Non et je te soupçonne d'avoir une idée derrière la tête !

— Laquelle ? demandai-je, intriguée.

— Je ne sais pas, mais si c'est ce que je pense, laisse-moi te dire que tu perds ton temps !

— Alors tu devrais arrêter de te faire des idées car elles ne tiennent vraiment pas la route. Sur ce, moi aussi j'étais contente de te revoir ! Bonne soirée, dis-je ouvrant enfin la portière de ma Mini.

— Attends ! dit-il en la retenant pour m'empêcher de la refermer.

— Oui ?

— Tu n'aurais pas quelque chose à me rendre ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, mentis-je.

— Ah non, vraiment ? s'étonna-t-il.

— Non, réaffirmai-je sèchement.

— Je te rencontre pour la première fois à cette soirée de charité, puis tu te jettes littéralement sous les roues de ma voiture. Maintenant, tu t'introduis chez mon père en te faisant passer pour une cousine. Ne me prends pas pour un idiot ! Tu te doutais bien que tu ne passerais pas inaperçue. Je n'ai pas voulu faire de scandale, c'est la seule raison pour laquelle je n'ai pas ordonné aux gardes de te mettre dehors mais la prochaine fois, je ne serais pas aussi tendre, me prévint-il.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, me vexai-je.

— Très bien, conclut-il en refermant la porte, me tournant le dos pour se diriger vers la propriété.

Non mais quel abruti de première classe, celui-là ! Il se prenait pour qui, pour me parler sur ce ton ? Qu'il aille au diable ! Je déglutis amèrement en repensant au petit mot que j'avais laissé dans sa veste. C'était foutu, il n'aurait plus le moindre doute sur mes intentions maintenant. J'aurais peut-être dû attendre. J'avais certainement grillé une étape trop vite mais il était trop tard pour faire marche arrière. J'avais orchestré et manœuvré les opérations au millimètre près, mais le bougre n'était pas fou. Il m'avait vue venir et cela était prévisible. Mais malgré tout, rien n'était perdu. Je comptais bien le travailler au corps autant que je le pourrais. S'il fallait atteindre le fils pour toucher le père, je n'aurais aucun scrupule à le faire. Il avait en plus pour lui un physique avantageux. Pour dire vrai, il était à tomber à la renverse. Je ne pouvais m'empêcher d'apprécier la douceur de son physique.

J'éclipsai néanmoins tout net de mes pensées la volupté de ses merveilleux traits, de tous ses charmants attraits pour me concentrer de nouveau sur le but ultime de ma mission, le nec plus ultra de toutes les opportunistes en quête de reconnaissance rapide et fulgurante : le jeu dangereux de la séduction. Tout n'était pas perdu. Il avait peut-être vu juste dans mes intentions, mais j'étais bien placée pour savoir que les sentiments et les attirances physiques peuvent faire basculer bien des situations compromises par avance. Le jeu n'en devenait que plus amusant. Un peu de d'amusement ne pouvait pas faire de mal.

Puisque le chant ne semblait pas être suffisant pour parvenir par la manière honnête à obtenir ce que je désirais depuis quelques années déjà, alors il me fallait y mettre les formes nécessaires et heureusement pour moi, mère nature m'en avait dotée de généreuses. Certes, j'étais peut-être loin de réaliser mon « self man made » mais tant pis, je n'étais pas de celles qui avaient les épaules assez

solides pour tracer leur route à la force de leur volonté, du travail et du courage. Non, moi il me fallait tricher, tromper, manipuler et usurper. Toute vilaine manipulatrice que j'étais, je n'en ressentis aucune gêne même si je ne pouvais évidemment pas prétendre à la face du monde être fière de ce que je faisais.

Pour ma défense, je plaiderais simplement que cela faisait une éternité que j'avais arrêté de courir après mon bonheur en recherchant inutilement ce que l'on nomme amour. Il était maintenant parfaitement clair dans mon esprit que c'était trop rare et compliqué à trouver, tout autant qu'à gérer, alors mieux valait se concentrer à nouveau sur un plan plus abordable, et le mien tel que je l'avais échafaudé ne manquait pas pour ainsi dire de possibilités de réalisation. Les rebondissements étaient légion. Je n'avais pas prévu ce qui venait de se passer et pourtant je commençais même à apprécier tout le burlesque de cette situation, me réjouissant d'être capable de monter une telle supercherie.

Seulement, j'espérais ne pas oublier trop vite que parfois certains finissaient par se laisser prendre à leur propre piège. C'était pour cela que je m'étais conditionnée mentalement à ne pas tomber dans le panneau à mon tour. Je n'étais pas une midinette en quête du parfait étalon à monter. Je travaillais juste à la concrétisation de mon désir le plus intense : vivre exclusivement et pleinement de ma passion. Je voulais savourer chaque seconde de ma vie, avoir enfin l'impression de faire ce pourquoi ma mère m'avait mise au monde. Et rien ni personne ne pourrait faire obstacle à l'assouvissement de mon désir.

Rien ni personne, me répétai-je inlassablement alors que je démarrai le moteur et quittai la propriété pour dévaler en sens inverse les routes escarpées qui m'avaient permis d'y arriver.

Il restait encore une petite chance que Maxime change d'opinion. D'accord, la deuxième phase de mon plan, celle qui devait se poursuivre après la fête d'anniversaire, était déjà mise à mal mais même s'il passait à côté de mon mot, je ne comptais pas le laisser filer entre mes doigts aussi facilement.

Je ne savais pas encore ce que je ferais dans l'éventualité où il ne rentrerait pas dans le jeu, mais abandonner ne faisait pas partie de mes prérogatives. Si je devais une fois de plus me jeter sous ses roues, alors je n'hésiterais pas. D'une manière ou d'une autre, il allait voir de quel bois je me chauffais, que derrière la carrosserie un peu froide que je présentais se cachait une chaleur sans faille, prête à être partagée. Si je devais le poursuivre durant des heures, alors je le ferais, quoi que cela puisse m'en coûter.

CHAPITRE 14

Je me souvenais encore du soin avec lequel j'avais rédigé, sur la carte de visite vierge, cette simple phrase : « Rendez-vous demain soir, 19h, au Longchamp Palace ». Le message était on ne peut plus clair. Allait-il se risquer à venir ? Je commençai à en douter, alors que j'étais accoudée tristement au bar, une *1664* à la main, à attendre depuis plus de trente minutes qu'il veuille bien faire acte de présence. Chaque fois qu'un Q7 passait devant le bar, un espoir naissait en moi avant de mourir tout aussi subitement dès lors que j'avais constaté que le véhicule en question ne faisait que poursuivre son chemin. En outre, à chaque fois, le conducteur n'avait rien à voir avec celui que j'attendais depuis beaucoup trop longtemps d'ailleurs pour qu'il finisse par se passer quoi qui aurait présenté le moindre signe d'intérêt ce soir.

Il n'était plus question d'un retard mais d'un énorme lapin, que je venais de me prendre en pleine face sans le moindre ménagement. Je l'avais bien cherché, en même temps. On ne pouvait pas faire les louanges de la délicatesse de mes manières. Pourtant, j'aurais cru que cela l'aurait suffisamment intrigué pour qu'il fasse le choix de venir. Impossible qu'il n'ait pas eu le message. Il fallait qu'il soit idiot pour ne pas avoir compris mes sous-entendus lorsque j'avais évoqué sa veste, sans compter que j'avais expressément demandé à l'employée de maison de lui remettre en main propre cette dernière. Cela faisait beaucoup trop de points soulevés pour qu'il ait pu passer à côté de mon invitation sans que cela ne soit le résultat de son propre fait.

Je finis ma bière lentement, d'une telle lenteur qu'elle avait perdu toute sa fraîcheur lorsque je parvins à en avaler les dernières gouttes. J'aurais très bien pu en commander une nouvelle mais lorsque je réalisai que cela faisait plus d'une heure que j'étais assise comme une idiote devant ce bar, à siphonner désespérément des bières, je compris que je devais me résoudre à rentrer chez moi, penaude. Je glissai de mon tabouret et laissai un billet sur le bar pour payer mes consommations.

Je sortis sans prendre la peine de récupérer ma monnaie. Je fouillai dans mon sac à la recherche de mes clés de voiture et provoquai l'ouverture automatique de toutes les portières. Les trois bières que j'avais avalées m'avaient éreintée. Ma vue s'était parée d'un léger voile blanc mais je n'étais pas ivre pour autant. Je glissai la clé de la voiture dans le contact mais lorsque je la tournai, je réalisai

que cette soirée galère n'était pas prête de se terminer.

Ma Mini ne démarrait pas. J'avais beau tourner et retourner la clé dans tous les sens, le moteur ne produisait que de légers soubresauts, bien décidé à mon plus grand désespoir à ne pas se mettre en marche. Cette soirée avait tout pour remporter la palme d'or de la soirée la plus décevante de l'année !

Désabusée, je posai durant dix secondes mon front sur le volant, espérant qu'un miracle se produise, que la magie introuvable de ce début de soirée réapparaisse afin de m'apporter une idée de génie qui me permettrait de me tirer de ce mauvais pas et de rentrer chez moi sans avoir à avancer de ma poche le moindre frais de réparation. Lorsque je relevai la tête, bien obligée de me rendre à l'évidence que je n'avais d'autre choix que de faire appel au talent d'un mécanicien, mon regard fut happé par une petite carte déposée malicieusement sous l'essuie glace de mon pare-brise.

Curieuse, j'ouvris la potière et descendis de la voiture, laissant la porte côté conducteur ouverte dans le but de m'en afin d'en prendre entière connaissance. Aucune chance que je sois victime d'un kart jacking, le voleur ne pourrait de toute manière pas aller plus loin qu'une simple tentative infructueuse. Intriguée, je la portai à mon regard. Je ne connaissais pas cette écriture mais dès que je lus cette phrase, je devinai de quelle main elle était.

Il avait écrit à l'encre noire : « Attention à ne pas se faire prendre à son propre piège. Alors qu'est-ce que cela fait d'avoir le sentiment d'être prise pour une idiote ? Maintenant, c'est moi qui fixe les règles du jeu... ». Quelle ordure ! Évidemment ! Le coup de la panne, ça ne pouvait venir que de lui ! Le moins que l'on puisse dire, c'était que je ne m'attendais pas à une telle entourloupe. Il était beaucoup plus malin que ce qu'il paraissait. Et voilà comment je me retrouvais comme une belle idiote devant une voiture hors d'état de rouler. J'étais allée un peu trop loin et sa réaction démesurée en était la preuve. Je l'avais irrité et maintenant, je comprenais que son mot était le signe qu'il ne se laisserait pas prendre à l'hameçon aussi facilement. Il n'était pas un poisson d'eau douce mais d'eau de mer : vif et rapide. En attendant, c'était moi la poire dans cette histoire, debout avec cette carte en main.

Je la déchirai en tellement de morceaux qu'elle finit sur la chaussée en confettis, puis je me redirigeai vers la voiture pour attraper mon sac et en sortir mon téléphone portable. Debout à côté de la voiture, je tentai de trouver sur le site des pages jaunes le numéro d'un garagiste. J'entendis les bips significatifs de l'envoi de mon appel.

Au bout de la deuxième sonnerie, je perçus le bruit d'une voiture qui me frôla et à la troisième sonnerie, lorsque je remarquai que le véhicule s'était arrêté tout près de moi, je détournai alors le regard dans sa direction. La vitre côté passager amorça une descente, me laissant le champ libre afin d'identifier son conducteur. Ce fut à ce même moment que mon interlocuteur se décida à répondre à mon appel.

— Garage Demures et Fils, que puis-je faire pour vous ?… Allô ? Allô ?... Vous m'entendez ?... Al…

Je raccrochai le téléphone alors que Maxime me dévisageait, l'air satisfait de son petit effet.

— Monte ! m'ordonna-t-il.

Je ne bougeai pas d'un millimètre, croisai les bras, trop contrariée par sa petite machination ridicule pour avoir l'envie de lui répondre quoi que ce soit. Je le fusillai du regard. Pour ainsi dire, j'avais deux mitraillettes à la place des yeux et si elles avaient été chargées à l'heure qu'il était, il serait déjà en train d'agoniser la tête sur le volant. Mais il faut dire qu'il était protégé par l'épaisse paire de lunettes de soleil qu'il arborait fièrement.

— Monte ! répéta-il, cette fois-ci plus sèchement que la première.

— Non ! protestai-je.

— Je crois que tu n'as pas vraiment le choix, si tu veux pouvoir rentrer chez toi, sourit-il de manière espiègle.

— Le coup de la panne, bien sûr ! Bravo ! Quelle brillante idée ! le houspillai-je.

— Je n'aime pas quand on me force la main, répliqua-t-il.

— Alors tu te venges en sabotant ma voiture ? Quelle classe ! me moquai-je.

— J'ai seulement pris les devants. Je ne vois pas ce qui te dérange dans ma façon de faire, elle est identique à la tienne.

— Tu as décidé de prendre les devants en t'attaquant à ma voiture ? C'est quoi ton problème au juste ? Si tu veux mon avis, tu devrais consulter un psy ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez toi !

— Ne t'inquiète pas pour ta voiture, elle n'a pas grand-chose, c'est juste la batterie. D'ici qu'on soit revenus, je peux t'assurer qu'elle sera à nouveau en état de marche. Alors, tu te décides ?

— Comment peux-tu en être certain ?

— On t'a déjà dit que tu étais pénible ?

— Des millions de fois et je le suis encore plus lorsque je n'obtiens pas les réponses à mes questions, arguai-je.

— Très bien, tu veux une réponse ?

Je hochai la tête, bien décidée à le faire tourner en bourrique tant qu'il n'aurait pas apporté de réponse et proféré des excuses acceptables. J'entendais par le terme « excuses acceptables » qu'il se mette carrément à plat ventre devant mes pieds. Mais cela aurait été un trop beau rêve.

— Je te promets que lorsque tu retrouveras ta voiture, elle sera comme neuve, dit-il.

— Je ne te connais pas ! Je ne sais pas ce que valent tes promesses ! Qu'est-ce qui me dit que ce

n'est pas que du vent ?

— Allez, monte maintenant ! Tu voulais me parler, non ? Alors si tu le veux encore, tu as tout intérêt à monter dans cette voiture reprit-il alors qu'un Kangoo vert se dirigeait vers nous.

Le feu tricolore passa au vert. Le Kangoo s'arrêta puis klaxonna rageusement.

— Très bien, puisque tu ne veux pas venir, je te laisse ici ! Bon courage avec ta voiture, dit-il relevant la vitre côté passager avant de passer la première.

Il roula au pas et malgré tout l'énervement qu'il m'avait procuré, je ne pouvais pas me résoudre à laisser passer cette occasion, même si la manière dont celle-ci se présentait n'était pas du tout de mon goût. J'étais prise de court mais bien obligée de composer avec la survenance des évènements. Je claquai la portière du véhicule et courus derrière le Q7, le suppliant de s'arrêter. Je vis les feux stop arrière s'enclencher et le Q7 s'arrêter, puis une fois la poignée de la portière à porter de main, je la saisis pour l'ouvrir et finis par me hisser péniblement sur le siège passager.

Maxime ne dit rien, aucun sourire niais pour afficher sa victoire, aucun mot pour me faire regretter ce que je venais de faire. Il conduisit simplement, sans même avoir conscience qu'il abritait un passager dans son véhicule. Où allions-nous ? Il ne semblait pas pressé de me le dire et vu le nombre de petites rues qu'il empruntait cela ne me laissait aucun indice pour le deviner. Je passai les cinq premières minutes du voyage à regarder la route par la fenêtre. Le silence devenait pesant alors, sans y avoir été invitée, j'entrepris d'allumer l'autoradio à la recherche d'une station potable. Je trouvai mon bonheur sur une station locale qui diffusait un morceau déjà bien entamé du groupe américain connu sous le nom de Gossip : *Move in the right direction.* Maxime me regarda du coin de l'œil, sans réagir et d'humeur peste, j'augmentai le son de manière à ce que la chanson résonne dans l'habitacle spacieux de la voiture. Cela sembla l'incommoder et le poussa à sortir de sa raideur statutaire, à ma plus grande satisfaction, car il tendit le bras en direction de l'autoradio pour diminuer légèrement le son avant de détourner son regard inquisiteur sur moi :

— Je ne te pensais pas du tout fan de ce genre de musique, lança-t-il.

— Pourquoi ?

— Eh bien parce que toi, comparée à l'énergique Beth Dito, c'est comme comparer le jour et la nuit. Elle vit ce qu'elle chante, elle s'accapare la scène, elle la dévore à pleine dents, elle donne tout ce qu'elle a à son public alors que toi, tu chantes d'une manière intimiste, enfermée dans ta bulle. On a presque le sentiment de déranger quand on t'écoute. C'est très perturbant.

Eh bien, il n'y allait pas avec le dos de la cuillère ! Il avait carrément saisi une louche pour aplatir toutes mes convictions concernant mon talent musical. La critique était sévère et dure à digérer.

— Ce que je veux dire, c'est que tu as beaucoup de travail à faire sur toi-même avant d'atteindre un niveau comparable au sien, reprit-il, gêné par la dureté de ses propos dont il venait certainement de prendre conscience.

— Pas la peine de te fatiguer, j'ai compris, répliquai-je, heurtée par ses propos.

— Non, tu ne comprends pas et c'est ça qui t'empêche de d'avancer ! Tant que tu n'auras pas compris pourquoi tu chantes et qu'est-ce que cela implique, tu ne pourras pas t'améliorer ! Hier soir durant un instant, il s'est passé quelque chose, mais ce n'était pas suffisant. C'était beaucoup mieux que la première fois mais si tu veux faire carrière, il va falloir faire beaucoup plus que ça, donner tes tripes, sinon tu ne convaincras jamais personne de t'écouter. La sincérité ne s'improvise pas, elle se transmet. On ne cherche pas des acteurs dans le milieu mais des chanteurs, c'est là toute la différence, expliqua-t-il.

— Si je suis aussi mauvaise que cela, alors tu peux m'expliquer ce que je fais ici ? Pourquoi tu es venu ?

— Parce que j'ai écouté ta voix ! Tu as un potentiel incroyable, Camille, il te faut seulement en prendre connaissance et apprendre à l'exploiter de la bonne manière !

— Et ? repris-je.

— Et tu en sauras plus lorsque le moment sera venu, conclut-il.

— Comment tu as fait ?

— Quoi ?

— Pour t'arranger afin de mettre hors d'état de marche ma voiture et pour débarquer au moment même où je sortais du bar ?

— J'ai des yeux et des oreilles partout dans cette ville, sourit-il.

— C'est le patron du bar qui t'a prévenu ?

— C'est un vieil ami, il n'a pas hésité à me rendre ce petit service ni à te distraire pendant qu'un de mes amis s'occupait de ta voiture.

— Donc tu étais dans les parages ? Tu ne trouvais pas plus simple plutôt que de poireauter à deux pâtés de maison de venir discuter dans le bar avec moi et de me dire tout ça de vive voix ?

— Non, il fallait que cela te serve de leçon. Pour ta gouverne, la simplicité ne fait pas partie de mon vocabulaire.

— C'est ce dont j'ai pu m'apercevoir répliquai-je.

— Ce qui signifie en langage commun ?

— Que tu fais partie de ces gens nés sous une bonne étoile qui obtiennent toujours tout ce qu'ils veulent !

— Et toi, tu fais partie des ces gens qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui sont persuadés de toujours avoir raison quelle que soient les circonstances, rétorqua-t-il gravement.

La contrariété exprimée par ses muscles faciaux me fit rire.

— Eh bien au moins, on sait à quoi s'en tenir l'un vis-à-vis de l'autre ! Nous devrions être rassurés, aucun de nous deux n'est parfait, plaisantai-je.

Il sembla se détendre légèrement après ma remarque. Il haussa les épaules avant d'enchérir.

— La franchise est le fondement même de toute relation, quelle qu'elle soit. On dirait qu'on est enfin sur la bonne longueur d'onde tous les deux, se détendit-il.

Il tourna son regard pour croiser le mien un instant, avant qu'il ne divague à nouveau sur le tracé escarpé et sinueux de la route sur laquelle nous nous trouvions, au sud de Marseille. Ce ne fut qu'à cet instant-là, alors que nous nous rapprochions des calanques, que je compris que notre destination était le port de Callelongue. Alors que le Q7 faisait son entrée dans le port, Maxime se gara le long de la route, sur les places de stationnement prévues à cet effet. Le ciel était déjà sombre. Nous étions loin de la nuit noire, mais la faible luminosité naturelle du lieu était contrecarrée par l'éclairage artificiel du port. Maxime arrêta le moteur et détacha sa ceinture. Il ferma sa porte et je descendis à mon tour, les jambes quelque peu engourdies, puis je fis le tour de la voiture pour le rejoindre. Il souleva ses lunettes de soleil pour les laisser sur le sommet de son crâne et admira une minute la beauté du lieu, aussi magique le soir que le jour. J'observai tous ces cabanons. Le coin semblait perdu, loin de la civilisation marseillaise et malgré la vision de délabrement qu'il nous renvoyait, l'endroit donnait envie de s'y installer. Maxime s'éloigna en marchant de long de la route.

— Où vas-tu ?

— Suis-moi et tu le découvriras, dit-il simplement avant de descendre quelques marches.

L'escalier atterrissait sur le quai du port. Je le suivis. Pour dire vrai, je commençais à prendre goût à ce petit jeu de découverte. Ce garçon était surprenant, à la hauteur de mes attentes. Il avait l'art et la manière de créer l'effet de surprise, ce que je n'aurais jamais pensé sous ses dehors de monsieur-qui-se-donne-de-l'importance, au costume parfaitement taillé, cravate millimétrée et toujours la phrase qu'il faut pour faire rire son microcosme petit bourgeois. Il m'avait paru être l'archétype même du type fortuné, qui se sait beau gosse et qui en joue. Non, je m'étais aperçu au fil des heures que j'avais pu passer à ses côtés qu'il ne roulait pas des mécaniques comme les gars des beaux quartiers. Il n'avait pas de côté vulgaire, ni décalé. Il parvenait, pour une raison que je ne m'expliquais pas encore, à me captiver plus qu'il me rebutait et cette idée m'angoissait déjà. Il possédait une prestance et une élégance naturelle. Note à moi-même : il fallait que j'arrête de le dévisager comme cela, sinon il allait finir par s'apercevoir qu'il me déstabilisait. Si je ne voulais pas perdre la partie, je devais au moins garder la face. Tête haute, épaule relevées, je chassai tous les sentiments controversés qu'il m'inspirait et descendis l'escalier en pierres, au pied duquel il m'attendait. La suite de notre aventure ne devait pas être loin et j'avais de bonnes raisons, à la vue de tous ces bateaux, de penser qu'elle serait mouillée. Les deux pieds à quai, il fit deux mètres et se posta devant un bateau de pêche, me faisant signe de l'imiter.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ne se voit pas ? répliqua-t-il, amusé.

— J'ai le mal de mer, dis-je craintive à l'idée de monter dans ce mini bateau.

— Ne fais pas l'enfant ! Bon très bien, puisque tu ne veux pas monter, je m'en vais seul reprit-il en approchant sa main de la corde qui maintenait le bateau attaché au quai.

L'argument fit mouche. C'est alors que je lui tendis la main afin qu'il m'aide à me hisser sur la coque du bateau.

— Tu vois quand tu veux, tu sais prendre de sages décisions, me taquina-t-il.

— Où va-t-on ? Ça tangue beaucoup, quand même. Je te préviens, je ne suis pas bonne nageuse !

— Cela fait un domaine de plus dans lequel tu n'excelles pas. Ça commence à faire beaucoup, s'amusa-t-il à mes dépens.

— Tu prends le risque d'avoir ma mort sur la conscience ?

— Ce n'est pas une idée qui m'est vraiment désagréable, mais nous ne sommes pas là pour ça. Ne t'inquiète pas, nous n'allons faire que quelques mètres seulement. Pour ton information, tu ne risques rien, j'ai passé des heures et des heures à pêcher sur ce bateau et jamais la houle n'est parvenue à le faire chavirer, conclut-il me voyant devenir de plus en plus pâle à mesure que le bateau bougeait.

Il détacha ensuite la corde et prit possession de la barre afin de sortir de ce port miniature pour gagner l'air du grand large méditerranéen. Je n'avais jamais fait beaucoup de bateau dans ma courte existence, mais je compris pourquoi ce moyen de locomotion n'était pas fait pour moi chaque fois que j'éprouvais un haut le cœur.

Une fois le port laissé loin derrière nous, je remarquai qu'il avait ralenti et entrepris de lever les yeux vers l'horizon plutôt que de les laisser braqués sur le sol du bateau. Et j'avais bien fait de le faire car ce que je vis à une vingtaine de mètres me stupéfia. Heureusement que j'avais la bouche fermée, sinon elle serait restée grande ouverte, quitte à avaler quelques insectes nocturnes. Un énorme yacht était immobile, tout éclairé, à quelques mètres devant nous. Maxime, amusé et revigoré certainement par la fraîcheur ambiante qui venait tout juste de s'installer, croisa mon regard :

— Impressionnée ? Je ne t'entends plus, dit-il.

— On va monter là-dessus ? C'est le tien ?

— Non. En revanche, le propriétaire est un très bon ami à moi et si je t'ai fait venir ce soir, c'est pour que tu le rencontres. Il passe ses vacances à parcourir la méditerranée. Il était à La Ciotat cet après-midi et nous avons décidé de nous retrouver ici. Alors qu'en penses-tu ?

— C'est magnifique.

— Tu n'as encore rien vu !

— C'est quel genre de « très bon ami » ? Je veux dire, sur une échelle de zéro à dix, il occupe quelle position ?

— Intéressée ? m'interrogea-t-il, surpris par ma question.

— Pas du tout. C'est juste que j'imagine que des amis comme ça, ça ne doit pas courir les rues.

— On se connaît depuis de nombreuses années et pour ta gouverne, je ne choisis pas mes amis en fonction de la valeur de leurs biens. J'ajouterais à la liste de défaut que j'ai pu établir te concernant que tu es vénale ! plaisanta-t-il.

Seulement moi, je ne plaisantais pas vraiment en disant cela. Un gros poisson était à la mer et celui-ci semblait plus gros encore que Maxime. Je n'étais pas prête d'arrêter d'élargir mon tableau de chasse. Plus on avait de proie et moins on avait de chance de rentrer bredouille.

— Très bien, et moi j'ajouterais à la mienne que tu n'es qu'un vilain rabat-joie, ris-je pour faire diversion et éviter ainsi de me griller à ses yeux.

S'il n'avait pas compris le premier degré de ma réplique, je ne comptais pas lui donner l'occasion de douter de ma sincérité. Il était tout près de moi, une chance en plus de le toucher. Inutile de lui faire peur, sinon il risquait de s'enfuir. J'étais fière de moi. Même si mon plan avait initialement capoté, je devais avouer que le chamboulement était exquis, d'un cran supérieur à ce que je m'étais imaginée. Impensable qu'il se jette de lui-même dans la gueule du loup. J'avais les mâchoires serrées, très peu de chance pour lui de m'échapper maintenant. La seconde étape ? Séduire ma proie pour qu'elle se laisse dépecer sans se débattre. Mon nouveau rôle de mante religieuse me plaisait beaucoup. Je n'avais jamais voulu en arriver à de telles extrémités, mais puisque cela semblait marcher et me rapprocher un peu plus des podiums, pourquoi s'en priver ? Je n'allais pas me plaindre de cette nouvelle empreinte mordante qui se traçait dans ma vie. Terminé le calme plat, mon existence semblait avoir retrouvé un peu de saveur.

Il se positionna derrière le bateau, jeta l'ancre à la mer et sauta sur le rebord en parquet du Yatch. Il me regarda, attendant que j'accomplisse le même saut, seulement le bateau tanguait et les quelques centimètres d'eau de mer qui séparaient les deux bateaux ne m'inspiraient pas confiance.

— Allez ! Saute ! dit-il au rebord, me tendant la main, prêt à m'apporter son aide.

— Je ne peux pas. Je vais tomber, refusai-je.

— Tu te moques de moi ! Il n'y à que trente centimètres tout au plus, je suis certain que si tu écartes un peu plus les jambes, tu devrais parvenir à poser tes deux pieds au sec sur ce bateau !

— Et s'il y avait un requin, là en bas, qui se prépare à attaquer ? protestai-je, encore plus paniquée.

Il éclata d'un rire franc. Je savais que je n'aurais jamais dû visionner *Les dents de la mer*. J'en

étais toujours autant traumatisée malgré les années.

— Je crois que tu as plus à craindre des méduses, répliqua-t-il.

— Tu plaisantes ? m'inquiétai-je instantanément, fixant l'eau pour m'assurer que rien n'y bougeait à la surface.

— Arrête de faire l'enfant et saute ! m'ordonna-t-il.

— Je te préviens si je tombe à l'eau, tu tombes aussi, le menaçai-je.

Pour toute réponse, il me tendit la main une seconde fois. Je fis de même avec ma main droite et attrapai la sienne. Je tendis ma jambe droite et parvins à la poser sur le yatch alors que la seconde était encore bien ancrée sur le bateau de pêche. Je ne sus pas pour quelle raison il tira sur mon bras à ce moment précis, me faisant perdre l'équilibre. Je rentrai brutalement en contact avec son torse et nous projetai tous les deux contre le parquet. Sa tête heurta le sol. Je l'avais légèrement assommé et je continuais de l'écraser de tout mon poids. La seule remarque qu'il trouva à faire fut la suivante :

— Tu m'étouffes ! Fais-moi penser d'ajouter à ma liste que tu as un sens de l'équilibre vraiment douteux, dit-il se relevant et se frottant l'arrière du crâne.

— Tu m'as déstabilisée ! lui fis-je remarquer

— Il ne te faut pas grand-chose pour l'être ! Suis-moi, dit-il, grimpant l'escalier qui se trouvait devant nous pour parvenir au deuxième étage du bateau.

Il s'attaqua aux marches du second escalier qui menaient au premier étage et je le suivis, un peu stressée. Dernière marche franchie et nous fûmes accueillis chaudement par le propriétaire du yatch, enfin ce dernier eut une franche accolade avec Maxime. Tous deux commencèrent à discuter des vacances à La Ciotat de cet homme de taille moyenne qui n'allait pas tarder à franchir l'étape de la quarantaine, vu ses nombreux cheveux grisonnants. Il était plutôt bien bâti, les cheveux bruns, des lunettes de vue sur le nez. Alors que ce dernier nous faisait un récit très détaillé de ces dernières heures de vacances, Maxime parut se souvenir de ma présence et se tourna vers moi pour faire les présentations.

— Je te présente Camille, dit-il à ce dernier qui s'avança vers moi afin de me tendre sa main pour une poignée de main qui se voulait ferme.

— Vincent Delorme, enchanté de vous rencontrer ! J'ai beaucoup entendu parler de vous, se présenta-t-il.

Instinctivement, je braquai mon regard sur Maxime, craignant le pire. Qu'avait-il pu lui raconter ? Pas grand-chose, mais le peu qu'il aurait pu déballer était déjà bien trop négatif me concernant. Je ne savais pour quelle raison mais s'il y avait une qualité dont j'étais certaine que Maxime était doté, c'était sa franchise et étant donné ce qu'il pensait de moi de prime abord, Monsieur Delorme ne devait pas avoir entendu chanter mes louanges.

— Il ne m'a rien dit vous concernant. Je ne sais même pas pourquoi je suis ici, mais je suis pressée de le découvrir, répondis-je.

— Alors vous m'en voyez ravi ! Je pense que nous devrions aller à l'intérieur, l'air du large est plutôt frais ce soir. Suivez-moi, dit-il.

Je le regardai nous devancer d'un pas assuré. Maxime le suivit et je clôturai la marche. Il poussa les portes vitrées qui nous permettaient d'accéder au luxueux salon intérieur. Le sol était en parquet nacré et du coté des fenêtres trônait un imposant canapé en cuir blanc en forme de U. Une petite table en bois exotique lui faisait face et un gigantesque écran plasma était accroché sur le mur, en face du canapé. Des coupes de champagnes semblaient déjà nous attendre, posées sur un plateau en argent sur la petite table basse. Un seau avec des glaçons dans lequel reposait le magnum de champagne était positionné juste à côté. Vincent Delorme nous invita à prendre place autour du canapé. Ce dernier nous tendit les coupes de champagne et vint s'asseoir a côté de Maxime.

— La traversée n'a pas été trop mouvementée ? questionna Delorme.

— Légèrement, mais pour de toutes autres raisons que celles liées aux vagues, ajouta Maxime, me jetant un regard avant de ponctuer sa phrase.

— Je vois. Tu as pu réfléchir à ma proposition ? demanda Delorme à Maxime.

— Je n'ai pas encore de réponse, si c'est ce que tu veux savoir, mais j'y pense. Pour l'instant, ce n'est pas le bon moment.

— Tu sais que dans la vie, tout n'est pas une question de timing. Et s'il n'y avait jamais de bon moment, tu y as pensé à ça ?

— Je le sais, mais je ne suis pas tout seul à prendre cette décision. Elena n'est pas là ? tenta de changer de conversation Maxime.

— Elle arrive. Nous sommes allés faire un petit tour dans le jacuzzi avant votre arrivée alors elle se change et cela dure toujours une éternité. Je vais voir si tout se passe bien. Je reviens tout de suite, faites comme chez vous, termina-t-il, avant de se lever pour traverser la pièce et rejoindre un couloir.

C'était le moment ou jamais de poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Pourquoi tu m'as amenée ici ?

— Pour que tu le rencontres, dit-il.

— Je m'en doute. Je veux dire, pourquoi tu veux que je le rencontre ?

— Il se trouve que nous sommes tous les deux producteurs, confia-t-il.

— Et ? rebondis-je ne voyant pas de lien logique à ce qu'il disait.

— Et nous sommes associés depuis quelques temps. Nous sommes producteurs, tu es chanteuse : voilà le schéma ! Je ne pense pas devoir arrondir les angles plus encore pour que tu voies où je veux en venir.

— C'est une proposition de contrat ? m'étonnai-je.

— Absolument pas ! nia-t-il.

— Alors, c'est quoi ?

— Une opportunité qui se présente à toi de le séduire, et alors la proposition de contrat tombera. Je l'ai convaincu de te rencontrer, ce qui n'est pas chose aisée. Il est pas mal occupé en ce moment.

— Je croyais que tu n'aimais pas ma manière de chanter, soulignai-je, complètement perdue.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Ce n'est pas ta manière de chanter qui ne me plaît pas, c'est ta froideur et ton manque d'entrain. C'est fade et concernant cela, je n'ai pas changé d'avis. Je pense toujours ce que je dis. Cependant, tu as un timbre de voix intéressant et des possibilités dont tu n'as certainement pas encore conscience. J'ai le sentiment qu'avec pas mal de travail on peut parvenir à faire quelque chose de bien. On me dit plutôt doué pour voir au-delà des apparences. Je n'ai à mon actif pas produit énormément d'artistes, mais le peu que j'ai produit se sont révélés être de pures merveilles. La dernière en date étant Nolwenn Agostini, révéla-t-il.

Nolwenn, petite blonde aux yeux verts, était une chanteuse tout juste âgée d'une vingtaine d'années, à la voix grave et suave dont le dernier single avait caracolé en haut du classement durant quelques semaines d'affilées. Une entrée dans le monde musical par la grande porte et en fanfare. Son single était devenu, en l'espace de quelques jours seulement, le hit du moment archi diffusé sur les stations de radio. Impossible de passer à côté à moins d'être un ermite reclus dans la forêt amazonienne.

— Tu es son producteur ? m'étonnai-je.

— Nous le sommes tous les deux, Vincent et moi.

— Comment vous êtes vous connus ?

— Par le biais de nos pères respectifs, tous deux producteurs, tantôt amis et ennemis. À l'époque, on s'est retrouvé dans la même école privée en Angleterre. Une sorte de pension à la française. Nous avons partagé la même chambre. Nous avons fait les mêmes études, tous deux passionnés par la musique et désireux de donner une palette de ton différente à la scène musicale que nous connaissions auparavant. À l'université, un soir, nous en sommes venus à plaisanter en nous imaginant associés. Nous nous sommes ensuite séparés après l'obtention de nos diplômes. Je suis allé vivre à Paris, il est resté sur Londres quelques temps. Nous nous sommes croisés il y a deux ans à une soirée et depuis nous avons fait en sorte de garder le contact. Ensuite une guitariste a toqué à ma porte. Je l'ai tout de suite contacté pour savoir si cela pouvait l'intéresser. Il l'a écoutée, a été emballé et lui as fait signé un contrat dans la foulée, conclut-il.

— Qu'est-ce que je vais devoir faire ? m'inquiétai-je.

— Rester naturelle, ce qui n'est pas ton fort de toute évidence, avoua-t-il.

Notre hôte revint très rapidement avec sa chère Elena derrière lui. Elle nous salua et au son de son accent chantant, je devinais ses origines italiennes. Elle portait une robe violette dont le qualificatif était plus proche de celui d'un tee-shirt que d'une robe, au vu du mince bout de tissu qui avait peine à cacher entièrement son fessier ultra tonic. Je ne la connaissais pas mais je me doutais qu'elle devait appartenir au milieu du mannequinat, vu sa grandeur et la finesse de ses membres inférieurs. Une harmonie corporelle parfaite dont elle nous en mettait plein la vue. Elle était grande, mince, les cheveux mi-longs, châtain clair et empruntait dans le visage quelques expressions à l'actrice anglaise partenaire de Johnny Depp dans *Pirate des Caraïbes*, à savoir la très belle et talentueuse Keira Knightley.

Elle s'assit très rapidement, après nous avoir salués, dans un coin du canapé et fit disparaître le contenu de sa coupe de champagne en un tour de main. Elle devait avoir soif. Elle ne parlait pas, se contentant de balancer quelques rires et exclamations de ci et de là, pour ponctuer la conversation des deux mâles dominants de ce bateau. Ils parlaient vacances, boulot, musique, nouveauté, concurrence et mécanique. Rien qui ne méritait qu'on n'y prête réellement attention.

Je commençais à craindre que l'objet de notre venue ait été totalement occulté par l'entrain qu'ils mettaient à discuter tous les deux, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis plus de dix ans. Notre hôte, une fois l'apéritif terminé, nous convia à rejoindre la salle à manger. Pour ce faire, un escalier en colimaçon au fond de la pièce nous attendait et nous permis de rejoindre le second étage et de tomber directement sur le coin salle à manger.

Une grande table en fer forgé et en verre nous attendait patiemment au milieu de la pièce. Des bougies parfumées à la cannelle parsemaient la table, dont les couverts et la direction était distribués avec goût. Une jeune femme, employée au service de Monsieur Delorme, passa sa soirée à nous servir. Je parvins à arracher quelques bribes de conversation à Elena en feignant être portée sur la mode au point de ne plus pouvoir m'en passer. Elle gloussa comme une poule en lieu et place d'un rire correct et s'arrêta net lorsque son fiancé producteur de génie posa une question indiscrète et très personnelle à Maxime.

— Alors toi et Stéphanie, toujours pas de marmaille en vue ? Il me semble que c'était dans vos projets pourtant ? questionna-t-il alors que Maxime devenait livide, gêné que l'on fasse étale de sa vie privée avec si peu de forme.

Il s'éclaircit la voix avant de répondre.

— On essaye en effet, mais pour l'instant tous nos essais ne semblent pas porter leurs fruits. On ne perd pas courage en tout cas, si tu veux tout savoir.

— Vous n'avez peut-être pas la bonne méthode. Tu ne t'y prends peut-être pas de la bonne manière, insinua Vincent.

— Je ne vois pas comment je pourrais m'y prendre mieux. Il faut dire qu'avec les vies qu'on mène

chacun de notre côté, on n'a pas vraiment le temps de décompresser.

— Elle prend sa température ? questionna Elena.

Maxime et Vincent la regardèrent, dubitatifs, ne comprenant pas le rapprochement.

— J'ai une amie qui prenait tous les matins sa température. Notre température corporelle est de trente six degré en temps normal. Si elle chute alors c'est que la période d'ovulation a commencé. Chaque matin où mon amie décelait une baisse de température, ils faisaient l'amour. Elle va bientôt accoucher. D'ailleurs, il faut que je pense à acheter de la layette, souligna-t-elle.

— Je lui passerai le message, mais pour que ça marche encore faudrait-il que l'on ne soit pas séparés géographiquement comme on en a l'habitude ces derniers temps, précisa Maxime.

— Crois-moi, ne soit pas si pressé que cela arrive. Le jour où tu verras ta femme avec dix kilos de graisse en plus, localisés essentiellement sur les hanches, les pieds de la taille de ceux d'un porc et des boutons pleins le visage, tu risques peut-être de le regretter. Je te dis ça en ami. Je sais à quel point tu rêves d'être père, mais assumer un enfant ce n'est pas rien, si en plus ta libido baisse suite à la transformation de ta femme, tu risques de prendre un sacré coup au moral, reprit Delorme.

— Toutes les femmes ne grossissent pas, certaines deviennent plus minces après leur grossesse, souligna Elena.

— Je ne suis pas aussi goujat que toi, je peux t'assurer que je l'aimerais davantage avec ses kilos en trop, souligna Maxime tout sourire.

— Pourquoi n'ai-je pas jeté mon dévolu sur toi ? demanda Elena à l'attention de Maxime pour taquiner son fiancé.

— Parce qu'il n'est pas aussi riche que moi, chérie, mais libre à toi de partir, rétorqua Delorme.

La concernée se tut, baissant la tête, et son fiancé sembla enfin remarquer ma présence lorsqu'il laissa dériver son regard sur ma petite personne.

— Camille, c'est bien ça ?

Je hochai la tête pour toute réponse.

— Quel est votre avis sur le sujet ?

— Sur le fait d'avoir un enfant ? Je dirais qu'il faut y être préparé, bien préparé. Mais j'ai tout de même une question : toi et Stéphanie vous n'êtes pas mariés, je me trompe ?

— Non, avoua Maxime.

— Pourquoi ne pas faire les choses dans l'ordre en commençant par vous marier ? demandai-je, curieuse d'obtenir réponse à cette question qui me trottait dans la tête depuis le début de cette

conversation.

— Parce que j'aime faire les choses dans le désordre, un peu comme avec toi en ce moment, se moqua-t-il.

— Je vois, conclus-je pour ne pas le mettre plus mal à l'aise qu'il ne l'était déjà.

— Si je ne marie pas, c'est parce qu'un mariage sur trois aujourd'hui finit par un divorce et que bizarrement dans le milieu artistique, cette probabilité est de un sur deux. Jusqu'à preuve du contraire, on n'a pas besoin de se marier pour s'aimer alors pourquoi signer un bout de papier et faire des promesses dont ne sait pas si on sera un jour en capacité de les tenir ? L'idée est beaucoup plus romantique d'évoluer ensemble, main dans la main, sans jamais rien s'imposer l'un l'autre et de voir simplement où cela nous mène. Nos sentiments ne sont assortis d'aucune obligation. Il faut en trouver la raison, et chaque tempête traversée main dans la main nous permet de les entrevoir, enchaîna-t-il.

À la fin de son petit discours, je me sentis bête. Je n'aurais jamais dû poser cette question mais je savais pourquoi je l'avais fait, simplement pour vérifier la solidité de leur lien. Ses belles paroles ne me faisaient dire qu'une chose : malgré leurs séparations à répétition, ça crevait les yeux qu'il l'aimait et la constatation de la force de ses sentiments ne me réjouissait pas. Avais-je seulement une chance de l'écarter de ses yeux perçants pour m'y glisser ? En tout cas, j'étais bien décidée à tout tenter et à ne reculer devant rien. L'amour peut-il résister à tout ? J'étais prête à le tester. L'amour peut en cacher un autre. Il ne savait peut-être pas encore que sa Stéphanie n'était pas le grand amour qu'il pensait être.

Il y eut quelques minutes de silence durant lesquelles tout le monde s'employa à terminer son assiette, avant que ne vienne l'heure tant attendue du dessert pour toutes les personnes qui comme moi étaient des adeptes du sucré. Une véritable tuerie ! Un délicieux fondant au chocolat parsemé d'une crème anglaise devant moi, Delorme choisit le pire des moments pour m'interrompre :

— Depuis quand chantez-vous ? s'adressa-t-il à moi.

— Je suis tombée amoureuse de la musique depuis toute petite. J'ai toujours chanté. Je crois que lorsque je gazouillais, je chantais déjà. J'ai fait quelques petites scènes lorsque j'ai atteint ma majorité, rien d'extraordinaire, mais cela a suffi à faire mon bonheur.

— Vous avez raison, peu importe d'où l'on part, ce qui compte c'est d'arriver au bout du chemin.

— Exactement, conclus-je.

Il baissa alors les yeux vers sa petite cuillère et, trop effrayée à l'idée de ne pouvoir terminer le contenu de mon assiette à dessert, je liquidai telle une lionne affamée trois quarts de mon fondant. Lorsqu'il reprit la conversation j'avais du chocolat plein les gencives. J'étais au bord de l'extase glycémique ! J'avais fait exploser l'indice en une heure à peine en avalant tous les copieux délices démoniaques que l'on me servait.

— Comment vous êtes vous rencontrés, tous les deux ? demanda Vincent Delorme à notre attention.

— Il ne vous a rien dit ? m'étonnai-je.

— Non, il m'a seulement conseillé de vous rencontrer. Il a évoqué votre incroyable potentiel et il n'en a pas fallu plus pour m'intéresser.

— Ce n'est pas très intéressant. On s'est rencontré à une soirée organisée par mon père, intervint Maxime.

— Je crois qu'il est temps que vous fassiez une démonstration de vos talents. Suivez-moi jusque dans la salle d'enregistrement.

Vincent Delorme se leva de sa chaise et, inquiète, je ne pus m'empêcher d'interroger mon voisin de table à la recherche d'une explication à cette invitation improvisée.

— Une salle d'enregistrement ? Tu ne m'avais pas prévenue.

— Il fait le coup à tout le monde. Je ne voulais pas te prévenir, sinon tu aurais été dix fois plus tendue que tu ne l'es déjà en ce moment. Je t'avais dit que tu devrais faire tes preuves. Eh bien, c'est le moment on dirait. Respire, tout va bien se passer. Si tu fais le vide autour de toi et ne penses à rien d'autre qu'à chanter et vivre ce que tu chantes, alors ça devrait bien se passer.

— Je n'ai jamais mis les pieds dans un studio d'enregistrement, chuchotai-je.

— Il faut toujours une première fois à tout, dit-il en me souriant et en me conviant d'un geste de la main à le devancer pour suivre Elena.

Nous passâmes deux portes vitrées et un long couloir avant de pénétrer dans ce qui paraissait être de prime abord une cabine. C'était un mini studio qui se trouvait là et Vincent m'invita à passer derrière la vitre, à enfiler le casque sur mes oreilles avant de m'approcher du micro. Je vis Maxime lui souffler quelque chose à l'oreille, puis Delorme actionna un bouton rouge pour me parler. Sa voix résonna.

— On va faire un essai sur la chanson *Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerais* de Francis Cabrel. Tu es prête ?

Cela m'aurait étonnée que Maxime propose un autre morceau. Il était bien décidé à m'en faire baver et il me lançait un défi. Celui de faire mieux que la dernière fois, celui de lui prouver que j'étais capable d'apporter plus d'émotion à cette chanson.

— Je le suis, répondis-je.

Les premières notes résonnèrent et je fermai les yeux pour ne penser à rien d'autre qu'à la mélodie et au texte de la chanson. J'entonnai le refrain et me forçai à ressortir des sentiments que j'avais enfouis, mais tous ne parvinrent pas à refaire surface. L'émotion n'était peut-être pas totalement au rendez-vous, mais j'avais senti que ma prestation précédait de loin la dernière. Elle était bien

meilleure et lorsque je rouvris les yeux, Delorme appuya de nouveau sur le bouton pour me parler via le haut parleur.

— Je savais qu'il ne pouvait pas se tromper. Maxime a l'oreille. Dommage que tu aies gardé les yeux fermés. Tout n'était pas parfait et il m'avait mis en garde, je dois dire, mais mis à part quelques détails qui sont venus parasiter la chanson, je dois avouer que ta voix a du potentiel et qu'il est possible que l'on fasse de belles choses ensemble, dit-il.

— Ça veut dire oui ? commençai-je à m'exciter de joie.

— Ça veut dire oui. Je marche avec vous dans l'aventure, conclut-il.

— Tu ne le regretteras pas, entendis-je Maxime ajouter avant que le doigt de Delorme ne s'ôte du bouton et que je ne puisse plus écouter leur conversation à moins de sortir de derrière la vitre, ce que je m'empressai de faire à grand pas.

— Je compte sur toi pour nous la transformer en étoile. Je sais que tu aimes les défis, dit Vincent à Maxime, posant une main sur son épaule gauche.

— Ne t'en fais pas pour ça, je ne manque pas d'idées.

— Je repars pour New York après mes vacances, tu me tiens au courant de la suite.

— Ça marche, répondit Maxime.

— Quant à vous, j'espère que vous ne nous décevrez pas. On compte sur vous, maintenant, dit-il à mon intention.

— Je n'ai pas l'intention de vous décevoir, conclus-je.

— Alors pourquoi ne pas aller boire un dernier verre de champagne pour fêter ça ? proposa Elena.

— Bonne idée ma chérie, acquiesça-t-il en la serrant affectueusement avant de l'embrasser.

Il nous convia à rejoindre nos assiettes, à mon plus grand soulagement. J'allais enfin pouvoir terminer ce que j'avais commencé. Après quelques verres de champagne et maintes discussions concernant leur production commune, les deux hommes décidèrent qu'il se faisait tard et qu'il était l'heure de se faire nos adieux respectifs. J'embrassai Elena et serrai la main de mon tout nouveau producteur avant de remonter, cette fois avec plus d'aisance, sur le bateau de pêche dont Maxime venait d'allumer les phares afin de lever l'ancre. Nous reprîmes la direction du port et malgré les signes de fatigue qu'il affichait, il resta concentré durant notre traversée. Ce ne fut qu'une fois parvenus au port, rassurée par le fait d'avoir mes deux pieds à terre, que je pensai à le remercier.

– Ne me remercie pas trop vite, tu n'as pas encore fait tes preuves et le plus dur reste à venir. Les prochains mois vont être éprouvants et il te faudra pas mal de travail et d'acharnement si tu veux obtenir un résultat. Nous ne faisons que mettre l'argent sur la table, tout le reste, c'est à toi de le faire. J'espère que tu en as conscience en décidant de t'engager avec nous dans cette aventure, car ta

vie va prendre un tournant radical.

— J'en ai conscience.

— Bien, dit-il.

— Bien ? C'est tout ?

— Tu t'attendais à quoi ?

— Je ne sais pas, mais pas à ça en tout cas. On ne peut pas dire que tu débordes d'enthousiasme, soulignai-je.

— Je ne fais pas dans le cirage de pompes. Autant te briefer d'entrée de jeu, je ne suis pas là pour jouer, alors finis les petits jeux ! Avec moi il n'y a pas de caprices, pas de mensonges, pas de cris, ni de larmes. Tout ce que je veux, c'est une collaboration productive et dans productive j'entends qui porte ses fruits. Je ne vais pas être tendre alors autant te faire à l'idée dès maintenant.

— Tu es plutôt direct, dis-je, surprise pas son changement brutal de comportement.

— Je veux juste éviter que tu te fasses de fausses idées. Si tu es ici, c'est parce que tu as du talent et pour qu'il soit au sommet, il te faut travailler. Ce sera long, dur, éprouvant mais si tu ne te plies pas à mes règles on n'arrivera à rien.

— OK.

— Bien, conclut-il.

— Juste une question, comment vont se dérouler les prochaines semaines ? Qu'est-ce qui est prévu exactement ?

— Je ne le sais pas encore mais je vais très vite le savoir.

— Vincent ne compte pas s'investir plus que ça, si j'ai bien compris ? demandai-je alors que Maxime grimpait les escaliers du port pour retrouver son Q7 garé sagement sur la place de parking sur laquelle nous l'avions laissé.

— Vincent est un commercial dans l'âme. Lui, ce qu'il aime, c'est l'argent et voir les billets se multiplier. C'est pour cette raison qu'il ne travaille jamais seul. Il apporte les billes et je me charge du reste. En gros, il gère la partie production et distribution. Il est du genre requin. La finance, c'est son truc. Le côté artistique, c'est mon domaine. On travaille depuis des années ensemble. Il me voue une confiance aveugle, termina-t-il alors que nous nous trouvions devant la voiture et qu'il débloquait les portières.

Il se glissa derrière le volant et démarra le moteur alors que je mettais ma ceinture de sécurité. Il fit une marche arrière et reprit la route en sens inverse. Le silence fut de mise durant tout le trajet. Nous étions trop fatigués pour parler et je crois que nous avions épuisé tous les sujets de

conversation. J'avais eu toutes les réponses à mes questions et j'étais seulement impatiente à l'idée de découvrir la suite des évènements et surtout, de l'annoncer à Greg – je le ferais seulement lorsqu'il se serait excusé de son attitude, ce qu'il n'était pas pressé de faire à l'heure actuelle. Tant pis, je me rabattrais sur Adam pour faire ma première annonce, lui saurait me comprendre et ressentir autant de joie que j'en ressentais à l'idée que ma vie prenne enfin le tournant que je guettais du coin de l'œil depuis des années. J'avais un sentiment de plénitude totale, celui d'avoir enfin réussi. J'allais leur prouver, à tous, que j'avais raison. J'allais leur montrer que j'étais capable de me battre pour parvenir à mes fins, que je ne me trompais pas de voie. J'allais mettre fin à leurs doutes, leurs craintes et leurs idées reçues. C'était ce que j'espérais, mais une partie de moi doutait que l'annonce produise les effets escomptés. Dans un premier temps, il y avait fort à parier que le premier concerné, à savoir mon père, bouillonnerait de rage et verrait là une ultime provocation de ma part.

Parvenus au début de la rue que nous avions quittée plusieurs heures auparavant, là où ma voiture était en panne, Maxime s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Avant de te laisser partir, j'aimerais que tu me rendes quelque chose à laquelle je tiens beaucoup, précisa-t-il.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, mentis-je.

— Tu avais promis de ne plus mentir, il me semble. Il se trouve que j'ai perdu un précieux petit objet qui renfermait une liste de contacts longue comme le bras et le plus mystérieux dans toute cette histoire, c'est que la perte est intervenue alors que je te conduisais jusqu'à la gare Saint Charles. Arrivé chez moi, il avait disparu. J'ai fouillé toute la voiture mais plus rien, envolé ! Autre fait étrange, tu pénètres dans la résidence de mon père en te faisant passer pour une cousine éloignée.

Je ne pouvais plus faire la forte tête devant tant d'arguments. Il n'était pas si bête puisqu'il m'avait démasquée. Je plongeai alors la main dans mon sac et sortis le précieux objet en question pour le lui rendre, non sans honte d'avoir été prise la main dans le sac. C'était pour la bonne cause, et quelle cause puisqu'il s'agissait de la mienne !

— Merci. Maintenant on peut repartir sur de bonnes bases, mais juste un petit conseil : ne t'avise jamais de recommencer ou se sera la fin de notre collaboration.

Pour toute réponse, je hochai légèrement la tête. Il passa la première et avança pour s'arrêter à la hauteur de ma Mini.

— Tu peux rentrer chez toi sans crainte, la panne est résolue, dit-il.

— Merci, dis-je en me détournant pour saisir la poignée de la porte.

— Attends, dit-il se penchant vers moi pour me saisir le bras.

Surprise, je me détournai sans prendre le temps de trop réfléchir et faillis entrer en contact avec ses lèvres. Je rougis immédiatement à ce contact loupé de peu.

— Tes clés, elles étaient tombées par terre, dit-il le regard vague, en effectuant un léger recul.

— Merci dis-je, ouvrant la porte et compressant le bouton qui déclenchait l'ouverture centralisée.

Je marchai deux mètres, ouvris la portière de ma voiture et me positionnai derrière le volant. Il était toujours à l'arrêt, la position plein phare de ses feux se reflétant dans mon rétroviseur. Je tournai la clé, constatai sans surprise qu'il avait tenu parole et qu'il restait là certainement pour s'en assurer lui aussi. Lorsque j'eus allumé les feux, je le vis filer et passer au vert. Je rentrai chez moi sur un petit nuage. Je n'arrivais pas encore à croire à ce qui m'arrivait. Cela avait été beaucoup trop facile pour ne pas me paraître louche mais pourtant, ce qui s'était passé ce soir était bel et bien vrai : j'allais signer mon premier vrai contrat. Une proposition en or. Je me glissai sous mes draps, des rêves encore plein la tête, le cœur léger et l'esprit tranquille comme jamais auparavant. J'avais trouvé la voie du repos pour mon âme, j'en étais juste au début… mais quel début étonnant.

Totalement déglinguée par cette longue soirée, je battis des jambes comme une folle dans mon lit, fêtant comme je le pouvais ma revanche. J'étais folle, folle de joie. Je savais ce que c'était pour la première fois de ma vie de voir la vie en rose. J'avais envie de rire, de crier, d'allumer la musique à fond, de sauter dans toute la pièce mais cela aurait été s'attirer les foudres des voisins et une descente de police pour tapage nocturne. Ce n'était pas le moment de faire des frasques.

CHAPITRE QUINZE

Fraîchement réveillée par les bruits de couloirs, je constatai qu'il n'était que onze heures du matin. Je fermai à nouveau mes yeux, dans l'espoir infime que je puisse parvenir à me rendormir au moins jusqu'à midi, mais comme à chaque fois que j'avais le malheur de réclamer quelques minutes de sommeil supplémentaires, mon téléphone portable acheva de me mettre de mauvais poil de bon matin.

Lorsque je découvris l'instigateur de cet appel dominical, je reposai brusquement mon téléphone portable, jugeant que la communication n'avait rien d'urgent. S'il avait attendu tant de temps avant de me présenter ses excuses, il pouvait bien attendre quelques heures de plus. J'avoue que l'idée de le laisser mariner dans son jus avait déjà un petit arrière-goût de vengeance.

Néanmoins, au bout de trois appels successifs, je dus me rendre à l'évidence. Il n'arrêterait pas tant que je ne lui aurais pas répondu. Ses excuses avaient intérêt à tenir la route. J'eus tout de même quelques remords, au bout de la troisième sonnerie, à le faire patienter. Le connaissant, s'il insistait autant c'était que cela devait lui paraître important.

Je décrochai enfin à la cinquième et dernière sonnerie, encore allongée confortablement dont mon petit lit douillet.

— Allô ?

— Madame daigne enfin décrocher, surprenant ! s'exclama-t-il.

— Ce n'est pas le moment. Tu fais chier Greg, je dormais !

— Tu dors encore à cette heure ?

— J'ai eu une nuit plutôt agitée, mais évidemment, tu ne pouvais pas le savoir vu que tu ne me parles plus depuis une semaine ! soulignai-je.

— J'ai besoin de te parler. On se rejoint sur le Vieux Port ? proposa-t-il.

— T'as pas oublié une étape ? Tu as peut-être la mémoire courte, mais la mienne est en état de marche et je peux te dire que je ne risque pas de venir vu la formulation de ta demande. Je suis toujours fâchée contre toi, si cela t'importe encore.

— Je m'excuse, on efface l'ardoise et on passe à autre chose, d'accord ? se radoucit-il.

— Ce sont tes excuses ça ? me moquai-je devant le peu de volonté qu'il montrait devant la tâche que je lui imposais.

— Je ne peux pas faire mieux, précisa-t-il.

— Il va me falloir beaucoup plus de cirage de pompes si tu ne veux pas que je te raccroche au nez, Greg.

— Pour la peine je t'offre un déjeuner, ça te va ?

La proposition était plutôt alléchante, mais la perspective d'un épouvantail greffé à son bras la rendit tout d'un coup déprimante.

— En tête à tête ? demandai-je.

— Oui, confirma-t-il.

— Quand ? questionnai-je, le sourire retrouvé après ce qui était pour moi une bonne réponse.

— Dans une heure. Je t'attends au resto du Vieux Port.

— Je saute du lit, à tout à l'heure, raccrochai-je.

J'étais tout de même soulagée de renouer le contact avec mon meilleur ami, après sept jours de communication totalement coupée qui m'avaient paru être une éternité. La perspective d'une énième réconciliation me donna le courage de sauter hors de mon lit et d'entamer comme une folle furieuse quelque pas de danse improvisés. J'étais une vraie gamine en cet instant. On se disputait et on se réconciliait toujours malgré la fréquence importante de ses actions, ces derniers temps. Chaque réconciliation provoquait en moi la même joie, l'impression que notre relation se fortifiait davantage. Les tensions apaisées, nous pouvions alors repartir sur de bien meilleures bases.

Je pris une douche avant de le rejoindre. Il avait déjà commandé un cocktail de jus de fruits pour moi, mais lorsque j'aperçus l'expression générale de son visage, mon sourire s'envola. Il montrait encore quelques signes de nervosité. Il se leva pour m'embrasser. Il avait l'air de se tordre sur sa chaise lorsque je repoussai la mienne afin de prendre place devant lui. Je déposai mon téléphone portable sur la table et posai mon sac à terre.

— Alors, de quoi tu voulais me parler ?

— On ferait mieux de commander et de voir ça après, dit-il.

— Je devrais m'inquiéter ? Vu ton insistance, j'ai pensé que cela devait être urgent. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça peut attendre qu'on ait fini de déjeuner, insista-t-il.

— Tu t'es séparé de Vanessa ? continuai-je, non sans dissimuler le petit rictus qui me vint aux lèvres.

La nouvelle n'aurait pas été pour me déplaire.

— Non !

— Tu as une autre proposition de représentation musicale à me proposer ? continuai-je.

— Non, dit-il avec une pointe d'agacement dans l'intonation empruntée.

— Tu vas m'annoncer tes fiançailles ? fis-je la grimace.

— Je te demanderais certainement d'être mon témoin si c'était le cas, mais ce jour n'est pas prêt d'arriver. En tout cas, pas encore. Tu ne veux vraiment pas qu'on déjeune et qu'on voie ça après ?

— Non, répondis-je catégorique, signe de mon impatience démesurée.

— C'est pour ça que je t'ai fait venir, avoua-t-il plongeant la main sur ses genoux.

Il jeta un magazine people sur la table pour susciter mon incompréhension la plus totale. S'il voulait jouer aux devinettes, alors il y avait de grande chance pour que j'en sois la grande perdante. Son regard devint plus sévère alors que le magazine se trouvait tout juste sous mes yeux. Je scrutai la page de couverture, à la recherche d'une réponse pour m'aider à justifier son comportement étrange. Au milieu de la couverture se trouvait Katie Holmes et Tom Cruise au cœur d'une intrigue estivale avec leur divorce. Les photos sur le côté gauche faisaient référence à Brangelina et aux rumeurs de mariage, ainsi qu'à Jennifer Aniston et son boy-friend Justin Theroux. L'illustration en bas de page annonçait un reportage photo sur ces stars en bikini qui affichent des bouées de secours bien ancrées à leur taille. En définitive, rien qui ne m'aidait à comprendre sur quelle piste il espérait me mener, et vu son air sérieux, je ne pus m'empêcher d'entreprendre de le dérider un peu.

— Tu m'as appelée pour parler du divorce de Tom et Katie ? Je ne te savais pas porté sur les magazines people, me moquai-je.

— Tu n'as vraiment aucune idée de ce dont il peut s'agir ?

— Aucune, confirmai-je.

— Ce n'est pas en première page que tu trouveras la réponse, mais dans les pages intérieures.

— Lesquelles ?

— Il n'y a pas de plaisir sans recherche, me taquina-t-il.

Je suivis ses instructions et feuilletai rapidement les pages intérieures jusqu'à ce que je tombe sur une photo où je crus me reconnaître. Le rouge me monta aux joues. Je n'arrivais pas à croire qu'on ait pu se retrouver dans les pages de ce magazine. Pourtant, je n'avais pas remarqué à un quelconque moment que nous étions suivis.

La photo a été prise à l'instant où moi et Maxime étions en voiture, arrêtés au feu rouge, à l'instant précis où il s'était penché vers moi. Vu le peu de netteté de la photo, il ne faisait nul doute que le paparazzi avait dû utiliser le zoom de son appareil. Il devait donc se trouver à une certaine distance, ceci expliquant que nous n'ayons pas remarqué le flash de l'appareil hier soir. Ce qui me mettait le plus mal à l'aise, c'était l'angle sous lequel avait été prise la photo, car l'image donnait l'impression trompeuse qu'on s'embrassait. C'était sûrement le but car le titre, lui, n'était pas équivoque du tout. Une phrase en italique, sortie du texte, me fit tiquer : « Le fils marche sur les plates bandes du père. Loin de Stéphanie, Maxime semble donner un nouvel élan à sa vie en compagnie d'une jeune inconnue. ». L'embarras me gagnait déjà.

Comment Maxime allait-il le prendre ? La situation était embarrassante, plus pour lui que pour moi d'ailleurs car mon nom n'apparaissait nulle part et vu ma côte de popularité, aucune chance que le magazine parvienne dans l'immédiat à mettre un nom sur mon visage. J'avais bon espoir de parvenir à rester une simple inconnue durant quelques semaines. Devais-je le contacter et le lui dire ? Je n'avais rien prévu de tout ceci et je n'avais aucune idée de comment gérer les choses.

— Tu peux me dire ce que tu fabriques avec ce type ? questionna Grégory, l'air jaloux.

— Comment t'es tombé dessus ?

— Vanessa.

— Hum... Pas étonnant, murmurai-je.

— Alors ? Tu n'as pas répondu à ma question. C'est quoi cette embrouille ?

— Ce n'est pas une embrouille, seulement une histoire compliquée. Ce type est producteur. Il ne s'est rien passé. Il m'a simplement raccompagnée après m'avoir offert de me produire, me justifiai-je.

— Tu veux me faire croire qu'il ne se passe rien entre vous ? J'ai bien vu lors de cette soirée de quelle manière tu le regardais. Tout ça n'est pas le fruit du hasard, je me trompe ?

— Lourdement ! Il m'a recontactée, point à la ligne. Il faut toujours que tu ailles chercher anguille sous roche. Désolée de te décevoir mais pour une fois, quelqu'un à reconnu mes talents et au lieu de jouer au moralisateur, tu devrais plutôt te réjouir pour moi. Qui sait, je pourrais peut-être le convaincre de t'engager.

— Sans façon, rétorqua-t-il.

— Mais puisque je te dis que notre relation est purement professionnelle, je ne vois ce qui te dérange ?

— Je me moque bien de ce que tu fais et avec qui tu le fais ! Tu fais ce que tu veux ! En revanche, ce qui me gêne c'est que tu vas te brûler les ailes si tu l'approches. Tu ne vois pas qu'il compte seulement se servir de toi ?

— Pourquoi voudrait-il se servir de moi ? Je suis si nulle que ça ? Je ne pensais pas que tu me tenais si peu en estime. Et si c'était moi qui me servais de lui ? T'y a pensé à ça ? sortis-je de mes gonds, excédée par son manque de confiance évident et la manière grotesque qu'il avait de m'infantiliser en permanence.

Il ne répondit rien, ne croyant pas un seul mot de ce que je lui disais. Tout ce que je pouvais lui dire paraissait passer par une oreille et ressortir immédiatement par l'autre. Il sonda mon regard quelques instants, cligna des yeux avant de reprendre le fil de ce qui s'apparentait à un dialogue de sourd.

— Arrête tout ça avant qu'il ne soit trop tard ! Des producteurs, il y en a à la pelle ! m'intima-t-il.

— C'est pour cela que tu n'en trouves pas ? me moquai-je.

— Tout ça, c'est malsain ! La preuve, tu as ce torchon entre les mains. Tu penses que la presse dira quoi quand ton nom sera dévoilé ? Laisse tomber tout ça. Tu en souffriras, crois-moi. Tu ne sais pas ce que cela implique d'être médiatisée et encore moins lorsque la médiatisation part sur de mauvaises bases. Tout le monde va te voir comme une briseuse de ménage !

— Je n'ai rien brisé du tout ! m'offusquai-je.

— À d'autres !

— Je pensais que tu me faisais confiance ! répliquai-je, vexée.

— C'est le cas. C'est pour cette raison que je te demande d'arrêter ce que tu es en train de faire avec ce Maxime Spark. Ça ne te mènera nulle part.

— Tu n'as rien à m'ordonner ! Tu n'es pas mon père ! Je ne l'ai pas fui pour que tu lui succèdes.

— Tu sais ce que je pense ? Peut-être que ton père ne t'a pas assez botté les fesses comme il aurait dû ! Peut-être qu'il a juste essayé de se rattraper trop tard ! T'es qu'une pauvre petite fille pourrie gâtée qui continue à vivre enfermée dans sa bulle ! T'es dans ton petit monde, tu ne vois rien de ce qui se passe autour de toi ! Il est temps que tu en sortes, Camille ! Pour ton bien, il est temps que tu mesures les conséquences de tes actes ! Tu prends tout pour argent comptant, tu prends tout pour acquis, tu crois que la vie est un jeu mais tu es la seule qui refuse d'en payer le prix ! Descends de ton petit nuage avant qu'on ne t'y pousse. Tu fais mine d'être forte, mais moi, je sais qui tu es. Tu es effrayée. Renoue avec ta famille, pardonne à ton père, tourne la page, reprends des études, et là alors ta vie aura un sens ! Ça ne signifie pas abandonner la musique, mais tu ne peux pas tout miser là-dessus ! s'exclama-t-il.

— C’est pourtant ce que tu as fait !

— Je ne suis pas un exemple à suivre, mais pour ton information, je compte reprendre mes études à la rentrée, annonça-t-il.

— C’est une idée de Vanessa ? demandai-je, moqueuse.

— Non. Contrairement à toi, je n’attends pas qu’on me dicte les bonnes décisions pour les prendre, souligna-t-il.

— Désolée de ne pas être comme tu voudrais que je sois ! m’énervai-je.

— Tu ne comprends décidément rien à rien ! s’emporta-t-il.

— Je comprends que tu es comme tous les autres. Tu penses avoir le droit de me dicter mes choix. Et si pour une fois, j’avais seulement envie d’être moi ?

— Alors commence par apprendre à te connaître vraiment, parce que tu me donnes la sensation de t’être perdue. Si j’étais certain que c’était ce que tu voulais, je n’interviendrais pas ! Mais depuis quelques temps, j’ai du mal à te reconnaître.

Mon portable vibra, interrompant le lot de reproches qui sortait de sa bouche, mais avant d’avoir pu mettre la main dessus, il le saisit et le leva au ciel, ultime signe de provocation à mon encontre.

— Donne le moi, ordonnai-je.

— Considère que je te rends service !

— C’est lui ? bondis-je de ma chaise, prête à escalader la table s’il le fallait.

— Tu devras me passer sur le corps !

— Donne-moi ça tout de suite ! dis-je en me penchant au-dessus de la table pour tenter de lui retirer le téléphone des mains alors que ce dernier vibrait encore.

Mais l’appareil mit fin à son remue-ménage alors que je tendais toujours désespérément la main dans sa direction, à l’affût de la moindre possibilité d’attaque qui me soit donnée de le récupérer. Une sonnerie retentit, signifiant que j’avais un message vocal en attente. Greg se décida alors à me rendre mon portable. Je le saisis nonchalamment.

— Tu pourrais dire merci !

— Vas te faire voir ! criai-je, agacée.

Je me baissai pour récupérer mon sac avant de repousser ma chaise. Grégory ne bougea pas d’un pouce, me contemplant, amusé par l’état de nervosité dans lequel il venait de me plonger pour toute

la journée.

— Très élégant. Merci du conseil. Je tâcherai de l'appliquer. Tu es sûr de ne pas vouloir manger un petit quelque chose, ça pourrait t'éclaircir les idées ? Je t'avais bien dit qu'on aurait dû manger avant de parler, reprit-il.

— Tu viens de me donner des aigreurs d'estomac, dis-je contournant la table pour m'en aller, loin de ses recommandations et de ses reproches sans fondement.

— Fuir, c'est ce que tu sais faire de mieux et en toutes circonstances, de toute manière, me provoqua-t-il.

— Je ne fuis pas. J'évite les nuisibles, ne puis-je m'empêcher de rétorquer.

— Tiens donc, je suis un nuisible maintenant ? Je suis la seule personne qui ait le courage à ce jour de te dire tes quatre vérités en face et lorsque tu t'en seras rendu compte, ce sera à toi de venir me présenter des excuses. En tout cas, si tes aigreurs persistent, tu connais mon numéro au cas où tu souhaiterais que l'abruti passe à la pharmacie, répliqua-t-il, les sourcils froncés.

— Puisqu'on est en plein dans la séquence des confidences, change de nana car celle-ci ne te réussit pas ! Depuis que tu la fréquentes, tu es devenu aussi désespérant qu'elle ! Si le Greg que j'ai connu retrouve vie, tu connais mon numéro, repris-je, fière de ma réplique, reboostée à bloc grâce à la colère qu'il m'inspirait sur le moment.

— Je vais y réfléchir. En attendant, tu es la bienvenue si tu veux passer le quatorze juillet avec nous en Ardèche, enfin si tu ne crains pas qu'on ne se montre trop désespérants.

— C'est tout réfléchi. Dommage, mais j'ai d'autres plans prévus ce soir-là.

— C'est toi qui voies !

— C'est tout vu, conclus-je, passant derrière lui sans prendre le temps de lui dire au revoir.

Je pris à nouveau en main mon téléphone portable alors que je marchais, composais le numéro à quatre chiffres de ma boîte vocale afin d'écouter le message que Maxime avait cru bon de me laisser : « C'est Maxime. Écoute, j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer. Je crois qu'il vaut mieux qu'on se retrouve quelque part pour en parler, alors dès que tu as ce message, rappelle moi s'il te plaît. Tu connais mon numéro. J'attends ton appel. ».

Je pris le temps de remonter calmement dans ma voiture avant de le rappeler, pour diminuer l'état de colère dans lequel j'étais plongée. Je n'avais aucune envie que mon interlocuteur le ressente. Je touchai du bout de mon index son numéro, et le téléphone fit le reste. Une, puis deux sonneries résonnèrent avant que je n'entende enfin le ton rassurant de sa voix.

— Tu as été rapide, dit-il.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, aujourd'hui, le coupai-je.

— Alors ce que je vais te dire risque d'y remédier. On dit dix heures au Longchamp ?

— J'y serai.

— OK, alors à plus tard, coupa-t-il apparemment pressé.

J'entendis les bips signifiants que Maxime avait raccroché et démarrai alors la voiture, histoire de manger et de faire une petite sieste avant de le retrouver pour lever le voile sur cette mystérieuse annonce. Qu'avait-il à m'aprendre qu'il ne pouvait me dire via un combiné téléphonique ? C'est quoi cette manie qu'avaient la plupart des gens de donner des rendez-vous aux autres pour leur annoncer quelque chose ? Était-ce si dur de prononcer ce que l'on avait à dire sans tourner autour du pot ? Je commençais à le croire.

Comme convenu, je le retrouvai déjà accoudé au bar. Je l'embrassai amicalement et le suivis jusqu'à une table, au fond du bar, après qu'il ait demandé au serveur de nous apporter deux coupes de champagne. Il attendit que je sois assise pour en faire de même puis ne perdit pas une seconde avant d'annoncer la couleur de notre entrevue.

— On va déjà enregistrer un premier titre. J'ai obtenu les droits sur la chanson de Cabrel. Je veux que tu la reprennes. On enregistre dans une semaine à Paris pour voir ce que ça donne. De cette manière, ça te permettra de rencontrer les compositeurs et les paroliers avec qui nous allons travailler pour l'album.

— Ce n'est pas un peu tôt ?

— Tu as la trouille ? me questionna-t-il, incrédule.

— Pas du tout. C'est juste que j'ai un boulot. Je ne peux pas me permettre de tout plaquer comme ça pour partir une semaine entière à Paris. Je n'ai pas les moyens de me passer d'une rentrée d'argent.

— Je croyais que la question était résolue, pourtant. Pour moi, il était clair que tu ne pourrais pas poursuivre ton activité professionnelle. Pour ce qui de l'argent, tu toucheras une avance. Un studio est déjà réservé sur Paris pour t'y loger. Tu n'auras aucun frais à engager si ce n'est ceux alimentaires. Tu es rassurée ?

— Oui.

— Très bien, alors on peut se préoccuper de ce qui est vraiment important maintenant. Trinquons ! conclut-il, levant la coupe de champagne qu'on venait tout juste de nous servir.

Nos coupes s'entrechoquèrent et un léger tintement se fit entendre avant que nous y déposions chacun nos lèvres. Mais malgré l'annonce agréable qu'il venait de me faire et de la concrétisation qu'elle représentait à mes yeux, je ne parvins pas à conserver l'esprit tranquille. Il ne m'avait fait aucune remarque à ce sujet, cela signifiait-il qu'il ignorait ce qu'il se passait… Ou bien était-il déjà au courant et prenait-il ça avec une légèreté déconcertante ?

Trop d'interrogations pour un seul cerveau et cet enchaînement en cascade de questions diverses ne me permit pas de dissimuler mon trouble aux yeux de Maxime. Ce dernier, intrigué par mon silence et mon attitude absente, posa la question que je redoutais :

— Est-ce que tout va bien ?

Je le regardai alors droit dans les yeux, hésitant à dire la vérité. Je mesurai le pour et le contre puis parvins à la conclusion raisonnable qu'il finirait bien par le savoir, car une telle chose ne pourrait pas passer totalement inaperçue. Il y aurait toujours une connaissance pour en faire la découverte, alors plutôt que d'attendre que la nouvelle lui tombe dessus, autant prendre les devants et lui apprendre moi-même, même si cela me mettait très mal à l'aise.

— Il y a des fuites dans la presse sur notre petite virée nocturne d'hier soir. Je ne sais pas si tu es déjà au courant, dis-je.

— Je le sais déjà. Tu sais, ce genre de choses est assez courante pour moi et je ne m'en étonne même plus, même si je pensais naïvement ces derniers temps être à l'abri de tous ces charognards. Si c'est ça qui te met dans tous tes états, ne t'en fais pas, ça n'a aucune importance, conclut-il.

— Tu as vu les photos ?

— J'en ai eu connaissance, ainsi que des termes de l'article.

— Et ça ne pose pas de problème vis-à-vis de ta compagne ? Je veux dire, elle n'est pas en colère ? l'interrogeai-je.

— Pourquoi le serait-elle ? Je n'ai rien à me reprocher, l'article est bidonné. On sait très bien toi et moi que tout ça n'est pas vrai. Ce n'est pas la première fois qu'on essaye de me prêter des aventures et encore moins la dernière. Si les images parlaient d'elles-mêmes, elle aurait de quoi m'en vouloir mais il est évident que celui qui nous a photographiés a fait exprès de prendre l'image sous un angle qui puisse porter à confusion. Ce n'était pas une découverte ! Nous avons confiance l'un en l'autre et je n'ai pas dissimulé à Stéphanie notre rencontre uniquement pour des raisons professionnelles.

À la fin de sa tirade, je me sentis rassurée et moins tendue qu'à mon arrivée. Pas de risque qu'il puisse m'en vouloir ou que des tensions naissent avant même que notre projet n'ait vu le jour.

Prête désormais à boire chacune de ses paroles, je l'écoutai attentivement m'expliquer ce qui allait se passer, me dévoiler les idées qu'il avait déjà formulées pour le projet et je devais avouer que pour quelqu'un qui au départ me paraissait froid, il était plutôt débordant d'enthousiasme à présent. Un moment de franche rigolade, car comme il s'épuisait à le répéter, la suite des évènements allait être beaucoup plus corsée et il allait falloir tenir le rythme sans rechigner. À force d'avoir entendu le message encore et encore, il était parfaitement intégré.

Il me parla des personnes qui composaient son équipe et l'engouement avec lequel il le faisait me fit sourire. Il avait visiblement beaucoup d'estime pour chacune de ces personnes. Je le découvrais

un peu plus ce soir et pour dire vrai, j'apprenais à l'apprécier un peu plus chaque jour qui passait. Il était loin d'être l'homme en plexiglas que je m'étais imaginé. Non, il était doté d'une personnalité avenante, au même titre que la beauté troublante de son visage.

Je ne pus me détacher de ses yeux durant l'heure qu'avait duré notre entrevue, mais je le dus pourtant lorsqu'il se leva, m'annonçant qu'il devait allait chercher sa fiancée à l'aéroport de Marignane. Quant à moi, je rentrai chez moi un peu sonnée. Tant de choses s'était bousculées ces derniers temps dans ma vie pour que je parvienne à croire à ce qui était en train d'arriver. Dès le lendemain, je donnerais ma démission. Je n'avais plus aucune raison de déprimer désormais. J'eus tout de même un pincement au cœur en pensant à ma brunette frisée mais une page nécessitait d'être tournée et je n'avais qu'une envie : la tourner et en tourner bien d'autres encore, pour parvenir au commencement de cette toute nouvelle aventure.

CHAPITRE SEIZE

Je chargeai déjà ma valise dans la voiture, prête à me lever de bonne heure demain matin pour prendre la route en direction de la capitale. Maxime s'y trouvait déjà et m'avait fait envoyer par recommandé le plan pour rejoindre mon futur studio ainsi que les clés. Je refermai le coffre et retournai sagement en direction de mon appartement. Je n'avais prévenu qu'Adam de mon départ. Il avait paru vraiment content pour moi et j'étais certaine qu'il ne pourrait s'empêcher de glisser le message discrètement au restant de la famille. Il n'était pas doué pour garder une nouvelle pour lui et encore moins une nouvelle de cette envergure.

Depuis notre petite altercation, Grégory avait tout de même tenu à me souhaiter bonne chance par texto et, toujours rancunière, je lui avais répondu sans enthousiasme. En ce moment, il se trouvait en Ardèche avec tous les autres et surtout avec sa Vanessa avec qui il allait regarder le feu d'artifice de ce soir, la serrant dans ses bras sur notre lieu de villégiature.

Ce soir, je n'avais rien de prévu. Je n'étais même pas d'humeur à m'aventurer à l'escale Borély pour admirer le feu d'artifice prévu cette nuit. J'étais déjà prête psychologiquement à me coucher. Enfin ça, c'était avant que mes ex-collègues depuis peu, Sara et une autre petite brune, décident de me sortir.

Nous avions donc assisté attentivement au feu d'artifice comme les nombreuses familles marseillaises qui avaient eu la même idée en cette soirée de fête nationale, et terminé notre petite virée nocturne dans un bar tout près de la plage. J'avais été assez raisonnable pour une fois, même si j'avais fini par me coucher à plus de trois heures du matin pour me relever trois heures plus tard.

Ce fut non sans difficultés que je pris le volant. Le voyage fut entrecoupé de nombreuses pauses et se fut non sans un retard d'une heure que j'arrivai à destination. Il était quinze heures quinze lorsque je parvins à trouver le petit vingt mètres carré parisien qui m'était destiné, tout près de la gare Paris Nord. Le lieu n'avait rien de folichon mais j'allais m'y habituer rapidement.

À peine ma valise déballée, je reçus un message de Maxime qui me prévenait m'avoir envoyé un taxi en bas de mon immeuble. Je constatai qu'il ne perdait pas une minute pour rendre son

investissement productif. Je montai dans la Peugeot 307 qui m'attendait dans la rue en bas de l'immeuble.

Le taxi s'arrêta devant un immeuble à Montmartre, qui selon toute vraisemblance était le lieu de notre enregistrement. J'abandonnai le taxi et m'engouffrai dans l'immeuble, jusqu'à croiser une réceptionniste qui m'indiqua de prendre l'ascenseur jusqu'au premier étage et de tourner à droite lorsque j'y serai parvenue. Une grande porte s'érigeait devant moi. Je toquai et un homme brun, plutôt svelte, m'ouvrit la porte.

— Bonjour ! Je suppose que vous devez être Camille. Maxime m'a beaucoup parlé de vous.

— En bien, j'espère ?

— Pour dire vrai, il ne cesse de tarir d'éloges à votre sujet. Je m'appelle Sébastien. Je suis chargé de l'enregistrement audio. Maxime ne devrait plus tarder mais installez-vous. Posez vos affaires dans la penderie. Vous voulez boire quelque chose en attendant ?

— Un verre d'eau suffira, merci, dis-je me dirigeant vers le placard au fond de la pièce.

J'y déposai mon sac, alors que ce dernier quittait la pièce en quête d'un verre d'eau à m'apporter, et je restai debout, attendant qu'il revienne dans la pièce, plutôt tendue à l'idée qu'une personne supplémentaire m'observe aujourd'hui. Lorsqu'il surgit à nouveau, je ne pus m'empêcher de remarquer le sourire bienveillant qu'il affichait sur son visage. Il me tendit le verre d'eau et me montra le tabouret, près de la console d'enregistrement pour que je m'y assoie. Il resta debout vers la console, dérangeant quelques boutons, l'air concentré.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement à mon propos ? l'interrogeai-je, curieuse.

— Rien de très important. Seulement que tu étais son nouveau bébé, que tu avais un potentiel énorme et qu'il allait nous falloir pas mal de boulot pour le retranscrire sur un CD. Ah, et il m'a aussi dit que tu étais quelqu'un d'atypique.

— Atypique dans quel sens ? demandai-je, pas certaine que cela soit un compliment.

— Il a simplement dit que tu n'étais pas une fille comme on rencontre à la pelle dans les rues parisiennes. Plutôt le genre fonceuse et rentre dedans, une touche à tout qui n'a pas froid aux yeux, je crois que c'est en ces termes qu'il a parlé de toi.

— Il vous a vraiment dit tout ça ?

— Je ne sais pas s'il m'en a beaucoup dit, mais ce qu'il m'a dit me fait pressentir que d'ici quelques temps ton nom sera pendu à toutes les lèvres.

— Ce n'est pas le but que je veux atteindre, mais si cela se produit je ne pourrais pas m'en plaindre, avouai-je.

Sébastien ne put rien ajouter de plus car la porte s'ouvrit et Maxime, équipé de ses lunettes de

soleil, fit une entrée remarquée dans la pièce, serrant la main de Sébastien avant de se diriger vers moi pour m'embrasser. Il ôta ensuite sa paire de lunettes de soleil, recula et me regarda de la même manière que l'on regarde une bête curieuse.

— Tu as bu ?

— Quoi ? repris-je, surprise par sa question.

— Tu sens l'alcool et tes yeux sont cernés. Je me demande si c'est simplement l'effet du voyage ou bien si tu as passé des heures à boire avant de te coucher à point d'heure pour prendre ensuite la route, ce qui a en juger par mon très bon odorat semble être la seule possibilité ? Je croyais que tu devais te tenir à carreau ! Ce n'est pas comme ça qu'on pourra parvenir à quelque chose. L'enregistrement d'un album, ça demande une hygiène de vie irréprochable ! me fit-il la leçon.

— Ce n'était la question que de deux verres et je ne suis pas aussi fatiguée que je peux le paraître ! me défendis-je.

— Tu as plutôt intérêt, car je ne vais pas te lâcher tant que je n'aurais pas obtenu le résultat que je veux, conclut-il.

— Très bien, repris-je, provocante.

— Alors on peut débuter les choses sérieuses ? interrompit Sébastien.

— C'est parti. Passe derrière, mets le casque sur tes oreilles et montre-nous que tu as des tripes, conclut Maxime.

Je suivis ses conseils, posai le casque sur ma tête et m'approchai timidement du micro qui me faisait face en attendant que les premières notes me parviennent pour poser ma voix sur la mélodie. La première fois était un simple essai à froid. Les fois suivantes, je dus composer avec les nombreuses recommandations de Maxime. Il avait une idée très précise de la manière dont je devais interpréter ce titre. Il ne voulait pas une simple caricature de toutes les précédentes reprises qui avaient vu le jour. Non, il voulait que je m'approprie la chanson, que j'en fasse un hymne personnel. Je ne pensais pas que ses exigences pourraient être aussi énormes et à la dixième tentative, ma patience s'était totalement envolée, si bien qu'à la fin de la chanson, je commençai à douter sérieusement de mes capacités.

— On peut faire une pause ? J'ai besoin de prendre l'air, demandai-je.

— Tu rigoles ! On est là depuis une demi-heure seulement. On continue. Cherche en toi et tu trouveras ce qu'il te manque. Tu ne fais pas assez d'efforts ! On ne te demande pas juste de chanter. C'est une chanson d'amour, alors chante-là comme si tu t'adressais à celui que tu aimes. Tu as déjà aimé ? Alors l'exercice ne doit pas t'être insurmontable ! Tu dois laisser les émotions remonter à la surface. Tu dois mettre de côté ta pudeur. On recommence, conclut-il sèchement.

Les notes résonnèrent une onzième fois et tout comme les dix fois qui avaient précédé, je ne parvins pas à lui donner satisfaction, si bien que Maxime, excédé, ordonna à Sébastien de tout arrêter

au beau milieu de la chanson.

— C'est catastrophique ! Je ne te demande pas de faire pire que les fois précédentes ! s'écria-t-il pénétrant dans la pièce.

Je ne dis rien, exténuée. Moi aussi je commençais à perdre patience. Il se montrait très dur envers moi et cela ne me paraissait pas être la solution qui débloquerait le problème. Je tentai de contenir mon agacement alors qu'il se rapprochait de moi.

— Tu ne chantes pas, tu débites des paroles dans le vide sans même les comprendre ! Tu attaques mal. Tu respires au mauvais moment. Tu saccages la chanson. T'es aussi émotive qu'un bout de bois ! Je commence à me demander s'il se cache vraiment quelque chose qui mérite d'être découvert là-dessous car jusqu'à preuve du contraire, tu n'as jamais été capable de me donner plus qu'un bref aperçu, s'énerva-t-il.

Il s'approcha de moi et plaqua avec force sa main droite sur mon bas-ventre alors que sa main gauche était solidement ancrée dans mon dos. Je sursautai au contact de ses mains froides. J'étais mal à l'aise. Je ne savais à quel jeu il jouait, mais son agressivité me déplaisait au plus haut point. Je savais qu'il n'avait pas sa langue dans sa poche mais qu'il puisse me débiner à ce point, qui plus est devant un témoin, me surprenait autant que cela commençait à m'effrayer. Je ne savais pas s'il n'était vraiment pas dans son assiette, s'il était préoccupé par quelque chose d'autre où si c'était son comportement habituel, mais je ne pensais pas tenir longtemps en croulant sous toutes ses directives et ses reproches. Pas une fois il ne m'avait dit une parole encourageante, gentille, un quelconque compliment. Tout ce qui semblait pouvoir s'échapper de sa bouche n'était que négatif.

— Inspire, m'ordonna-t-il, les mains toujours collés de part et d'autre de mon abdomen, appuyant avec force sur ce dernier.

Une fois les poumons remplis d'air, il m'ordonna de bloquer ma respiration, relâcha la pression exercée par ses mains sur mon abdomen et m'ordonna d'expirer doucement. Il m'obligea à répéter plusieurs fois l'exercice. Puis, une fois qu'il fut satisfait, il m'ordonna de chanter, alors qu'il conservait ses mains sur mon ventre. Je sentis la pression de ses mains s'exercer chaque fois que je devais respirer et diminuer chaque fois que je devais expirer. Je dus répéter cinq fois l'opération et à la cinquième je craquai. J'explosai en sanglots, trop fatiguée et meurtrie par la raideur de son attitude. Il ne sembla pas surpris.

— On devrait faire une pause, conseilla Sébastien, ayant assisté de l'autre côté de la vitre à cette séance de respiration.

— Non. Maintenant qu'elle ressent enfin quelque chose, on ne va s'arrêter en si bon chemin. Tu vois que tu es capable d'exprimer des choses. Tu m'en veux certainement de te bousculer mais c'est pour ton bien, confia-t-il au creux de mon oreille.

— J'ai besoin d'un peu d'eau, repris-je, essuyant les dernières larmes qui s'échappaient de mes yeux.

— Je sais que tu as l'étoffe d'une artiste. Maintenant que tu as révélé une émotion, tu peux réveiller toutes les autres. Lâche-toi, conseilla-t-il.

Sébastien pénétra dans la pièce, un verre d'eau à la main et me le tendit. Je le saisis et faillis le porter à mes lèvres mais une chose m'en empêchait encore.

— Tu peux, euh… ôter tes mains, s'il te plaît ?

Maxime les enleva et je fus soulagée d'avoir retrouvé une certaine liberté de mouvement. Il recula alors que je liquidai mon verre d'eau et tendis un verre vide vers Sébastien tout en le remerciant pour sa gentillesse. Celui-ci sortit, suivi de Maxime, et l'enregistrement put alors reprendre son cours.

À la fin de la journée, nous avions répété facilement une bonne vingtaine de fois la chanson, si ce n'était plus. Maxime semblait plus satisfait à la fin mais pas assez pour me féliciter vraiment. Il continuait à dire qu'il manquait un petit quelque chose à mon interprétation. Une deuxième journée d'enregistrement était prévue jeudi mais avant celle-ci, il tenait à ce que je vienne mercredi dans son appartement pour faire le point sur les quelques mauvais points que je devais rectifier. Il me proposa d'aller boire un verre pour discuter mais je refusai poliment, trop fatiguée pour tenir encore debout une heure de plus. Il m'avait assez poussée à bout pour la journée. Pour m'avoir bousculée, je devais bien avouer qu'il n'avait cessé de le faire et ceci sans ménagement.

Ce fut même d'une manière plutôt distante que je le saluai. Je ne manquai pas de remercier avec plus de chaleur Sébastien avant de reprendre mes affaires et de m'en aller. Je remontai dans le même taxi que j'avais pris pour venir ne pensant qu'à retrouver le confort d'un bon lit. Le lendemain, il n'y avait rien de prévu et j'allais avoir une journée entière pour me reposer.

Je me couchai tôt, non sans garder une certaine amertume vis-à-vis de Maxime qui ne m'avait même pas envoyé de message pour s'assurer de mon retour. Il ne m'avait pas posé une seule question sur mon voyage et sur la découverte de ce studio. Il ne s'était pas préoccupé de savoir si je m'y sentais bien. Pour le moment, je tentai de chasser toutes ces frustrations pour profiter d'une nuit paisible.

Lorsque mes paupières se soulevèrent neuf heures plus tard, je restai un long moment à fixer le plafond du studio, réalisant où je me trouvais. J'étais bel et bien là. Ce qui s'était passé la veille n'était pas le fruit de mon imagination nocturne. Je me sentais tout de même plus forte que quelques heures auparavant. J'avais repris du poil de la bête en m'ôtant le poids de la fatigue. Je ne comptais pas passer la journée au lit, seulement la matinée. D'autant plus que la journée était ensoleillée, bien loin de l'habituelle grisaille parisienne.

La journée, je la réservais à une marche sur la plus belle avenue du monde. Je flânai et épiai toutes les magnifiques vitrines des magasins, alléchée par la splendeur des mannequins en toc que l'on pouvait apercevoir, lookées comme de véritables stars. C'était impressionnant toute cette foule de gens qui se baladait. Difficile de se sentir seule, ainsi entourée. Je commençai même à étouffer, ayant l'impression d'être prise au piège de cette masse compacte de parisiens entremêlée de touristes.

Ayant conscience que Paris ne se résumait pas à la Tour Eiffel et aux champs Élysées, je quittai

l'avenue, bifurquai et empruntai la rue François Premier dans l'idée de rejoindre les Invalides et comme tous les nombreux touristes dépourvus du sens de l'orientation, je m'aidai de l'application GPS de mon téléphone portable, merveille de technologie qui m'ôtait le poids de devoir arrêter un des nombreux parisiens pressés et visiblement stressés, qui me frôlaient sans même sembler s'apercevoir de ma présence. Heureusement, certains avaient l'air plus sympathique, comme ce jeune couple de trentenaires aidant un couple de chinois à s'orienter, se penchant sur le plan d'une carte avec un grand sourire.

Très vite, je parvins à rejoindre le Cours la Reine. D'après ce que m'indiquait mon téléphone portable, je n'étais plus qu'à quatre minutes seulement de ma destination. Parvenue à une intersection me permettant de rejoindre le pont Alexandre III, l'un des plus beaux de Paris, je tournai à droite. Ce pont était magnifique avec tous ses anges et ses sculptures. Il était connu pour être un lieu fréquenté par les jeunes mariés qui se plaisent à être pris en photo. Il était vrai que ce pont puait le romantisme à plein nez, ce n'était donc pas étonnant d'y trouver quelques couples le traverser main dans la main.

Cependant le couple qui marqua mon esprit fut celui qui se bécotait au beau milieu du pont, juste devant les Nymphes de la Navéa. L'image était belle, le moment bien choisi. Jusque là, on aurait pu se croire en plein tournage d'un film romantique, jusqu'à ce que le visage de cette femme me dise quelque chose. Elle avait les cheveux noués grossièrement en une queue de cheval, des lunettes de soleil et un panama en paille ornée d'un ruban marron. Je la fixai avec insistance, regardant la manière avec laquelle elle s'extasiait devant la vue qui s'offrait à elle et son amoureux. L'homme pointait du doigt la tour Eiffel que l'on pouvait apercevoir à quelques mètres de là. Je me rapprochai d'eux mais lorsque l'homme, pour rire, ôta le panama du crâne de sa compagne, je la reconnus. C'était elle. Stéphanie.

Comment était-ce possible ? Pourquoi se trouvait-elle ici avec un homme qui n'était de toute évidence pas son compagnon officiel et avec lequel elle avait l'air d'être très complice, pour ne pas dire complètement sous le charme ? Une grande question qui mit fin à ma marche instantanément.

Je détournai le regard, gênée à l'idée qu'elle puisse m'avoir remarquée. Je comprenais mieux maintenant pourquoi Maxime avait dû partir plus tôt. C'était dans l'unique but de retrouver sa chère et tendre, qui ne devait pas être si enchantée que ça de voir ses plans de batifolage avec son amant perturbés par la présence de son fiancé. Mince alors ! Je ne pouvais pas croire que cette malencontreuse rencontre soit le fruit du hasard et de la malchance. C'était un signe du destin. Je ne pouvais pas me conduire comme si je n'avais rien vu. Si je me retrouvais là, c'était pour une bonne raison.

Je restai à une distance suffisante de ces derniers, ne bougeant pas tant qu'ils ne le faisaient pas à leur tour. C'était le bon moment pour moi d'entrer en scène, l'occasion de la mettre hors jeu et de le pousser enfin à lever les yeux sur moi. Et là, je jubilai car avant même de l'avoir souhaité, il se produisait ce que j'espérais, l'homme la poussa vers lui, passant ses deux mains derrière son cou pour l'embrasser. Je n'attendis pas d'en voir plus pour prendre quelques clichés.

Ils reprirent ensuite leur route, traversant le pont, moi sur leurs talons. Ils se tenaient la main comme deux adolescents qui découvraient les joies d'entretenir pour la première fois de leur vie une relation amoureuse sans les inconvénients d'une relation suivie. Quelques heures passées à l'arraché,

à l'ombre de tous les regards indiscrets, c'était ce dont ces deux-là avaient l'air de vouloir se contenter. Lui, son visage ne me disait rien. Où avait-elle pu le dénicher ? Aucune idée mais cela m'importait peu, car au final, ça arrangeait bien l'accomplissement de mes petites affaires personnelles. Évidemment, je ne fus pas surprise qu'ils ne s'attardent pas sur le pont et qu'une fois passé devant l'Ambassade d'Autriche, ils aillent à droite et s'engouffrent dans une autre rue. S'ils voulaient être discrets, se montrer trop longtemps main dans la main aux Invalides, même dissimulés sous un chapeau, consisterait à jouer à un jeu dangereux.

Au lieu de cela, je les vis s'arrêter à la hauteur d'une berline allemande noire aux vitres teintées. L'homme lui ouvrit la portière et je relevai mon portable pour prendre quelques clichés volés supplémentaires, jusqu'à ce qu'il claque la porte et fasse le tour de la voiture pour monter à son tour. Je n'avais peut-être pas beaucoup de clichés en ma possession mais le peu que j'avais suffisait à lancer un véritable pavé dans la mare. Là au moins, Maxime allait avoir une vraie raison de faire la moue.

Depuis mon arrivée, il se montrait infect et c'était en grande partie pour cette raison qu'à peine rentrée dans mon studio, ayant dit adieu à l'idée de visiter les Invalides, je me jetai sur mon PC portable pour aller consulter le site internet de mon magasine people préféré et leur balancer les photos que j'avais prises en croisant les doigts pour qu'ils n'hésitent pas une seconde à les publier. Je me réjouissais d'avance de la surprise que j'allais proférer chez les protagonistes de toute cette histoire pas très jolie-jolie, si vous voulez mon avis. Cela en devenait même malsain.

Les photos envoyées au magasine, je ne ressentis aucun remord par la suite. Je ne les avais pas poussés à se voir en cachette, je n'avais pas poussé Stéphanie dans les bras de cet homme. Ils étaient les seuls responsables de ce qui allait arriver d'ici quelques jours, lorsque la vérité aurait éclatée, faisant d'eux une nouvelle cible à suivre pour la ménagère de moins de cinquante ans. Je n'avais pas oublié que je devais rejoindre Maxime dans son appartement le lendemain après-midi. Je n'allais pas tarder à connaître son point de vue sur le sujet.

CHAPITRE DIX SEPT

Ce fut avec délectation que je me jetai sur le premier point de vente de journaux. J'y achetai le nouveau numéro, fraîchement sorti, de *Voilà*, et le lus avant même d'avoir payé. Je sautillais presque de joie en tendant une pièce de deux euros au magasinier pour finaliser mon achat. Mes photos étaient bel et bien là, peut-être pas en pleine page sur la couverture mais elles ne passaient pas inaperçues. Nul doute qu'il ne pourrait pas passer à côté de la nouvelle. Nul doute non plus que son humeur n'en serait que plus maussade, et j'allais de ce pas m'empresser de le vérifier en ce début d'après midi. J'étais sur un petit nuage car j'avais l'agréable sensation d'avoir enfin pris le dessus sur la situation, d'être dorénavant intouchable.

Ce fut sans aucune hésitation que j'écrasai l'élégante sonnette de son appartement situé dans un quartier très résidentiel, tout près de l'avenue Montaigne et du pont de l'Alma. Autrement dit, un quartier qui ne laissait aucune place aux origines modestes. Avant même d'avoir pu découvrir cet appartement, j'étais déjà conquise par l'intérieur du bâtiment, des couloirs qui n'en avaient pas l'air et un ascenseur qui rappelait ceux des grands hôtels. Difficile de croire qu'il était vraiment possible de vivre dans un tel endroit toute l'année. Tout paraissait irréel. Cela semblait trop beau pour être vrai, et pourtant c'était une réalité : certains vivaient dans l'opulence jusqu'à jeter leur argent par les fenêtres, pendant que d'autres mourraient de faim devant la plus totale indifférence du reste du monde et de ces petits privilégiés trop occupés à gaspiller des bouteilles de champagne à mille euros la bouteille pour pouvoir penser à autre chose qu'à leur petit nombril. Ils se moquaient bien de ce qui pouvait se passer à côté d'eux, tant que cela leur rapportait. La seule religion qu'ils connaissaient était celle de l'argent facile. Moi, j'avais eu droit à une bicoque de vingt mètre carré alors que *Môsieur* était plongé dans le luxe toute la journée.

Je ne dis pas que Maxime ne l'avait pas mérité. Je savais qu'il s'était démené pour vivre de sa passion mais au départ, né avec une petite cuillère en or dans la bouche, il avait toutes les chances d'y parvenir. Je n'étais pas plus à plaindre. Mes parents n'avaient jamais eu à se soucier des fins de mois, mais ils étaient loin de pouvoir se vanter d'avoir plusieurs millions d'euros à leur actif.

Maxime ouvrit la porte, le visage fermé, les traits tirés et le regard grave. C'était certain : il

savait ! Je restai immobile dans le couloir, attendant qu'il m'autorise à m'avancer davantage dans son appartement.

— Entre ! m'ordonna-t-il, s'écartant pour me permettre de me glisser entre lui et la porte d'entrée.

Il referma la porte derrière moi et traversa un mini couloir pour atteindre ce qui avait tout l'air d'être un salon, dans le but de s'installer confortablement dans le canapé. Cet appartement était en fait un triplex. Le canapé était tourné vers une large baie vitrée donnant sur la rue. Une grande table basse carrée de couleur blanche reposait sur un tapis beige.

Puisqu'il avait eu la délicatesse de me le proposer, je le suivis et m'assis à cinquante centimètres de lui, patientant jusqu'à ce qu'il se décide à débuter une vraie conversation, ce qu'il fit après trente secondes de silence.

— Je suis désolé pour la dernière fois. Excuse-moi. Mes mots ont dépassé ma pensée. Je suis sur les nerfs, en ce moment, ce n'était pas contre toi, déclara-t-il.

— Ravie que tu saches le reconnaître, au moins.

— Bien, alors maintenant on peut se mettre au travail. On repart sur de nouvelles bases, tu veux bien ?

— Je suis d'accord, acquiesçai-je.

— Parfait, alors suis-moi, dit-il se levant pour grimper l'escalier.

Il monta à l'étage du dessus, qui comportait l'espace cuisine salle à manger. Une sublime cuisine américaine toute équipée. Une table en plexiglas blanche se trouvait sur le côté de la pièce, juste en dessous de l'escalier. Au milieu se trouvait un canapé blanc et deux sofas de la même couleur. De l'autre côté, je remarquai immédiatement le magnifique piano blanc. Maxime s'en approcha et s'assit sur le tabouret placé devant l'instrument de musique. Il souleva le capot, dévoilant les touches du piano. Je restai debout à ses côtés.

— On va commencer par revoir toutes les notes, expliqua-t-il.

Je ne sais pas combien de temps exactement dura cette leçon très particulière, mais elle fut très instructive. Je ne l'avais jamais vu montrer autant de patience. Il était méticuleux. Plus il me reprenait et plus je prenais conscience de son énorme connaissance du milieu. J'avais l'impression d'être la pire des débutantes, debout face à lui, à chanter chaque note de piano qu'il jouait.

Lorsqu'il lui sembla que je ne faisais plus d'erreurs, il m'imposa quelques exercices de respiration, me demandant à maintes reprises d'aspirer autant d'air dans mes poumons que possible, de bloquer ma cage thoracique avant de l'expulser doucement. Nous reprenions chaque phrase de la chanson une à une avant de faire un essai entier. Il faisait nuit lorsque Maxime décida que j'étais parvenue à atteindre son niveau d'exigence.

— Parfait ! J'étais certain que tu pouvais le faire, il ne te reste plus qu'à faire la même chose en

studio, déclara-t-il fièrement.

— Je crois que j'en serai capable. Merci, dis-je, sincère.

— C'est plutôt à moi de te remercier, avoua-t-il toujours assis devant le piano.

Il se leva et posa furtivement sa main sur mon épaule avant de se diriger vers la cuisine.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Non merci, refusai-je, attrapant mon sac resté à l'abandon au pied du piano.

Je traversai la pièce pour lui dire au revoir, mais au lieu de tendre la joue pour me saluer, il saisit mon poignet.

— S'il te plaît, reste, demanda-t-il comme une supplication.

Je sentais bien qu'il n'était pas dans son état normal et j'en devinai la cause. Je n'avais pas osé rentrer dans le vif du sujet jusqu'ici pour ne pas retourner davantage le couteau dans la plaie.

— Quelque chose ne va pas ? questionnai-je de manière peu habile, incapable de témoigner plus de finesse.

— Pourquoi cette question ? tiqua-t-il, étonné.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, comme si quelque chose te tracassait. Tu sembles ailleurs, j'ai tort ?

— Stéphanie et moi, on vient de rompre, avoua-t-il d'une traite.

Il était visiblement à la recherche d'une confidente. Seulement, je n'étais pas vraiment la bonne personne. S'il s'était douté du rôle que j'avais joué dans toute cette histoire, il ne serait certainement pas venu pleurer dans mes jupons, même si je considérais lui avoir rendu un fier service en lui permettant par mon intervention d'ouvrir les yeux sur l'infidélité de sa compagne. Cela ne devait pas être la première fois que des cornes lui poussaient sur la tête. Je m'approchai de lui et le pris naturellement dans mes bras, comme une amie le ferait, parvenant tant bien que mal à feindre la surprise après son annonce.

— Je suis sincèrement désolée, chuchotai-je.

— Tu n'as pas à l'être, dit-il, se détachant impulsivement de mon étreinte, quelque peu mal à l'aise après ce bref contact échangé.

— Tu veux en parler ?

— Non. Il n'y a pas grand-chose à dire là-dessus. Il faut juste tourner la page. Je crois que je ne

vais pas manquer d'occupation pour cela, et je compte sur toi pour me donner beaucoup de fil à retordre, plaisanta-t-il, non sans parvenir à se défaire de son air mélancolique.

— Souviens-toi de ces paroles lorsque tu me reprocheras de ne pas assez faire d'efforts, ris-je en retour pour dédramatiser la situation et alléger l'atmosphère.

Il rit aussi, ayant visiblement retrouvé le sourire puis son visage se figea à nouveau. Il me dévisagea avec sérieux. Son regard me troubla plus que je ne l'aurais voulu. Je ne parvenais pas à le supporter, certainement à cause de la part de culpabilité qui était mienne dans ses déboires sentimentaux.

— Je ferais mieux de m'en aller, si je veux être en forme demain, dis-je pour m'excuser de lui faire faux bond.

Il ne répondit rien, s'avança doucement pour se planter à deux centimètres de moi.

— Reste ! m'intima-t-il, se rapprochant de moi sans oser pour autant me toucher.

— Je ne pense pas que cela soit raisonnable. Tu as dit toi-même que je devais avoir une hygiène de vie irréprochable et cela commence par se coucher tôt. Je n'ai pas…

Il se précipita sur moi à la vitesse de la lumière et dévora mes lèvres. Prise de cours, je trouvai pourtant le moyen de rattraper mon retard, répondant avec autant de férocité à ses baisers d'abord sauvages puis très rapidement de plus en plus langoureux. J'avais du mal à récupérer mon souffle, lorsqu'il écarta son visage du mien, ses mains soulevant mon tee-shirt. Je levai les bras pour l'aider à m'en débarrasser. Il me contempla un instant et revint à la charge.

Je n'avais pas prévu ce qui était en train de se passer, du moins pas ce soir. Le séduire faisait bien partie de mes plans initiaux, mais je ne pensais pas qu'il se laisserait prendre aussi facilement. Et vu avec quelle facilité il semblait rentrer dans mon petit jeu, je ne me fis pas prier pour être de la partie. Ce que je n'avais pas prévu, c'était l'excitation soudaine que ce moment me procurait. C'était mal, très mal. Tout allait peut-être trop vite.

Il ôta sa chemise et je plaquai instinctivement mes mains sur son torse brûlant, alors qu'il continuait de m'embrasser. Il était beau, bien bâti, intelligent. Après tout, il n'y avait pas de mal à se faire plaisir, non ? Il me souleva avant de me poser délicatement sur le canapé, me plaquant vigoureusement contre celui-ci. Il saisit une télécommande et activa la descente automatique des stores, privant ainsi les voisins d'en face d'une représentation très spéciale.

L'instant était chaud. J'avais les joues en feu et le souffle haletant. Je réalisai ce que nous nous apprêtions à faire. Il était peut-être encore temps d'entrevoir que tout risquait de changer et de m'assurer que mon partenaire en avait tout autant conscience que moi, qu'il ne risquait pas de faire quelque chose sous l'impulsion de la colère pour finir par le regretter amèrement d'ici l'aube. Je ne voulais surtout pas qu'il m'en tienne rigueur. Son torse plaqué contre le mien, je trouvai le moyen d'échapper à l'un de ses baisers pour prononcer une seule phrase, lourde de sens :

— Tu es certain de le vouloir ? demandai-je, soucieuse.

II se détacha légèrement de mon corps et rebondit avec sérieux sur mes craintes :

— Ce n'est pas les hommes, généralement, qui posent ce genre de questions ?

— Tu vas peut-être réaliser ensuite que tu as fait une erreur monumentale, argumentai-je.

— J'aurais tout le temps d'y réfléchir demain. Pour le moment, tout ce que je veux c'est toi, répondit-il en saisissant mes mains, emmêlant ses doigts avec les miens.

Il repoussa ensuite mes bras le long de mon visage, les plaqua avec force sur l'accoudoir du canapé. Il descendit son visage jusqu'à mon nombril, me baisa le ventre avant de déboutonner mon jean. Il le fit glisser lentement. Nus comme des vers, il me procura des sensations que jamais encore je n'avais éprouvées jusqu'alors. C'était plus que l'extase, c'était le septième ciel qu'il m'avait offert d'atteindre. J'adorais la façon dont ses mains parcouraient les courbes de mon corps, dont elles s'aventuraient au creux de mes reins. Son regard me déstabilisait, il ne me lâchait pas des yeux, s'assurant que j'éprouvais autant de plaisir que lui, s'emparant à tout va de mes lèvres, caressant même mes cheveux.

Lorsque l'instant eut atteint son paroxysme, je m'accrochai vigoureusement à ses épaules, griffant ses omoplates avant qu'il me retourne de manière à ce que je puisse reposer ma tête sur son torse. Exténuée, je posai ma tête sur son torse. Je sentis ses bras musclés et chauds emprisonner mon dos et m'endormis, ne cherchant plus à réfléchir, trop fatiguée pour faire des calculs ou chercher à analyser un instant charnel explosif. Il s'était passé quelque chose, c'était certain. Je ne savais pas encore ce que je ressentais exactement pour lui, mais ce dont j'étais sûre, c'était que je n'avais encore jamais éprouvé ça pour personne et que ça ne risquait pas de s'arrêter...

CHAPITRE DIX HUIT

Lorsque j'émergeai enfin d'une longue nuit de sommeil, avec la désagréable sensation que mes yeux étaient ecchymosés, je réalisai ensuite que je me trouvais dans un lit des plus confortables, en compagnie d'un homme avec qui j'avais passé la nuit. Il dormait paisiblement, respirant à la manière d'un nourrisson. Il était encore plus sexy lorsqu'il dormait.

Je ne réalisais pas encore la barrière que nous venions de franchir et ce ne fut que lorsque je vis une nuisette rose pâle posée négligemment sur le sofa de la chambre que je reçus le coup de massue derrière les oreilles. Une piqûre de rappel douloureuse. Cela ne faisait pas si longtemps de cela qu'il avait partagé une nuit avec elle. J'étais le lot de consolation, le plat de résistance voire même celui de la vengeance. Elle n'avait même pas récupéré ses affaires, signe que rien n'était vraiment fini entre eux. C'était trop tôt. Je le savais, que c'était trop tôt ! J'aurais dû attendre qu'il soit tout à moi, mais mes pulsions du moment avaient été plus fortes que tout et je m'en mordais les doigts désormais, assise dans ce lit aux dimensions improbables.

Je ne savais pas pourquoi cela me chagrinait autant. Ça n'aurait pas dû être le cas. Cela n'aurait pas dû autant m'affecter. Peu importait qu'il retourne dans ses bras car avec ce que nous venions de vivre, j'avais un moyen de pression suffisant sur lui pour le pousser à exaucer le moindre de mes désirs, et pourtant cela ne parvint même pas à m'apaiser.

Je m'ôtai délicatement du lit, totalement nue, et grimpai sur la pointe des pieds les escaliers jusqu'au salon où je pus remettre la main sur mes affaires. Je remontai ensuite jusqu'à la cuisine et m'assis dans un sofa. Je ne savais pas vraiment si je devais rester et attendre qu'il se réveille ou bien m'en aller comme une voleuse. Mon instinct me dictait de prendre mes jambes à mon cou pour éviter ainsi le ridicule des explications inutiles, qui surviendraient pour justifier une situation embarrassante d'un homme amoureux d'une autre.

Je m'assis quelques instants sur le canapé, cherchant à faire le vide dans mon esprit. Tout à coup, je perçus ses pas dans les escaliers et le vis débouler dans la pièce, le regard dans le vague, gêné. Il sourit maladroitement en guise de salut matinal et passa derrière le bar de la cuisine.

— Tu veux un café ? demanda-t-il comme si de rien était.

— S'il te plaît, confirmai-je, me levant pour rejoindre un des tabourets devant le bar.

Je ne le quittai pas des yeux, regardant avec quel soin il préparait le café. Il posa une grande tasse devant moi et je ne parvins plus à prendre sur moi. Les images de la veille obnubilaient mon esprit. Il me fallait faire la lumière sur tout ça avant que chacun de nous se fasse de fausses idées, avant que l'on se monte la tête et que les choses n'aillent trop loin.

— À propos d'hier soir…, tentai-je d'aborder frontalement le sujet.

— Écoute, je crois qu'on devrait y aller doucement, coupa-t-il.

— Tu as raison, conclus-je, pas vraiment surprise par sa réponse.

— On a passé un bon moment mais on ne devrait pas se précipiter, et voir où ça nous mène. Je sors juste d'une relation, alors prenons notre temps avant de griller les étapes, tu veux bien ?

— Pas de problème, répondis-je sèchement.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Pas le moins du monde. Pourquoi t'en voudrais-je ? Je pense exactement la même chose que toi et tu m'en vois soulagée.

— Vraiment ? s'étonna-t-il.

— Chaque chose en son temps, pas vrai ? Tu as tout à fait raison. On doit d'abord se concentrer sur le travail avant toute chose.

— Je suis content de voir que toi et moi, on est sur la même longueur d'onde, conclut-il avec un air idiot.

L'air qu'avaient tout les types qui n'assumaient pas leurs frasques et cherchaient à se déresponsabiliser de leurs actes passés, en jouant la comédie du gars sympa et détaché. Je bus une gorgée de café pour faire passer mon agacement plus facilement. Je reposai ma tasse au moment même où la porte d'entrée claqua, révélant le son strident d'une voix féminine qui prononçait le prénom de l'homme censé être son ex. Malheureusement pour ce dernier, celle-ci habituée des lieux et visiblement toujours en possession d'un double des clés, monta les escaliers pour découvrir par ses propres yeux ma présence. Vu la tenue de Maxime, vêtu d'un unique boxer noir, il ne lui en fallut pas plus pour se faire le schéma de notre soirée dans sa tête. Elle annonça froidement qu'elle venait récupérer ses affaires.

— Tu sais où les trouver, conclut Maxime, dissimulant par un ton froid sa gêne d'être ainsi pris en flagrant délit.

Il l'aimait toujours, cela crevait les yeux. Si ça n'avait pas été le cas, il aurait agi avec plus de

détachement qu'il n'était en train de le faire.

— Excuse-moi, dit-il à mon attention, s'apprêtant à la suivre pour un moment houleux.

— Je crois que je ferais mieux de vous laisser, glissai-je à l'attention de Maxime alors que Stéphanie dévalait les escaliers pour rejoindre la chambre.

— Je crois que c'est mieux, en effet. On se voit tout à l'heure au studio, glissa-t-il, m'abandonnant.

Il dévala à toute allure les escaliers et je les entendis monter le ton alors que je parvenais dans la pièce du salon. Je saisis mon sac, prête à déguerpir. La dispute n'en était qu'à son commencement et je leur prédisais une bonne scène de ménage. Je m'arrêtai un instant sur le pas de la porte alors que j'entendais Stéphanie lui demander s'il avait couché avec moi. Je refermai la porte lorsque je l'entendis nier effrontément la chose. Inutile d'en écouter davantage. J'étais dans tous mes états lorsque les portes de l'ascenseur se refermèrent. Lorsqu'il atteignit l'entrée du bâtiment, je ne sais pas comment j'étais parvenue à faire fi de mes ressentiments. Tout ce qui comptait, c'était l'enregistrement studio, rien d'autre ne devait occuper mon esprit.

Je le retrouvai comme prévu au studio, en compagnie de Sébastien, pour la séquence d'enregistrement. Je fis comme si de rien était. Il faut dire que j'avais tenu ce rôle depuis des années, alors les faux-semblants n'avaient plus de secrets pour moi. Peut-être s'en voulait-il un peu de son comportement du matin, car il ne s'acharna pas sur moi.

Nous parvînmes dans les temps à boucler le titre. Il sembla satisfait et me félicita. Je le remerciai, bien incapable pour autant d'en faire des tonnes. Je m'échappai du studio, le saluant au passage. Il ne fit aucun commentaire sur mon attitude distante, certainement déstabilisé par la présence de Sébastien. Cela ne l'empêcha pas durant les minutes qui suivirent de m'envoyer un SMS pour m'avertir qu'il passerait pour discuter. Il ne me demandait pas mon avis, m'imposant de toute évidence une discussion.

Lorsqu'il sonna à l'interphone, je n'avais aucune envie de lui ouvrir mais aucune possibilité de ne pas le faire. Il devait certainement avoir un jeu de clés, alors inutile de résister, au risque d'envenimer une situation déjà bien compliquée désormais. Ce fut à contrecœur que je le laissai pénétrer dans le studio qu'il mettait à ma disposition gracieusement depuis le début de la semaine.

— Tu as quelque chose à me demander ? l'interrogeai-je.

— En quelque sorte oui, mais d'abord j'aimerais qu'on mette carte sur table entre nous, m'avisa-t-il d'entrée de jeu.

— Je t'écoute.

— Ce qui s'est passé entre toi et moi, hier soir, c'était génial…

— Ne te fatigue pas, j'ai compris, le coupai-je.

— Non, tu n'as rien compris, justement ! Tu comptes beaucoup pour moi ! Plus que tu ne l'imagines. Seulement, je sors d'une histoire compliquée et je pense que, tous les deux, on devrait prendre un peu de recul par rapport à ce qui s'est passé et se concentrer sur ce pour quoi on est là. Je pensais que tu étais d'accord avec moi sur ce point mais vu ton attitude aujourd'hui, je tenais à préciser de nouveau les choses, affirma-t-il

— Il n'y a pas de problème. Moi-même, je ne suis pas prête à me lancer dans une nouvelle histoire. Ne t'en fais pas. Il n'y a aucun souci entre nous, arguai-je.

— Tu en es sûre ? insista-t-il, pas du tout convaincu.

— Pourquoi toutes ces questions ? Tu as peur qu'après une nuit passée ensemble je fasse un scandale ? Ne t'inquiète pas. J'ai trouvé aussi que cette nuit avait été géniale mais je crois qu'en effet, on ferait mieux d'en rester là car de toute évidence, de ton côté, tu n'as pas fini de mettre de l'ordre dans tes affaires sentimentales, et du mien, je ferais mieux de me concentrer sur la nouvelle carrière qui s'ouvre à moi. Nous avons le même objectif, il me semble, alors tout va bien, n'est ce pas ?

— Je suis content que tu le prennes comme ça, dit-il.

— Tu pensais que je le prendrais comment ? On avait tous les deux besoin de réconfort, point à la ligne. Tu es mon producteur. On collabore ensemble et nos rapports en restent là. Je trouve ça beaucoup mieux comme ça. Je t'assure que tu n'as pas la moindre inquiétude à avoir. On est des adultes, après tout.

— Tu as raison. Je tiens seulement à te dire que Vincent et moi sommes très largement satisfaits de l'enregistrement du titre. Demain soir, j'ai prévu une petite soirée de présentation te concernant. Je te présenterai aux compositeurs qui vont plancher sur ton futur album et après cela tu seras libre de vaquer à tes occupations jusqu'à ce qu'on ait à nouveau besoin de toi, m'expliqua-t-il.

— Demain ?

— Ne t'inquiète pas, c'est une formalité de rien du tout. Contente-toi de sourire, de marcher habilement, de chanter merveilleusement bien et le tour sera joué. Un coursier te fera livrer une robe dans la journée pour le cocktail et un taxi te conduira à vingt heures au lieu de réception. Alors tâche d'être à l'heure. Je te laisse. Il me reste pas mal de détails à peaufiner. À demain, dit-il, me baisant furtivement la joue gauche avant de s'éclipser tel un courant d'air.

Qu'aurais-je pu faire de mieux que de jouer la carte de l'insensible ? Pourtant, je sentais bien qu'il y avait un petit pincement au cœur. Je m'étais pourtant jurée de ne pas tomber sous son charme ravageur, de tenir les rênes. Je pensais mener la barque et voilà que je n'étais plus certaine d'avoir encore la force de ramer maintenant. J'étais blessée dans mon orgueil. Mon amour-propre en avait pris un sacré coup, mais il était impensable une seconde de l'admettre devant lui. Puisqu'il voulait jouer à ce petit jeu dangereux, alors j'en reprenais les rênes plus vite qu'il ne s'en doutait. Je n'étais pas du genre à me laisser abattre et je n'avais pas encore dit mon dernier mot. Mon plan était encore loin d'être tombé à l'eau. Il était seulement en voie de réhabilitation. J'allais le remettre sur pied plus

vite que prévu. Ainsi, il voulait prendre du recul ? J'allais lui laisser tout loisir d'en prendre. L'adage pour les travers amoureux n'est-il pas le suivant : « fuis-moi, je te suis ; suis-moi, je te fuis » ? S'il fallait le fuir pour qu'il s'intéresse de nouveau à moi, alors j'allais le fuir comme la peste.

CHAPITRE DIX NEUF

Le coursier n'avait pas oublié sa livraison et j'ouvris avec délicatesse la boîte qu'il m'avait livrée après décharge. Qu'est-ce qu'il m'apportait ? Une magnifique robe blanche, cintrée, qui m'arrivait juste au-dessus du genou, et au décolleté tombant. Une élégante paire de boucles d'oreilles et des escarpins blancs l'accompagnaient. Pas de message dans la boîte.

Je ne perdis pas de temps pour la revêtir et me contempler dans le minuscule miroir que la pièce comportait. J'étais très à l'aise dans cette robe et certaine de faire impression. Un détail manquait seulement, celui de la coiffure. Je pris le temps pour réaliser un magnifique chignon. Je me regardai une dernière fois avant de quitter mon petit studio. L'élégance de cette robe me donnait des airs de femme du monde. On pourrait presque penser que j'étais une personne importante, si je me baladais ainsi dans les rues ce soir.

Ne disposant plus d'assez de temps pour m'admirer, je montai enfin dans le taxi que Maxime avait mis à ma disposition pour la soirée. Il me conduisit tout droit devant un hôtel particulier du seizième arrondissement de Paris. Intimidée dans un premier temps, je descendis doucement de la berline alors qu'un portier m'ouvrait la porte du taxi. Il me salua et je lui souris, pas vraiment habituée à ce genre de soirée cérémonieuse. Plutôt gauche, je parvins à marcher d'une démarche plus assurée lorsque je pénétrai dans l'hôtel et foulai un immense tapis pour rejoindre la salle de réception.

Une foule de gens s'y entassait déjà. Pas mal de regard se tournèrent dans ma direction à mon arrivée. Je scrutai l'endroit, à la recherche d'un visage familier, à la recherche de son visage, mais je ne le remarquai pas tout de suite, debout au fond de la salle en compagnie de Vincent Delorme. Je remis mes jambes en marche et tâchai de ne pas me casser la figure, perchée sur ces hauts talons.

Cinq mètres avant que je ne les atteigne, l'arrivée surprise d'une Stéphanie Lacoste, plutôt souriante, me sidéra de surprise, surtout lorsque je la vis glisser sa main dans celle de Maxime à la manière d'un couple d'amoureux. Était-il possible qu'il soit aussi crétin ? J'étais prête à faire demi-tour pour recouvrer mes esprits, trouver une explication logique à ce que je voyais ce soir. Je sentis alors mon portable vibrer. Il s'agissait juste d'un message de soutien d'Adam. Rien de bien

important, et après avoir lu ce message, je réalisai seulement que ce n'était pas à moi de fuir devant lui, ce n'était pas à moi de marcher tête basse.

Je repris mon chemin et croisai le regard de Vincent, qui leva la main à mon attention, provoquant le détournement immédiat de Maxime et de Stéphanie. Dès qu'il croisa mon regard, je le vis retirer immédiatement sa main de celle de sa compagne. Je n'avais plus le choix et approchai dans leur direction. Je saluai Vincent en premier, comme si de rien n'était, avant de me tourner vers Stéphanie et Maxime.

Le mécanisme d'une séduction bien huilée consiste à ne rien laisser paraître de ses griefs et encore moins de ses sautes d'humeur, au risque de tout faire capoter bêtement. Ce qu'il m'inspirait n'était que colère et déception. Pour le moment, je dissimulai ces sentiments dans le gouffre abyssal d'une infime partie de mon subconscient. Exercice pas facile, mais nécessaire à la poursuite de cette soirée dans le calme, la joie et la bonne humeur. Je me parai de mon plus beau sourire pour ne pas faire tâche dans le décor.

— Tu es vraiment sublime, ce soir ! me complimenta Vincent, me regardant sous toutes les coutures, apparemment subjugué par ma prestance.

— Merci.

— Alors Maxime, tu ne dis rien, lui fit remarquer Vincent, surpris par l'attitude figé de son ami qui ne laissait rien transparaître de ses pensées.

— Tu es très belle, dit-il poliment.

— C'est grâce à toi, rétorquai-je.

Le regard de Stéphanie se riva immédiatement sur le visage de son compagnon.

— Ce n'est pas moi qui la porte, reprit-il.

— Non, mais c'est toi qui l'as choisie, dis-je pour bien enfoncer le clou.

— Excuse-moi chéri, interrompit Stéphanie avant de nous fausser compagnie pour rejoindre un groupe d'hommes en pleine conversation au milieu de la pièce.

Maxime la suivit du regard, attentif aux moindre de ses pas. L'envie était extrême de claquer des doigts devant son visage, espérant le réveiller et lui ôter cet air subjugué qu'il affichait niaisement.

— Je vous laisse également, je vais faire un petit tour de salle, s'excusa à son tour Vincent.

Maxime reporta mystérieusement son attention sur moi, tout en ne manquant pas, par moments, de jeter quelques petits coups d'œil dans la direction de Stéphanie, comme s'il craignait qu'elle ne s'échappe irrémédiablement de son champ de vision.

— Alors, où sont ceux que tu dois me présenter ? lui demandai-je.

— Par ici, reprit-il passant sa main derrière mon omoplate pour me guider vers deux hommes grisonnants.

Il se contenta de nous présenter avant de s'éclipser. Il s'agissait des deux compositeurs qui devaient travailler sur l'album. L'échange fut assez long et agréable. Ces derniers me présentèrent à pas mal de leurs connaissances. Je fis bonne figure et tâchai de m'intéresser à chacune de leur remarque alors qu'ainsi abandonnée, je me sentais des plus mal à l'aise. Je ne revis Maxime que trois quart d'heures plus tard dans un coin de la pièce, en pleine conversation avec Stéphanie. Visiblement, ils étaient en train de se chamailler. Pourquoi courait-il après une fille qui le trompait ouvertement ? Les hommes étaient-ils aussi stupides, au point de se laisser mener à la baguette par des femmes sans scrupules ? Était-ce si dur d'ouvrir les yeux lorsque l'on était amoureux ? Vincent fit une arrivée surprise dans mon dos, m'empêchant de concentrer toute mon attention sur ces deux-là. Il perçut cependant la direction de mon regard et me conseilla de ne pas faire attention à eux, ajoutant que ce genre de scène était monnaie courante ces derniers temps, puis il axa la conversation sur la manière dont s'était déroulé l'enregistrement, ajoutant qu'il était très satisfait du résultat et qu'il croyait en moi. Il se chargea à son tour de me présenter comme une jeune artiste à toutes ses connaissances et surtout à certains journalistes qu'ils semblaient très bien connaître. Certains d'entre eux ne se gênèrent pas pour me poser des questions et l'un d'eux me proposa même une entrevue lorsque l'album sortirait dans les bacs. Tout semblait démarrer sur les chapeaux de roue, et Vincent me le fit remarquer sans attendre, arguant que tout le monde semblait être conquis par mon charme.

Il commençait à faire très chaud dans la salle et j'en profitai pour faire un tour du côté des toilettes. Lorsque j'en sortis, je tombai nez à nez avec Stéphanie qui ne m'accorda pas la moindre attention, m'ignorant totalement. Je poursuivis mon chemin, décidée à ne pas me laisser intimider et lorsque Maxime me tomba dessus, je ne me fis pas prier pour lui faire remarquer ses longues minutes d'absence à mes côtés. Pour quelqu'un supposé m'introduire dans l'arène, il semblait bien peu préoccupé par sa mission. Il s'enquit de mon bien-être rapidement, puis me poussa vers un homme chauve avec un bon embonpoint, d'une quarantaine d'année, qui selon les explications pointues de Maxime était photographe et allait diriger la séance de photo pour la couverture de l'album. Il me poussa ensuite dans les bras d'un second homme, la trentaine bien passée également, qui serait chargé par la suite de la réalisation du clip.

Je fis longuement connaissance avec tout ce petit monde, sous le regard inquisiteur de Maxime qui veillait au grain pour s'assurer que mes propos n'étaient pas trop hors de portée. Lorsque je remarquai que la salle s'était vidée de moitié de ses invités, je baillai pour parvenir à m'extirper de cette soirée privée. Je saluai Maxime qui avait insisté pour me raccompagner mais après avoir vivement refusé, il rendit les armes et me laissa m'en aller. Il me souhaita une bonne nuit et m'accompagna jusqu'au taxi. Je ne savais pas quand il était prévu que nous nous revoyions mais cela ne me faisait ni chaud ni froid, à vrai dire. Je préparai mes valises le soir même et rentrai le lendemain comme prévu à Marseille.

La semaine fut longue. Maxime ne me donna aucune nouvelles, pas plus que je ne lui en donnai, bien décidée à ne pas faire le premier pas dans sa direction. Ma méthode n'avait pas l'air de vraiment fonctionner car pour le moment, il ne semblait pas vouloir mordre à l'hameçon.

Lorsqu'il me contacta en fin de semaine, je n'y croyais plus vraiment, venant même à douter qu'il

ne fasse pas tout tomber à l'eau par acquis de conscience envers sa Stéphanie. J'étais en colère et pas vraiment décidée à l'accueillir avec une voix mielleuse au téléphone. Il me proposa de le rejoindre chez lui à Cassis le soir même, ajoutant qu'il venait juste de rentrer et qu'il avait pas mal de choses à me dire. Je refusai sans ménagement, prétextant que je n'avais pas le temps de passer et lui demandai si ce ne serait pas plus simple qu'il me dise ce qu'il avait à me dire par téléphone. Il insista lourdement et je dus me rendre à l'évidence : je ne pouvais pas vraiment refuser. C'était mon patron, après tout.

Ce fut sans grand enthousiasme que je parvins jusqu'à sa propriété de Cassis, portant un jean troué et des ballerines. Je n'avais aucune raison de me changer. Il semblait simplement avoir quelque chose à me dire et quoi que cela puisse être, cela ne devait pas demander une préparation très soignée. Il m'ouvrit le portail de sa propriété. Il se trouvait déjà à l'extérieur lorsque je me garai. Il m'embrassa sur la joue et me convia à passer sur la terrasse, à quelque pas seulement d'une immense piscine. Il me proposa un verre de rosé, s'assit en face de moi :

— On n'a pas vraiment eu le temps de discuter, ces derniers temps, débuta-t-il.

— De quoi voulais-tu me parler ? Il y a déjà des dates de fixées pour le shooting photo ? demandai-je.

— Tout est prévu pour le début du mois d'août, dit-il.

— Alors de quoi voulais-tu parler ?

— De ce qui s'est passé entre nous, avoua-t-il.

— Je pensais que le sujet était clos.

— Je le pensais aussi, jusqu'à ce que je ne parvienne plus à m'arrêter de penser à toi, avoua-t-il, glissant sa main sur la table de jardin, frôlant mes doigts.

Par réflexe, je la retirai immédiatement.

— Je ne suis pas la cinquième roue du carrosse ! Je crois qu'on devrait en rester à des relations purement professionnelles.

— Ce n'était pourtant pas ce que j'ai cru comprendre, à voir ta réaction.

— Alors c'est que tu as mal interprété !

— Qu'est-ce que tu as exactement ? Tu as quelque chose à me reprocher ? Tu t'es quasiment jetée sur moi sans réserve et maintenant tu es distante ! Je ne comprends pas ce revirement de comportement, s'agaça-t-il.

— Tu ne voulais pas que ça aille plus loin entre nous, pas vrai ? Tu es retourné avec Stéphanie alors je ne pense pas que tu puisses venir me demander de jouer le rôle de la maîtresse. Très peu pour moi, repris-je.

À ma réplique, il explosa d'un rire quasi incontrôlable. Je me levai, m'apprêtant à m'en aller mais il se reprit.

— Je ne suis plus avec Stéphanie, pas depuis cette soirée passée ensemble, pas depuis les photos d'elle publiées avec un autre homme dans un magasine. Tu peux me croire. Je ne cherche pas à pimenter ma vie avec une relation extra conjugale. Ce n'est vraiment pas mon style de faire ce genre de choses. C'est vraiment mal me connaître que de penser que je pourrais être capable de faire une chose pareille, de te faire ce genre de proposition malhonnête. Je ne profiterai jamais de la situation. Je ne te ferai jamais cet affront. La vérité, si tu tiens à la connaître, c'est que tu me plais énormément. Je me sens irrésistiblement attiré par toi. Si tu ne ressens pas la même chose, tu n'as qu'une chose à dire et je tairais mes sentiments sans tarder.

— Alors pourquoi te trouvais-tu en sa compagnie lors de cette soirée à Paris ?

— Tout simplement parce que ce n'était pas le bon moment pour officialiser une rupture. On ne voulait pas d'un scandale. Il était prévu de longue date qu'elle serait présente, elle l'était, un point c'est tout. Je ne l'ai plus revue depuis. Tu peux me croire.

— Qu'est-ce que tu attends vraiment de moi ? demandai-je, perdue.

— Rien dont tu n'aie pas vraiment envie. Je voulais seulement savoir ce que tu ressentais de ton côté.

Mon sang ne fit qu'un tour. C'était une déclaration qu'il me faisait là, peut-être pas la plus enflammée, peut-être pas la plus romantique qui soit, mais une déclaration sincère. Il était attiré par moi. Son regard me troublait toujours autant. C'était plus fort que moi.

J'avais rêvé chaque nuit de ce moment que nous avions partagé, espérant qu'il me touche avec la même ferveur que ce soir-là, qu'il me regarde avec la même intensité et me donne autant de frissons que mon corps en avait été parcouru, ainsi lovée dans ses bras. Mon corps entier en redemandait. Mon cœur, lui, commençait à être conquis, à ma plus grande peur, mais je n'essayais de penser qu'à une chose, profiter des ces petits moments de répit que la vie semblaient m'offrir. Je l'avais séduit et je crois qu'en faisant en sorte que cela se produise, il était parvenu, hélas, à me séduire à son tour.

Je fis le tour de la table. Il me suivit du regard, ne comprenant pas ma réaction et lorsque je m'assis sur ses genoux simplement pour l'embrasser, il accéléra la cadence de nos baisers. Lorsque je détachai mon visage du sien et posai mes deux mains sur ses joues, il semblait toujours aussi surpris. C'est à ce moment-là que je fis ma déclaration, me moquant bien des règles que je m'étais auto fixées. Il était imprégné dans mon esprit et la seule manière de combattre cette obsession c'était de céder à la tentation qu'il représentait.

Malgré tous mes efforts pour ne pas l'être, je devais bien me rendre à l'évidence : j'étais en train de tomber amoureuse. C'était la première fois que cela m'arrivait vraiment. Il n'était plus question d'un amour de façade, de sentiment condescendant, mais de sentiments qui m'obsédaient, me plongeaient dans un état de manque lorsque je ne me trouvais pas près de lui.

— Moi aussi je veux essayer quelque chose avec toi. Allons-y doucement, tu veux bien ? proposai-je timidement, encore sous le choc de mes aveux dont je ne pensais pas être capable parce que je me refusais à laisser s'exprimer les émotions que je ressentais.

Pour toute réponse, il enfouit sa tête dans ma poitrine puis la releva pour m'embrasser à nouveau. Il me souleva, me posa sur la table, fit basculer mon corps en arrière alors qu'il soulevait mon débardeur pour baiser tendrement mon ventre. Il s'arrêta brusquement, mettant fin à l'authenticité du moment.

— Passe la semaine ici avec moi, avant que je ne sois obligé de remonter à Paris ! Je veux tout savoir sur toi, tout, tu m'entends.

J'hésitai, pas vraiment emballée à cette idée. Je redoutais qu'il ne cherche à trop en découvrir sur moi, sur ma vie et surtout sur mes mensonges, mais je ne pus résister plus longtemps à son regard de braise. J'acquiesçai et l'enthousiasme que ma réponse lui inspira me fit découvrir un tout autre homme. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il ne m'avait jamais laissé entrevoir la partie déjantée de sa personnalité et lorsqu'il me souleva de la table et courut vers la piscine alors que je lui hurlai de ne pas le faire, je crois qu'il était vraiment lui-même.

— Repose-moi ! Non ! hurlai-je alors qu'il sautait à l'eau tout habillé, chaussures aux pieds, m'entraînant avec lui dans l'eau tempérée.

Je mis quelques secondes avant de ressurgir à la surface, légèrement refroidie. Il fondit rapidement sur moi.

— T'es fou ! m'exclamai-je, plus heureuse que je ne l'avais jamais été.

— C'est exact et c'est de ta faute. Tu m'as rendu complètement fou de toi, rit-il.

— Je risque d'être contaminée, rebondis-je posant mes mains sur ses épaules pour éviter de couler à pic.

— De cette manière, tu seras bien obligée de te déshabiller pour te changer, dit-il d'un sourire entendu avant de s'emparer de mes lèvres. Lorsqu'il eut le malheur de s'écarter un instant, d'humeur taquine je l'éclaboussai à n'en plus finir et comme deux enfants de cinq ans nous nous livrâmes à une véritable bataille d'eau.

— Arrête ! Arrête ! J'ai quelque chose dans l'œil ! dit-il alors que je continuais de l'éclabousser.

Il se frotta l'œil droit avec vigueur et je m'approchai de lui à la nage pour l'aider, mais lorsque je fus suffisamment près, il me prit par surprise et me coula. Je retrouvai la surface immédiatement après et il s'empressa de m'embrasser à nouveau, ne me laissant pas le temps suffisant pour reprendre mon souffle. Je m'accrochai alors à lui, plus fort, nouant mes jambes autour de sa taille et mes bras autour de son cou.

La nuit commençait à tomber. J'avais la sensation que les cigales redoublaient d'efforts pour se

faire entendre. Jamais encore je n'avais vécu ça avec un homme. Jamais encore je n'avais eu aussi peu envie de me détacher de lui qu'en cette soirée, me baignant toute habillée dans une piscine et tremblotant par moment à cause de la fraîcheur que la nuit tombante commençait à apporter avec elle. Il y avait quelque chose de magique, de surprenant et d'intimidant dans ce moment. Quelque chose que j'avais toujours attendu de vivre jusqu'à maintenant. Percevant les tremblements de mon corps, Maxime nous transporta en dehors de la piscine, montant les marches. Je ne le lâchai pas, m'agrippant comme une princesse le ferait à son chevalier servant. L'eau dégoulinait sur les margelles de la piscine. Mes tremblements redoublèrent lorsqu'il me déposa sur une chaise de jardin.

— Mets-toi en sous-vêtements. Je te rapporte une serviette, fit-il.

Il se dirigea vers l'entrée de la villa et ôta son tee-shirt, son pantalon et ses chaussures qu'il laissa sur le salon de jardin avant d'entrer en boxer à l'intérieur. Attendant qu'il revienne, je m'exécutai et ôtai mes vêtements mouillés. Il revint une serviette nouée sur ses hanches et une seconde dans sa main qu'il disposa sur mes épaules.

— On devrait rentrer à l'intérieur, conseilla-t-il.

Je me levai et le suivis pour pénétrer dans un salon d'art moderne. Un grand canapé d'angle en cuir marron occupait la majeure partie de l'espace. Nous traversâmes le salon pour atterrir dans sa chambre. Juste à côté de son lit se présentait une douche.

— Si tu veux mon avis, on ferait mieux de s'y rendre pour nous réchauffer, proposa-t-il.

Il fit couler l'eau chaude et ôta son boxer avant de rentrer à l'intérieur de la cabine. Je fis de même avec mes deux bouts de tissus encore présents sur mon corps et nous nous prélassâmes sous l'eau bien chaude. Il sortit le premier, me laissant savourer l'eau chaude plus longtemps. Ce ne fut qu'en tournant l'arrivée d'eau que je réalisai que ma montre était fichue. Le petit plongeon dans la piscine ne lui avait pas réussi.

Je nouai rapidement une serviette autour de mes épaules avant de sortir de la douche. Il m'avait déposé une chemise sur le lit dont il avait pris soin au préalable de soulever les draps, m'invitant clairement à passer la nuit à ses côtés. Je supposai que je devais la mettre, mais à peine l'avais-je passée et commençai à attacher le premier bouton qu'il revint dans la chambre, se déplaçant furtivement vers moi, passant ses bras derrière mes reins, pour coller sa main tiède sur ma peau nue.

— Je crois que tu es encore mieux sans, dit-il avant de soulever mes cheveux pour baiser le creux de mon cou.

Il me repoussa en arrière, juste devant le lit, puis nous y fit basculer tous les deux pour une nuit à la hauteur de toutes mes espérances. J'appréciais la douceur dont il faisait preuve chaque fois qu'il empoignait pour corps, chaque fois qu'il m'embrassait, à chaque moment où ses mains s'amusaient à parcourir ma peau nue pour la faire frissonner de plaisir.

CHAPITRE VINGT

L'oreille collée contre la peau douce de sa poitrine, je peinai à ouvrir les yeux, encore bercée par la constance de son rythme cardiaque. Je bougeai légèrement ma main gauche collée à son épaule pour la faire atterrir sur son cou. Je sentis sa main se poser sur la mienne. Il la caressa doucement avant de remonter la sienne sur mes cheveux. J'ouvris tant bien que mal les yeux pour apercevoir son visage lumineux et souriant. À en juger par la beauté éclatante de ses traits, cela devait faire un bon moment qu'il était éveillé, attendant que je finisse par en faire de même pour que je puisse le libérer de mon étreinte. Je tentai de me relever pour lui laisser la possibilité de respirer mais il appuya légèrement sur ma tête en signe de désapprobation pour m'obliger à conserver ma posture.

— Reste un moment tu veux bien ? Je n'ai pas envie que ce moment se termine, confessa-t-il.

— Cela fait longtemps que tu m'observes dormir ? questionnai-je, intimidée par la sensualité de son regard, un regard que je ne lui connaissais pas.

Tout était allé vite et j'avais l'étrange impression que nous nous fréquentions depuis plusieurs mois déjà, comme un vieux couple sur le point de se fiancer. Je dois dire que pour moi, ça en était même flippant. En ce qui concernait mes relations amoureuses, j'étais plutôt de celles qui restent le pied accolé au frein, plutôt que de celles qui foncent, pied au plancher, n'ayant pas peur de se jeter dans le vide et l'inconnu qui s'y rattache. J'avais l'envie contradictoire de rester à jamais collée à son torse dénudé et en parallèle celle de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir à toute vitesse. Je n'avais pas quitté une prison pour en rejoindre une autre, quoi qu'elle puisse comporter.

Il ne perçut pas les appréhensions qui m'assaillaient car il me saisit par la taille et nous enfonça dans le lit, en dessous de la couette, la tête à même le matelas. Il s'allongea sur moi et m'embrassa. Mon esprit était toujours ailleurs alors qu'il prenait plaisir à jouer avec mes lèvres. Il releva soudain la tête, ses avant-bras entourant la mienne, et plongea intensément son regard dans le mien. Je le soutenus, effrayée par ce dernier qui trahissait la naissance de ses sentiments. Il était en train de tomber amoureux ou bien il l'était déjà. C'était un fait. Je ne savais pas comment se passait ces choses-là. Je ne savais pas comment cela se passait en règle générale. Jamais encore un homme

n'était tombé amoureux de moi ou du moins jamais un homme que je pensais aimer sincèrement était tombé amoureux de moi, car plus les jours passaient et plus je commençais à avoir la certitude de mes sentiments. Je l'aimais. J'étais capable d'aimer un homme mais je ne savais pas encore si j'étais capable de partager ses sentiments. C'était une grande première. Un plongeon dans l'inconnu désarmant.

— Je veux tout savoir te concernant. Je veux tout savoir de ta vie, absolument tout, affirma-t-il.

— On a tout le temps de se découvrir, dis-je levant la tête pour l'embrasser et mettre fin à ses questions.

Ce n'était pas le moment de ramener sur le tapis des choses qui fâchent, pas le moment de gâcher cet instant lunaire. Je fermai les yeux, ayant l'impression que nous étions seuls au monde, loin de la gravité terrestre, loin de notre quotidien. Je ne voulais pas me réveiller, éclater cette bulle dans laquelle nous étions tous les deux enfermés pour nous livrer ainsi aux regards du reste du monde. Le monde n'a plus d'importance lorsque l'on retrouve la moitié de soi-même. Cette pièce complémentaire qu'on attend depuis si longtemps et qui nous donne l'impression de vivre réellement. Soudain tout paraissait prendre un sens. On pouvait enfin mettre un nom sur nos sentiments. Il était ma pièce manquante. C'était ce que je ressentais. Peut-être me trompais-je, mais si faire fausse route était aussi enivrant, alors mieux valait-il se tromper encore et encore et prier pour ne jamais avoir la malchance d'ouvrir les yeux.

— Non, je veux tout savoir de toi, maintenant, tout de suite. Je suis pressé de découvrir tout tes petits secrets, insista-t-il, m'obligeant à soulever mes paupières, à ouvrir les yeux pour affronter son regard foudroyant.

— Je n'ai pas de secrets. Il n'y a pas grand-chose à savoir me concernant, pas que tu ne connaisses déjà, repris-je.

— Tu ne m'auras pas ainsi. Je suis bien décidé à percer à jour ta carapace. J'ai tellement de questions te concernant et qui se bousculent dans mon esprit que je ne sais pas par où commencer. Jamais encore une telle chose ne s'était produite…

— Raison de plus pour ne pas y répondre tout de suite. Tu risquerais d'en oublier certaines. Tu devrais commencer par mettre de l'ordre dans tes idées, conseillai-je, un sourire espiègle accroché à mes lèvres.

— Tu ne m'auras pas ainsi, répéta-t-il. Je suis décidé à tout savoir sur toi et si tu ne veux pas toi-même répondre à mes questions, je trouverai bien un moyen pour obtenir mes réponses.

— Très bien, mais cela vaut autant pour moi que pour toi, me relevai-je me libérant de ses bras pour m'asseoir, la tête contre l'oreiller.

Il se releva aussi, tourna sa tête vers moi et posa la première question qui lui brûlait les lèvres.

— Tu as de la famille ? Je veux dire, si c'est le cas, tu n'en parles jamais.

La question que je redoutais tant était posée. J'hésitai à feindre le rôle de la pauvre orpheline mais j'étais trop superstitieuse pour faire cela. J'avais déjà échafaudé la réponse parfaite qui m'éviterait de devoir lui présenter les membres du cercle familial.

— J'ai bien une famille comme tout le monde. Une mère, un père, un frère aîné et une sœur plus âgée, mais ils vivent tous en Belgique.

— Tu es belge ?

— Pas du tout. Nous sommes partis y habiter il y a de cela quelques années pour le boulot de mon père.

— Alors pourquoi es-tu la seule à être revenue ?

— Il fait trop froid en Belgique, dis-je manquant d'éclater de rire derrière le peu de sérieux de ma réplique.

— Sérieusement ? fronça-t-il les sourcils, contrarié par le détachement dont je faisais preuve face à ses questions trop intrusives à mon goût.

— On a toujours vécu ici avant de quitter la France pour la Belgique. À mon retour, j'ai pu y retrouver des amis et puis l'ambiance familiale m'étouffait. Je crois que j'avais besoin de prendre l'air, de me changer les idées. J'ai toujours rêvé de faire carrière dans la musique.

— Alors pourquoi ne t'es-tu pas installée à Paris ?

— Parce que mon meilleur ami guitariste vit à Marseille. Je ne me voyais pas revenir en France avec que des têtes inconnues autour de moi.

— Tu as un meilleur ami ? questionna-t-il, fronçant les sourcils, accueillant la nouvelle avec gravité.

— Oui. C'est un musicien génial et ce n'est qu'un ami, rien de plus, soulignai-je pour dissiper tout malentendu.

— J'ai hâte de le rencontrer. Je suppose qu'il aura pas mal de choses à me révéler te concernant.

— Il est très occupé en ce moment, argumentai-je.

— C'est seulement une impression, ou tu n'a pas très envie que je fasse connaissance de tes proches ?

— Ce n'est pas ça ! Mais tout ceci est très récent et on ne peut pas dire que mes proches soient si proches que ça géographiquement parlant. Je croyais qu'on ne devait pas griller les étapes ?

— Tu as raison, se ravisa-t-il.

— Et toi, tu ne parles jamais de ta famille non plus, déviai-je la conversation sur sa personne.

— Parce que tu sais déjà tout ce qu'il y a à savoir. Tu connais déjà mon père et ma belle-mère. Je n'ai pas de frère et sœur, si on omet la progéniture de mon père en cours de conception, dit Maxime sur un ton peu avenant.

— Et ta mère ?

— Elle est morte, avoua-t-il l'air abattu.

— Je suis désolée, dis-je, honteuse même si je ne pouvais pas deviner sa réponse par avance.

— Ne le sois pas. Elle n'est pas vraiment morte à proprement parler, rit-il.

— Comment ça ?

— C'est au sens figuré que je le dis. Cela fait longtemps que je n'ai plus de mère. Mes parents ont divorcé, j'avais six ans. De là, ma mère est partie vivre aux États-Unis en me laissant à la charge de mon père. Elle a toujours été spéciale, toujours plus subjuguée par ses chats que par moi. Je ne crois pas vraiment qu'elle ait voulu avoir un enfant un jour. Le peu de souvenirs que j'ai conservé d'elle, c'est qu'elle était plutôt froide et distante. Elle n'avait aucun don pour la maternité, aux dires de mon père et de tous les domestiques. Après ma naissance, elle a commencé à s'enfermer sur elle-même. Mon père a eu pas mal d'aventures durant cette période. À en croire certaines, j'aurais plus d'un frère et d'une sœur cachés. Ma mère communiquait essentiellement par carte postale pour me souhaiter un bon anniversaire, ou un joyeux noël, ce qui m'en faisait en tout et pour tout deux par an. Mon père a toujours été pas mal occupé mais le peu qu'il était présent, il a toujours été là pour moi, même si nous avons traversé des périodes difficiles. J'ai vu ma mère pour la dernière fois il y a quinze ans, lors des vacances scolaires. J'avais treize ans. Je suis resté une semaine et puis j'ai supplié mon père de venir me récupérer. Elle n'avait pas changé. Toujours en train de rempoter ses plantes ou de nourrir ses chats. Elle ne m'a posé aucune question, égale à elle-même. Elle me traitait avec moins d'amour qu'elle n'en montrait à ses chats. Lorsque mon père est venu, elle n'a rien dit. Depuis, je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Je ne sais même pas si elle est encore en vie, mais le contraire m'étonnerait. Ma mère faisait partie d'une famille de riches industriels ayant fait fortune dans le textile à bas prix. Je ne doute pas que s'il elle venait à décéder, étant son unique héritier à ce jour, j'en serais le premier averti, sans compter qu'en divorçant de mon père elle a pu lui extirper quelques millions, de quoi filer de beaux jours sur le sol américain.

— Tu ne la portes visiblement pas dans ton cœur…

— Si j'avais été un chat, peut-être m'aurait-elle aimé. Mon père est la seule figure parentale sur qui j'ai pu compter. On a vécu pas mal de moments difficiles. Il m'a envoyé en pension et même si on est encore souvent en désaccord, il n'a jamais cessé de me faire passer en premier. Je ne porte pas sa nouvelle femme dans mon cœur car je continue à croire qu'elle n'en veut qu'à son argent, mais s'il y a une chose qu'il m'a toujours prouvé, c'est que peu importe ce qu'il se passera, il sera toujours à mes côtés pour me soutenir.

— On a tous nos croix et nos bannières à porter pas vrai ?

— Oui et on doit tous faire avec. Je n'ai jamais eu le temps d'être malheureux. J'essaye juste de ne pas reproduire ce que j'ai vécu.

— Tu es toujours amoureux d'elle, de Stéphanie ? le questionnai-je, craintive à l'idée de connaître sa réponse.

— Les sentiments ne s'en vont pas comme ça. Peut-être que j'éprouve encore certaines choses pour elle mais je les ai laissées derrière moi. Ce n'était pas la bonne personne. Ce n'est pas celle qu'il me faut. Je n'ai pas su voir tout de suite qu'elle partageait beaucoup de point commun avec ma mère. Ce n'est pas celle que je recherche et après plusieurs séparations, j'ai enfin pu faire la lumière là-dessus. Parlons d'autres choses, tu veux bien ?

— Qu'est ce que tu veux savoir ?

— Révèle-moi un de tes secrets, quelque chose que tu n'as jamais osé dire à personne ! dit-il se rapprochant de moi et se tournant sur le côté, la tête posée sur sa main, l'air songeur.

— Je ne peux pas, tu vas te moquer de moi !

— Jamais je ne me moquerai de toi.

— Très bien, dis-je basculant à mon tour sur le côté, mon visage à deux centimètres à peine du sien.

— Je suis toute ouï, commença-t-il à se moquer avec un air épouvantablement ridicule.

— Arrête de faire l'idiot, dis-je, saisissant un oreiller pour le coller sur son visage et le faire basculer en arrière.

Lorsque j'ôtai l'oreiller il m'attira à lui, et je retrouvai ma position de départ, lovée dans ses bras, l'oreille à quelques centimètres seulement de son cœur.

— Alors, quel est ce terrible secret que tu n'as jamais osé dire à personne ? reprit-il.

— Je ne sais pas si je peux te le dire…

— Si tu ne me le dis pas, attention à ce qui va suivre, dit-il effectuant quelques timides chatouilles, me rappelant Greg – que je chassai de mon esprit aussi vite que possible.

— Lorsque j'étais petite, j'étais fan invétérée des chocos BN. Chaque matin, je vidais un paquet neuf avant que mon frère et ma sœur n'arrivent pour récupérer tous ceux qui affichaient des yeux en demi lune. C'était les plus rares. Ensuite, je replaçais tous les autres dans le paquet et m'empressai de manger ceux que j'avais eu la chance de dénicher. Dommage que les BN avec des yeux en demi

lune n'existent plus en grand format, avouai-je.

— C'est ça le secret que tu n'as jamais osé dire à personne ? s'étonna-t-il.

— Je savais que tu allais te moquer, le grondai-je.

— Pas du tout. Je trouve ça très mignon, reprit-il.

— Vraiment ?

— Vraiment. Enfin maintenant ce n'est plus un secret. Je suis sûr que ça va intéresser pas mal de journalistes lorsque ton nom sera connu de tous, rit-il.

— Moqueur ! me vengeai-je en lui pinçant inutilement le bras car aucun cri de protestation ne s'ensuivit.

— Tu ne veux pas savoir quel est mon secret à moi ? reprit-il pour calmer mes envies de violence.

— Quel est-il ? questionnai-je, intéressée.

— Mon père ne m'a pas envoyé en pensionnat à Londres uniquement pour que j'y reçoive la meilleure éducation. Il m'y a envoyé après qu'au petit matin, alors que j'avais dix ans, j'ai eu réduit en fumée les vêtements d'une de ses nombreuses maîtresses qui n'était autre que ma prof de solfège.

— T'étais déjà un vrai rebelle, me moquai-je à mon tour.

— Est-ce que tu as un rêve ? demanda-t-il, sérieux.

— Je suis déjà en train de le réaliser et c'est en partie grâce à toi, avouai-je.

— Je ne parle pas de ça. Tu dois sûrement en avoir d'autres. Il y a certainement quelque chose d'autre que tu rêverais de faire dans ton existence, insista-t-il.

— Il faut en conserver certains car si l'on en a plus alors à quoi pourrons-nous passer notre vie à rêver ? repris-je, philosophe.

— Tu as peut-être raison. Moi, lorsque j'étais enfant, je rêvais de devenir pilote de chasse.

— On ne peut pas dire que tu aies tout fait pour l'accomplir, ce n'est pas vraiment la voie dans laquelle tu t'es plongée, lui fis-je remarquer.

— Non mais seulement parce que mon père n'y était pas ouvert et qu'au fil du temps, j'ai appris à aimer la musique.

— Contrairement à toi, je ne peux plus mettre mes rêves de côté par souci de ce qu'en penserait ma famille. Tu as donc sagement suivi les pas de ton père ?

— Oui et je n'en suis pas malheureux aujourd'hui. Et puis, comme tu l'as si justement fait remarquer, je peux dire que grâce à lui j'ai toujours un rêve dans la vie, alors que toi tu sembles ne plus en avoir, rebondit-il, sûr de lui.

— Je n'ai jamais dit que je n'en avais plus repris-je.

— Dans ce cas quel est-il ? tenta-t-il astucieusement de me tirer les vers du nez.

— Eh bien, j'ai toujours rêvé de jouer du piano en rebord de plage, les pieds dans l'eau en chantant *My All* de Mariah Carey. J'ai toujours trouvé l'idée très romantique, terminai-je avant de susurrer à son oreille le début du refrain de cette chanson :

I'd give my all to have

Just one more night with you I'd risk my life to feel You body next to mine[2].

Il sourit timidement à la fin de ces paroles et me baisa le lobe de l'oreille.

— Et moi ce que je trouverais très romantique, c'est toi et moi, dans ce lit durant toute la journée… mais avant ça, j'ai une demande personnelle à t'exposer, à laquelle j'espère tu répondras favorablement, dit-il.

— Laquelle ?

— Je dois partir en début de semaine à Saint-Tropez pour une semaine de vacances chez mon oncle. En vérité, il a insisté pour que je vienne cette année. J'ai toujours su trouver une parade les années précédentes mais là je ne peux plus y échapper. Viens avec moi !

— Ton oncle ? Il fait quoi à Saint-Tropez ?

— Il tient un club très branché. Il est en fait le demi-frère de mon père et ne manque pas d'audace malgré ses soixante-cinq ans.

— Je ne sais pas. C'est un peu tôt pour officialiser les choses, tu ne crois pas ?

— À quoi bon attendre ? On ne peut pas se cacher éternellement ici. Si cela te dérange, je ne te présenterai que comme une amie.

— C'est d'accord, mais à une seule condition ! m'emportai-je devant son minois si attendrissant.

— Laquelle ?

— Que tu me présentes comme ta petite amie, souris-je, prête à sauter le pas.

Il sourit, satisfait de ma réponse, m'embrassa pour marquer le coup. À quoi bon jouer au chat et à la souris avec les paparazzis ? Ce n'était plus un secret de polichinelle, depuis notre séjour à Paris,

qu'il était mon producteur. Tout le gotha savait que nous préparions quelque chose et en avait eu un avant-goût. Il ne me resterait qu'une chose à affronter : l'étiquette de la chanteuse arriviste qui couche honteusement avec son producteur pour réussir, mais c'était soit ça, soit se cacher et ne se voir et se toucher que dans de rares moments privés, lorsque nous pourrions trouver le temps de nous libérer. Je m'étais jetée dans la gueule du loup alors autant en finir et qu'il m'avale toute crue. Après tout, c'était un homme libre maintenant, alors libre à nous de batifoler dans les rues tropéziennes comme bon nous semblait, sans compter que cela ferait un peu de buzz autour de ma personne, ce qui n'était pas si négligeable en terme d'image, surtout en ces temps maussades pour le monde musical souffrant déjà bien assez du piratage. Mieux valait-il faire parler de soi, que cela soit en bien ou en mal, que de provoquer l'ignorance populaire.

Cette journée-là, nous fîmes l'amour encore et encore, jusqu'à ce que nous ne soyons plus capables de le faire, nos corps lessivés par la fougue de nos étreintes. On peut essayer de vivre d'amour et d'eau fraîche pendant vingt-quatre heures mais les prochaines qui débutent nous obligent à intégrer obligatoirement un troisième élément à la composition si l'on souhaite poursuivre l'aventure.

Ce fut donc en tête à tête que nous trouvâmes la force de dîner ce soir-là, après que Maxime ait passé commande chez un traiteur. J'avais l'impression qu'une nouvelle vie démarrait. L'esprit planant à trois mille mètres d'altitude, je me sentais légère. Une légèreté dont je ne savais pas vraiment si elle était méritée, que je ne pouvais pas mesurer, mais qu'est-ce qu'elle était délicieuse… Au point de me transporter vers de nouvelles perspectives de bonheur. Il ne reposa plus de question sur ma vie, sur ma famille. Je me sentais mal à l'aise tout de même de lui avoir menti, mais c'était pour la bonne cause me persuadai-je, il n'aurait pas pu comprendre. Ce que je craignais tout de même, c'était que lorsque l'on commençait à mentir, on finissait par ne plus savoir ce qui délimitait la vérité du mensonge.

CHAPITRE VINGT ET UN

Je craignais de me mélanger les pinceaux et pour que la maxime qui prévaut de prêcher le faux pour savoir le vrai ne vienne pas perturber notre fragile alchimie, je me répétais sans cesse ce que je devais dire me concernant à tous ceux qui voudrait l'entendre. Il était d'une importance cruciale dans ce cas de tenir le même discours partout où l'on passe. Il était trop tard pour revenir en arrière sur mes déclarations. Je n'avais aucune envie de l'assimiler à mon ancien moi, à ma famille. J'étais une nouvelle personne. J'avais le droit de me construire une nouvelle vie, me serinais-je pour éloigner tous les démons qui germaient dans mon esprit afin d'y introduire sentiments de honte et de culpabilité.

On avait tous le droit de vouloir changer de vie. Si l'on ne mentait que sur certains détails de nos vies, alors on ne pouvait pas vraiment considérer avoir trompé notre interlocuteur, car au-delà des petites choses sur lesquelles on passait aisément, on ne mentait pas sur ce que nous étions. Notre personnalité, ce que nous sommes, nos sentiments, voilà la seule chose qui doit compter.

Au-delà des mensonges que j'avais proférés, je me montrais telle que j'étais. Je n'avais jamais cherché à me faire passer pour quelqu'un d'autre. Certes, peut-être avais-je essayé, mais les sentiments que Maxime m'inspiraient étaient bien réels. J'ai peut-être pensé à les inventer au départ, mais la réalité m'avait vite rattrapée et j'avais conscience que Maxime ne devait jamais rien apprendre de toutes mes petites manigances, jamais.

Était-ce le destin qui me punissait ? Était-ce ma punition pour l'aimer ? À présent, je craignais plus que toute autre chose de le perdre. Malgré tout, je ne parvenais pas à me raisonner car la raison ignore les sentiments. C'était dur de le regarder au réveil, si paisible. Difficile de constater que l'on s'était fait prendre à son propre piège. Mon petit jeu de séduction s'était retourné contre moi.

Mais le pire dans tout ça, c'était qu'une fois que l'on prenait goût aux petits mensonges de rien du tout, l'on ne pouvait plus cesser de mentir pour dissimuler les précédents, de sorte qu'on les accumulait à n'en plus finir. J'étais en train de mentir à tout le monde et j'en venais même à me mentir à moi-même.

Greg pensait toujours que je me servais de Maxime, et ma famille quant à elle ne savait pas grand-chose de mes activités. Quant à Maxime, il croyait en moi, en mes sentiments et au destin de notre rencontre qui lui avait permis d'ouvrir les yeux sur Stéphanie. Résumé grossièrement, cela pouvait faire rire, mais moi tout cela commençait à m'échapper.

Arrivée dans la villa de son oncle, je m'efforçai de ne pas parler, en tout cas pas si cela n'était nécessaire, m'assurant ainsi de ne pas dire de bêtise par omission. Je dois dire que son oncle était plutôt chaleureux et très fantasque dans son genre. Je fus plutôt surprise lorsqu'il nous présenta à son compagnon de longue date. Arrivés depuis un quart d'heure, il était à peine dix sept heures et nous étions déjà attablés, un verre de vin blanc devant nous.

— Tu vas nous chercher une seconde bouteille chouchou, implora Sylvain, l'oncle de Maxime, à son compagnon prénommé René.

Ce dernier se leva pour contourner la piscine à débordement et descendre dans l'immense cave que la propriété possédait.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ? demanda son oncle, le regard attentif, posé sur nos mains entrelacées, de sorte que nous ne laissions planer aucun doute sur la nature de notre relation et sa récente étendue dans la sphère plus intime.

— Depuis quelques semaines, répondit Maxime.

— Tu ne m'avais rien dit, petit cachottier ! Il faut que je t'invite pour que tu me présentes mademoiselle ? Et qu'est-ce que vous faite dans la vie, Camille ?

— Je la produis, répondit Maxime à ma place, surprotecteur envers moi depuis que nous avions posé un pied dans ce qui avait tout l'air d'une cage aux fauves.

— Tu peux laisser mademoiselle parler, tu sais. Je ne vais pas la manger. Alors, comme ça, vous êtes chanteuse ? Et comment vous êtes vous rencontrés ?

— Je crois que tu as posé assez de questions sur nous pour aujourd'hui, coupa court à la conversation Maxime, visiblement gêné par la curiosité maladive de son oncle.

— Laisse-les tranquille. Ils sont jeunes, ils prennent le temps de s'amuser. Tu les ennuies avec toutes tes questions. Peu importe comment ils se connaissent, l'important c'est qu'ils soient, là, tous les deux pour porter compagnie à deux vieux snobinards comme nous, en manque d'amusement, l'interrompit René en posant une bouteille de Sancerre sur la table.

Il saisit le tire-bouchon et l'ouvrit, puis remplit chacun de nos verres avant de reprendre place parmi nous.

– Santé, dit Sylvain en levant son verre.

Nous levâmes tous nos verres pour les entrechoquer les uns contre les autres. Je portai le mien à mes lèvres, en bus quelques gorgées. Le Sancerre était fruité, équilibré, avec un arrière goût de

pamplemousse. Maxime ne cessait de me dévisager alors que je liquidai mon verre avec avidité. Je croulais sous les questions de son oncle. Toujours les mêmes. Comment vous est venue l'envie de chanter ? Où se trouve votre famille ? Quelles études avez-vous fait ? Quel est votre style de musique ? Je prononçais éternellement les mêmes réponses.

Son oncle était plutôt blagueur et un repas assez lourd, nous pûmes rejoindre la chambre d'amis, trop orangée à mon goût, après avoir trouvé maintes et maintes excuses pour échapper à leur virée nocturne dans la boîte de nuit de son oncle, qui n'avait cessé de tenter de nous convaincre de venir écouter le nouveau DJ qu'il avait engagé après avoir viré avec perte et fracas le précédant. Enfin, lorsqu'il comprit que nous étions vraiment fatigués, il consentit à nous laisser regagner la chambre à la couleur orange vive. Une fois la lumière éteinte, la pièce était beaucoup plus supportable. Nous sombrâmes, entrelacés l'un à l'autre.

La semaine passa plutôt rapidement. Nous n'avions pu échapper aux paparazzis regroupés en cet été sur la côte d'azur et plus particulièrement sur le littoral tropézien. Cela n'avait pas été faute pour nous de passer la plupart de nos après-midis dans un club privé de Saint Tropez où de nombreuses personnalités comme nous étaient venues chercher repos et tranquillité pour échapper aux photographes. Malheureusement, comme nous le prédisions nous avions fini dans les pages d'un magasine people. Cette fois-ci, je n'étais plus une inconnue.

Maxime n'en parut pas plus affecté que cela lorsque je lui montrai les photos, même si j'avais pu tout de même dégoter un agacement certain dans son attitude à la vue de ces clichés. Cependant, il n'en fit pas étal et jeta le magazine dans une poubelle, avant de saisir ma main pour se promener sur le port de Saint-Tropez. Pour notre dernière soirée, nous devions retrouver oncle et René dans leur club.

Nous passâmes en vitesse dans leur villa pour revêtir des tenues de soirée plus convenables. Pour moi, une robe en soie noir que Maxime venait de m'offrir, il y avait à peine plus de deux jours. Il s'habilla de façon plus décontractée en jean et polo, mais même lorsqu'il était vêtu ainsi il avait une élégance et un charme fous.

— Tu es renversante, me complimenta-t-il alors que je libérais enfin la salle de bains.

— Merci, souris-je en attrapant son bras pour quitter la demeure de son oncle et rejoindre notre carrosse.

Lorsque les videurs nous permirent d'entrer sans avoir à faire la queue dans la boîte très VIP de son oncle, la foule, ou plutôt quelques danseuses en mini-jupes, se déhanchaient ardemment sur *Midnight City* de M83. Son oncle était en pleine conversation tout près du bar alors Maxime m'attira sur la piste de danse pour nous amuser et surtout pour m'embrasser dans l'obscurité quasi-totale de la pièce. Nous enchaînâmes ainsi plusieurs morceaux jusqu'à ce que son oncle vienne enfin nous débusquer de la piste de danse pour nous présenter à quelques uns de ses riches amis, aux influences toutes plus diverses et variées les unes que les autres. Maxime plongea allègrement dans une grande conversation avec leur petit groupe alors que moi, je restai immobile comme une potiche, ne comprenant pas grand-chose au fond de leur conversation. Lorsque j'émis un signe de fatigue, Maxime s'excusa et m'entraîna doucement vers la sortie.

— Ce n'est pas le moment de dormir. J'ai une surprise, fit-il alors que nous retrouvions la fraîcheur de la nuit sur le trottoir.

Il réveilla ainsi mes sens.

— Une surprise ? À minuit ? m'étonnai-je.

— Il n'y a pas d'heure pour surprendre quelqu'un, pas vrai ?

— Non, avouai-je.

— Alors tout ce qu'il te reste à faire pour le découvrir, c'est me suivre bien docilement et fermer les yeux, dit-il avant de nouer un bandeau noir sur mes yeux. Tu me fais confiance ?

— J'ai confiance en toi, lui assurai-je, tendant ma main pour qu'il me guide.

Il prit cette dernière pour me guider jusqu'à la voiture, puis conduisit une dizaine de minutes. Il m'incita ensuite à descendre, me poussant lentement. Alors que je descendais de la voiture, je pouvais déjà percevoir le bruit des vagues s'écraser sur la plage. La mer semblait plutôt agitée à en juger par le vacarme de ces dernières.

— Pourquoi sommes-nous sur la plage ? demandai-je, inquiète, alors que je pouvais clairement sentir mes pieds s'enfoncer dans le sol ainsi que mes ballerines se remplir de grains de sable indésirables.

— Patience. Nous y sommes presque, chuchota-t-il à mon oreille.

Nous fîmes encore quelques pas puis il m'arrêta. Ses doigts défirent le bandeau qui jusqu'ici me cachait ce spectacle incroyable. Je n'en croyais pas mes yeux. L'effet de surprise marqua un bref arrêt respiratoire pour mes poumons et lorsque j'eus repris mon souffle, je tournai mon regard vers lui, comme un simple remerciement visuel. J'étais sans voix. Je n'avais pas imaginé qu'il pouvait être capable de tout, mais à regarder ce magnifique piano blanc posé à même le sable, l'eau salée chatouillant ses pieds et la multitude de bougies qui l'entouraient, je crus rêver. Mais je ne rêvais pas, tout ça était bien réel et il l'avait fait pour moi.

Je m'approchai timidement du piano, ôtai mes chaussures et m'assis sur le tabouret rectangulaire. L'eau vint submerger mes pieds et la partition de musique qui se présentait devant moi n'était autre que celle de *My All*. Il avait peaufiné les détails. Je caressai les touches du piano, n'osant pas encore jouer une note de musique, profitant de ce rêve des plus réels. Maxime vint s'asseoir à mes côtés, l'air ravi.

— À quoi vais-je pouvoir rêver maintenant ?

— À moi ! Tu ne pourras rêver que de moi, répondit-il jouant les premières notes de la partition.

Je le suivis immédiatement et ce fut à deux que nous exécutâmes la mélodie et que je chantai les paroles à ma plus grande satisfaction. Il enchaîna même quelques morceaux en solo, m'écoutant

chanter, assis au bord du piano. Il n'aurait pas pu me faire plus plaisir et je ne lui laissai pas le temps de finir sa dernière mélodie, l'embrassant pour lui démontrer ma reconnaissance. Il tenta en même temps que je m'emparai de ses lèvres de poursuivre à l'aveugle la morceau, mais très vite l'harmonie des notes vola en éclat et il n'occupa ses mains qu'à caresser l'intérieur de mon cou. Alors même que nous poursuivions nos embrassades, il me souleva pour nous remonter jusqu'au parking. J'étais certaine d'une chose lorsque je remontai bien sagement dans la voiture : cette soirée resterait à jamais gravée dans ma mémoire.

Après nous être garés dans la cour de son oncle, nous ne prîmes pas immédiatement possession de la chambre à coucher, profitant de quelques minutes pour nous reposer devant la piscine à débordement. Nous rapprochâmes deux fauteuils côte à côte et nous y allongeâmes. Les cigales nous gratifiaient de leur chant strident. Le silence prit le dessus durant quelques secondes puis Maxime le brisa, s'assurant de connaître mes pensées :

— J'espère que tu ne m'en veux pas d'avoir réalisé ton rêve.

— Non, pas du tout, souris-je.

— Alors à quoi penses-tu ? demanda-t-il devant mon air absent, alors que je prenais plaisir à contempler les étoiles.

— Je ne t'ai pas tout dit. Il y a un autre secret que je suis la seule à savoir.

— Lequel ? demanda-il.

— J'ai une étoile à mon nom. Je ne peux pas te dire laquelle parce que je ne m'en souviens plus et cela remonte à quatre ans, mais sur un site j'en ai acheté une.

À cette révélation, Maxime éclata de rire, très amusé par ma petite révélation inattendue. Il s'attendait à quelque chose de plus grave certainement, et je dois dire que tout le sérieux de cette soirée s'était vu brisé par ma remarque inopinée car totalement hors contexte.

— Quoi ? Pourquoi tu ris ? Ce n'est pas drôle, m'offusquai-je.

— Au contraire ! Je trouve ça plutôt cocasse. Tu es très drôle quand tu t'y mets, reprit-il, ayant du mal à étouffer ses rires.

— Arrête ça ! Arrête de te moquer de moi ! lui ordonnai-je, le frappant au torse en guise de mesure coercitive, mesure fort peu efficace au bout du compte.

— Ne te vexe pas ! Ce n'est pas de toi que je ris. Ne t'a-t-on jamais dit que tu es une fille surprenante ? questionna-t-il, paré de son sourire le plus ravageur.

— Non, dis-je sèchement, vexée qu'il s'amuse de ma petite confession.

— Je le pense vraiment, insista-t-il, soudainement très sérieux, son regard incendiaire braqué sur mon visage.

C’était un incendie qui se déclarait dans son regard et il était plutôt contagieux, car je sentais mes joues s’enflammer. Il posa alors sa main sur mon visage, caressant de son pouce l’ovale de mon menton avant de le laisser courir sur mes lèvres puis finir par approcher timidement son visage du mien. Il effleura du bout des lèvres les miennes, s’assurant certainement de mon approbation, puis ne voyant pas de réticence de mon côté, il intensifia ses baisers. Je saisis dès lors de mes deux mains son visage, me jetai sur lui sauvagement. J’étais à présent à califourchon sur Maxime et complètement livrée à ses moindres désirs. Je n’étais plus que sensations. Je sentais l’excitation palpiter en moi. Tout se bousculait dans mon esprit. Nous aurions pu aller plus loin, concrétiser cet instant au-delà de ce simple baiser approfondi s’il ne s’était pas volontairement écarté de mes lèvres, ses mains caressant les courbes de mes cuisses. Ses yeux me troublaient comme jamais. L’étincelle que je pouvais y déceler était à couper le souffle. C’était comme se sentir aspiré par un puissant tourbillon, tenter de résister tout en sachant pertinemment que c’était peine perdue, que l’on aurait tout à gagner à ne pas résister afin que la souffrance soit de courte durée.

— Tu es la personne la plus incroyable qu’il m’ait été donné de rencontrer ! Je crois que je suis… que je…, insinua-t-il sans parvenir pourtant à le dire, comme si cela risquerait subitement de nous éloigner l’un de l’autre, sans possibilité de retour en arrière.

En tout cas, ce fut la plus belle déclaration d’amour que l’on ne m’avait jamais faite car celle-ci était vraie. Non pas parce qu’elle était touchante de sincérité. Non pas parce qu’elle était complètement partagée, mais parce que j’avais un mot désormais pour qualifier le tumulte émotionnel qui avait pris possession de mon cœur et je pensais d’ailleurs qu’il était venu mon tour de lui avouer enfin que ce qu’il ressentait n'était pas à sens unique. J’avais peur de le perdre en fuyant comme je m’exerçais si habilement à le faire vis-à-vis de toutes les personnes qui avaient le malheur de m’entourer.

— Je t’aime, lui avouai-je pour la première fois.

Il parut d’abord surpris. Il resta l’air hagard un moment, ne s’attendant probablement pas à ce que l’handicapée des émotions que j’étais fasse un premier pas dans sa direction, mène à terme une démarche de rapprochement. Mes aveux étaient lourds de sens. Il savait ce que cela signifiait et il parut ému, car je perçus la faible intensité du tremblement de ses mains alors que ces dernières étaient encore figées au creux de mon cou.

— Je t’aime, je t’aime, je t’aime, je t’aime…, répétai-je inlassablement pour le faire sortir de sa torpeur.

— Si tu savais à quel point je t’aime aussi, se réveilla-t-il, les yeux brillants, m’embrassant avec encore plus d’ardeur, goûtant à mes lèvres et les mordillant comme il n’avait encore jamais osé le faire. Il n’y avait plus aucune réserve entre nous désormais.

C’était donc cela que je sentais vibrer en moi, cela qui me faisait rougir comme une tomate trop mûre : mon cœur ! J’en avais un, je ne le découvrais que maintenant J’étais prête à toutes les folies, toutes les excentricités, simplement pour rester près de lui. Je regrettais déjà mes actes passés et

priais pour que rien ne le pousse un jour à les découvrir. Je voulais juste que nous avancions, main dans la main sur le même chemin de cette nouvelle vie que j'avais eu tant de mal à trouver.

Le temps permet de renforcer les liens. Je comptais aussi sur lui pour rendre presque inexistantes mes folies passées, ne plus ressentir cette culpabilité latente qui ternissait l'ambiance festive de cette belle fin de soirée qui ne pouvait se conclure sous de meilleurs auspices. La vérité ne pouvait pas finir par éclater au grand jour, elle ne le pouvait pas. Tout danger semblait écarté, car le seul qui pouvait me faire défaut n'était autre que Greg, mon meilleur ami. Comment pourrait-il me trahir ? La question ne se posait même pas. Il allait sans dire qu'elle n'avait pas de sens.

Après s'être embrassés durant de longues minutes, heureux d'être là ensemble, d'avoir la certitude d'être faits l'un pour l'autre, il me transporta jusque dans la chambre où, trop fatigués pour faire quoi que ce soit d'autre, nous passâmes notre nuit à dormir. Il avait raison sur un point : il fut le seul à occuper mes rêves cette nuit là.

CHAPITRE VINGT DEUX

Les bagages déposés dans la voiture, nous saluâmes rapidement son oncle et son ami pour leur hospitalité. Ceux-ci semblaient quelque peu chamboulés par notre départ. Cela n'avait pas été faute pour eux d'avoir longuement insisté lors du petit déjeuner pour que nous restions au moins durant le week-end. Mais Maxime insistait pour que nous partions dans la matinée, prétextant que nous ne pouvions pas rester plus longtemps car les affaires ne pouvaient plus attendre. Je me demandais même si je n'aurais pas dû moi aussi finir dans le coffre avec tous nos bagages alors que Maxime empruntait la bretelle autoroutière de l'A7 en direction de Paris. Il n'avait pas dit un mot depuis que nous avions quitté la demeure de son oncle. Il se montrait plutôt distant depuis la fin du petit-déjeuner et la clôture de nos bagages.

— Quelque chose te tracasse ? brisai-je le silence ambiant pour l'obliger à révéler ses pensées à voix haute.

— Quoi ? dit-il, ne m'ayant pas écoutée.

— Tu as l'air ailleurs depuis ce matin, je te demandais seulement si tu te sentais bien ? insistai-je.

— Très bien. Juste un peu fatigué, pas de quoi s'inquiéter. Excuse-moi, je ne suis pas très bavard mais je pensais seulement à tout ce qui nous attendait à notre arrivée.

Il détourna la tête pour me sourire, posa brièvement sa main sur ma cuisse, en caressa le dessus avant de la rediriger vers le volant.

— Tu es si stressé que cela ?

— Non, je suis simplement une personne très organisée. Je ne crois pas que tu réalises les enjeux financiers qui découlent de tout ceci. Les vacances, c'est terminé ! Il va vraiment falloir qu'on commence à plancher sérieusement sur la préparation de l'album. Le shooting sera déjà une bonne chose de faite, conclut-il.

— C'est moi qui devrais être stressée, repris-je.

— Je crois que je le suis assez pour deux. Toi, tu n'as qu'une seule chose à penser : t'amuser ! C'est ton premier album alors ne pense à rien d'autre que prendre ton pied. Les soucis appartiennent aux producteurs, pas à ceux qui ont un tout autre talent que de faire fructifier quelques billets.

— J'ai passé un très bon week-end. Dommage que le temps ait passé trop vite, déclarai-je pour changer de sujet.

— Ne t'inquiète pas, nous aurons tout le loisir de prendre un peu de bon temps à Paris, même si nous n'aurons plus de plage et plus autant de soleil que nous en avions à Saint Tropez, souligna-t-il.

— Je l'espère conclus-je en observant son visage de profil avant de poser délicatement une vingtaine de seconde durant, ma main sur la sienne qui entourait la boîte de vitesse.

Ensuite, je reportai mon attention sur toutes les voitures que nous étions en train de doubler et sur toutes celles qui déboîtaient juste sous notre nez, obligeant parfois Maxime à donner quelques coups de frein un peu secs. Lorsque nous arrivâmes en milieu d'après-midi dans son appartement, il semblait exténué. Cela n'avait servi à rien de nous dégourdir les pattes sur une aire d'autoroute pour avaler rapidement un sandwich, car la route l'avait éreinté. Nous passâmes le reste de la soirée affalés sur le canapé à regarder la télé, lui couché contre moi, alors que je m'appliquais à lui caresser le crâne. Il s'endormit sur moi une dizaine de minute avant que je ne le réveille pour l'obliger à rejoindre son lit, ce que je fis également.

Le dimanche qui suivit, nous le passâmes à roucouler dans les rues de Paris comme deux amoureux, lunettes noires et chapeaux sur la tête, tâchant tout de même de ne pas trop attirer les regards des passants. Pourtant, même en nous baladant main dans la main, je lui trouvais toujours une attitude distante depuis notre retour de Saint Tropez. Il prétexta une fois encore qu'il s'agissait du stress, et si au début je l'avais cru bien volontiers, dorénavant j'avais de plus en plus de mal à le croire. Je tentai tout de même de ne pas en faire façon pour ne pas gâcher ce repos dominical parisien qui nous gratifiait d'une belle journée ensoleillée.

Le soir, alors que j'étais allongée sur le lit, il me fit le topo de ce qui m'attendait le lendemain pour la grande journée shooting, ainsi que des nouvelles chansons que j'allais devoir enregistrer les jours suivants, avant de terminer la semaine en beauté par un bref passage dans une station de radio très prisée du jeune public afin de me faire connaître. Un programme assez chargé qui, présenté comme tel, ne donnait aucune envie de s'endormir au plus vite pour attaquer une nouvelle journée. Il m'embrassa et me souhaita une bonne nuit avant de me laisser là, encore éveillée et commençant tout juste à être terriblement stressée.

Vivement que cette semaine se termine, me disais-je, que je puisse retrouver l'harmonie qui avait existé entre nous, ainsi que son regard malicieux et envoûtant qu'il avait mis au placard dès que nous avions pris la direction de la capitale. Généralement, on dit de Paris qu'elle est la capitale du romantisme. Si Paris faisait cet effet à tous les hommes, je plaignais sincèrement tous les couples qui y vivaient l'année entière. Quelle joie cela devait être, dans leur ménage ! J'extrapolais énormément mais son attitude m'inquiétait. Allait-il paraître préoccupé par toutes sortes de choses plus ou moins

importantes encore longtemps ? J'espérais que ce passage à vide ne serait que de courte durée. Notre couple était tout frais, difficile de le consolider sur la durée si au bout de quelques jours seulement nous ne parvenions plus à communiquer.

Le lendemain matin, il n'était déjà plus à mes côtés lorsque je me réveillai et cette simple constatation suffit à m'entraîner dans une terrible dépression matinale. Ce n'était pas la suite logique à laquelle je m'attendais après les moments forts que nous avions partagés. C'était la première fois qu'il désertait le lit avant même que je ne sois réveillée. En même temps, j'avais conscience que cette période de béatitude amoureuse que constitue le début d'une relation ne durerait pas éternellement mais, selon certains spécialistes, elle était censée durer en moyenne trois semaines et pas une seule !

Je l'avais lu dans un magasine pour jeune ado lorsque j'avais seize ans, après avoir fait un test pour savoir quel genre d'homme constituerait mon grand amour. D'accord, ce genre de test en lui-même ne paraissait pas très crédible mais un psychologue du magazine, s'il l'était vraiment, avait confirmé l'existence de cette phase dans une relation sentimentale.

Mes doutes se dissipèrent bien rapidement lorsque j'entendis la porte d'entrée claquer et que Maxime réapparut, un plateau dans les deux mains, deux bols posés sur ce dernier et accompagnés de quelques pains au chocolat, croissants et autres viennoiseries déconseillées dans mon cas. Il s'assit près de moi, m'embrassa et me tendit un bol remplit de café.

— Merci. C'est en quel honneur ? Pour te faire pardonner de ton attitude distante de ces derniers jours ? le taquinai-je.

— Il y a un peu de ça, mais c'est surtout parce que je t'aime, et pour te remercier d'être là tous les matins lorsque je me réveille et de m'illuminer de ton incroyable beauté.

— Tu essayes de te rattraper ?

— Pas vraiment. Je voulais juste te faire plaisir et que tu prennes des forces car je te rappelle que dans moins d'une heure, tu devras sauter dans un taxi pour une longue, très longue journée.

— Tu ne viens pas avec moi ?

— Je te rejoindrai dans la journée. Promis. J'ai des petits détails à mettre au point. Ne t'inquiète pas. Le directeur artistique est l'un des meilleurs. Je te laisse entre de bonnes mains, tu n'auras pas le temps de voir le temps passer. Tu n'auras certainement pas le temps de regretter mon absence avant que je ne vienne jeter un œil au déroulement de la séance, insinua-t-il.

— J'y compte bien.

— Allez, mange, car l'heure tourne et tu n'es pas encore habillée, remarqua-t-il.

— Dommage que nous n'ayons pas assez de temps, d'ailleurs…, insinuai-je.

— Ainsi nous apprécierons davantage les quelques heures que nous aurons la chance de passer en

tête à tête ce soir. Je dois filer ! À tout à l'heure conclut-il avant de m'embrasser après avoir avalé d'une traite sa tasse de café.

J'aurais bien prolongé ce petit moment au lit en solitaire afin de retourner dans mes songes, mais Maxime m'avait mise en garde sur la droiture du directeur artistique qui, à l'entendre, ne supportait pas le moindre retard. Je soulevai le plateau qu'il m'avait apporté et le déposai en cuisine avant de faire un bref passage par la salle de bains.

Une fois habillée, parée de la célèbre tenue passe-partout jean, débardeur et tennis, je trouvai le courage de prendre mon sac et de descendre les escaliers du bâtiment pour me procurer le tonus qu'il me manquait depuis mon réveil. Je savais qu'il allait m'en falloir une bonne dose pour résister nerveusement à cette journée que je pressentais éprouvante.

Le taxi n'était pas encore arrivé lorsque je parvins au pied de l'immeuble mais il fit son apparition à peine trois minutes plus tard. Mon chauffeur était en fait une conductrice et vu l'humour dont elle faisait preuve, je n'eus pas le temps de penser à regarder ma montre lorsqu'elle me déposa devant une immense bâtisse où devait avoir lieu le shooting. Le bâtiment était d'époque et sous ses dehors peu accueillants, une fois entré à l'intérieur, on se sentait écrasé par l'impression de grandeur et de richesse qu'il renvoyait avec toutes ses dorures reportées sur les murs, ainsi que cette multitude de tableaux.

À peine étais-je parvenue à faire la connaissance du directeur artistique, de son diminutif Fred, qu'un harem de maquilleuse, styliste ongulaire, coiffeuse se jetait déjà sur moi. Elles ne manqueraient pas de travail, c'était certain. J'avais eu raison de venir habillée comme un sac à patate, tout compte fait. Fred donna ses ordres et mena à la baguette tout ce beau monde, orchestrant d'une main de maître les étapes de ma future transformation. Je tentai de décontracter l'atmosphère en lançant une petite blague mais vu son amabilité, à la hauteur du nombre de cheveux qui semblaient parvenir à survivre sur son crâne pratiquement dégarni, il ne fut pas étonnant que ma vanne ne parvienne pas à le dérider.

Je me demandais même pourquoi il ne cédait pas à la pression et se rasait complètement la tête pour avoir la boule à zéro. Pour le coup, on ne pouvait pas prétendre que sa coupe de cheveux était très artistique. S'il craignait autant de raser le peu de cheveux qui lui restait sur le billard, alors pourquoi ne pas faire des implants capillaires ? Il paraît que c'était à la mode chez les people, et que plus d'une star masculine y avait eu recours. Cela dit, Jude Law se dégarnissait à vue d'œil et il n'en était que plus sexy à mes yeux. Cela lui donnait un air plus mature. Mais dans le cas de Fred, il était évident que cela ne pouvait pas marcher car encore fallait-il avoir l'équipement physique adéquat au départ, ce qui était loin d'être son cas.

Grande perche à moitié chauve, dotée d'immondes lunettes multicolores, nez légèrement écrasé, pommettes saillantes, visage rectangulaire à l'image de celui de Sarah Jessica Parker, il était loin d'être l'archétype du beau gosse hollywoodien comme l'industrie cinématographique américaine se plaisait à en recruter en masse pour investir les salles obscures.

Pour clore le tout, il me poussa dans les bras de la coiffeuse pour un démêlage de cheveux intensif. L'instant ne fut pas des plus agréables, si l'on omettait le massage crânien auquel j'avais eu le droit.

Sûrement une immonde petite stratégie pour me détendre juste avant de mettre à mal mon cuir chevelu, le tirant dans tous les sens, le triturant à en perdre la tête pour arriver à obtenir des boucles incroyables, à la limite du réel. Je doutais même qu'il puisse s'agir de mes vrais cheveux. Je n'avais jamais eu des boucles de cette forme ni autant de volume. C'était la preuve même que trouver un excellent coiffeur était rare, parce que jamais je n'avais réussi à obtenir un tel résultat en sortant d'un salon de coiffure auparavant. J'étais emballée.

Ensuite ce fut la maquilleuse qui poursuivit les travaux de ravalement de façade et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'avait pas lésiné sur le nombre de produits à utiliser : crème de jour, correcteur de teint, fond de teint, fard à paupières, eye-liner, crayon, rouge à lèvre, recourbe cils… Mon regard arborait un léger contraste de bleu et de vert. Je ne me reconnaissais pas moi-même lorsqu'elle me tendit une glace.

Le moment que j'appréciais le mois fut celui où l'on s'attaqua à mes pauvres cuticules pour leur faire toute sorte de choses bizarres : gommage des mains, élimination des peaux mortes, lime à ongle, protecteur pour les ongles, french manucure. Jamais ils n'avaient eu droit à un tel traitement de faveur. À vrai dire, je n'avais jamais beaucoup apprécié le vernis à ongle. Mes ongles étaient même la partie de mon corps à laquelle je conférais le moins de temps, m'attachant juste à les tenir propre et bien coupés. De toute manière, il est de notoriété publique que rien ne sert de draguer en agitant ses cuticules. J'ai toujours entendu les hommes complimenter les femmes avec engouement sur leur regard, leur fessier, leur poitrine, mais jamais je n'avais entendu un homme dire à une femme : « tu as de beau ongle, tu sais ? »

Enfin, ici mes ongles semblaient avoir autant d'importance que le reste, vu avec quelle précision une jeune esthéticienne réalisait la pose de ma french et avec quelle insistance elle avait observé mes ongles dans tous les sens pour s'assurer que rien ne jurait avec le reste. J'avais naïvement pensé que la dernière étape, celle où je passerais dans les mains expertes d'un styliste professionnel, n'allait pas se reproduire tout au long du shooting, car à chaque dizaine de minute, il fallait que je change de tenue et parfois même de maquillage.

La première tenue revêtue, une longue robe bleue de style bohémien, je m'attachai à suivre les ordres du photographe derrière lequel Fred observait toute la scène. Je me trouvais devant un grand encart vert sur lequel je devinais qu'ils feraient ensuite défiler toutes sortes d'images de fond. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'image que l'on voulait me donner était bien loin de celle que je représentais en réalité. On me faisait prendre des poses de petite fille sage malgré mes formes avantageuses. On était bien loin de la tendance du marché musical actuel. Mes concurrentes roumaines étaient quant à telles tout sauf sages. Elles étaient sexy, provocantes, séductrices. Elles avaient une image de femme fatale. Était-ce vraiment une bonne idée d'aller à contre-courant ? Fred en était persuadé. Si l'on voulait jeter un pavé dans la mare et provoquer mon entrée dans les charts, il nous fallait proposer quelque chose de différent, pas novateur parce que cela ne l'était pas, mais un choix qui ne me pousserait pas dans l'ombre de la concurrence dès les premiers jours.

La seconde tenue que j'enfilai était un débardeur bleu sur un jean slim, accompagnés d'une petite veste et de bottes montantes. Je prenais de plus en plus de plaisir à jouer avec mes vêtements ou mes cheveux, comme on me le conseillait, à jouer avec mon regard. Mais lorsque je réalisai que la séance avait débuté depuis plus d'une heure et demie et qu'il n'y avait toujours pas de Maxime à l'horizon,

toute la fraîcheur que j'apportais aux photos disparut, si bien qu'après une demi-heure de remontrances, Fred consentit à ce que tout le monde fasse une pause de vingt minutes, pause dont je profitai pour inonder Maxime de textos. Que faisait-il ?

Aucun de mes messages n'obtint réponse et je dus malgré tout reprendre la séance, parée d'une robe bustier rose flashy, bouffante en bas comme si la robe était composée du plumage d'un cygne, des plumes roses éparpillées dans tous les sens, tout ça perchée sur des escarpins dorés de six centimètres de hauteur. Des centaines de plumes roses avaient été lâchées un peu partout sur le plateau pour la séance et ce fut quelques secondes après ce lâchage de plume que Maxime nous gratifia enfin de sa présence.

Il me fit un bref signe pour se manifester, accompagné du sourire de circonstance, échangea quelques paroles avec Fred, puis son regard perdit vie. Il semblait ailleurs durant plusieurs minutes jusqu'à ce que son téléphone sonne. Je compris qu'il était en pleine conversation avec son avocat lorsqu'il décrocha car je l'entendis prononcer son prénom. Il s'éloigna le temps de prendre cet appel pour ne pas déranger la séance puis revint lorsqu'elle touchait à sa fin. Je pris le temps de me débarbouiller et lorsque je revins vers Maxime, Fred et notre photographe, ils étaient tous en train de contempler les photos sur ordinateur. Il restait pas mal de montages à réaliser mais globalement tous semblaient satisfaits, ayant déjà choisi l'image qui serait la couverture de l'album.

Il s'agissait de celle où je portais ma robe à plumes, allongée par terre, jouant et faisant voleter les plumes qui se trouvaient à terre. Je souriais pas mal sur la photo et quelques plumes s'étaient fourrées dans mes cheveux. Je trouvais l'image plutôt drôle. Fred voulait un fond gris clair. Je glissai ma main dans celle de Maxime pour lui signifier ma présence. Il se détourna, me sourit et me baisa chastement le coin de la bouche avant de s'excuser auprès des deux autres et de nous retirer tous les deux, dans un coin à l'abri des regards. Il m'embrassa alors.

— J'ai cru que tu ne viendrais pas, le grondai-je.

— Je n'allais pas rater ça. J'ai eu un souci de dernière minute à régler. Excuse-moi pour le retard. Visiblement, cela ne t'a pas tant affectée. Les photos sont magnifiques. Tu es magnifique, me complimenta-t-il avant de reprendre possession de mes lèvres.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça ! J'exige réparation, repris-je me détachant volontairement de son visage.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il, intrigué.

— Je pense à un petit restaurant les yeux dans les yeux, rien que toi et moi. Plus d'album, plus de musique, plus de photo, plus de souci marketing mais nous deux. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que ton idée est très tentante et que je risque même d'y penser encore pendant les prochaines heures, mais il me reste encore pas mal de choses à faire. Je dois encore faire un saut au studio pour mettre au point deux-trois trucs, s'excusa-t-il, l'air peiné

— Je croyais que tu devais tout régler aujourd'hui ?

— Malheureusement, non. J'ai été pas mal occupé, j'ai dû passer beaucoup de coups de fil en plus de ceux reçus et tu enregistres demain, alors je n'ai pas vraiment le choix, mais je te promets que je me rattraperai demain soir, sourit-il.

— Tu as intérêt à tenir ta promesse ou je ne réponds plus de moi, ris-je, consciente qu'il faisait déjà beaucoup pour moi et que trop lui en demander serait injuste.

— Hum ça m'intéresse, juste pour information… jusqu'où serais-tu capable d'aller ?

— Je garde ça pour moi, au cas-où, minaudai-je.

— Rentre à l'appartement. Je ne serais pas long. Je t'ai appelé un taxi. Je te promets de me coucher près de toi au plus tard à dix heures. Profite de ta journée pour te reposer, conseilla-t-il avant de me donner un dernier baiser et de s'éclipser.

Quant à moi, je remerciai poliment toute l'équipe et retrouvai mon apparence lambda pour grimper dans le taxi que Maxime avait fait venir pour me récupérer. Une bonne chose de faite. L'emballage était prêt. Il ne me restait plus qu'à remplir le CD qui se trouverait à l'intérieur. J'avais deux jours pour m'approprier huit chansons, poser ma voix sur les mélodies. Seulement deux petits jours pour concrétiser le rêve de toute une vie.

CHAPITRE VINGT TROIS

Allongée dans le noir, cela faisait déjà deux heures que le couvre-feu était passé. Cela faisait deux heures qu'il aurait dû se trouver à côté de moi. Mais il n'était pas là. En lieu et place, mon téléphone reposait sur son oreiller, téléphone que je déverrouillais de temps en temps pour m'enquérir des minutes qui s'écoulaient et irrémédiablement faisaient avancer l'aiguille des heures. Minuit, et il n'était toujours pas là. Devais-je m'en inquiéter ? Inutile de me poser la question, j'étais déjà inquiète à m'en ronger mes ongles manucurés jusqu'au sang. Adieu la french, bonjour les angoisses. Je commençais à me faire tout un tas de mauvais films sur ce qui avait pu lui arriver pour expliquer son retard et franchement, faire des suppositions à cette heure-ci de la nuit n'était pas vraiment une bonne idée. Je crois que mon cerveau n'était pas assez reposé pour être en mesure de ne pas se faire des idées noires.

Ne supportant plus l'attente et sachant pertinemment que je ne parviendrais pas à m'endormir avant de m'être assurée de son retour en personne, je me levai pour faire quelques pas dans l'appartement, avant de m'immobiliser sur un tabouret de la cuisine, une tasse de café devant moi pour m'éviter de laisser la fatigue gagner la partie et m'emporter avec elle jusqu'au petit matin.

Il était minuit et demi lorsque la porte d'entrée claqua, provoquant un sursaut immédiat alors que je somnolais, accoudée au le bar, ma tasse de café vide. Je l'entendis quitter ses chaussures et monter jusque dans la cuisine. Il sembla surpris lorsqu'il croisa mon regard.

— Tu ne dors pas ? demanda-t-il, s'approchant du placard pour y attraper un verre et se servir un peu d'eau.

— Je t'attendais, confiai-je.

— Tu n'aurais pas dû. Tu devrais aller te coucher. Une longue journée t'attend demain.

— Ça a été long ! Je croyais que tu devais rentrer à dix heures ?

— Oui, j'ai sous-estimé le temps que cela me prendrait, mais je suis là maintenant, dit-il passant

derrière le bar pour me baiser le front alors que je clignais des yeux pour combattre encore la fatigue que je ressentais.

— Tu aurais pu m'envoyer un message. Je me suis inquiétée, le culpabilisai-je.

— C'est vrai, j'aurais pu. Pour tout te dire, j'y ai pensé mais je ne voulais pas risquer de te réveiller. Je ne pensais pas que tu t'inquiéterais.

— On va se coucher, lui dis-je en lui tendant ma main pour le mener jusqu'au lit.

Il la saisit et éteignit en passant la lumière de la cuisine pour descendre jusqu'au salon puis atteindre la chambre. Je me précipitai vers le lit et m'enroulai dans les draps alors qu'il se déshabillait, déposant son i-phone sur la table de chevet avant d'ôter son jean. Il enleva ensuite le reste mais au lieu de s'allonger dans le lit comme je le pensais, il m'annonça qu'il allait prendre une petite douche et je le regardai y rentrer ; les vitres étaient floutées et il était de dos. J'allais fermer les yeux, si je n'avais pas perçus les vibrations produites par son téléphone. Il s'était allumé, signe qu'il était en activité. Qui pouvait bien vouloir le contacter à une heure pareille ?

J'hésitai à rouler de son côté du lit pour tendre le bras et saisir l'objet du délit dont je m'apprêtai à faire preuve. Je vérifiai auparavant qu'il était occupé à tout autre chose et ne risquait pas de tourner son regard dans ma direction dans moins d'une minute, mais il semblait occupé à se laver les cheveux. Ni une, ni deux, je saisis ma chance au vol et attrapai son téléphone.

Je le déverrouillai et constatai qu'il venait de recevoir un message de Stéphanie. Je savais que quelque chose clochait, je le pressentais, je l'avais toujours pressenti. Il n'était pas dans son état normal et ce message allait peut-être me mettre sur la voie du pourquoi et du comment. Pourquoi lui envoyait-elle un message ? Qu'y avait-il encore entre eux, au juste ? Était-ce la raison de son changement d'attitude récent ? Allais-je enfin avoir des réponses à mes questions ? Eh bien, pas vraiment, car le contenu de ce message n'était pas des plus explicites en soi. Y avait-il un code derrière ce message : « Moi aussi je suis tout aussi perdue que toi. Je tenais à ce que tu le saches. Bonne soirée. » ? Mais de quoi parlait-elle ? De leur relation ? Avait-il remis le couvert ?

Je fermai le message et me pressai de regarder la liste de réception et de ses émissions d'appels. Il avait reçu quelques appels de Stéphanie et avait passé plusieurs appels à son avocat. Je m'aventurai ensuite dans ses messages et l'avant dernier était aussi de Stéphanie : « On doit discuter calmement. Je n'aurais pas dû te dire ça par téléphone. Rejoins-moi à dix neuf heures trente aux Folies. ». Ma stupeur fut terrible. Voilà donc où il se trouvait ce soir. Il avait préféré se rendre à ce rendez-vous de dernière minute, imposé par une ex qui n'en était peut-être plus une à l'heure qu'il était, plutôt que de dîner en ma compagnie. Il m'avait menti. J'en avais la preuve. Il n'était pas plus digne de confiance que moi, finalement.

Que voulait-elle ? Lui dire qu'elle l'aimait encore ? Que cherchait-elle ? Retourner avec lui alors qu'elle avait déjà convolé avec une multitude d'hommes ? Elle s'était rendu compte, après être passée d'amant en amant, qu'il était l'amour de sa vie ? Il y avait de quoi rire. Mais je ne riais pas vraiment, le téléphone encore aimanté dans ma main.

Lorsqu'il ouvrit les portes de la douche, je m'empressai de reposer le téléphone et de retourner à ma place, me tournant sur le côté alors qu'il se séchait pour ne pas qu'il croise la fureur de mon regard. Ce n'était pas le moment d'avoir des explications. Je sentais que mes paroles pourraient dépasser ma pensée. Je fermai les yeux, mimant de dormir alors qu'il me caressait le bras pour savoir si je l'attendais encore. Ne constatant pas de réaction, il ne s'attarda pas et éteignit les lumières.

Ce fut à ce moment-là que je rouvris les yeux, plongée dans le noir. Pourquoi faisait-il ça, pourquoi retournait-il vers elle ? S'il n'avait rien à se reprocher, alors pourquoi aller la voir en cachette dans mon dos ? Hors de question que je joue la greluche de service ! Ce n'était pas un rôle adapté pour ma constitution. J'allais le confronter dès que je me serais calmée. Il me devait des explications.

Je gambergeai ainsi une demi-heure jusqu'à ce qu'il finisse par s'endormir de son côté et que je change totalement d'opinion. Après tout, ce n'était pas à moi de faire les choses. Je voulais voir jusqu'où il irait pour me prendre pour une idiote. Le confronter était trop facile, c'était lui offrir une porte de sortie royale. C'était à lui de se sentir mal, pas à moi. C'était lui qui retournait convoler avec son ex, pas moi. D'accord, je n'avais pas été vraiment honnête au départ, mais maintenant c'était lui le menteur, lui le manipulateur.

À mon grand mécontentement, les rôles étaient inversés. Hors de question que je me retrouve sur le carreau sans le reste. J'avais mérité ce qui m'arrivait. Ce n'était pas à moi de faire profil bas. J'aimais ma place alors s'il voulait m'en déloger, qu'il le fasse de lui-même, qu'il m'affronte les yeux dans les yeux. Je pouvais jouer la comédie, faire comme si je n'avais rien vu, occulter ces messages de ma mémoire. J'avais eu ce que je voulais, peu importe ce qu'il fricotait de son côté, cela ne m'empêcherait pas de savourer tout ce que je vivais. Cela ne viendrait pas gâcher ce moment de ma vie. Je n'avais pas besoin de lui. Peu importe ce que j'avais cru ressentir. Je ne le ressentais pas au départ. Cela n'avait été qu'une mission au commencement, et je pouvais faire en sorte que cela le redevienne, me persuadai-je. La politique de l'autruche, je l'avais appliquée durant de nombreuses années, je n'aurais aucun mal à la reprendre. Ce que je ressentais n'avait pas d'importance.

Je comptais sur le réveil de mon téléphone pour m'extraire de mon sommeil de plomb le lendemain, mais ce ne fut pas le cas. Ce fut celui de Maxime qui accomplit cette tâche une heure avant l'heure souhaitée. Sa sonnerie de téléphone retentit. Je l'entendis marmonner sans comprendre ce qu'il disait, tout en se levant du lit. Ensuite il revint dans la chambre, prit les vêtements qu'il avait laissés la veille sur le sofa de la chambre, puis remonta dans le salon. Lorsque j'entendis la porte claquer, je compris qu'il fallait que je le suive.

Je sautai du lit, pantoufles aux pieds, saisis ma veste dans le salon et m'aventurai dans les escaliers en veste, jogging, pantoufles. En me retrouvant dans la rue, je le vis tourner sur sa droite. Je relevai ma capuche et marchai à grandes enjambées pour écourter la distance qui nous séparait, mais lorsque je le vis s'arrêter devant un café, je ralentis. Il s'arrêta à la terrasse. Je marchai et passai sans tourner la tête devant le café, mais je n'avais pas besoin d'observer davantage la scène pour savoir qui il rejoignait.

Stéphanie était là, tout sourire, un café déjà servi devant elle, des croissants sur la table, elle

l'attendait. J'étais en plein cauchemar. Je marchai encore quelques mètres, fis le tour du quartier pour éviter de revenir sur mes pas et passer devant eux à nouveau. Arrivée à l'appartement, j'entrepris de ne plus penser à rien. Je ne pouvais plus dormir alors je me douchai, déjeunai et filai directement ensuite au studio d'enregistrement. À cette fin je pris le bus. Le bruit du bus m'empêchait d'avoir à me concentrer sur mes pensées, ce que je craignais en restant seule dans un taxi.

Parvenue aux studios, je montai péniblement les marches qui me séparaient du lieu d'enregistrement. J'y retrouvai Sébastien qui me dévoila les paroles des huit chansons que j'allais devoir enregistrer, en plus de la reprise de Cabrel. Il me fit écouter les musiques qui avaient déjà donné lieu, au préalable, à un enregistrement par des musiciens. Le plus gros était fait. Ne manquait plus que ma voix. Je devais enregistrer la moitié aujourd'hui.

Maxime ne tarda pas à faire acte de présence. Je ne sais pas grâce à quelle force je parvins à soutenir son regard sans montrer la moindre amertume. J'enregistrai la première chanson et enchaînai les unes après les autres, n'échappant pas à une répétition intensive de chacune d'entre elles. Je ne manquais pas d'émotion pour les interpréter. J'en avais presque la larme à l'œil lorsque j'interprétai les chansons d'amour qu'on m'avait écrites. Soutenir son regard était de plus en plus compliqué, alors à la fin je ne pensais qu'à fermer les yeux pour éviter de craquer. Je n'arrivais pas à m'en tenir à l'ignorer.

Lorsque l'on n'est pas capable d'ignorer quelqu'un, il faut alors se rendre à l'évidence que cette personne compte plus à nos yeux que ce qu'on ne veut admettre. On dit que de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas. De l'amour à l'ignorance il n'y en a aucun. Nous ne sommes capables d'ignorer que les personnes que nous ne sommes pas vraiment parvenues à aimer. Les sentiments ne disparaissent jamais de notre mémoire, ils évoluent simplement.

Je n'avais jamais mis autant d'émotion dans une chanson. Je ne m'étais jamais autant laissée aller à montrer mes émotions. Peut-être espérais-je lui mettre la puce à l'oreille, mais ce ne fut pas le cas. Tout ce que Maxime trouva à dire, c'était que j'avais été géniale et qu'il était impatient d'entendre le reste. Sébastien était du même avis que lui.

— Beau travail. J'ai entendu une diva aujourd'hui, me félicita Sébastien.

— Tu étais remarquable, approuva Maxime.

Il vint à ma rencontre, me serrant dans ses bras, mais j'étais incapable de le serrer avec la même force que la sienne, de montrer un tant soit peu d'affection sincère dans mes gestes. J'étais figée. Je n'avais qu'une envie : qu'il me lâche enfin et ne cherche pas à en faire davantage. Je savais maintenant que tout ce qu'il faisait n'était pas sincère. Il essayait simplement de passer du bon temps avant de retrouver celle qu'il aimait. Peut-être avait-il tenté de la rendre jalouse ?

— Je n'ai pas oublié ma promesse, chuchota-t-il.

— Je suis désolée, je ne crois pas que cela va être possible, ce soir. Je suis fatiguée, m'excusai-je ne pensant pas pouvoir supporter un tête à tête après tous les récents évènements.

— C'est vrai que tu as petite mine. Tu es sûre de ne pas couver quelque chose ?

— Non. C'est juste un peu de fatigue. Si je veux être autant en forme demain pour terminer l'enregistrement, il vaut mieux que je passe une bonne nuit.

— Tu as raison. On ferait mieux de rentrer. Je te raccompagne.

— Non, ce n'est pas la peine. Reste. Je suis sûre que vous avez des trucs à travailler. Ne t'occupe pas de moi, je suis une grande fille. À ce soir, dis-je lui déposant un rapide baiser du bout des lèvres avant de sortir du studio.

Lorsque je rentrai, je m'affalai sur le canapé du salon pour regarder une émission de téléréalité grand public. Même le niveau d'intelligence peu élevé des candidats ne parvint pas à me redonner le sourire. Je zappai, sautant le passage d'une dispute pour atterrir sur une sitcom un peu plus passionnante que les précédentes images que j'avais pu visionner. Maxime rentra plus tôt que la veille. Il était vingt heures lorsqu'il vint me rejoindre sur le canapé. Il tenta de m'embrasser mais je mis peu d'entrain à la tâche et il le ressentit.

— Tu es certaine que tout vas bien ? Tu as l'air bizarre, depuis tout à l'heure, souligna-t-il.

— Oui, je vais bien. Je t'ai déjà dit que j'étais juste fatiguée.

— Tu sembles contrariée depuis la fin de l'enregistrement et je ne sais pas pourquoi. Si c'est par rapport à ta prestation alors tu n'as pas à t'en faire car tu as été plus qu'à la hauteur. Tu nous as hypnotisés ! s'exclama-t-il.

Alors comme ça, il avait remarqué que j'étais bizarre seulement depuis la fin de l'enregistrement ? J'avais raison quand je disais qu'il ne voyait pas grand-chose à ce qui l'entourait, ce garçon. Je ne parvenais plus à me contenir, à tout garder pour moi. Je ne parvenais plus à rester à quelques centimètres de lui, à soutenir son regard, à supporter rien que sa présence. Je ne pouvais pas garder tout ça pour moi plus longtemps, tenir ma langue sur tout ce que je savais, sur ce que j'avais vu. Je ne pouvais pas passer la nuit à côté d'un homme qui n'en avait que faire de moi et ne m'aimait pas vraiment, en tout cas pas autant que moi je pouvais l'aimer. Passer sous silence des faits et gestes qui nous touchaient n'était pas une solution. Cela ne pourrait jamais résoudre le problème.

Je pris mon courage à deux mains pour planter enfin mes pupilles dans les siennes, même si l'effort m'en brûlait les yeux. J'étais émue avant même d'avoir prononcé la moindre phrase.

— Tu veux savoir ce qui cloche chez moi ? J'ai vu les messages qu'elle t'a envoyés. Hier matin, je t'ai vu sur cette terrasse de café en sa compagnie. Qu'as-tu à dire pour ta défense ? le provoquai-je, les traits tirés par la colère.

— Cela n'a rien à voir avec toi et moi ! Elle voulait seulement me parler. Je n'ai rien fait de répréhensible à part discuter avec une personne qui a occupé pas mal de place dans ma vie, rétorqua-t-il, saisissant mes deux mains pour m'empêcher de m'éloigner de lui.

— Tu l'aimes ?

— Qu'est-ce que c'est que cette question ? Qu'est-que tu vas chercher ? s'éneva-t-il.

— Réponds ! C'est une question simple qui nécessite une réponse simple. Tu l'aimes encore, oui ou non ?

— On n'oublie pas quelqu'un comme ça…, esquiva-t-il.

— Réponds ! sortis-je de mes gonds.

— Peut-être, je ne sais pas…, rétorqua-t-il, agacé.

C'était plus que je ne pouvais le supporter et ma main partit en direction de sa joue sans que je n'aie eu vraiment le temps de prendre conscience de mon geste. D'abord surpris, il ne tarda pas à me rendre la monnaie de sa pièce, m'adressant une gifle bien plus forte que la mienne pour finir par m'arracher des larmes. Je sanglotai, ravalai ma salive pour éviter de m'épancher de trop et me levai du canapé pour m'éloigner de lui. Je descendis jusque dans la chambre et récupérai ma valise laissée sous le lit. Je la tirai et la posai sur le matelas, décidée à récupérer mes affaires car je ne pouvais plus rester ici. Il descendit lui aussi.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il stupidement, comme si cela n'était pas assez évident.

— Ça ne se voit pas ? Je pense qu'il vaut mieux qu'on se sépare avant que l'un de nous deux en souffre, moi plus que toi visiblement. Je savais qu'on était allé trop vite ! Je crois qu'on est déjà parvenu à la fin de notre histoire, répondis-je.

— Ce n'est pas ce que tu penses. Crois-moi. Elle est enceinte ! balança-t-il comme un terroriste enclenche une bombe en plein jour parmi la foule, décidé à faire un maximum de dégâts autour de lui.

S'il pensait arranger les choses, il avait tout faux. Cela n'en était que pire.

— Et alors ? me braquai-je.

— Alors tu comprends mieux pourquoi je l'ai revue... Elle me l'a annoncé récemment. Je ne pouvais pas l'ignorer. C'est mon enfant…, expliqua-t-il, l'air de me supplier pour que je le comprenne.

— Tu m'as menti ! hurlai-je.

— Je n'aurais pas dû, mais mets-toi à ma place, je ne pouvais pas te l'annoncer comme ça de but en blanc. Je ne pouvais pas t'annoncer le soir : « Tu sais les dernières nouvelles ? Je vais être papa. »

— Tu es certain que c'est toi le père ?

— Je ne serais pas devant toi à te l'annoncer, si ce n'était pas le cas.

— Et qu'est-que tu attends de moi ? Je veux dire, qu'est-ce que tu veux faire vis-à-vis de cet enfant ? De quelle manière as-tu prévu de t'investir dans cette grossesse ? demandai-je anxieuse.

— Je ne peux pas ignorer que c'est mon enfant ! C'est récent. Je n'ai pas encore les réponses à toutes ces questions.

— Moi, je crois que tu les connais mais que tu as trop peur de les dire, repris-je me dirigeant vers le placard pour saisir un lot de vêtements et le jeter dans ma valise.

— Je ne sais pas. Cela faisait longtemps qu'on avait le projet de faire un enfant, Stéphanie et moi, alors tu peux comprendre que ça puisse me bouleverser. J'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir, déclara-t-il.

— Tu l'aimes ? questionnai-je une seconde fois.

— Je ne sais pas.

— Alors j'ai ma réponse.

— Comment ça ?

— Tu n'as pas dit non ! Tu n'as pas réfuté ! Maxime, je crois et je suis persuadée que si tu n'a pas jugé bon de me dire quoi que ce soit, c'est que tu ne l'as pas oubliée. Quand tu auras réfléchis, alors contacte-moi pour me dire où on en est ! En attendant, je crois qu'il vaut mieux que je retourne dans le studio que tu m'as choisi. La situation n'est peut-être pas simple pour toi mais elle est loin d'être évidente pour moi non plus. Les triangles amoureux, c'est pas mon truc. Pose-toi les bonnes questions sur ton avenir.

Sur ces dernières paroles, je terminai de faire ma valise et la fermai avant de la porter jusqu'au salon, où un Maxime silencieux regardait la télé sans la moindre parole pour moi. Je ne dis rien, saisis la poignée de la porte et la refermai devant son indifférence la plus totale. Je n'aurais jamais dû me laisser emporter. Je n'aurais jamais dû tomber dans le piège. Je n'aurais jamais dû tomber amoureuse. Je me devais de résister.

Maintenant, c'est moi qui récoltais ce que j'avais semé, et rien n'était fait pour m'épargner une contrariété supplémentaire. Il allait la choisir, au fond de moi, je connaissais déjà sa réponse. Ce n'était qu'une question de temps, le temps qu'il prenne conscience de la réalité de ce petit être qu'il avait créé, de sa chair, avant qu'il ne me tourne le dos. Autant prendre les devants, peut-être avais-je une chance de faire tourner la roue dans le bon sens pour une fois ? L'éloignement pouvait avoir du bon et faire entrevoir la force de nos sentiments, jusque là insoupçonnée. Pour le moment, je marchais sans but.

Je savais ce que c'était de se sentir enfermée, déprimée, dépossédée de ce qui comptait le plus à nos yeux, mais je ne savais pas encore ce que c'était que d'avoir le cœur brisé. À présent le destin y avait remédié, ajoutant un coup dur de plus à la longue liste que j'entretenais. Le cœur en miette après avoir été piétiné sans vergogne, j'avais du mal à garder l'équilibre.

Bouleversée, je m'assis quelques secondes sur le banc d'un arrêt de bus pour tenter de recouvrer mes esprits, mais cet arrêt fut pire encore que les quelques pas timides que j'avais tenté d'accomplir. Il tenta de m'appeler mais je ne répondis pas, trouvant la force de me relever et de rejoindre le studio. Je rangeai mes affaires dans cette pièce unique et me jetai de dos sur le lit. Je n'avais qu'une envie, une seule, qui me tenaillait lorsque je n'allais pas bien et que je n'étais plus certaine de parvenir à remontrer la pente, contacter mon meilleur ami. Je composai alors le numéro de Grégory, incertaine de l'accueil qui allait m'être réservé, me demandant même s'il oserait décrocher, mais contre toute attente il le fit.

— Allô ?

— C'est moi.

— Quelque chose ne vas pas ? demanda-t-il, son sixième sens toujours en exergue.

Il ne m'en fallut pas plus pour fondre en larmes. Il était le seul à qui je pouvais livrer mes larmes sans restriction. Je lui fis le récit de tout ce qui venait de se passer et malgré notre dernière altercation, il se montra d'une oreille attentive, la même oreille que j'avais toujours connue. Il trouva comme à son habitude les mots pour me réconforter, m'écoutant durant plus de quarante cinq minutes exploser mon forfait de téléphone mobile. Lui parler me soulageait. Mon confident m'avait terriblement manqué. À écouter sa voix au bout du combiné, j'avais l'agréable sensation de ne pas avoir perdu encore tous mes repères. Il en constituait un solide. Je prenais conscience que je devais m'efforcer de le renforcer au lieu de le fragiliser par des disputes stériles.

Lorsque je raccrochai, j'avais retrouvé un peu de la rage qu'il me manquait, bien décidée à me battre pour aller jusqu'au bout. Encore quelques jours et puis je retournerais sur Marseille. Le dix août aurait lieu l'anniversaire de mon neveu. Greg avait raison, je me devais d'y aller. Les choses pouvaient évoluer parfois. Il nous faut juste accorder notre confiance aux gens pour qu'ils aillent dans ce sens. Le sens de la vie est difficile à saisir, mais je crois que c'est parce qu'il n'existe pas vraiment de définition universelle. Certains ne le trouveront tout simplement jamais car ils sont incapables d'apprendre de leurs échecs.

CHAPITRE VINGT QUATRE

Depuis la veille au soir, je n'avais aucune nouvelle de Maxime. J'avais terminé l'enregistrement de l'album qui, selon l'avis professionnel de Sébastien, était une « tuerie ». Oui mais voilà, Maxime s'était défilé. Je n'avais pas osé lui envoyer de message pour lui confirmer la nouvelle. L'album était achevé. J'étais épuisée, m'étant libérée de toutes les frustrations que je conservais en moi en chantant. Je n'arrivais pas à croire qu'il ne soit pas venu, qu'il puisse m'ignorer de la sorte avec si peu de remords. Il ne m'avait donné aucun signe de vie de la journée et je n'avais aucune idée de quand il voudrait bien m'en donner. Il était certainement trop occupé par sa paternité naissante. J'étais dégoûtée rien qu'à l'idée d'imaginer cette chose dans l'utérus de Stéphanie grandir et me voler par la même occasion le seul homme que j'avais aimé. C'était injuste !

Pourquoi fallait-il que cela arrive là, maintenant, au plus mauvais moment, pour saccager notre relation ? J'avais eu envie, plus d'une dizaine de fois dans la journée, de l'appeler pour lui demander pardon, de lui dire que peu importait ce qu'il m'avait dit, seuls comptaient les sentiments, que peu importait ses décisions concernant cet enfant, je serais toujours près de lui… mais je ne parvins pas à composer son numéro. Je n'arrivais pas à lui dire tout ceci, parce que je ne pensais pas qu'il y serait réceptif. J'étais certaine qu'il ne pourrait faire qu'un seul choix, le seul choix dans lequel je n'intervenais pas.

Pourquoi avait-il fallu que son ex trouve le moyen d'interférer dans notre relation ? Cette présumée grossesse tombait à pic pour elle, manière idéale de récupérer celui qui avait été à elle avant qu'il ne s'intéresse à moi. J'aurais aimé pouvoir revenir en arrière. J'aurais aimé pouvoir faire le choix de ne jamais l'avoir rencontré, mais en y réfléchissant de plus près, je préférais encore souffrir le martyr plutôt que de n'avoir jamais vécu ces moments avec lui, de n'avoir jamais aimé comme je l'aimais.

Je marchai d'un pas nerveux vers le bus qui venait tout juste de s'arrêter. Lorsque j'en redescendis avec difficulté, bousculant quelques passagers, je commençai à réaliser tout le chemin que j'avais accompli. J'aurais tant aimé pouvoir fêter la réalisation de cet album avec lui. Au lieu de ça, ce fut seule que je me congratulai de mes efforts.

Je montai les marches de l'escalier, évitant de me retrouver enfermée dans l'ascenseur par peur d'être immobile, position corporelle qui me poussait toujours à réfléchir plus que je ne le devrais sur les éléments qui bouleversaient ma vie ces derniers temps. Lorsque je parvins dans le couloir, il était à quelques mètres de moi, planté devant ma porte, attendant probablement que je revienne. Je passai silencieusement devant lui. Il s'écarta pour que je puisse ouvrir la porte et je lui fis signe de rentrer puisqu'il avait fait le chemin pour me parler. Je déposai mes affaires sur le lit et me tournai dans sa direction pour entendre ce qu'il était venu me dire.

— Je crois qu'on doit parler sérieusement de ce qu'il s'est passé hier soir, commença-t-il.

— Je suis désolée, j'ai réagi sous le coup de la colère. Je n'aurais jamais dû te dire tout ça. Mes sentiments n'ont pas changé, avouai-je le suppliant d'oublier ce qui s'était passé, le suppliant de me choisir, moi.

Il fronça les sourcils comme chaque fois qu'il était gêné.

— Je crois que c'est compliqué pour tout le monde. Aucun de nous n'a demandé à se retrouver dans une telle situation mais je crois que tu avais raison. Je dois affronter ce qu'il nous arrive et faire un choix pour le bien de tous. Je ne veux pas que tu souffres par ma faute…, avoua-t-il.

— Qu'est ce que ça signifie ? m'inquiétai-je.

— Toi et moi, c'est fini ! Je ne peux pas lui tourner le dos, tu comprends ? me questionna-t-il, le regard attristé.

— Non ! Non, je ne comprends pas du tout ! Tu préfères me quitter pour rejoindre une femme pour laquelle tu n'as plus de sentiments ? C'est stupide, parce que tu devrais choisir de rester avec moi ! Tu devrais être cohérent avec tes sentiments, enfin du moins ceux que tu m'affirmais avoir avec tant de ferveur. Choisir d'assumer et d'élever cet enfant ne t'empêche pas de vivre avec la personne que tu aimes ! criai-je.

— Tu as raison, mais je suis peut-être allé trop vite en besogne en tournant la page. J'étais en colère. J'ai cru n'avoir plus de sentiments…

— Et ? le coupai-je, irritée.

— J'ai toujours des sentiments pour elle, avoua-t-il.

— Et moi ? Tu te rends compte de ce que tu me fais, de la manière dont tu me traites ?

— Je suis désolé, dit-il en me tournant le dos afin de s'en aller.

— Oh non, tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Je veux des vraies explications, pas des suppositions dans tous les sens ! Je veux que tu m'avoues m'avoir menti ! criai-je, hors de moi.

Il ne releva pas mes accusations et ouvrit la porte. Alors qu'il la refermait, je saisis le premier objet qui me vint dans les mains, une statuette posée sur l'étagère, et la balançait contre la porte. Elle

percuta cette dernière et se brisa au sol.

“Skies are crying, I am watching
Catching teardrops in my hands
Only silence, as it's ending, like we never had a chance.
Do you have to make me feel like there's nothing left of me?”[3]

Prise d’une violente crise de rage, je poursuivis sur ma lancée, poussant du revers de la main tout ce qui se trouvait sur l’étagère, envoyant s’écraser à terre tout ce qui avait la malchance de croiser mon regard. Je n’étais plus qu’une bête sauvage et lorsque je n’eus plus rien sous la main pour me défouler, je me tirai les cheveux, à m’en faire mal, réalisant ce que j’étais en train de faire, ce que j’étais en train de perdre. C’est alors que je courus vers la porte, l’ouvris à la volée et courus dans les escaliers à sa recherche.

Arrivée au pied de l’immeuble, je regardai, affolée, à ma droite puis à ma gauche. Je crus l’apercevoir et courus sur ma droite, mais lorsque je réalisai qu’il ne s’agissait pas de lui, essoufflée, je dus me rendre à l’évidence qu’il s’en était allé. Il avait disparu. Il ne me restait plus qu’à le faire disparaître de mes pensées, à défaut de pouvoir le rayer de mon cœur.

Désespérée, je retournai sur mes pas, fermai la porte du studio, enjambant le tas d’objets par terre pour m’asseoir sur le rebord de mon lit. Une manière de réfléchir. Je ne voulais pas pleurer. Je ne pleurerais pas. Il était hors de question que je verse une larme. Je ne devais pas pleurer, pas pour lui. Il ne méritait surtout pas que je sois triste. Je tentai du mieux que je pouvais de réprimer le chagrin que je ressentais, me convaincant que je n’avais pas besoin de lui, que je survivrais et qu’il n’était que de passage dans ma vie. Je me persuadais mentalement que j’étais capable de me relever d’une déception sentimentale, que je ne devais pas me laisser atteindre par un homme qui n’avait pas le courage de se battre pour rester près de moi. Baisser les bras semblait être sa solution favorite aux problèmes qu’il rencontrait. Grand bien lui en fasse, j’étais plus forte que ça.

J’essuyai les rebords humides de mes yeux et me relevai pour ramasser tout ce que j’avais balancé, vêtements compris. Tout était nickel lorsque j’arrêtai de replacer minutieusement chaque objet à sa place. Seulement l’inactivité me replongea immédiatement dans un état dépressif, alors je m’attaquai à une tablette entière de chocolat, allumai la télévision, montai le volume pour occuper mon esprit à d’autres pensées qu’à l’immense déception qu’il m’inspirait.

Je suis mieux sans lui, me répétai-je pour finir par ne plus en douter.

Tout le monde finit toujours par nous décevoir, c’est seulement une question de temps. Le plus drôle dans tout ça, c’est que la déception est toujours proportionnelle à l’étroitesse des liens que l’on entretient. Je pense qu’il vaut mieux être stupide pour vivre dans ce monde, pour supporter sa rudesse, pour ne pas s’apercevoir de tout ce qui ne va pas autour de nous, pour tout simplement ne

plus jamais avoir à en être affecté. Dans le cas contraire, on passerait notre temps les yeux écarquillés, à dresser le constat de toutes les adversités que l'on a dû affronter, que l'on affronte encore et que sans nul doute on affrontera. Comment ne pas avoir envie, après un tel cocktail de déceptions, de ne pas faire preuve d'autant de légèreté et de superficialité que tant d'autres n'ont aucune honte à dévoiler ? Comment ne pas vouloir oublier qui nous sommes ? La bêtise est humaine, mais je crois que c'est surtout l'humanité qui la rend tangible. Il vaut mieux être bête, ainsi l'on a pas à comprendre ce qui nous fait face, ni à sonder dans quel genre de dérive sans fond nous nous sommes embarqués maladroitement.

Maxime aurait dû être avec moi alors que je me présentai à la station de radio pour mon passage dans l'émission radio matinale d'un jeune animateur connu sous le prénom de Cyril. Mais y croire aurait été trop beau. Il n'avait pas assez de courage pour m'affronter et visiblement encore moins pour me soutenir dans cette étape qui m'était inconnue, celle de la promotion.

Je ne savais pas dans quoi je m'aventurais, mais ce qui était certain c'est que j'y mettais les deux pieds dans le plat sans hésitation. Je ne savais pas comment mener à bien ce genre de choses. Je ne connaissais pas les codes de ce milieu et encore moins ceux de ce genre d'évènement. C'était une première à tout point de vue, et Maxime n'était même pas capable de faire acte de présence, au moins en tant que producteur, ce qui était tout de même son rôle. Je pouvais parfaitement comprendre, vu notre récente altercation, qu'il se sente gêné, en revanche, je ne pouvais pas comprendre qu'il mette en péril tout notre travail simplement par souci personnel.

Rémy, le chargé de communication de l'antenne radio, me reçut une dizaine de minutes avant que ne commence l'émission, m'expliquant brièvement le déroulement de mon passage à l'antenne pour un temps total d'un quart d'heure. Je l'écoutai avec attention, légèrement stressée à l'idée de devoir trouver les bonnes réponses à toutes les questions que l'on me poserait. Cependant, je tentai de relativiser du mieux que je pouvais et bus un grand verre d'eau avant qu'on me propulse dans la pièce, un casque sur les oreilles, m'indiquant le siège qui serait mien devant un micro.

L'équipe de la matinale de la radio était très accueillante et l'animateur, Cyril, s'empressa de me saluer alors qu'une chanson de Shakira, fait exprès, reprise de la non moins célèbre chanson de Francis Cabrel, *Je l'aime à mourir*, passait à l'antenne. La présentation fut brève et quelques vingtaines de secondes avant que la chanson ne se termine et que le jingle de l'émission ne retentisse, il reprit sa place, prêt à reprendre les commandes de son émission devenue culte chez les jeunes de 13-25 ans.

J'en avais été moi-même une fidèle auditrice pendant ma courte période d'inactivité, lorsque je parvenais bien sûr à me lever avant neuf heures, ce qui je dois avouer non sans honte avait été plutôt rare. Je crois que le chômage fatiguait plus que le travail, un contraste saisissant que je n'étais pas en mesure d'expliquer mais heureusement que je n'avais pas eu le malheur d'explorer trop longtemps. Cyril, l'animateur, reprit l'antenne en annonçant ma présence à tous les auditeurs matinaux qui nous écoutaient en ce moment.

— Je reprends l'antenne en vous annonçant la présence de Camille Dupré, nouvelle voix de la scène musicale française, et quelle voix devrais-je dire ! J'ai eu l'occasion de vous écouter et je dois dire que cela en vaut le détour, mais avant de vous découvrir plus en détails je vous propose, les

amis, de découvrir en exclusivité pour la première fois sur notre antenne, cette reprise très personnelle de *Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai*.

La musique démarra et sans surprise, c'était ma voix que je pouvais entendre à l'antenne et l'émotion ne tarda pas à monter. J'avais du mal à dissimuler l'effet improbable que l'écoute de ma voix produisait en ce moment même sur moi. Je ne pensais pas que cela me ferait un tel effet, mais j'en avais la chair de poule. Mes poils se dressèrent tous sans exception et ce jusqu'à la dernière note, jusqu'au dernier mot.

J'avais réussi, c'était bien moi, je savais bien que j'en étais capable et je venais de le prouver à tous mes détracteurs ! Je venais de leur donner une leçon magistrale. J'avais pris la plus belle revanche qui soit et quel sentiment d'entière plénitude ! Je trouvais enfin l'apaisement et le réconfort que je cherchais depuis tant d'années. L'impression d'être allée jusqu'au bout d'une quête personnelle, d'avoir fait mes preuves. Désormais, je n'avais plus rien à prouver, ni à moi ni aux autres. J'étais comme un oisillon qui déploie ses ailes pour la première fois : libre et invincible ! Qu'est-ce que c'était apaisant de ne plus avoir à courir derrière ses objectifs mais de vivre simplement, de savourer l'accomplissement de toute une vie, de profiter tout bonnement de la joie intense que cette avancée fulgurante dans nos vies pouvait procurer !

Je n'avais pas l'impression de prendre la grosse tête, simplement d'obtenir la reconnaissance que je pensais grandement mériter. Je n'étais pas une incapable, je n'étais pas aussi transparente que l'on avait tenté de me le faire croire. J'étais aussi exceptionnelle que tous les êtres qui peuplaient cette terre et ça, je venais tout juste de le réaliser alors que l'animateur reprenait l'antenne pour une foule de questions-réponses, afin de me mettre complètement à nue vis-à-vis de tous les curieux qui nous écoutaient et nous suivaient.

Je me pliai avec une grande facilité à cet exercice et ne laissai planer aucune ombre, aucun doute sur mes réponses, surtout que les questions était très centrées sur l'album, ce qui faisait bien mes affaires finalement. L'ambiance était bon enfant et les blagues fusaient de part et d'autres des membres de cette équipe de joyeux lurons, jusqu'à ce qu'une animatrice, Lucie, connue pour ne pas être une langue de bois, pose la question fatidique. Celle que je redoutais bien évidemment, celle que j'aurais préféré éviter, mais mise ainsi au pied du mur, j'étais bien obligée de répondre. La question ?

— Certains magasines vous ont montrée en couple avec Maxime Spark, votre producteur et cela bizarrement tout juste après sa rupture avec sa relation de longue date avec le mannequin Stéphanie Lacoste. Est-ce vraiment un simple concours de circonstances ? questionna-t-elle, très attentive à ma réaction.

— Totalement et puis pour votre information, Maxime et moi ne formons pas un couple, nous sommes justes amis, répondis-je pour couper court aux questionnements.

Autant tuer dans l'œuf les rumeurs et éviter les probables articles évoquant une rupture, histoire d'avoir l'honneur sauf. Peut-être que je ne pensais qu'à moi dans cette histoire, mais n'ayant pas le courage de venir pour se défendre ou pour éviter ce genre de bévue, je me moquais bien qu'il écope devant des milliers d'auditeurs du mauvais rôle. Après tout, il m'avait prouvé dans cette histoire que

c'était du chacun pour soi. Je n'avais plus beaucoup de compassion pour lui après la manière dont il avait écourté notre relation, se moquant totalement de me heurter au passage. C'était moi qui allais passer pour une nouille lorsque tout le monde le verrait s'acoquiner à nouveau avec son ex, moi qu'on raillerait, alors qu'il en prenne plein la figure sur le moment, ça me passait bien au-dessus de la tête. Lucie ne parut pas convaincue de ma sincérité et ne se démonta pas, poursuivant sur sa lancée, à la manière d'un arracheur de dents.

— Se rouler des pelles à pleine bouche dans la rue, se tenir la main, vous n'appelez pas ça être en couple ? Alors là, je suis estomaquée ! Enfin, ce n'est pas la définition que j'ai de l'amitié. Je ne sais pas ce qu'en pensent nos auditeurs mais là, c'est un peu gros. Vous n'allez pas affirmer qu'il ne s'est rien passé ? insista-t-elle.

— Il y a Seb de Lyon qui dit sur la page Facebook de l'émission que c'est un gros fake mais que si vous êtes libre, il est partant, intervint inutilement le petit rigolo de l'émission, Fabien.

— Eh bien merci Seb de Lyon, mais je ne suis pas un cœur à prendre. Je suis trop occupée pour lui rechercher de la compagnie. Et pour mettre fin aux spéculations et aux rumeurs, je dirais simplement que je ne suis pas venue pour m'expliquer dans votre émission et que je n'ai pas à répondre à des questions d'ordre privé ! taclai-je l'impétueuse Lucie.

— Si vous ne voulez pas jouer le jeu, c'est votre droit, rebondit-elle.

— Le temps des questions-réponses est malheureusement terminé mes chers amis. Je sais que vous êtes tous très déçus mais la bonne nouvelle c'est que nous allons passer directement au jeu de ce matin pour vous permettre à vous, auditeurs fidèles qui nous supportez tous les matins, de remporter l'album de Camille et pour cela il va falloir répondre à une question dont vous connaissez certainement la réponse…, poursuivit Cyril.

Il était apparemment gêné par ce petit débordement et, m'ayant vue virer au rouge, avait certainement préféré calmer les esprits avant que je ne sois capable de claquer la porte en pleine émission, sans laisser mon reste. Je tentai de jouer le jeu et de poursuivre en ne laissant rien paraître de mon agacement contre l'audacieuse et l'irrespectueuse Lucie, qui n'avait, quant à elle, aucunement l'air perturbée, habituée à bousculer, voire malmener quelque peu les invités de l'émission, une manière aussi de faire son succès. Chaque membre de cette équipe en était la marque de fabrique.

Je conclus l'émission par une interprétation live d'un titre de l'album et remerciai les auditeurs, après avoir été applaudie par toute l'équipe. Une fois sortie des studios, je regrettai déjà d'avoir perdu mon sang-froid, mais comment aurais-je dû réagir ? Je n'étais pas une professionnelle de la communication et cela se voyait. J'avais sauvé les meubles, cela aurait pu être pire, me persuadai-je malgré tout. Ce à quoi je n'aurais pas pensé, c'était qu'il aurait le toupet de se manifester à cet instant, alors que l'émission était bouclée. Je scrutai mon portable, désireuse de passer cet appel sous silence mais au bout de la quatrième sonnerie, je ne résistai plus à l'envie d'écouter ce qu'il avait à me dire. Je voulais entendre de mes propres oreilles quelles excuses il s'inventerait pour justifier son absence, intolérable à mes yeux.

— Allô ?

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? T'as pété un plomb ou quoi ? C'est quoi ton but ? Te mettre tout le monde à dos ? demanda-t-il sans même un bonjour, énervé.

Il avait écouté mon passage, cela ne faisait aucun doute, mais il n'avait pas eu le courage de l'écouter en direct. *Quelle lavette*, pensais-je.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu oses sérieusement me poser la question ? Je rêve ! Il s'est passé que j'ai dû me débrouiller et assurer toute seule ! Il s'est passé que tu étais censé être là pour donner quelques directives ! Tu étais censé me briefer, tu te souviens ? Mais pour une raison mystérieuse tu as dû oublier, pas vrai ? D'ailleurs rappelle-moi à quoi tu sers là dedans ? Ah oui ! C'est vrai, tu es mon producteur ! Alors débrouille-toi avec ça désormais ! Ce n'est pas à moi de réparer les pots cassés de tes états d'âmes, alors si tu m'appelles pour me faire la morale, tu ferais mieux de passer deux ou trois coups de fils pour assurer le reste de la promotion. Au cas où tu penserais encore avoir une quelconque emprise sur moi, je te confirme que ce n'est pas le cas et qu'on en restera uniquement à des relations professionnelles ! Alors quand de ton côté tu auras retrouvé un semblant de professionnalisme, il serait préférable que tu me rappelles à ce moment là, débitai-je sans lui laisser le temps d'en placer une.

— Je suis désolé. J'aurais dû être là. Je ne crois pas que tu veuilles vraiment savoir la raison de mon absence, mais je t'assure que ce n'était pas intentionnel, tenta-t-il de s'excuser.

— Alors justement garde tes petits soucis personnels pour toi, j'en ai fais autant de mon côté, le coupai-je.

— Je vais tenter d'arranger les choses. Passe me voir demain matin au studio. On fera le point sur tout ça.

— Je ne vais pas pouvoir, refusai-je.

— Pourquoi ça ?

— Je repars ce soir pour Marseille.

— C'est hors de question, tu dois rester ici ! Tu ne te rends pas compte des enjeux. Je croyais que tu avais intégré l'idée que dorénavant tu passerais le plus clair de ton temps sur Paris.

— Réunion de famille, souci personnel, tu dois comprendre ça, le raillai-je.

— Camille…

— Quand tu auras du concret, rappelle-moi ! Pour l'instant, à ma connaissance il n'y a rien de planifié durant la prochaine semaine, ce qui signifie que tu n'as pas besoin de moi. Trouve quelqu'un d'autre pour ta garçonnière, le coupai-je, glaciale, avant de raccrocher et d'éteindre complètement mon portable.

Je savais qu'il devait déblatérer tous les noms d'oiseaux qui lui passaient par la tête, ainsi que des qualificatifs très recherchés à mon adresse, mais je m'en moquais totalement. Il n'y avait aucune

raison que je me sacrifie en restant ici, que je me sacrifie pour lui. Qu'il gère ses problèmes tout seul et ne vienne pas pleurer sur mon épaule. Il avait fait son choix, alors qu'il ne m'inflige pas son bonheur conjugal en pleine figure. Je n'avais aucune envie de l'entendre me dire à quel point il était désolé, et ô combien il avait encore des sentiments pour moi autant que pour sa Stéphanie, mais que cet enfant, il voulait l'avoir avec son ex. Merci, mais j'avais assez souffert pour ne pas m'infliger plus de déconvenues que je n'en avais subies ces dernières heures.

Grégory avait raison. Un retour aux sources m'éviterait de trop broyer du noir, même s'il ne se ferait pas dans le calme le plus complet. Je n'avais pas le défaut d'être dupe mais j'étais impatiente à l'idée de le revoir, lui et mon petit bonhomme qui allait souffler prochainement deux grosses bougies. Pour cela, je devrais affronter tout le monde et je ne savais pas pourquoi à présent, alors que j'étais au plus bas sentimentalement parlant, je m'en sentais prête. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils m'accueillent en grande pompe, les bras grands ouverts, mais j'espérais que tout se passerait sans heurts. Juste quelques heures pour Noah, la famille réunie au complet, c'était le plus cadeau que je puisse lui faire, à lui et à ma mère.

CHAPITRE VINGT CINQ

Maxime n'avait cessé de tenter de me joindre, mais jamais il n'eut le courage d'aller jusqu'au bout de son appel et de laisser un message. Considérant que s'il ne le faisait pas, cela signifiait qu'il n'y avait rien à savoir en rapport avec ma carrière, je ne perdis donc pas mon temps à le recontacter. S'il avait quelque chose d'important à me dire, il savait comment me joindre, il savait très bien où je me trouvais.

Je décidai de ne plus penser à lui alors que j'étais assise dans la Clio de Grégory, ce dernier ayant accepté de m'accompagner à cette petite sauterie familiale, toujours prêt à me remonter le moral. Décidément, il était vraiment une chouette personne, beaucoup plus que je ne le serais jamais. Je ne sais pas pourquoi il tenait toujours autant à rester près de moi, à me soutenir après tout ce que je lui avais fait subir et traverser. C'était le signe qu'un ami comme lui, je ne pourrais pas en retrouver.

Je jouais pas mal avec le feu avec lui, le pire étant que j'en avais parfaitement conscience mais que je ne pouvais pas m'en empêcher. Les épreuves de la vie avaient fait que petit à petit, un mauvais fond s'était logé dans ma poitrine et il était maintenant difficile de le déloger, surtout après toute la haine que Maxime m'inspirait en ce moment. Je déraillais, mais difficile pour l'instant de me remettre sur les bons rails.

Heureusement pour moi, Vanessa passait une journée shopping entre copines, ce qui me permettait d'avoir mon meilleur ami rien que pour moi et j'avais besoin de son épaule. Je ne me sentis jamais autant soulagée que lorsque je l'avais vu le premier soir de mon retour, devant ma porte, me suppliant de passer toute la soirée avec lui, Vanessa, Nico et Alex. Ils n'avaient pas changé. Tous avaient eu le tact de ne pas poser de question sur Maxime et j'en remerciais intérieurement Grégory. Je savais qu'il avait dû leur faire un lavage de cerveau pour qu'ils ne commettent pas d'impair.

Je commençais à prendre de bonnes résolutions. Enfin ! Je ne sais pas si c'était une bonne chose, cela revenait peut-être à simplement reculer pour mieux sauter. Là, assise devant toute ma famille, à jouer la parfaite comédie du bonheur, je réalisai que rien n'avait changé. Rien ! J'avais peut-être retrouvé un semblant de sourire grâce au soutien encore sans faille de Grégory mais pour ce qui était

de la frêle harmonie familiale, rien n'avait changé. Je me sentais toujours en territoire ennemi, comme une étrangère dans ma propre famille. J'étais là sans vraiment y être car j'assistais à cette représentation familiale en spectatrice. Je préférais écouter plutôt que participer et risquer une autre fois encore de démarrer une dispute conflictuelle père/fille, typique de notre famille. Je ne me sentais pas à mon aise et comment avais-je pu naïvement croire qu'il pouvait y avoir une chance que cela en soit autrement ? Au plus profond de mon être subsistait l'impression d'être de trop, une intruse, un spectre qui n'avait jamais eu sa place nulle part.

Peut-être étais-je en décalage complet avec la réalité, mais impossible pour moi de jouer la comédie du bonheur avec eux. Impossible d'agir comme j'aurais pu le faire quelques semaines plus tôt. Peut-être étais-je trop accablée par le poids de leur jugement sur mes épaules pour tenter une véritable approche, pour essayer au moins aujourd'hui de m'intégrer ? Ce n'était pas faute pour mon frère de m'avoir demandé à plusieurs reprises, face à mon attitude inerte, si j'allais bien. Je me parai alors de mon sourire le plus faux, assurant avec beaucoup de conviction que j'allais parfaitement bien, prétextant qu'il s'agissait juste d'une fatigue passagère due aux dernières semaines éprouvantes pour assurer l'enregistrement de mon album.

La fatigue avait toujours eu bon dos dans ces cas-là. Elle était l'argument imparable pour qu'on vous laisse en paix, afin que l'on puisse se murer dans notre impénétrable tristesse. Je pris conscience qu'au-delà d'avoir l'impression d'être passée à côté de l'homme de ma vie et d'avoir réalisé mon rêve le plus cher, il y aurait toujours un manque dans ma vie avant que je sois accomplie : celui d'être comprise par les miens. Serait-ce possible un jour ? Atteindrais-je vraiment cet état de bonheur auquel certains étaient abonnés depuis leur plus tendre enfance sans avoir jamais eu à y réfléchir ? Pour le moment, j'étais encore capable de faire semblant, mais pour combien de temps encore ? Combien de temps parviendrai-je à supporter ces instants insoutenables, leurs regards sévères sur moi, leurs paroles amères ?

Tout ce qu'ils pouvaient dire et faire était vécu comme une tentative d'agression. J'avais conscience d'avoir un problème, dont je venais d'identifier la source. J'étais incapable de me sentir bien entourée de ma famille et ce simple constat suffit à m'être particulièrement douloureux. Il y avait tant de contradictions dans les sentiments que chacun d'entre eux m'inspirait que la solution me paraissait à nouveau être celle de l'éloignement, de la facilité. Mais cette fois, je ne pensais pas à mettre quelques kilomètres de distance entre nous pour régler mon problème, mais des milliers de kilomètres, un continent, voire même un océan. J'agissais en égoïste. Seulement, ils me paraissaient l'être davantage en refusant d'admettre que quelque chose clochait, que je n'étais pas l'unique responsable.

D'accord, j'admets y être pour beaucoup en étant incapable de leur faire partager toutes mes pensées et en tentant de donner le change pour les dissimuler, mais s'ils me connaissaient vraiment, ils auraient dû savoir que je n'allais pas bien. Les liens du sang n'étaient malheureusement pas toujours les plus forts. Lorsqu'il n'y avait que le sang pour point commun entre des êtres, alors le lien entretenu était des plus fragiles. L'amour des siens n'est pas toujours suffisant. J'en savais quelque chose car ne pas me sentir à l'aise avec eux ne m'empêchait de les aimer à en crever et c'était peut-être pour cette raison que je n'osais pas m'affirmer et me dévoiler telle que j'étais, de peur d'être définitivement rejetée. J'avais d'abord besoin de me retrouver moi-même, de me poser vraiment

avant de franchir le pas. C'était la seule chose cohérente à faire.

J'admirai Noah souffler ses bougies et déguster le gâteau, riant quand tout le monde riait, mangeant quand les autres mangeaient. Noah était sur mes genoux et je profitais au maximum de ce dernier. Grégory ne cessait pas de me lancer des regards en coin pour s'assurer que tout allait bien. Mon père était très causant, mais cela ne suffit pas à déclencher mon pardon. Pourtant, je ne regrettais pas d'être venue même si j'avais conscience que rien n'avait changé, parce que de leur coté ils étaient heureux, certains que j'amorçais un retour aux sources. Je n'avais pas la force ce jour-là de leur prouver le contraire.

Le moment se prolongea jusqu'à la fin de la journée et j'embrassai chacun d'eux avant de rejoindre Grégory, déjà assis dans la voiture. Alors que je pénétrai dans cette dernière, il y eut une phrase qui me revint à l'esprit, une phrase d'Oscar Wilde : « Les enfants commencent par aimer leur parents. Quand ils grandissent, ils les jugent. Parfois, ils leur pardonnent. » Ferais-je partie un jour de cette dernière catégorie, de celle qui pardonne ? Je ne parvins pas à en trouver la réponse durant le trajet qui nous menait tout droit chez moi, mais je crois que je ne tenais plus tant que ça à trouver des réponses. On dit généralement qu'il faut laisser le temps au temps.

Alors que Grégory me disait au revoir le plus amicalement qui soit sur le pas de la porte, je réalisai que Maxime avait enfin eu le courage de me laisser un message : « J'espère que tu auras mon message. Une réception est prévue demain chez mon père. Il aimerait faire la connaissance de ma nouvelle production. Il y aura quelques personnalités importantes. Sois là pour dix-neuf heures précises. À très bientôt. Bonne soirée. » Un message plutôt concis et expéditif, qui avait tout l'air d'être un ordre. Qu'il se rassure, je n'aurais pas l'indélicatesse de lui faire faux-bond mais je n'aurais pas non plus la bonté de répondre. Il aurait bien le temps de voir si je comptais honorer la soirée de ma présence, mais avant son retour dans notre belle région, j'avais bien envie de jouer avec ses nerfs.

J'avais supplié Grégory de m'accompagner, parlant d'une simple soirée promotion, n'évoquant pas Maxime pour ne pas lui laisser l'occasion de refuser. Je ne me voyais pas y aller seule et je voulais surtout lui rendre la monnaie de sa pièce. Les bons comptes font les bons amis, et bien après m'avoir vue pendue aux bras de Grégory, nous serions véritablement quittes. Des méthodes de peste dont je ne réalisais pas encore les conséquences. Cependant, il y avait juste un détail que j'avais oublié : « Quand il s'agit d'offenser un homme, il faut le faire de tel manière qu'on ne puisse redouter sa vengeance. » (Nicolas Machiavel)

CHAPITRE VINGT SIX

Je m'étais parée de mes plus beaux atours pour cette soirée, au sommet de ma forme. Habillée d'un jean noir effet ciré et d'un haut couleur or pailleté, le tout haut perchée sur des escarpins noirs qui donnaient à mes cuisses un effet galbé incroyable, je comptais bien faire ma petite impression et soulever tous les regards. Une manière aussi de montrer ma présence et de déranger le principal concerné par cette soirée. Je ne voulais pas faire de vague durant la soirée, seulement qu'il prenne conscience de ce qu'il avait perdu en me laissant comme une malpropre derrière lui pour se jeter dans les bras d'une ex qui n'avait eu pour seule gloire d'engendrer un descendant Spark.

Je pris le bras de Grégory, élégamment habillé d'un traditionnel costume cravate qui, je devais bien l'avouer, le rendait particulièrement attirant. Un employé nous ouvrit la porte et un second nous mena jusqu'à l'immense salon de la propriété, où une vingtaine de personnes tout au plus était déjà présente. Deux canapés d'angle noirs se faisaient face de part et d'autre de la pièce, séparés par un tapis de style marocain et une grande table basse en bois exotique.

De l'autre côté de cette pièce d'au moins soixante mètres carrés étaient disposés quatre fauteuils noirs et dans ce grand espace les invités s'éparpillaient de part et d'autre, pour certains un verre à la main et pour d'autres simplement le plaisir de se retrouver, entourés par des personnes appartenant au même milieu.

Je passai la pièce en revue, mon regard captivé par un Jean-Philippe Spark aux petits soins pour sa belle-fille, riant à n'en plus finir alors que sa femme ne tardait pas à le rejoindre, visiblement très proche de son terme. Elle n'allait pas tarder à donner naissance à un second héritier Spark, pour le plus grand désespoir de Maxime qui ne s'était jamais bien étalé sur le sujet mais avait su me faire sentir qu'il ne portait pas cet enfant dans son cœur. Enfin, il n'avait plus vraiment son mot à dire désormais, la chose était bel et bien faite, et l'amour de son père et de sa belle-mère avait bien été consommé avant le mariage.

Je ne voyais pas Maxime dans le salon et hésitai, tout comme Grégory, à investir les lieux sans y avoir été expressément invitée, mais faute que quelqu'un se décide à le faire, j'entraînai Grégory au

milieu de la pièce et saisis les verres de champagne qu'un serveur nous apportait sur un plateau.

Je ne l'avais pas vu arriver derrière nous, mais lorsqu'il posa délicatement sa main sur mon épaule, je sursautai, manquant de renverser quelques gouttes de mon verre sur mon beau pantalon et me retournai pour affronter son regard, surtout celui qu'il lançait à Grégory. Il n'imaginait pas que je viendrais accompagnée et je me réjouissais déjà de l'effet que cela semblait produire sur lui.

Il salua Grégory, se présentant comme mon producteur et lorsque Grégory lui donna son nom, je perçus un bref étonnement dans son attitude avant qu'il ne reprenne son masque d'indifférence. Il savait que Grégory était mon meilleur ami et il avait pu comprendre grâce aux nombreux compliments que je lui en avais fait qu'il comptait beaucoup pour moi. Maxime échangea quelques paroles avec Grégory. Il le questionna notamment sur son groupe et son activité de guitariste mais fidèle à lui-même, Grégory se refusa à entrer dans les détails, parlant juste d'une occupation comme une autre.

Ensuite, Maxime nous convia à rejoindre l'hôte de cette soirée : son père. À notre arrivée Stéphanie, le visage blême, se leva très vite suivie d'Olga qui s'excusa. Visiblement, mon arrivée n'était pas pour faire plaisir à tout le monde et je devinai que si le grand Spark l'avait exigé, c'était simplement pour soutenir son fils dans cette épineuse affaire dans laquelle il avait tout de même investi. Le père n'était pas du genre à perdre de l'argent bêtement et les affaires restaient les affaires, quoi que puissent en penser le reste de leur entourage. Je voyais dans l'attitude du père une main protectrice qui souhaitait certainement s'assurer que son fiston ne serait pas le grand perdant de toute cette histoire.

Les premiers échanges furent plutôt cordiaux. Spark se montrait sous son plus beau jour, félicitant Grégory pour sa persévérance, allant même jusqu'à lui proposer un job en lui tendant sa carte pour qu'il y réfléchisse. Malheureusement pour moi je me retrouvai soudainement seule, coincée en tête à tête entre le fils et le père, lorsque Grégory reçut un appel de sa très chère et tendre Vanessa. Enfin, là aussi le moment ne perdura pas dans le temps, Stéphanie s'emparant du père de son enfant pour lui présenter quelques personnes et ce dernier la suivit sans sourciller. J'en étais convaincue, elle avait peur de moi. Sa réaction était celle d'une femme typique qui se sent en danger et qui tente par n'importe quel moyen d'écarter son homme de tout danger féminin à portée de main. Lui faire peur ne me dérangeait pas, j'en ressentais même un sentiment d'exaltation La mannequin en fin de carrière et très prochainement retraitée n'avait pas assez confiance en elle et en son homme pour le laisser planter là, à quelques centimètres de moi. C'était plutôt flatteur. J'étais un danger et cette constatation en était devenue dangereusement excitante.

Enfin, tout ça pour dire que tout compte fait, je partageai un tête à tête quelque peu mémorable avec le génie Spark en personne. J'avais pensé que ce moment m'aurait été plus agréable. Je n'avais pas oublié qu'au départ il avait été ma cible, et je ne savais comment j'en étais venue à me tromper de proie, certaine que l'influence et le réseau du fils me seraient tout aussi profitables que celle du père.

Je me retrouvai livrée en pâture à ce dernier et je n'avais aucune idée de la manière de relancer un semblant de conversation après la disparition du fils. Spark senior me regardait comme si j'étais un insecte rampant qu'il hésitait à éliminer immédiatement grâce à un simple coup de semelle. Une semelle de luxe qui ne manquerait certainement pas sa cible. Il n'était pas homme à commettre des erreurs. Il empruntait avec un moi un air condescendant, beaucoup trop pour être naturel. On dit bien

souvent que les chats ne font pas des chiens mais Maxime était loin d'avoir les dents aussi longues que son père. Spark entrouvrit les lèvres, laissant apparaître l'éblouissante blancheur de ses dents, toutes sauf naturelles pour ceux qui avaient connaissance de son tabagisme actif.

Il commença par déblatérer quelques banalités, me demandant comment j'avais vécu cette première expérience d'enregistrement et si son fils était un bon producteur. J'avais l'impression d'entendre parler un serpent à sonnette puis, quand le petit groupe d'invités près de nous s'écarta, de sorte que personne ne pouvait entendre notre conversation, il montra enfin son vrai visage :

— Vous savez, je ne crois pas que vous êtes une mauvaise fille, vous chantez bien et vous êtes plutôt bien foutue… Alors je peux aisément comprendre ce qui a pu pousser mon fils à tomber dans vos bras, mais je crois que malgré tout ce qui a pu se passer ces derniers temps entre vous, vous serez assez intelligente pour ne pas vous aviser de réitérer ce genre de folie. Votre nouvelle carrière ne fait que démarrer. Il serait regrettable qu'elle prenne fin prématurément, menaça-t-il.

— Je ne crois avoir saisi où vous voulez en venir, dis-je, volontairement naïve, pour qu'il joue franc jeu.

— Maxime a d'autres préoccupations. Il a une famille, désormais. Vous avez été une sorte de passe-temps pour lui et pour cela vous avez tous mes remerciements. Mais voyez-vous, désormais il a des obligations qui l'attendent, alors je ne vous conseille pas de tenter de l'en détourner ou je me verrai dans l'obligation de vous écarter définitivement de mon fils et de tout ce qui s'y rapporte en général. J'ai beaucoup de relations dans le milieu, plus que Maxime, et je trouverais dommage de gâcher l'éclosion d'une si belle voix. Alors, je pense que vous devriez vous rabattre sur une autre proie. Après tout, vous avez eu tout ce que vous vouliez. Me suis-je assez bien fait comprendre, cette fois ? demanda-t-il, l'expression figée, ne bougeant pas d'un millimètre la direction de son regard, braqué sur l'incrédulité de mon visage.

— Vous seriez prêt à causer du tort à votre propre fils ? m'étonnai-je.

— Si cela me permet de le remettre dans le droit chemin, de lui éviter de faire des erreurs, alors je n'aurai aucune hésitation, avoua-t-il.

— Je crois que nous en avons fini, dis-je avec assurance.

— Je ne plaisante pas, dit Spark, me pressant fermement l'avant bras à m'en couper la circulation.

— Il y a un problème, chéri ? intervint Olga, s'étant frayé rapidement un chemin jusqu'à nous, alors que notre conversation ne dissimulait rien de notre divergence, l'expression de notre visage exprimant toute la sympathie que nous éprouvions l'un pour l'autre en ce moment même.

Spark lâcha enfin mon bras et je croisai le regard de Maxime, assis sur le canapé près de Stéphanie et de deux autres femmes, alors que Spark ponctuait la fin de notre échange en recourant à son hypocrisie légendaire :

— Tout va bien chérie ! J'avertissais seulement Camille de la nécessité d'avoir les épaules

solides dans ce milieu.

— Je suis bien placée pour le savoir. Il a tout à fait raison. Vous avez intérêt à vous armer à tout point de vue si vous voulez creuser votre trou, Camille. Vous réaliserez très vite que le milieu musical est un monde peuplé de machos, plaisanta Olga.

— Excusez-moi, il faut que je prenne l'air, m'excusai-je afin d'échapper aux griffes acérées de Spark.

Je quittai le salon, longeant l'immense couloir pour atteindre la porte d'entrée et fouler l'herbe du jardin. Je pensais pouvoir légitimement bénéficier de quelques minutes de solitude après le peu de minutes agréables que je venais de passer en ce lieu, ne sachant même pas où Grégory était passé car il n'était pas dehors, à mon grand regret. Peut-être avait-il marché jusqu'au parking derrière la propriété pour téléphoner plus tranquillement à sa petite amie ? Je décidai d'aller le vérifier de ce pas mais lorsque je pivotai sur ma droite, je remarquai que Maxime se trouvait à un mètre de moi.

— Tu ne m'as pas dit que tu viendrais accompagnée, ce soir ! Eh bien, je constate que tu n'as pas perdu de temps. Quand je pense que tu me reprochais de perdre mon temps dans une relation sans but avec Stéphanie, je constate que tu n'as pas hésité à sauter dans les bras de celui que tu ne prétendais n'être que ton meilleur ami ! Drôle de manière de concevoir les sentiments, se moqua-t-il avec un sourire que je ne lui connaissais pas.

— Tu es venu pour m'enfoncer davantage ? Je n'ai pas à m'expliquer, mais si le but de cette soirée était de m'en mettre plein la figure, alors laisse-moi te dire qu'une fois de plus, tu as visé juste ! Vas-t-en maintenant ! J'ai besoin d'être seule ! le congédiai-je.

— Je ne sais pas ce que mon père a pu te dire, mais je peux t'assurer que je n'ai rien à voir avec ça. Tu dois t'attendre à ce genre de réaction. Je te pensais plus endurcie !

— Je le suis ! Il n'y a que toi qui semble avoir un problème avec ma venue aux bras d'un autre, le coupai-je.

— Je n'y vois aucun problème rétorqua-t-il.

— Très bien, alors si c'est le cas, fous-moi la paix et vaque à tes occupations ! Va cirer les pompes de quelques invités pour bien faire, comme tu dois certainement y être habitué, et évite-moi un mal de crâne, conclus-je, sévère.

— Je n'ai pas voulu ce qui nous est arrivé. Je ne voulais pas te faire souffrir…

— Oh mon dieu ! Si je m'attendais à ça ! Parce que tu crois que je souffre ? Détrompe-toi, je vais très bien et j'ai tourné la page !

— Alors j'en suis heureux pour toi. C'est tout ce que je te souhaite. Je ne veux que ton bonheur et ta collaboration à mes côtés. On a tout à perdre tous les deux à se faire la guerre, tu ne crois pas ?

— Tu as raison, concédai-je.

— Si tu cherches ton ami, je l'ai vu revenir au salon. Il paraissait te chercher. Je dois dire qu'il a beaucoup de chance de t'avoir. Je crois que je ferais mieux d'y retourner. Ne tarde pas trop, mon père insiste pour que nous passions bientôt à table, termina Maxime avant de s'éclipser, me permettant ainsi de faire le vide dans mon esprit avant de retourner accomplir mon devoir.

Le dîner fut tout aussi désagréable que mon tête à tête avec Spark. On ne me posa que rarement des questions, tous préférant s'émerveiller devant la future arrivée d'un Spark junior. Je remarquai au fil de la conversation que ni Maxime, ni Stéphanie n'avaient encore révélé l'arrivée dans leur couple également d'un Spark junior. Son père était au courant, cela ne faisait aucun doute, après la conversation que nous avions entretenue. Le portable de Grégory était inondé de pas mal de messages mais lorsqu'il en reçut un nouveau de Vanessa, pour l'avertir que sa mère avait fait un malaise et se trouvait à l'hôpital, Grégory s'excusa, expliquant devoir rejoindre sa petite amie. Il s'excusa ensuite auprès de moi et fila sans même se demander comment j'allais bien pouvoir rentrer chez moi.

Ce fut donc des plus seules que je terminai ce repas, n'essayant même plus de communiquer avec tous ces gens de peu d'intérêt pour moi, n'attendant que le moment de repartir de cet endroit pour mettre fin à ce dîner. Je fus tout de même soulagée que personne n'ait la mauvaise idée de me questionner davantage sur le départ précipité de Grégory. Petit à petit, la majorité des invités partit après avoir avalé le digestif qui nous était servi. Ne disposant plus de moyen de locomotion, je m'apprêtai à contacter une société de taxi mais je dus très vite annuler la composition du numéro que j'avais tapé sur les touches du clavier de mon téléphone portable.

— Vanessa ? Pourquoi m'as-tu laissé penser qu'il se passait quelque chose entre vous si ce n'est pas le cas ? me questionna Maxime.

— Parce que tu t'es fait des idées tout seul et que je n'avais aucune explication à te donner. Je n'ai pas de compte à te rendre sur l'inexistence de ma vie sentimentale ! m'emportai-je.

— Tu aurais pu au moins démentir !

— Pour quoi faire ? Qu'est-ce que cela aurait changé au bout du compte ? Tu vas laisser tomber Stéphanie ?

— …

— C'est bien ce que je pensais, dis-je devant son absence de répartie.

— Je vais demander à un employé de te reconduire chez toi, coupa-t-il.

— Tu m'en vois ravie ! rétorquai-je.

Il partit et moins de cinq minutes plus tard un employé vint me proposer ses services, me précisant que la voiture était avancée dans l'allée et qu'il ne me restait plus qu'à le suivre si je le souhaitais. Je le remerciai et fis de même avec le vieux Spark et Olga pour leur invitation, comme la fille bien élevée que mes parents avait essayé de faire de moi. J'avais eu plus de mal à saluer Maxime et Stéphanie. Je les laissai ainsi en famille et me faufilai sur la banquette arrière d'une la Rolls Royce.

La voiture parcourut très facilement les derniers mètres de la propriété, avant d'entamer un virage pour descendre les collines de Cassis, éclairées par les habitations qu'elles abritaient. Cette soirée avait été un flop. Rien de ce que je prévoyais ne s'était passé et j'étais au final la seule poire dans toute cette histoire. Tout ce que j'avais tenté de mettre en œuvre ce soir n'avait été d'aucune utilité car Maxime n'avait pas eu la réaction à laquelle j'étais en droit de m'attendre.

Finalement, Jean Philippe Spark avait peut-être raison. Il était temps de lâcher l'affaire, de passer à autre chose. Il y avait toujours des perdants en amour et je finissais par croire que l'on était obligé de perdre avant de gagner. Plus l'on perdait, plus on avait de chance de gagner ensuite. Je baissai la tête et me concentrai sur l'écran de mon téléphone et la conversation que j'entretenais avec Greg, prenant des nouvelles de la mère de Vanessa. Plus de peur que de mal visiblement, et à mon grand étonnement j'en fus soulagée. Mon cœur commençait peut-être à s'ouvrir. Dommage qu'il n'en soit capable qu'après avoir subi des dommages irréversibles.

La voiture roula sur un nid de poule et je faillis me retrouver projetée de l'autre côté de la banquette arrière, n'ayant pas pris la peine d'attacher ma ceinture. Le danger fut totalement écarté lorsque je le fis, mais il ne fallut pas plus de temps pour qu'en relevant la tête de l'écran de mon téléphone portable, je remarque le Q7 noir qui déboulait à toute allure derrière nous. Le chauffeur jura. Le Q7 fit des appels de phares et je sentis la Rolls Royce ralentir.

— Ne vous arrêtez pas ! Continuez ! ordonnai-je.

— Je crois qu'il serait préférable de laisser passer la voiture, mademoiselle.

— Faites ce que je vous dis, répliquai-je, peu aimable.

Le Q7 continua son petit manège durant cinq mètres puis klaxonna, et lorsque nous eûmes l'occasion de sortir du virage, il nous dépassa à vive allure, se rabattant de justesse devant nous alors qu'une voiture grimpait la colline à vive allure en sens inverse. D'un coup, le chauffeur freina de toutes ses forces, provoquant un crissement de pneus alors que le Q7 s'arrêtait brutalement. La ceinture manqua de m'étouffer, me blessant au niveau de la poitrine. J'avais manqué de peu de me retrouver projetée contre le pare-brise.

Le chauffeur se retourna, s'assurant que j'allais bien avant de descendre pour hurler sur l'autre type qui posait un pied à terre. Lorsqu'il vit le visage du fils de son patron, il se tut, gêné, et bredouilla quelques excuses inaudibles, trop simplet pour avoir pu deviner à qui appartenait cette voiture qu'il croisait pourtant de nombreuses fois sur la propriété de son employeur.

Maxime s'approcha doucement, ne prenant pas la peine de refermer la porte côté conducteur du véhicule et excusa le vieil homme qui m'avait fait office de chauffeur. Quant à moi, presque tétanisée, je ne bougeai pas durant quelques secondes, dissimulée par les vitres teintées avant de me délivrer de ma ceinture subitement et de bondir hors du véhicule, furieuse. Que me voulait-il, à la fin ?

— T'es devenu dingue ou quoi ? T'as failli nous faire tuer ! hurlai-je à son encontre alors qu'il se dirigeait à grandes enjambées dans ma direction.

“The night is slowly closing
But my eyes are slowly opened
And I see that somewhere in you
There is a good heart
There is a good soul”[4]

Maxime ne s’arrêta pas, entrechoquant nos corps, posant ses mains délicates sur mes joues avant de m’embrasser fougueusement. Un revirement de situation que je n’avais pas calculé. Un instant spontané qui souleva mon cœur d’un emportement certain, comme si nous étions tous les deux suspendus dans les airs, lévitant à quelques centimètres du sol. Je n’avais plus l’impression de toucher terre. J’avais l’agréable sensation d’être une particule d’air en suspension et je n’avais aucune envie de retomber sur mes deux jambes, aucune envie de me décoller de sa peau.

— Je suis dingue de toi et c’est de ta faute. Je ne peux plus me passer de toi. C’est devenu trop dur de respirer si tu n’es pas là. Je ne veux pas que tu sortes de ma vie, tu entends ? déclara-t-il, me dévorant des yeux.

— Qu’est ce qui t’as fait changer d’avis ? haletai-je, émue.

— J’ai seulement réalisé que je le savais déjà. Je sais déjà qu’il n’y a qu’une seule femme avec qui j’ai envie d’être, là, maintenant, et c’est toi. Viens, suis-moi, m’ordonna-t-il pressant ma main pour que je le suive en direction de sa voiture.

— Et moi monsieur, que fais-je ? lui demanda le vieux conducteur, perdu au milieu de tout ça.

— Baladez-vous dans les rues de Marseille et ne revenez que d’ici une heure. Vous n’avez rien vu, rien entendu, conclut Maxime.

— J’ai compris Monsieur. Je ne vous vois plus, affirma le vieil homme.

Il remonta dans la Rolls Royce et redémarra pour dépasser le Q7 et poursuivre sa route à vide. Je montai dans la voiture, poussée sur le siège avant par Maxime. Il était tendu lorsqu’il redémarra la voiture.

— Où va-t-on ? questionnai-je.

— Chez toi. C’est le seul endroit où nous pourrons passer la nuit tranquille. Indique-moi la route.

J’avais toujours tenu secret mon lieu de vie marseillais, parce que je m’étais toujours dit que dévoiler mon lieu d’intimité était un pas en avant fait trop rapidement et surtout une entrée dans mon intimité. Difficile après ça de mettre fin à une relation, même si les sentiments avaient été très vite avortés d’un côté comme de l’autre. Pour moi, laisser pénétrer quelqu’un chez moi revenait à lui

garantir un accès certain à ce lieu et lui procurer une certaine assurance dans mes sentiments. Si je ne l'avais jamais fait jusqu'ici, je n'hésitai pas à en divulguer l'adresse à Maxime.

Assise à côté de lui, je me surprenais à vouloir que ma vie change, à ce qu'il la change. C'était la première fois qu'un homme me donnait envie d'évoluer. J'étais prête à le laisser porter un regard observateur sur moi pour qu'il me voie vraiment. À cet instant, je n'avais aucune envie que mon cœur arrête de battre la chamade. Je voulais conserver encore quelques temps les papillons qui virevoltaient dans mon estomac, l'irrésistible envie de toucher sa peau à certains endroits, parfois douce, à d'autres plus rugueuse.

Parvenus devant le bâtiment, il se gara devant la résidence et me suivit, silencieux jusqu'à ce que j'ouvre la porte. Il se jeta ensuite sur moi, m'arrachant mes vêtements plus vite que son ombre, à la manière d'un junkie qui déballerait une barrette de shit. Les vêtements prirent leur envol dans toute la pièce et il s'accrocha à moi comme la plus délicieuse des sangsues. J'agrippai son dos plutôt violemment alors qu'il me faisait l'amour, lui griffant involontairement les omoplates, crispée ainsi plaquée par tout son poids. J'étais tendue.

— Doucement. Détend-toi, me chuchota-t-il à l'oreille, m'embrassant doucereusement comme s'il goûtait un mets rare et délicat.

La sonnerie de son portable retentit et il s'immobilisa un instant, puis reprit là où il s'était arrêté, conscient et consentant plus que jamais à ce qui était en train de se dérouler dans cette pièce. Plus aucun retour en arrière ne lui serait possible désormais. Il avait fait son choix sciemment et il m'avait choisie, moi. Cela suffit à m'ôter immédiatement le début de déprime qui s'était niché dans un coin de mon cerveau. Ce moment de fusion corporelle était le meilleur antidépresseur.

À cet instant précis, chacun de nous deux possédant l'autre, je savais qu'il était mon alter ego. Je n'étais pas parvenue à le fuir alors que je le voulais. En tout cas, c'était la sensation que je ressentais. Ce sentiment palpable qui touchait nos organes vitaux, de sorte que chacun d'eux frémissait dès que l'être aimé se trouvait à proximité ou beaucoup trop éloigné. Il n'y avait qu'à une distance suffisante qu'ils s'apaisaient. Il avait piraté mon cœur, l'avait fait chavirer. Je n'avais plus que lui pour se substituer à ma bouée de secours. S'il s'éloignait, c'était la noyade assurée.

CHAPITRE VINGT SEPT

Réveillée aux aurores, trop émoustillée par la joie intense que le simple fait de le voir allongé à mes côtés, dans mon propre lit, sous mes propres draps, me prodiguait, je décidai de le laisser se reposer pendant que moi, j'extériorisais mes pulsions hormonales en me servant de toute cette énergie dans la pratique d'un long et épuisant jogging. Il était un peu plus de cinq heures du matin et je n'avais eu que très rarement la chance d'entrevoir la ville à une heure aussi calme. C'était un changement total de comportement me concernant et jamais un homme ne m'avait tant donné envie de bousculer mes habitudes pour vivre avec lui.

J'évitai naturellement les petites ruelles sombres, craignant les nombreux arracheurs qui pullulaient dans la cité phocéenne depuis quelques temps, malgré la traque constante des services de police. Les trafics de drogues, les vols, les agressions et les petits larcins avaient explosés ces derniers temps, ce qui obligeaient pas mal de marseillais à prendre des précautions drastiques, voire à totalement changer leurs habitudes. À force de côtoyer de si près la délinquance, on finissait par devenir quelques peu parano.

Je courais plus vite chaque fois que j'apercevais un visage qui ne m'inspirait pas confiance, chaque fois que je me sentais trop observée. Je détaillai les traits de chacun des passants que je croisais, changeant même de trottoir parfois lorsque des gars à gros bras approchaient. Puis après une heure de jogging, trop fatiguée pour continuer, je m'étirai les jambes avant de m'arrêter dans une petite boulangerie afin d'acheter quelques croissants pour fêter dignement nos retrouvailles.

Je le retrouvai encore au lit, toujours endormi, et admirai la superbe vue de ses épaules dénudées. Je m'assis au bord du lit et l'observai. Il respirait lentement. Je ne résistai pas à l'envie de le toucher et posai ma main froide sur son épaule. Il sursauta dans son sommeil mais ne se réveilla pas. Je m'abaissai alors pour déposer un baiser sur son épaule avant de me relever pour prendre une douche mais, parvenant enfin à surgir de son sommeil, il eut le temps de tirer sur le bas de mon tee-shirt souillé par ma transpiration. Je basculai en arrière, me rassis, manquant de lui tomber dessus. Il se releva, me détailla du regard avant de se pencher vers moi pour m'embrasser.

—Il faut que je prenne une douche, parvins-je à m'exprimer entre le souffle de deux baisers successifs.

— Inutile, tu devras en reprendre une après, susurra-t-il au creux de mon oreille avant de glisser sa main sous mon tee-shirt, caressant mon dos.

Il laissa courir ses doigts sur ma colonne vertébrale avant de s'arrêter, ayant atteint le point d'attache de mon soutien-gorge. Alors qu'il passait son pouce et son index derrière les crochets pour les défaire, je protestai faiblement, attrapant sa main pour l'empêcher d'accomplir son geste jusqu'au bout.

— Je ne peux pas, pas avec cette odeur sur moi. Je suis épuisée. La douche est assez grande pour nous deux. Tu n'as qu'à venir la partager avec moi et ensuite nous n'aurons plus qu'à nous reposer bien sagement sous les draps, proposai-je, l'amadouant en ôtant mon tee-shirt pour qu'il cède à l'appel des parcelles de peau nue que j'offrais à sa vue.

— Hum… Laisse-moi réfléchir … J'accepte que tu ailles prendre une douche mais à une seule condition ! Que tu fasses vite car je n'ai aucunement l'intention de quitter ce lit de toute la journée ! déclara-t-il.

— Je croyais que tu ne pouvais pas te passer de moi, que tu ne voulais plus t'éloigner ! le taquinai-je en me relevant.

— C'est vrai, mais je parlais en termes de kilomètres, pas de centimètres, dit-il.

Il souleva la couverture et tira ses jambes nues hors du lit pour venir jusqu'à moi.

— Non, ne t'approche pas le, prévins-je, hochant la tête de droite à gauche, m'attendant à son petit jeu de séduction.

— Je voulais juste te donner un petit coup de main pour ôter tes vêtements…

— Non. Je n'ai pas confiance. Reste où tu es, le prévins-je alors qu'il avançait à pas de loup vers moi.

— Sinon ? me provoqua-t-il, posant délicatement ses deux mains sur mes hanches.

Chaque fois qu'il me touchait, le contact de sa peau provoquait en moi un sursaut puis me donnait ensuite l'impression que s'opérait la fusion de nos pores, de sorte qu'il ne parviendrait jamais à décoller ses mains. Nous formions les deux parties complémentaires d'un scratch d'une paire de baskets. Moi j'étais le velcro, et lui le velours. Je ne pouvais être que la partie d'accroche, celle qui attend que son complément vienne adhérer à sa surface, formant plus qu'une seule bande auto-agrippante. Cela expliquait certainement pourquoi il était toujours le précurseur de nos étreintes. Il recherchait ce contact beaucoup plus que moi et pourtant je le désirais tout autant que lui.

Mais là, le moment était différent. J'étais poisseuse et je détestais que l'on tente de me toucher ou que l'on me regarde trop longtemps, alors en réaction à son approche menaçante, je le repoussai sans

ménagement de mes deux mains.

— C'est comme ça que tu me traites ? Puisqu'il en est ainsi tu l'auras voulu, dit-il un regard espiègle rivé sur son visage.

Il bondit sur moi pour me soulever avec autant de délicatesse que pour décoller du sol un vulgaire sac à patate. Je ne tentai pas de me débattre, l'implorant simplement par la parole de me reposer à terre, mais il me déposa sur le lit et m'y bloqua.

— Laisse-moi me relever !

— J'ai mal entendu, je crois. J'ai l'impression qu'il s'agissait d'un bourdonnement. Qu'est-ce que tu as dis ? me provoqua-t-il.

— S'il te plaît !

— C'est beaucoup mieux comme ça ! Va, dit-il s'écartant de moi, basculant sur le lit, couché sur le dos, le regard fixé sur le plafond d'une couleur blanc cassé.

— Je ne serais pas longue affirmai-je.

Je me dirigeai vers la salle de bains. Je fermai la porte de cette dernière avant de faire couler abondamment l'eau chaude, pour effacer toutes traces de l'effort physique que je venais de faire. Je me lavai rapidement le cuir chevelu et sortis moins de quinze minutes plus tard de la douche, vêtue d'un simple jean et d'un débardeur.

Il était toujours allongé sur le lit alors que je tentai de remettre mes boucles d'oreilles avant de m'allonger près de lui, mais je n'eus pas le temps de me glisser à nouveau dans les draps car mon téléphone choisit le plus mauvais moment pour donner signe de vie. Je le saisis et aperçus que mon fauteur de trouble n'était autre que ma sœur aînée, Rose. Cela ne m'étonnait pas qu'elle tente de me joindre à cette heure. Rose était le genre de personne qui n'avait pas besoin de montre, tout simplement parce qu'elle se moquait bien de l'heure qu'il pouvait être. Lorsque nous étions petits, elle était toujours la première levée. Elle ne me donnait que rarement signe de vie et loin d'attiser ma curiosité, l'affiche de son nom, me donna tout simplement envie de fourrer l'appareil dans ma poche pour reprendre là où j'en étais restée.

— Tu ne réponds pas ? s'étonna Maxime.

— Non. Ça ne doit pas être important et tu as dis, il me semble, qu'on passerait cette journée tous les deux, seuls au monde, recouvert par ses draps que nous avons déjà explorés hier, alors tu peux comprendre que je n'aie aucune envie que quelqu'un vienne perturber cette journée. Cela peu attendre demain, assurai-je.

— C'est peut-être important, reprit Maxime.

— Si c'est le cas on me laissera un message, affirmai-je trop tôt avant d'être trahie par le bip significatif de mon répondeur.

— Je crois que ton répondeur vient de donner signe de vie, souligna Maxime, connu de tous pour son excellente audition.

Inutile de feindre l'ignorance. Je n'eus pas le choix et cédai à la pression de son regard inquisiteur. Il allait se poser beaucoup trop de questions si je ne répondais pas et je n'avais aucune envie de le mettre sur la piste de tous les mensonges que je lui dissimulais.

Alors, je récupérai l'objet de discorde dans ma poche et composai les chiffres de mon répondeur dont la voix féminine préenregistrée m'informait que j'avais bien eu un nouveau message : « Camille, c'est moi ta sœur Rose, tu te souviens de moi j'espère ? Euh… Je vois que comme d'habitude tu es très matinale ! Ce n'est pas un rapproche. J'aurais dû me douter que tu serais encore confinée dans ton lit. J'ai un service à te demander. Si tu peux me rappeler dès que tu as ce message, je t'en serais reconnaissante… Ah oui ! Petite précision utile, si tu découvres ce message après neuf heures, laisse tomber, j'aurais très certainement déjà trouvé une solution alors dans ce cas bonne journée ! Je t'informe que Noah est ravi du monsieur patate que tu lui as offert, il ne le lâche plus. À l'occasion, tu peux passer à la maison, tu sais que la porte est toujours ouverte. Noah sera ravi de te voir et moi aussi d'ailleurs. Je crois que ma petite sœur me manque. »

Je perçus à la fin du message les trois bips successifs marquant la fin de l'enregistrement. J'hésitai à appuyer sur la touche pour enclencher immédiatement un rappel automatique. En même temps, rappeler n'était pas une obligation. Elle avait dit elle-même pouvoir trouver une solution. Elle ne saurait jamais à quelle heure j'avais eu son message. Toutefois, à l'évocation du prénom de mon petit neveux, je ne pouvais plus penser sérieusement à ignorer son message, certaine que son appel avait un lien étroit avec mon petit bonhomme. Je sais, je deviens faible dès qu'il s'agit de résister au charme angélique de Noah mais Rose avait l'air inquiète au téléphone. Je connaissais encore très bien ma sœur. Je connaissais la moindre de ses attitudes, la moindre signification que son intonation de voix empruntait. Je réagis enfin et pointai mon index sur la touche indiquée par mon répondeur pour provoquer la composition automatique du numéro de téléphone portable de Rose.

— Allô ?

— C'est moi, Rose. J'ai eu ton message. Je t'écoute.

— Tu peux venir garder Noah un petit moment ? Il est malade. Il a dû prendre un coup de chaud. J'aimerais pouvoir me déplacer jusqu'à la pharmacie. Il est encore dans son lit. Cédric est parti hier soir. J'aurais bien contacté Maman mais elle et papa sont partis en week-end, se justifia-t-elle.

— Tu n'as pas besoin de te justifier. J'arrive, conclus-je.

— Merci, l'entendis-je me remercier avant de raccrocher pour m'approcher de mon porte manteau sous lequel reposaient mes ballerines.

— Qui était-ce ? questionna Maxime.

— Grégory.

— Qu'est-ce qu'il te veut ? renchérit-il, le front plissé.

— Un service. Je n'en aurais pas pour longtemps, dis-je pour éclipser sa question.

— Quel genre de services ?

— Tu crois vraiment que je serais capable de tomber dans ses bras après avoir passé la nuit avec toi ? répondis-je pour balayer tous ses doutes.

— Quel genre de services ? insista-t-il, plus sèchement cette fois.

— Il a passé toute la nuit avec sa petite amie à l'hôpital au chevet de sa belle-mère alors il me demande simplement de lui rapporter quelques affaires, ne trouvai-je rien d'autre à inventer.

— Il ne peut pas demander à quelqu'un d'autre ? se braqua Maxime, n'appréciant pas ma réponse.

— Je suis sa meilleure amie et je suis la seule à posséder un double des clés de son appartement, argumentai-je.

— Tu en as pour combien de temps ?

— Je serais de retour d'ici une demi-heure, trois quarts d'heure. Tu penses tenir bon jusque là ? me moquai-je ouvertement de ses airs de sale gamin capricieux.

— Je suppose ne pas avoir le choix.

— C'est exact. J'ai rapporté des croissants toute à l'heure. Ils sont sur la table, sers-toi si tu as faim, fais comme chez toi, conclus-je avant de lui déposer un rapide baiser à la commissure de ses lèvres. J'ouvris la porte sans attendre sa réaction, pour m'empresser de monter dans l'ascenseur.

Garée juste devant le portail, je composai le code de ce dernier pour ne pas avoir à sonner et réveiller ainsi mon petit homme. Je frappai doucement à la porte d'entrée et Rose m'ouvrit aussitôt, prête à partir.

— Il dort pour l'instant. S'il se réveille et se plaint de sa gorge, tu trouveras du sirop sur la table de la cuisine. Tu lui en donnes deux cuillères à café maxi. S'il te réclame son biberon, tu verses deux cents quarante millilitres de lait et ajoute quatre cuillères de cacao. Tu le trouveras dans le placard, deuxième étage, la dosette est dans la boîte. Ne laisse pas le biberon plus de trente cinq secondes dans le micro-onde sinon il sera trop chaud. Tu m'écoutes ? déblatéra Rose à une vitesse folle.

Autant d'informations à mémoriser en si peu de temps, pour moi cela équivalait au parcours du combattant.

— Oui, dis-je après la rafale d'ordre que je venais de prendre en pleine face.

Décidément, Rose serait toujours la spécialiste dans ce domaine. Pas difficile à comprendre que Cédric, son mari depuis moins d'un an et VRP de surcroît, ne soit jamais là. Je ne voyais pas

comment il pourrait la supporter une semaine entière. D'ailleurs, il n'avait pas été là pour l'anniversaire de Noah. Rose détestait le sobriquet qu'Adam et moi lui avions attribué, Lucky Luke, car il s'en allait toujours plus vite que son ombre. Même pour la naissance de son fils il n'avait pas pu être là, mais cela semblait convenir à Rose. Quant à moi, je n'avais jamais eu beaucoup d'occasions de converser avec lui, mais le peu de temps qui m'avait été offert de le faire m'avait permis de me forger une opinion sur lui. Il m'avait toujours paru avoir la tête sur les épaules, et le plus important, c'était qu'il était le père de mon petit bonhomme alors j'étais bien obligée de le considérer comme un frère.

— Tu es certaine d'avoir tout compris? Pas de question ? Je peux te l'écrire sur un papier si tu préfères. Ça t'évitera de m'appeler si tu as oublié, souligna Rose.

Elle insistait clairement pour que je reconnaisse ne pas disposer du même sens maternel qu'elle, et être complètement nulle dans ce domaine. Le peu de consignes dont elle m'avait accablée me faisait déjà dire que je ne serais pas prête d'être mère avant de longues années. C'était effrayant de devoir retenir autant de choses, penser à tout et devoir constamment s'organiser. Je ne savais déjà pas comment organiser ma vie, alors j'étais loin de parvenir à organiser celle d'un enfant.

— De toute manière, tu seras certainement revenue lorsqu'il se réveillera, repris-je.

— Camille ! Tu es incorrigible. Très bien, je vais te le noter, dit-elle attrapant le bloc de post-it près du téléphone et un stylo pour noter les dosages. Tiens, je te le colle près du téléphone. Ça t'évitera de le perdre, conclut-elle.

— Tu devrais peut-être y aller, conseillai-je.

— Ah oui, dernière chose, s'il te réclame son nanou, c'est son ours bleu, il est dans le sèche-linge.

— J'ai compris.

— Bon, alors j'y vais, se décida-t-elle enfin.

Pendant ce temps, je pris mes quartiers dans la cuisine, me servant un café. Je tentai de me souvenir par moi-même des dosages recommandés par Rose et lorsque je dus admettre ma nullité dans le domaine, je retournai dans l'entrée à la recherche du petit bout de papier jaune, mais il n'était plus là. S'était-il envolé ? Je cherchai par terre mais ne vis rien. Le chat était sûrement passé par là, mais je n'étais pas certaine que Rose me croirait. Je lui avais pourtant répété que son gros matou gris avait un regard vicieux mais elle m'accusait toujours d'être ailurophobe. En même temps, si je n'avais pas été attaquée à l'âge de six ans par un chat que j'avais tenté de caresser, le prenant dans mes bras avant qu'il me plante lâchement ses cinq griffes tout autour de ma gorge, cela se passerait sans doute mieux avec les félins aujourd'hui. J'avais dû porter des cols roulés pendant deux semaines et depuis ce jour, je ne parvenais plus à les voir d'un œil serein. En attendant, je priai pour que Noah n'ait pas la mauvaise idée de se réveiller.

Malheureusement pour moi, il dut m'entendre car je perçus ses pleurs et me dépêchai de monter dans sa chambre pour le rassurer. Il me tomba dans les bras et me serra. Je le portai jusqu'à la

cuisine et le déposai sur la chaise haute. Il me réclamait son biberon et n'ayant plus le choix, je m'approchai du biberon et remarquai que le maximum était à deux cents soixante dix millilitres. Je pris le lait infantile dans le frigo et remplis le biberon à son maximum puis à la louche dosai le cacao. Lorsqu'il me parut y en avoir assez, je programmai le micro onde en chauffe rapide.

Trente secondes plus tard je le ressortais, fis couler un peu de lait sur mon poignet et, jaugeant que la température était bonne, je le tendis à Noah qui s'empressa de le descendre à vitesse grand V. Lui se moquait bien du dosage de son biberon. Il semblait l'apprécier. Il ne le termina pas et Rose rentra au moment où je l'ôtai de sa chaise, une boîte de doliprane pour enfant dans une main, un sirop dans l'autre. Noah tendit les mains en direction de sa mère et Rose s'empressa de le saisir dans ses bras pour l'embrasser.

— Merci, dit-elle.

— Tu n'as besoin de rien d'autre ?

— Non, je vais me débrouiller. J'ai pris le temps de faire quelques courses. Elles sont dans la voiture mais je les descendrai plus tard. Tu peux rester manger si tu veux, proposa-t-elle naturellement.

— J'ai quelque chose de prévu, je dois filer. Une autre fois, peut-être.

J'embrassai Rose et Noah puis entreprit de rentrer, mais c'était comme si ma sœur et mon frère s'étaient donné le mot. Qu'avait-il lui aussi à me dire de si important pour me téléphoner de bon matin, période de la journée où j'étais habituellement le moins en phase avec la réalité ?

— Adam ?

— Je suis passé chez toi ce matin et j'ai été étonné d'y trouver ton producteur. Je crois avoir fait une gaffe. Je suis parti mais tu devrais te dépêcher de rentrer chez toi, dit-il.

— Tu as fait quoi ? Je n'ai rien compris ! paniquai-je.

— Je n'ai pas plus compris que toi. Lorsque je lui ai dit être ton frère, il s'est mis à me poser tout un tas de questions. Il avait l'air perdu. Il pensait que nous étions en Belgique !

— Je te rappelle, le coupai-je, paniquée.

Il avait fallu que je m'absente moins d'une heure pour que tout tourne mal. Je savais que je n'aurais pas dû l'emmener chez moi, jamais ! Pourquoi n'avais-je pas suivi ma première impression ?

Je me dépêchai de remonter dans la voiture, craignant qu'il ne soit déjà parti avant que je n'arrive. Je n'osai pourtant pas l'appeler pour le vérifier. Je n'allais pas tarder à confirmer ou non mes doutes.

CHAPITRE VINGT HUIT

Je pénétrai rapidement dans la résidence, ouvrant la porte des escaliers de secours pour aller plus vite. Je parvins essoufflée à l'étage et courus jusqu'à ma porte. Je scannai la pièce du regard en une demi-seconde à peine, pour pousser un soupir de soulagement. Il était toujours là, habillé et assis sur le rebord du lit, l'air grave. Il avait l'air très en colère, le sang lui était monté aux tempes. Il me fusilla du regard mais cela ne fit pas partir la vague de soulagement que sa vision avait fait grimper en moi. Je ne voulais pas qu'il s'en aille sans tenter d'avoir une explication. Il se leva, tourna la tête à droite pour regarder le ciel puis la braqua à nouveau dans ma direction.

— Devine qui est venu te rendre visite ce matin ? Ton frère ! Celui-là même qui vit en Belgique, je crois. Il ne savait pas qui j'étais. Je lui ai simplement dit que j'étais ton producteur et lorsque je lui ai posé des questions sur votre famille, il a achevé de me surprendre. Pour info, je crois qu'il avait quelque chose à t'annoncer mais il a dit qu'il repasserait. T'es une belle hypocrite ! La Belgique, pas vrai ? Tu m'as vraiment pris pour le dernier des imbéciles !

— Ce n'est pas ce que tu crois…

— Je sais même plus ce que je crois ! Ce dont je suis certain, c'est que toi et moi on n'a plus grand-chose à se dire. Je crois d'ailleurs qu'on ne s'est jamais rien dit au final.

— Je peux tout t'expliquer, l'interrompis-je ne supportant pas les adieux qu'ils tentaient de me faire.

— Tu peux tout m'expliquer ? Tu peux m'expliquer pourquoi tu m'as menti sur ta famille, pourquoi j'ai découvert cette boîte en carton cachée sous ton lit, renfermant une mine d'informations sur moi et ma famille, pourquoi tu sembles obsédée par le nom des Sparks, et pourquoi tu m'as manipulé depuis le départ ? Tu peux m'expliquer pourquoi tu t'es servie de moi et brisé tout ce qui avait de l'importance autour de moi ? Pourquoi tu joues avec moi ? Tu sais quoi ? Dans un sens, je suis heureux de te voir sous ton vrai visage, car je viens de réaliser quelle erreur monumentale j'ai pu commettre en t'approchant et en décidant de t'aimer. Tu ne mérites pas qu'on t'aime ! hurla-t-il au summum de la colère.

— Je ne voulais pas en arriver là ! C'est vrai, j'ai tout fait pour t'approcher mais au fil du temps, j'ai fini par tomber amoureuse de toi !

— Je m'attendais à ce genre d'argument… Mais c'est fini. Je ne te crois plus. La confiance que je plaçais en toi s'est envolée et lorsque je te regarde, j'ai l'impression que tu transpires le mensonge par tous tes pores. Mon plus gros regret est celui d'avoir croisé ta route et de m'être laissé berner. Tu as des talents d'actrice, c'est certain ! Tu aurais dû choisir la comédie plutôt que la chanson.

— …

— Tu n'as rien à dire pour ta défense ? Tu n'as plus aucun mensonge à me débiter en pleine face ? J'en suis vraiment attristé, j'ai tellement envie de voir quelles excuses minables tu es prête à inventer.

— J'ai menti, c'est vrai, inventé beaucoup de mensonges. J'ai trompé mon entourage, manipulé, blessé sciemment ou non, mais je ne jouais pas la comédie lorsque je disais t'aimer, je ne cherchais pas à te tromper lorsque je frémissais sous tes caresses, je n'ai jamais triché sur mes sentiments. Pas avec toi, jamais !

— Je crois que tu n'as malheureusement pas de limites. Je n'ai plus rien envie d'avoir à faire à toi. Je ne veux plus t'entendre, je ne veux plus jamais te voir ! Ta simple vue aujourd'hui me fait horreur.

— Tu oublies l'album, rétorquai-je, à court d'arguments.

Inutile de continuer à se battre lorsque la guerre est finie et qu'il est incontestable que l'on a perdu la bataille. Ce serait être suicidaire que de faire perdurer dans le temps des moments douloureux.

— À compter d'aujourd'hui, je ne m'occupe plus de toi. Vincent fera le nécessaire pour la suite. Efface mon numéro, oublie mon nom, oublie-moi car j'ai bien l'intention d'en faire autant de mon côté, dit-il, prêt à quitter la pièce.

— Alors, tu vas faire une erreur…

— Moins grosse que toutes celles que tu as commises. Moins grave que celles que tu as faites en te moquant bien de briser des vies au passage. Je m'apprête à commettre la seule erreur que je n'aurais pas dû manquer de faire. J'aurais mieux fait de te renverser ce jour-là ! Ça m'aurait épargné d'avoir le cœur en miettes et l'irrésistible envie de t'étrangler de mes deux mains. Il vaut mieux que je parte avant de joindre le geste à la parole, avant de commettre l'irréparable, parce que je ne suis plus certain de pouvoir me contrôler en ta présence déclara-t-il.

Ivre de haine, il agita son poing devant moi, quelques larmes coulant sur ses joues, se pinçant les lèvres. Puis il fit volte-face, marqua un arrêt devant la porte puis encastra violemment son poing dans cette dernière, me faisant sursauter de peur. J'étais sous le choc de cette scène que je venais de vivre, d'un évènement que je n'aurais pu prédire. Il y avait à peine quelques heures de cela, nos corps se chevauchaient avec délectation. Il ne s'était jamais montré violent envers moi mais en sondant son

regard, j'y vis la rage, celle qui conduit les hommes à commettre des actes en totale contradiction avec leur volonté. Je ressentis un mélange de peur, de colère, et un effroyable chagrin qui me firent m'effondrer à terre, assise à même le sol, contre le pied de mon lit, alors qu'il ouvrait la porte pour s'en aller d'une manière qui me faisait dire qu'il ne s'agissait pas là d'un au revoir mais d'un adieu en bonne et due forme.

— Ne fais pas ça ! Ne me tourne pas le dos ! Reviens ! criai-je alors qu'il claquait la porte, sans un regard.

Je me levai alors, dans un sursaut de conscience, ouvris la porte, la faisant rebondir contre le mur.

— T'es qu'un lâche ! hurlai-je, me fichant totalement que tout le voisinage soit témoin de notre conversation.

Il se figea alors sur place, au beau milieu de l'allée.

— As-tu une seule fois été sincère lorsque tu me mentais droit dans les yeux ? As-tu dit une seule chose dont je ne sois pas en droit de douter aujourd'hui ? questionna-t-il.

— Je….

— C'est bien ce que je pensais. Adieu Camille, conclut-il se remettant en mouvement afin de s'éloigner.

Il partit sans un dernier regard, une marque d'indifférence aussi blessante que la coupure d'une lame de rasoir. Je me focalisai sur le léger cliquetis émis par le talon de ses chaussures lorsqu'elles touchaient le sol, jusqu'à ce qu'il ne soit plus perceptible, avant de dire ce qui me brûlait les lèvres, certaine qu'il pouvait encore m'entendre, parce qu'il y avait bien une chose dont je ne voulais pas qu'il puisse douter :

— Je t'aime ! J'étais sincère lorsque je te le disais !

Malheureusement, cela ne le fit pas revenir sur ses pas comme je l'espérais bien naïvement. J'avais visionné pas mal de films à l'eau de rose et généralement dans ces moments-là, le gars objet de convoitise était censé se retourner puis courir, cheveux au vent, et tomber raide dingue dans les bras de la fille... Les deux tourtereaux s'embrassaient ensuite goulûment et leurs lèvres se collaient mystérieusement l'une à l'autre. Un moment intime obligatoire et passionnant dans tout film de lover digne de ce nom. Bon d'accord, dans un couloir il ne pouvait pas y avoir de vent de toute manière, mais c'était juste pour l'image.

La seule image que je conservai fut celle de son dos alors qu'il me fuyait. Dépitée, je refermai la porte, me barricadant derrière celle-ci pour me cacher des regards de quelques voisins trop voyeurs, aux yeux dissimulés derrière des portes à demi closes. Blessée dans mon amour propre, je restai un long moment adossée à la porte. L'histoire à l'eau de rose tournait en eau de boudin et la douleur qui naissait au creux de ma poitrine n'en était qu'à ses tristes débuts.

Je n'avais rien vu venir et pourtant j'avais conduit à ce résultat final. Comment tout effacer ? Il

n'était pas prêt à m'écouter et encore moins à me croire, malgré ma volonté de laisser tomber le masque de fer sous lequel je m'enfermais. Le problème, c'était que j'avais pris un retard fou. J'étais hors tempo. J'avais loupé le coche. J'avais laissé le masque durcir trop longtemps et il était devenu presque impossible de m'en défaire. J'en payais aujourd'hui le prix fort.

« Nous portons tous des masques, mais vient un temps où on ne peut plus les retirer sans s'arracher la peau. » (André Berthiaume)

CHAPITRE VINGT NEUF

Cela faisait déjà trois jours que je restais terrée dans mon studio, sans lumière, sans aucune envie autre que de rester clouée dans mon lit. L'idée même d'entendre ou de croiser une espèce humaine m'était insupportable. J'avais pourtant tenté de tout arranger, j'avais lutté pour ne pas perdre la bataille mais il n'avait rien voulu entendre. Il était resté inexplicablement sourd à mes appels. Je lui avais laissé plus d'une vingtaine de messages, encombrant sa messagerie mais je n'avais jamais eu de retour.

Au bout d'une journée, je dus me résoudre à l'évidence que ma tentative de reconversion personnelle dans le droit chemin n'avait aucune chance d'aboutir, aucune chance que je puisse m'octroyer son pardon. Alors je n'appelais plus, ne répondais pas non plus à tous les messages que l'on m'envoyait, Adam, Greg, Rose, tous avaient cherché à me contacter. Signe que rien, non, plus rien n'allait, que cette crise n'était pas passagère. Je n'avais plus aucun penchant pour la nourriture même pas la plus grasse, ni la plus chocolatée qui soit. J'étais bel et bien malade.

Non, ce n'était pas une dépression. C'était plus que cela parce que lorsque l'on déprimait, au moins on était capable de ressentir des sentiments, on était triste à en crever. Moi, cette phase avait duré quarante huit heures, à verser toutes les larmes de mon cœur et dorénavant, je n'étais plus capable de faire le point sur mes sentiments, de rebondir, d'avoir assez de volonté pour prendre un bain et ôter cette odeur nauséabonde qui me collait à la peau ou bien encore de remplir le vide de mon estomac pour en soulager les maux. Je n'étais capable que d'une seule chose : dormir. Je n'étais plus qu'une enveloppe vide.

Peut-être était-ce vraiment cela qu'on nommait dépression ? Ce que je ressentais auparavant n'avait rien de comparable. Ce que je vivais actuellement n'avait rien de passager. J'étais dans une phase critique. Jamais je ne m'étais sentie aussi inutile de toute ma vie. Il parait que la dépression était fréquente en passant de l'adolescence à l'âge adulte. Alors pourquoi la société, ni même les pouvoirs publics, ne la combattaient ? Pourquoi personne ne nous préparait à affronter les années les plus difficiles de notre existence ? Moi, je vivais très mal le baptême du feu. Je n'étais pas capable de passer le cap. J'étais en train de laisser plus d'une plume dans la transition. J'aurais tout donné

pour revenir en arrière. On nous faisait croire qu'il était toujours possible d'avoir une seconde chance, alors pourquoi cela ne marchait que trop rarement ? Je voulais tellement revenir en arrière, changer le cours des choses, éviter le moment où tout avait merdé.

Je me souvenais de ce jeu de société nommé Destins, auquel Rose, Adam et moi jouions lorsque nous étions encore enfants, soudés comme les doigts de la main. Le titre évoquait le jeu de la vie. Faux ! Ce jeu n'avait rien de comparable avec la vraie vie. Se construire un destin n'avait rien de facile. C'était une construction de l'extrême, qui demandait plus de patience et de vertus rassemblées que n'en possédaient la plupart des individus qui peuplaient cette planète. Pas étonnant que parvenir jusqu'au bout en un seul morceau soit quasiment impossible. Tous ceux qui atteignent l'âge de la retraite le savent. Rares sont ceux qui prétendront que les années qu'ils ont vécues ne les ont pas changés. De leur vingt ans à aujourd'hui, ils ne sont plus les mêmes. La vie n'épargne personne, elle façonne les individus d'un côté comme de l'autre, en bien ou en mal. Il n'y a que peu de distance qui sépare chaque côté.

Et dans ce jeu, il suffisait de lancer un dé et de choisir le chemin à emprunter pour faire carrière, se marier, gagner à la loterie, avoir des enfants, partir en retraite et devenir riche. Aucune mauvaise surprise à l'arrivée. Des règles simples mais totalement à contre-courant de la réalité. On aurait dû interdire ce genre de jeu. Ils ne devraient être réservés qu'aux plus de dix huit ans, lorsqu'il n'y a pas à craindre que l'on puisse faire un amalgame, car moi j'avais bien envie de porter plainte.

Tout n'était que publicité mensongère : films, séries, jeux, musiques. Pour s'en mettre plein les poches, les industriels n'hésitaient pas à nous bercer de beaux discours et de belles illusions. Sauf que la chance ne souriait pas à chacun d'entre nous, ou à trop peu du moins. Je me souvenais de Rose toujours représentée par la voiture blanche, qui n'attendait de ce jeu qu'une seule chose : tomber sur une case naissance afin de positionner un pion supplémentaire sur les petits trous de sa voiture. Enfant, il n'y avait déjà qu'une chose qui l'obsédait : fonder une famille. Quel était mon but à moi ? Je croisais toujours les doigts en tirant ma carte métier, pour obtenir celle de la superstar et je priais pour piocher la carte métier qui rapportait le plus. Finalement, ce jeu était un bon outil d'analyse pour les pédopsychiatres.

Pourquoi cela n'était pas aussi simple dans la vraie vie ? Pourquoi nous aussi ne pouvions-nous pas en remettre au verdict des dés ? Pourquoi la vie n'était pas si légère et facile ? Pourquoi vivre était aussi difficile ? Moi, j'étais sur la route de mon destin et tout ce que j'aurais aimé, c'était pouvoir reculer de quelques cases, revoir mes priorités, changer de carte métier, retourner sur la case du mariage et couler des jours heureux. Je ne voulais plus finir le jeu à la retraite, plein de billets en main et désespérément seule dans ma voiture. L'autoroute de la vie conserve plusieurs voies de sortie mais je ne savais plus laquelle prendre, ou tout du moins, j'hésitais à prendre celle qui m'obsédait : la fuite en avant.

J'en avais terriblement voulu à Adam dans les premières heures qui avaient suivi ma rupture avec Maxime, puis j'en étais arrivée à la conclusion que me défouler sur le premier coupable possible ne m'aiderait pas à supporter davantage la situation. Je ne savais même pas ce que le pauvre était venu me dire avant que l'affaire prenne des allures de romance dramatique. J'aurais pu le savoir à l'heure qu'il était, si j'avais pris la peine de répondre à ses appels, mais les prises de conscience successives qui s'étaient opérées ne m'avaient pas permis de me pencher sur les problèmes d'une

autre personne. Gérer une vie était déjà bien assez compliqué comme ça.

Cependant, j'avais une chance maintenant alors que mon téléphone, je ne savais par quel miracle, vibrait encore avec moins de cinq pour cent de batterie encore disponible. Je me décidai enfin à répondre d'une voix grave à mon frère :

— Oui ?

— Camille ? Tu vas bien ? Cela fait des heures que j'essaye de te joindre, me réprimanda Adam, quelque peu inquiet derrière le combiné.

— Ne t'inquiète pas. Tout va bien.

— Tu es sûre ? Tu as une voix bizarre. C'est à cause de ma gaffe de l'autre jour ? Oh, je suis désolé si je t'ai causé du souci, ce n'était pas mon intention. Si je peux faire quoi que ce soit pour réparer…, commença-t-il à se proposer de bon cœur.

Dommage qu'il ne puisse rien faire car autrement, je n'aurais pas hésité une seconde avant de le mandater pour cette mission. Malheureusement, inutile de donner plus de précisions sur le sujet. Il était clos et ce de manière plutôt expéditive et définitive, non pas que je l'ai voulu. Maxime avait dû retourner pour de bon à ses anciennes habitudes, dans les bras d'une ex-nouvelle petite amie.

— Pas du tout. Je suis juste un peu malade. Rien de bien grave, seulement une grosse migraine. Je préfère me reposer.

— Désolé. Si je te dérange, je peux te rappeler plus tard. Tu as besoin de quelque chose ? s'enquit-il.

— Pas la peine de faire tout ça. Je ne suis pas en sucre. Tu avais quelque chose à me dire ? le questionnai-je.

— Ce n'est peut-être pas le bon moment. Je te rappellerai lorsque ta migraine aura disparu, proposa de bonne foi Adam.

— Les faits ? repris-je sèchement, pas vraiment d'humeur à jouer au chat et à la souris.

— Eh bien, c'est officiel ! Je lui ai dit. Je lui ai tout avoué, se réjouit Adam.

— De quoi parles-tu ? rebondis-je, ne voyant pas où il voulait en venir.

— Je lui ai tout dit. J'ai tout avoué…

— Avoué quoi ?

— Mon homosexualité…

— À qui ? Papa ? le coupai-je, craignant que mes doutes se confirment.

— Non, au pape ! rit-il, plutôt décontracté.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Je veux dire, comment il a réagi ? m'enquis-je rapidement.

— À ton avis ?

— Tu n'as pas fait ça. Je n'arrive pas à y croire ! m'exclamai-je, agréablement surprise.

— Et comment, que je l'ai fait ! Je me sens libéré, tu ne peux pas savoir à quel point, avoua-t-il.

— Il a mal réagi ? m'inquiétai-je.

Je ne voulais pas que mon frère traverse les mêmes zones d'ombres familiales que moi, même si ce qu'il avait fait était d'un tout autre acabit que mon entêtement à déplaire à mon paternel.

— Pas vraiment…

— Je veux tout savoir, les moindres détails, comment tu leur as dit ? Tout ! lui ordonnai-je.

— Cela s'est passé hier soir. J'étais venu te dire que je m'apprêtai à le faire avant de te mettre dans l'embarras avec ton producteur. Bref, maman nous avait invités, Rose et moi, à venir dîner pour leur anniversaire de mariage. Après avoir passé toute la soirée à éviter le regard de notre père, j'ai réalisé avant le dessert que cela ne pouvait plus continuer comme ça et que peu importait le moment du repas où je choisirais de faire mes aveux, cela ne modifierait en rien sa réaction. Alors j'ai enfin lâché le morceau. Il a paru sonné. Il est resté abasourdi pendant quelques minutes, ne parlant pas, puis il s'est contenté de dire « Ah bon ? Très bien. C'est ta vie après tout. », et ensuite il a complètement changé de sujet. Si ce n'est pas incroyable ça ? Quand je pense à toutes ces années perdues…

Je n'écoutai plus le rapport très scientifique des évènements, trop décontenancée par ce qu'il venait de me rapporter pour prêter la moindre attention aux énonciations qui suivirent. Alors comme ça, mon père avait haussé les épaules et fait comme s'il n'en était pas touché ? Non, que cela me déplaisait ou me posait un problème, mais quand je repensais à nos conflits, je n'y comprenais décidément plus rien. C'était peut-être la raison pour laquelle il avait semblé que la nouvelle lui était passée au-dessus. Cela lui avait peut-être servi de leçon, tout compte fait. Il avait peut-être compris le message et ne voulait pas reproduire le même schéma avec un autre de ses enfants, surtout pas avec son fils, celui-là même qu'il avait toujours mis sur un piédestal.

J'étais intérieurement très heureuse pour Adam, mais extérieurement je ne parvenais à faire preuve d'une explosion de joie sincère. Pourquoi n'avais-je pas eu droit au même traitement de faveur ? Si mon père avait compris la leçon, alors pourquoi ne me contactait-il pas pour s'excuser ? Trop fier, certainement.

— Maman a cherché à te joindre pour t'inviter, mais tu ne lui as pas répondu. Papa nous a posé beaucoup de questions sur la raison de ton absence, évoqua Adam, cherchant à me faire croire que mon père avait changé.

— J'étais pas mal occupée, repris-je.

— Dommage que ce soit trop souvent le cas ces derniers temps. Tu pourrais au moins nous donner signe de vie lorsqu'on t'appelle, me sermonna Adam, irrité par ma réplique.

— Je tâcherai de m'améliorer, dis-je pour couper court à la conversation.

— Je sens que tu me caches quelque chose, qu'est-ce qui ne va pas au juste ?

— Tout va très bien, merci ! Je suis juste fatiguée et en prime, j'ai une migraine atroce. Ce n'est pas la peine de te ronger les ongles jusqu'au sang pour moi. Je vais bien. Je t'assure. Je vais raccrocher maintenant, si tu veux bien.

— OK, pas de souci.

— Merci.

— Hé ? Camille ?

— Oui ? repris-je, exaspérée par la longueur que la conversation prenait et par le protectionnisme étouffant de mon aîné.

— Je t'aime.

— Moi aussi. À bientôt, Adam, conclus-je.

Ayant mis fin à l'annonce enjouée de mon frère, je digérai maintenant l'information qu'il venait de me délivrer. J'avais conscience de l'énormité de la chose mais malgré tout, je ne parvenais pas à sauter de joie pour lui. Au fond de moi, je savais bien que je ne le devais pas, mais je trouvais ça injuste. Ce n'était pas digne d'une sœur, pas digne de quelqu'un de bien, de ressentir ce genre de choses… mais je n'étais plus quelqu'un de bien et cela tout simplement parce que je n'avais plus l'impression d'avoir une identité. Au final, cette nouvelle censée être une bonne nouvelle n'avait fait qu'accroître mon malaise et agrandit davantage la rancœur que je portais à l'égard de mon père.

Adam ne pouvait pas le savoir mais il aurait été préférable qu'il s'abstienne, du moins pendant un certain temps, de venir colporter gaiement la nouvelle à mes oreilles. Mais malgré toute l'estime que je portais à mon frère, je devais bien avouer qu'il avait gagné un grade supplémentaire. Je ne l'en pensais pas capable. Il me bluffait. Il avait toujours eu une peur bleue que notre père apprenne la vérité, surtout autrement que par lui. Il avait toujours eu un rire déguisé lors des nombreuses blagues homophobes que mon père adorait raconter en mangeant, ainsi que des insanités qu'il proférait à tout bout de champ sur le sujet et surtout en évoquant l'un de ses collègues qui ne cachait pas ouvertement son attirance pour l'autre sexe.

Mon père était une personne qui se fiait très vite aux croyances populaires. Mais au fond de lui, j'étais certaine qu'il avait conscience que les mœurs avaient évolué, que le monde et la société elle-même avaient évolué. Il savait que ce n'était pas une maladie contagieuse. Je pense qu'il le savait. Il redoutait juste de l'admettre publiquement. Moi, je n'avais jamais compris cette chasse aux sorcières

concernant l'homosexualité : cela avait toujours existé et au temps des grecs les concernés ne s'en cachaient pas. Il était dommage de voir qu'à certaines périodes de notre histoire, on ne savait pas pour quelle raison, la société régressait.

Après cette conversation téléphonique très riche en informations, je retrouvai mon immobilisme habituel. J'allumai la radio et écoutai un peu de musique, espérant échapper au nuage noir qui s'était furieusement planté au-dessus de ma tête pour y déverser un flot de pensées négatives. Je parvins à m'assoupir plus d'une heure pour constater que la lumière du soleil ne perçait plus à travers les volets. La nuit était déjà tombée. Inutile dès lors de penser à bouger.

Lorsque l'on tambourina sauvagement à ma porte, je ne répondis pas, pensant au départ qu'il s'agissait là d'un voisin venu demander un quelconque service. Je perçus la voix de Grégory, ainsi que celles d'Alex et Nicolas, chacun à leur tour prononcer mon prénom en m'ordonnant de leur ouvrir parce qu'ils étaient certains que j'étais là, mais je n'étais pas plus décidée à poser un pied au sol. Néanmoins, je pris pitié lorsque la voisine d'à côté, excédée par tout ce remue-ménage, se mit à les houspiller sans ménagement, leur intimant de se taire immédiatement et les menaçant de faire appel aux forces de l'ordre.

Je me levai et allumai alors la lumière avant d'ouvrir la porte, le regard un peu vague d'être restée plusieurs jours dans la pénombre, à tel point que dorénavant la lumière agressait mes yeux, m'obligeant durant quelques secondes à les garder à demi-fermés. Les garçons poussèrent la porte et s'engouffrèrent dans le studio.

— Ton frère avait raison. Il ne nous a pas alarmés pour rien. À quoi tu joues, à rester enfermée ici ? Pourquoi tu ne m'as pas appelé pour me dire que ça n'allait pas ? demanda Grégory, admirant l'état bordélique de l'appartement et me détaillant de haut en bas sans dissimuler le dégoût que ma petite personne sale et malodorante lui inspirait.

— J'ai besoin de rester seule…

— Et tu crois que c'est en broyant du noir que tout ira mieux ? Je savais que ce n'était pas la grande forme lorsque je t'ai eue au téléphone, mais j'étais loin de m'imaginer que c'en était à ce point là, dit-il.

— Ah ! C'est quoi cette vieille odeur de rat mort ? Franchement, une odeur pareille, excuse-moi de te le dire, mais c'est pas humain, coupa Nicolas de sa franchise légendaire en s'approchant de moi.

— Nico ! le gronda Alex en lui adressant un regard noir.

— Non mais c'est vrai, les gars ! On ne peut pas l'emmener comme ça ! Il va falloir qu'elle trempe au moins une heure dans un bain pour s'en débarrasser, si vous voulez mon avis. Ça sent le caniveau ici. Excuse-moi, mais je vais ouvrir la fenêtre, c'est irrespirable, reprit Nicolas, s'éloignant afin d'ouvrir la fenêtre et repousser les volets pour faire pénétrer la fraîcheur de ce tout début de soirée dans la pièce.

— M'emmener où ? Si tu crois que je vais vous suivre…

— On ne te laisse pas le choix, rebondit Nicolas.

— Tu dois sortir. Ce n'est pas en restant ici que tu parviendras à te changer les idées, expliqua Grégory.

— Parce que tu crois que vous y parviendrez ? me moquai-je.

— On veut bien essayer, en tout cas, intervint Alex.

— Si vous voulez mon avis, ce que vous avez de mieux à faire, c'est partir. Je ne suis pas d'humeur ce soir. Adam s'inquiète pour rien. Je suis désolée de te faire perdre ton temps mais tu devrais retourner t'occuper de Vanessa.

— Ne t'inquiète pas pour elle, sa mère doit sortir d'ici deux jours. On ne partira pas sans toi, souligna Grégory.

— Laissez-moi quelques jours. Je vous promets que tout ira mieux, argumentai-je.

— Bien essayé mais c'est non, conclut mon meilleur ami.

— Je m'occupe de la douche, s'éclipsa Nicolas.

— Je ne sais pas ce que vous croyez pouvoir faire, mais je ne bougerai pas d'ici, dis-je sèchement.

— C'est à toi de voir, mais laisse-moi te dire que tu n'as que deux options : soit tu nous suis bien sagement, soit tu résistes et nous devrons recourir à la manière forte, reprit Grégory, risible dans le rôle du gros bras alors qu'il arborait son regard le plus sévère que je lui connaissais.

— Alors ? questionna Alex, impatient de savoir si leur petit jeu marchait.

— C'est toujours non, répondis-je fermement.

— Tu as fait ton choix. Tu ne pourras pas dire que je ne t'avais pas prévenue, reprit Grégory.

Il se rapprocha de moi dans l'idée de me soulever du sol, puis me remémorant la fois où Rose, se moquant bien de mon consentement, m'avait sauvagement poussée toute habillée sous la douche, il me parut alors plus sage de le supplier de n'en rien faire et de me soumettre à leur volonté afin qu'ils me lâchent les baskets une bonne fois pour toute.

— Arrête ! Arrête ! S'il te plaît ! D'accord ! C'est d'accord ! Je ferai ce que vous voudrez mais lâche-moi ! répétai-je, alors qu'il s'arrêtait de marcher juste devant la porte de la salle de bains, dont le miroir était déjà bien embué par l'eau chaude que Nicolas venait de faire couler.

— Tu le jures ? demanda Grégory.

— Promis.

Il me reposa à terre, content de son petit tour de force, le sourire de la victoire gravé sur les lèvres.

— Dépêche-toi, on t'attend, ordonna Grégory, s'en allant de la pièce.

— Tiens ! Tu en auras bien besoin et surtout ne lésine pas sur la quantité de produit à utiliser. Vide tout si tu veux, car je crois que tu en as bien besoin. Bon courage, conclut Nicolas en passant près de moi pour me coller dans les mains flacons de gel douche, shampoing, masque démêlant, gant et brosse à dent. Une robe noire à paillette était pendue sur le radiateur.

Armée de tous ces produits de toilettes, je n'avais plus qu'une chose à faire : me débarrasser de l'odeur de chien qui me collait à la peau. Après avoir fait la totale, je les retrouvai pour constater qu'ils avaient mis ce temps à profit dans la réhabilitation de mon studio. Les vêtements laissés en boule depuis plusieurs jours se trouvaient dans la machine à laver et la poussière semblait avoir disparu en même temps que tous les déchets qui peuplaient jusque-là le sol.

— Content de te retrouver. Tu es magnifique, me complimenta Grégory.

— Alors, allons-y, proposa Alex.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Faire la fête toute la nuit, souligna Nicolas, toujours enchanté dès qu'il s'agissait d'approcher d'un endroit qui grouillait de jeunes et jolies filles.

Je commençais à croire qu'il n'avait choisi la voie de la musique que pour les groupies.

CHAPITRE TRENTE

Ce fut dans un night club bien connu de tous les marseillais que les garçons m'emmenèrent, m'obligeant à danser une bonne partie de la nuit. Je tâchai de faire bonne figure et surtout de leur donner à penser que je m'amusais vraiment. J'appréciais tous les efforts de Grégory pour me remonter le moral, ainsi que ceux d'Alex et surtout de Nicolas pour me faire rire, moment qui intervint lorsqu'il écopa d'une copieuse gifle après avoir embêté sur la piste de danse pendant pas mal de temps une grande blonde frisée, vêtue trop légèrement. Vexé comme un pou par la suite, il s'en était allé plus loin pour trouver chaussure à son pied. Nous ne l'avions pas revu de toute la soirée. Quand à Alex, il était resté près de nous dans un premier temps puis, comprenant que Grégory m'accaparerait toute la soirée, il se retrouva près du bar en charmante compagnie.

Il y avait beaucoup de monde, ce soir-là. Grégory était aux petits soins, ne me quittant pas une seconde des yeux, me suivant jusque dans les toilettes lorsque cela était nécessaire. Il s'inquiétait. Je m'en voulais de lui créer autant de soucis, surtout qu'il en avait eu un bon lot ces derniers temps, alors je me pris au jeu et m'appliquai à danser du mieux que j'en étais encore capable. Il sembla satisfait de mon attitude à la fin de la soirée et surtout rassuré, à en juger par son air jovial. Il remercia Alex et Nicolas pour leur aide alors qu'il les déposait chez eux, avant de me reconduire chez moi. Les quelques secondes de silence apaisantes qui suivirent la descente de voiture ne durèrent pas.

— Tu as aimé la soirée ? me questionna-t-il.

— Beaucoup, le rassurai-je.

— Je ne supporte pas de te voir malheureuse, Camille. Il ne mérite pas les sentiments que tu lui portes. Tu mérites beaucoup mieux que lui ! Tu mérites quelqu'un qui saura te rendre vraiment heureuse, qui ne mouillera pas les beaux yeux que je vois, dit-il m'observant du coin de l'œil avant de reporter toute son attention sur la route.

— Je le sais, conclus-je, ne voulant pas reparler du sujet épineux de mes sentiments pour Maxime.

Il se tut jusqu'à ce qu'on parvienne enfin à destination. Je l'embrassai sur la joue en guise de remerciement, ouvrant la portière, lorsqu'il saisit la main gauche pour attirer à nouveau mon attention sur lui. Je n'ôtai pas ma main de la sienne, écoutant ce qu'il avait à me dire.

— Je suis content de t'avoir retrouvée ce soir. Tu m'as manqué, Camille, terriblement manqué, insista-t-il, le regard pétillant.

Ses aveux me bouleversaient mais je n'aurais pas dû me laisser prendre au jeu des émotions aussi facilement. Je n'aurais pas dû répondre favorablement au rapprochement qui suivit, à ses lèvres posées sur les miennes, à la compression de ses mains sur ma taille. Mais lorsque je réalisai tout ça, il était déjà trop tard. J'avais trop envie, au fond de moi, qu'il me réconforte comme lui seul savait le faire, même si cela ne pouvait nous mener nulle part. Je connaissais ses sentiments. Je savais qu'il en souffrirait autant que moi je souffrais déjà de mon côté. Nous plonger encore tous les deux dans les remous d'une relation équivoque n'était pas une bonne idée du tout, mais je ne pus me résoudre à me détacher de la douceur de ses baisers, de celle de ses mains, de la chaleur de sa peau. C'était mal je le savais, mais je fermai les yeux, m'imaginant Maxime à de brefs moments.

Je savais que nous avions un sérieux problème, tous les deux. Nous étions trop proches, plus proches qu'une simple relation amicale, et tellement éloignés d'une relation amoureuse. Nous étions au milieu d'un parcours que je n'étais pas prête à achever. Je l'aimais, mais pas comme lui m'aimait et je persistais à croire que si l'on n'était pas capable de s'aimer de la même façon, c'était perdu d'avance. De toute manière, il n'était pas question d'entamer quelque chose, simplement de laisser parler notre instinct.

Je voyais ses mains posées sur moi comme des gestes de réconfort alors que je le prenais par la main pour nous calfeutrer dans l'ascenseur, avant de rejoindre mon studio, avant qu'il s'allonge sur moi. Je ne mesurais pas la gravité de ce que nous étions en train de faire. Nous l'avions déjà fait, alors en quoi cette fois-ci cela aurait-il plus de conséquences ? Peut-être parce qu'il avait déjà exprimé clairement ses sentiments à mon égard ?

J'occultai cette question rapidement de mon esprit car je sentis la volonté de mettre fin à tout ça pointer le bout de son nez, et trop affligée par le chagrin, je voulais partager une dernière fois au moins ce moment avec Grégory. Personne n'avait le don de m'apaiser, de me donner l'impression d'être quelqu'un de bien comme lui. Il n'y avait plus que dans son regard que j'avais l'impression d'exister désormais. Ce n'était pas une manière pour moi de me venger de ce que Maxime m'avait fait, du moins pas consciemment. C'était difficile à expliquer mais même si l'on savait qu'on commettait une erreur, parfois on ne pouvait pas s'empêcher de la reproduire.

Lorsque le moment de réconfort s'acheva, aucun de nous ne trouva quelque chose à redire, craignant certainement de ne pas trouver les bons mots. Grégory me regardait attentivement, sa tête au-dessus de la mienne. Il caressa ma joue et je m'apprêtai à l'embrasser afin de prolonger ce moment, car je savais qu'à la minute même où il quitterait la pièce et me laisserait seule, je retrouverais mes vieux démons. Néanmoins, Grégory sembla réaliser que nous avions une fois encore mis à terre nos barrières, et surtout se remémorer l'existence de Vanessa car il s'éloigna. Je ne pouvais pas lui en vouloir de penser enfin à sa petite amie, de lui redonner une place de premier choix alors qu'il ne pouvait s'attendre à rien avec moi. Pourtant, cela eut pour effet de réactiver toute

la mélancolie que je renfermais. Je ne dis mot alors qu'il se rhabillait consciencieusement, décidé visiblement à ne pas passer la nuit avec moi.

— Je dois partir. Il veut mieux que je parte ! Je suis désolé. Je n'aurais pas dû…, tenta de s'excuser Grégory.

— Ce n'est pas de ta faute. On était deux dans cette histoire. Ne t'inquiète pas pour moi. File la retrouver, terminai-je de le convaincre de quitter la pièce sans se retourner.

— Camille…, commença-t-il, la main sur la poignée de la porte.

— Il n'y a pas de mal. On a passé un bon moment alors tu ne devrais pas t'inquiéter pour ça, le rassurai-je.

— Bonne nuit, sourit-il timidement avant d'actionner la poignée et de refermer la porte derrière lui.

Quant à moi, désorientée par tout ce que je venais de vivre, je me levai pour me rapprocher de l'évier à la recherche d'un verre d'eau, histoire de remettre de l'ordre dans mes idées. Ce que je ne parvins pas à faire, me retournant encore et encore dans tous les sens, cherchant par n'importe quel moyen un sommeil que je ne parvenais plus à trouver ces derniers jours.

Alors lorsque le soleil se leva, je m'orientai en direction de la douche, appréciant la chaleur de l'eau sur ma peau avant de me préparer un café. Assise devant la table, je plongeai un sucre dans le liquide noir et en gouttant une ou deux gorgées, la sonnerie de mon téléphone porta un coup d'arrêt à mon petit déjeuner et lorsque je remarquai que c'était le numéro de Vanessa qui s'affichait, j'hésitai à répondre. Puis me convaincant qu'elle ne pouvait pas être au courant de ce qui s'était passé la veille, je me décidai à lui répondre, curieuse de connaître la raison de son appel.

— Allô ?

— Camille ? C'est Vanessa. Écoute, Grégory n'est pas rentré de toute la nuit. J'ai contacté Alex et Nico qui m'ont dit qu'il t'avait raccompagnée. Je m'inquiète. Il est encore avec toi ? demanda-t-elle, visiblement sans arrière pensée.

— Non, répondis-je un peu trop sur la défensive, avant de tenter de me détendre pour ne pas éveiller les soupçons.

— Tu n'as pas une petite idée de l'endroit où il pourrait être ?

— Non, aucune. Il m'a effectivement déposée chez moi mais ensuite il était supposé te retrouver, conclus-je sur un ton plus détaché.

Après ma réplique, Vanessa fondit en larmes et j'en éprouvai des remords sans commune mesure. Elle l'aimait sincèrement, avec un attachement plus important que je n'en serais moi-même capable un jour. Elle semblait terriblement paniquée et en un sens j'en étais la responsable, car si Grégory n'était pas rentré la retrouver hier, nul doute que j'y étais pour quelque chose. Ce que nous avions

fait, ou du moins ce que je l'avais autorisé à faire, l'avait peut-être plus chamboulé que je ne le pensais, mais inutile de tirer des conclusions trop hâtives. Peut-être n'y étais-je pour rien. Et s'il avait simplement décidé de poursuivre la soirée ? Non, moi-même je n'y croyais pas. Alors que Vanessa continuait de déverser toutes les larmes de son corps, je finis par prendre conscience que je devais au moins tenter de la réconforter.

— Tu as essayé de l'appeler, de lui laisser un message ?

— Je n'ai fait que ça mais il ne répond pas. J'ai laissé plus de dix messages mais aucune réponse ! Alex et Nicolas ont eux aussi essayé de le joindre mais il n'a pas répondu non plus. J'ai même appelé ses parents mais ils n'ont pas eu l'air de s'inquiéter. Je devrais peut-être contacter la police, paniqua-t-elle.

— Ce n'est pas la peine de recourir aux grands moyens. Il a peut-être égaré son portable. Écoute, je vais tenter ma chance et essayer de voir où il a pu passer. Je te tiens au courant quand j'ai des nouvelles, tentai-je de la rassurer.

— Merci. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, conclut-elle, ne se doutant pas des actes monstrueux que nous avions commis il y avait moins de cinq heures de cela.

Je mis un terme à la conversation et cherchai nerveusement dans mon répertoire le numéro de Grégory, commençant moi aussi à m'inquiéter de ce qui se profilait derrière mon dos. Je savais qu'il y aurait des complications. Notre échange courtois de fin de récréation sportive était trop beau pour être vrai. S'il était parti, c'était parce qu'il en était affecté, c'était certain. Je me concentrai sur chaque sonnerie et alors que la cinquième intervint et que je m'attendais à tomber sur son répondeur, il décrocha enfin.

— Où es-tu ?

— Je suis juste en bas de chez toi. Je monte à tout de suite, conclut-il avant de raccrocher.

Il ne me laissa pas le temps de l'interroger davantage sur son absence inexpliquée de cette nuit. Je me préparai avant qu'il ne surgisse de manière impromptue et l'attendis sur le pas de la porte, le dos appuyé contre la charnière, tendue à l'idée de le revoir. Près de trente secondes plus tard, je le vis surgir dans le couloir, marchant d'un pas décidé, un bouquet de roses dans la main, terriblement attirant.

— Hé, à quoi tu joues ? Tout le monde te cherche ! Vanessa est morte d'inquiétude ! Si tu voulais que la soirée d'hier passe inaperçue, c'est gagné, le grondai-je alors qu'il s'approchait dangereusement de moi.

— J'avais besoin de réfléchir. J'ai roulé toute la nuit, dit-il pour sa défense.

— J'espère que tu as trouvé ta réponse ! En tout cas, c'est une très bonne idée, les fleurs. Crois-moi, tu vas en avoir besoin pour te faire pardonner ton silence, soulignai-je, faisant évidemment allusion à la Vanessa bouleversée que j'avais dû rassurer deux minutes plus tôt.

— Tu as raison. Je n'aurais pas dû me tirer comme un con. J'ai eu peur. Je suis désolé. Je tiens à toi. Je t'aime, Camille, avoua-t-il me tendant le bouquet de roses rouges.

— Oh ! m'exclamai-je, surprise par ce changement radical d'attitude.

Je ne m'y attendais pas. Il était très clairement là devant moi, me déclarant une fois de plus la teneur de ses sentiments et s'attendant à ce que je dise quelque chose, du moins plus qu'une simple exclamation de surprise, et surtout de gêne.

— C'est tout ce à quoi j'ai le droit ? Un simple « Oh » ? Enfin, je veux dire… Il s'est passé quelque chose entre nous hier soir. Toi aussi tu l'as senti, n'est-ce pas ? Mes sentiments pour toi ne datent pas d'hier. Il est temps de jouer franc jeu, tu ne crois pas ?

— Tu as certainement raison.

— J'étais certain que tu ressentais la même chose que moi, s'emporta-t-il, interprétant ce que je venais de dire comme un aveu positif.

Il se jeta sur moi pour m'embrasser et, embarrassée, je le repoussai légèrement de mes mains, ne voulant pas le mettre dans une position encore plus délicate. Il recula de surprise, le regard interrogateur, cherchant à comprendre ma réaction.

— Tu veux dire… ? Enfin je ne te comprends pas ! Tu n'as pas dit non hier soir ? Explique-moi ! Dis-moi clairement que tout ça n'était qu'un jeu pour toi, que je ne suis qu'un pion ! On a couché ensemble et pas qu'une fois, Camille ! s'énerva-t-il.

— Je sais tout ça. Mais tu es mon meilleur ami…

— Arrête avec ça ! Ne prends pas l'excuse de notre amitié pour t'en sortir, pas cette fois ! Ça ne marche plus ! coupa-t-il.

— Ce qui s'est passé entre nous était génial mais tout ça, c'est pas nous. Ça ne peut pas être nous, bredouillai-je d'une voix tremblante, cherchant les mots pour exprimer ma pensée sans le blesser.

Grégory rit nerveusement, hochant la tête de droite à gauche.

— Tu n'as même pas le courage d'être franche avec moi ! Dis-le, pour une fois, dis-le à voix haute, que tu ne m'aimes pas ! Aie le courage de m'avouer les yeux dans les yeux que tu n'as fait que te jouer de moi ! Pendant tout ce temps, tu connaissais mes sentiments. Lorsque tu t'es défilée la première fois, choisissant de tout arrêter, je n'ai rien dit. Je me suis dit que tu avais peut-être raison, qu'il valait mieux rester amis, mais hier soir… hier soir j'ai cru comprendre… Enfin de toute évidence, j'ai mal compris.

— Je suis vraiment désolée de t'avoir blessé. Ce n'était pas dans mes intentions ! Nous deux, c'est juste pas possible. C'est trop tard, Greg. J'en aime un autre, tu comprends ? tentai-je de m'expliquer, de manière pas vraiment brillante.

— Je crois que le message est bien passé, en effet, conclut-il, posant le bouquet de roses à même le sol, juste devant mes pieds, avant de faire volte face, prêt à s'effacer.

— Attends ! le hélai-je.

Il ne se retourna pas. Il cessa de marcher et resta planté au milieu du couloir, les doigts crispés au niveau de ses hanches, prêt à écouter ce que j'avais à lui dire.

— Je t'aime ! Peut-être pas de la manière dont tu le voudrais, mais tu comptes énormément à mes yeux ! avouai-je comme un cri de désespoir pour le ramener à mes pieds.

— Tu aurais peut-être dû t'en rendre compte plus tôt. Tu sais ce que je regrette le plus ? C'est de t'avoir vraiment aimée, aimée comme personne et comme je n'aimerais probablement qu'une seule fois dans ma vie. Je regrette sincèrement ce jour où tu es entrée dans ma vie, où tu m'as rendu amoureux de toi. Je regrette ce jour où je t'ai donné la possibilité de te jouer de moi, dit-il avant de se remettre en marche, de s'éloigner définitivement de moi.

Qu'avais-je fait ? Je venais de briser une amitié longue de dix ans. Je ne savais plus quoi dire pour le retenir. Aucune réplique ne me vint naturellement à l'esprit car je ne connaissais que trop bien mes fautes. J'avais provoqué tout ça au bout du compte : cet instant des plus embarrassants, cette cassure inéluctable. J'obtenais ce que je méritais. À trop jouer avec le feu vient toujours le moment où l'on se brûle ardemment. Pour ma part, la brûlure était insupportable et me poussait à formuler qu'une seule conclusion : on finit toujours par blesser les gens qu'on aime, la plupart du temps de manière totalement involontaire, mais quoi que l'on décide, cela finit par se produire. Ce à quoi l'on n'est jamais vraiment préparé, en revanche, c'était à être blessé en retour. L'effet boomerang est tout aussi traumatisant.

On fait du mal aux autres uniquement parce que le changement nous effraye. Le fait même de devoir composer avec le désir d'autrui nous rebute, alors on s'enferme dans nos habitudes, quitte à s'en rendre malade. Lorsque l'on a peur de souffrir, on refuse de changer la moindre petite chose dans nos vies de peur que nos déboires s'empirent. Et si ce n'était pas le cas ? Et si le bonheur était la clé ? Et si cela nous conduisait à un nouvel échec, serait-ce aussi terrible ? Et si tout simplement, je commençais par apprendre à vivre au lieu de vivre pour apprendre ?

C'était à toutes ces questions que je tentais de répondre alors que je ramassai la dizaine de rose restées au sol, abandonnées tout autant que moi par une personne que j'appréciais. Je n'avais pas de vase alors je trouvai le moyen de les glisser dans un grand verre d'eau, avant de m'approcher de la fenêtre.

J'aurais aimé que la lumière du soleil ait la capacité d'incendier mon corps pour toutes mes erreurs. Je n'osais même pas recontacter Vanessa. De toute manière, il aurait tôt fait de lui donner de ses nouvelles. Grégory n'était pas comme moi, il était tout mon contraire. Il ne jouait pas avec les autres. Il allait jusqu'au bout de ses pensées, jusqu'au bout de ses actes. C'était en faisant le point de toutes ses qualités qu'une seule vérité m'apparut. Si l'on n'était plus en capacité de se respecter soi-même, alors il ne nous restait plus rien dans la vie qu'à tout recommencer pour retrouver le respect que l'on avait perdu.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Plantée devant une table dans un bar depuis plus de deux heures, enchaînant les tournées de vodka martini et ayant avalé pas mal d'olives, j'essayai d'ôter la culpabilité que je ressentais. J'avais perdu tous repères, commis pas mal d'extravagances. J'avais en quelque sorte complètement perdu pied, jouant avec la vie des autres, les manipulant comme l'on manipule des marionnettes, jusqu'à ce que la supercherie m'éclate en plein visage. C'était moi l'imposteur, la manipulatrice, la vilaine, la menteuse, la garce de service et tous les autres qualificatifs peu glorieux qui me correspondaient. J'avais fait exactement tout ce que je détestais, tout ce que j'avais reproché à d'autres d'avoir commis. Je ne valais pas mieux que la plupart des vauriens. J'avais mérité tout ça.

J'avais fini par sortir de l'ombre mais tout ça pour quoi ? Uniquement pour m'engouffrer dans la noirceur. J'avais été à contre-pied de ce que je voulais et je le réalisais maintenant, avec perte et fracas. Il était temps que cela s'arrête. Au Moyen-âge, on saignait les malades pour que le mal s'en aille, moi je ne voulais pas en arriver à une telle extrémité. J'allais commettre une énorme erreur si je ne remontais pas très vite la pente. Il me fallait prendre une décision, et vite.

On ne sait pas toujours ce que l'on veut mais le plus important c'était de commencer par savoir ce que l'on ne veut pas… et je ne voulais plus de cet immobilisme. J'avais toujours eu peur de mal faire, peur de grandir. Je réalisai que ce dont j'avais peur ce n'était pas de la vie elle-même, mais de la rater. J'avais ces rêves plein la tête et aucun moyen de les réaliser. J'étais allée trop loin. J'avais l'impression que tout m'échappait, y compris ma propre vie. Je ne savais même pas si j'en avais eu ne serait-ce qu'un jour la totale maîtrise.

Je n'avais pas vu défiler ces derniers mois. C'était aller vite, beaucoup trop vite. Comme si je m'étais réveillée dix ans plus tard pour constater que rien n'avait changé. Frustrant, non ? Pitoyable, destructeur inévitablement. J'avais l'impression de boire sans soif, assise sans but dans ce bar, d'avoir été parachutée dans un corps, dans une vie qui ne devait pas être la mienne. Le problème, c'était que personne n'avait le manuel pour en reprendre correctement le contrôle. Chacun dictait ses propres règles.

Je me levai enfin, légèrement enivrée mais ayant pris conscience que boire ne m'aiderait pas. J'avais seulement trouvé le moyen par lequel j'allais retrouver ma voie. Il était radical mais je n'avais plus rien à perdre. Même si devoir m'éloigner de lui me faisait souffrir, j'étais persuadée que se serait pire si je restais ici à dresser le constat de tous les dégâts que j'avais causés, de ce à côté de quoi j'étais bêtement passée.

Alors, je me précipitai, après avoir réglé mes consommations, dans mon appartement et montai sur un tabouret pour attraper ma valise en haut de l'armoire. Je la fis tomber lourdement au sol et attrapai tous mes vêtements dans la penderie, pour les balancer à l'intérieur. Je fis le tour de la salle de bains et y ôtai le moindre objet.

Lorsque la valise fut pleine, je démarrai mon ordinateur et tapai l'adresse d'Air France, à la recherche d'un vol. Pas n'importe quel vol. J'avais une ville bien précise en tête. Peut-être parce que Maxime m'en avait beaucoup parlée. C'était peut-être un moyen pour moi de ne jamais l'oublier totalement.

Los Angeles ! Je choisis un aller simple. Grâce à l'avance que Maxime m'avait versée, j'avais largement de quoi couvrir le prix exorbitant du billet. Le départ était dans deux jours. Ne me restait plus qu'à réserver un billet de TGV pour rejoindre l'aéroport. Une fois cette tâche accomplie, je m'endormis, un peu plus apaisée. Je n'avais plus qu'une idée en tête, m'en aller. Non pas pour fuir mais pour tenter de me retrouver.

Je reçus plusieurs appels d'Adam quelques heures avant de prendre un taxi pour la gare. Je n'avais pas eu le courage de répondre. Il comprendrait bien assez vite ce qui se tramait en recevant la lettre que je lui avais envoyée, avec mes clés d'appartement et de voiture, comptant sur lui pour faire ce qu'il fallait mais aussi pour trouver les mots face à nos parents et à Rose également. Dans ma lettre, je ne disais évidemment rien sur ma destination, le priant simplement de dire à notre père que je faisais enfin ce qu'il fallait pour prendre ma vie en main.

Bizarrement, je n'étais pas des plus stressée lorsque je parvins à la gare. Je n'étais même pas encore à la moitié du chemin mais je ne me faisais pas d'illusion, j'allais l'accomplir. Personne n'allait venir pour me retenir et c'était bien là la meilleure raison que je trouvais à mon départ. Il n'y avait que Maxime qui aurait pu me retenir, mais il ne viendrait pas.

Alors je montai dans le TGV et pris place au numéro qui était mien, dormant une grande partie du voyage. Lorsque j'arrivai à Paris, nous étions au beau milieu de la matinée et je passai toute la journée à vagabonder dans les rues parisiennes, sans but, comme une âme en peine.

Je me trouvai un petit hôtel où passer la nuit, avant de rejoindre l'aéroport le lendemain matin. Ne tenant plus, j'avais finalement contacté à cinq heures du matin une société de taxi pour me conduire à l'aéroport. Quitte à attendre, autant le faire à quelques pas du lieu qui devait se charger de me conduire vers une nouvelle vie.

J'errai quelques minutes dans ce lieu vaste, puis trouvai à m'asseoir après avoir pris le temps de m'arrêter à la machine à café. Je plongeai la main dans mon sac, à la recherche de mes lunettes de soleil et les arborait pour retrouver la fierté que je n'avais plus, surtout pour dissimuler toute la

tristesse que mon regard renfermait. C'est ici même que mon histoire débuterait. Je n'avais pas hésité à prendre place dans l'avion, à m'envoler en direction de la ville des anges.

Quatre mois plus tard

CHAPITRE TRENTE DEUX

Cela faisait déjà quatre mois que je résidais sur le sol américain, quatre longs mois durant lesquels j'avais relevé mes manches pour me bâtir une nouvelle vie, et je crois que malgré tout, j'y étais enfin parvenue. Cela avait été loin d'être évident. La preuve en était que je pensais encore beaucoup à ma famille, à Grégory ou encore à Maxime. Combien de fois avais-je résisté à l'envie de composer son numéro ? Je l'aimais encore, c'était certain, et je n'étais toujours pas parvenue à me détacher de ce sentiment, même là, à des milliers de kilomètres de sa personne.

Le premier mois, je m'en étais tenue à mes résolutions, évitant tout contact avec mon entourage, ignorant les appels de Rose et d'Adam. Après trois semaines, ne tenant plus, je parvins à décrocher mon téléphone pour les rassurer. Il était hors de question que je leur dévoile mon nouveau lieu de vie mais je crois qu'ils avaient compris je n'étais plus en France. Ils semblaient plutôt rassurés au téléphone et nous continuions malgré tout à entretenir fréquemment nos conversations téléphoniques. Cela me permettait d'atténuer le manque qu'ils m'inspiraient.

Ils avaient tenté de me convaincre de revenir mais ils finirent par abandonner cette idée. Ils avaient compris que mon départ était loin d'être un caprice ou encore simplement une passade. Depuis quelques semaines, j'avais véritablement la sensation d'être heureuse, de commencer quelque chose de nouveau. Bien évidemment, j'étais loin de la musique et de tout ce qui s'y rapportait, mais je n'en étais pas triste pour autant. Je crois que ce milieu n'était pas fait pour moi, je n'étais pas faite pour être dans la lumière, sinon j'en perdais l'esprit.

Cela n'avait pas été de l'avis de Vincent Delorme qui, peu de temps avant mon départ, m'avait fait un véritable scandale au téléphone, m'incriminant pour ce que je venais de faire, ruinant un projet dans lequel beaucoup de monde s'était investi et gâchant toutes mes chances un jour de percer dans la musique. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était que j'avais eu un avant-goût de ce qui m'attendait, et que je n'avais plus l'intention de chanter simplement pour être sous les faux des projecteurs. Il s'était montré menaçant, m'appelant un nombre incalculable de fois, passant des menaces aux supplications puis finissant par abandonner.

L'album ne sortirait pas en grande pompe. Du moins j'avais vu qu'ils avaient tenté de limiter la casse en ne sortant l'album qu'en titre téléchargeable sur i-tunes. Matériellement, vu mon absence, il était certain qu'il ne verrait jamais le jour. Sa présence en version dématérialisée n'était qu'affaire de gros sous. J'en aurais mis ma main à couper qu'elle était celle de Vincent Delorme car connaissant Maxime et vu son mutisme total même après mon départ, il préférait certainement que tout tombe à l'eau pour ne plus avoir à entendre mon nom.

J'avais eu un peu de mal, les premiers temps, à me faire à cette nouvelle vie, et pas mal galéré pour prendre mes marques mais j'avais eu beaucoup de chance. Tout depuis mon arrivée ici n'avait été que concours de circonstances. J'ai passé pas mal de jours dans un hôtel, cherchant un travail jusqu'à ce que je tombe sur une affichette collée sur la vitrine d'un pub dans le quartier de Santa Monica.

L'établissement n'ouvrait que le soir et les patrons, Miranda et George, âgés d'une cinquantaine d'années, recherchaient une serveuse. Je n'avais pas hésité à postuler, me présentant un soir de vive voix pour les convaincre de m'embaucher, leur assurant que mon accent s'améliorerait au fil des jours. Ils furent plutôt intrigués par mon histoire et m'accordèrent rapidement leur confiance. Le salaire n'avait rien d'extravagant mais l'endroit comportait une partie dépendance au-dessus du bar, qu'ils me proposèrent sachant que je n'avais pas encore trouver de lieu où résider, sans compter que le prix des locations était assez élevé. Je ne pus refuser la proposition, ravie. Ce n'était pas un nouveau départ des plus fulgurants mais jusqu'à ce que j'aie de quoi me retourner et que je trouve mieux, j'avais de quoi subsister.

Je m'étais rapidement attachée à Miranda et George. Ils m'avaient beaucoup aidée, pas seulement au niveau financier, mais aussi administratif. Je ne pensais pas trouver des gens aussi humains. J'étais habituée à cette sale mentalité du chacun pour soi. Celle qui consistait à trahir. Cette société ou l'on ne pouvait compter que sur sa famille et ses amis proches et où à la moindre perte de vigilance, certains se faisaient une joie de vous poignarder dans le dos à la première occasion trouvée. C'était plus facile d'écraser les autres pour les devancer que de jouer un jeu honnête, plus facile de manipuler et de mentir que de garder une ligne de conduite, les concernés pensant qu'ils pourraient ensuite aisément s'en racheter une. Le monde aime se bercer d'illusions. Dommage qu'elles ne permettent pas d'alléger vraiment une conscience déjà bien accablée. Chacun voit midi à sa porte.

Le pas de la mienne comportait déjà pas mal de casseroles et d'histoires pas très reluisantes, mais il me fallait vivre avec. Si l'on avait la volonté de bien faire, alors on ne pouvait qu'accéder à la voie de la sagesse, celle-là même qui nous menait tout droit vers le bonheur. On ne pouvait pas plaire à tout le monde mais se plaire à soi, c'était avoir accompli la moitié du chemin. Et ma nouvelle vie me plaisait, même s'il m'en manquait encore pas mal de composantes que je tentais d'y apporter petit à petit.

J'essayais de sortir, de rencontrer du monde. J'étais aidée par ma collègue, Carrie. Elle connaissait tous les endroits sympas de L.A. et avait été mon guide touristique, me faisant découvrir le Walk of Fame, le Griffith Park également et beaucoup d'autres lieux magnifiques. J'y avais également retrouvé une personne que je ne m'attendais pas à voir.

Ce fut lors d'une promenade avec Carrie dans la 3rd Street, près de Santa Monica, que je fus

surprise de le rencontrer. Pourtant, c'était bien la chevelure épaisse et frisée d'Alex qui s'approchait et lorsqu'il croisa mon regard, il parut tout autant surpris que moi. Il vint naturellement à ma rencontre. Carrie ne comprit pas tout de suite ce qu'il se passait mais sentant certainement l'air se charger d'émotions, elle se désista rapidement, nous laissant plus que tous les deux avec toutes nos interrogations en tête. Il s'enquit via une formule de politesse des plus banales de mon bien-être avant de me proposer de boire un verre pour discuter plus amplement. Il faut dire qu'après deux mois, je ne manquais pas de conversation. Je commandai un cocktail de fruits sans alcool et lui une bière, avant de nous installer à la terrasse d'un café.

— Je suis surpris de te revoir ici. Pour dire vrai, on se doutait tous que tu n'étais plus en France, mais je ne m'attendais pas à tomber sur toi comme ça. Le hasard fait bien les choses, on dirait, débuta-t-il la discussion.

— On dirait. Et qu'est ce qui t'amène ici, à Los Angeles ?

— J'ai décroché un contrat. Un petit rôle secondaire, en quelque sorte, dans une série pour midinettes dans laquelle je joue le rôle d'un guitariste cool. J'ai passé un casting à Paris. Ils recherchaient un français pour le rôle. Je n'ai pas de talent particulier pour la comédie mais je crois les avoir séduits. C'est un début, en espérant qu'on me propose mieux. En attendant que le tournage débute, comme tu peux le constater, je me promène ici. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

— J'ai trouvé un petit boulot, je suis serveuse dans un bar à Santa Monica en attendant de trouver mieux, révélai-je.

— Tu étais sur le point de sortir un album, reprit-il.

— Je sais, mais j'avais déjà tout perdu avant même d'être propulsée au rang d'icône nationale. J'avais besoin de changement et je ne m'attends pas à ce que tu le comprennes…

— Tu as raison, je ne peux peut-être pas tout comprendre, en revanche ce que je comprends, c'est tu as fais le vide autour de toi, souligna-t-il sur un ton de reproche.

— Je n'avais plus le choix et je compte sur toi pour ne rien dévoiler de ma présence ici. Je ne veux pas qu'on sache précisément où je me trouve. J'ai encore besoin de temps.

— Ne t'en fais pas, je ne dirai rien à personne. Et puis je n'ai plus beaucoup de contact avec Grégory et Nicolas, si tu veux tout savoir. Nous nous sommes quittés en moyen terme et je ne pense pas avoir de leurs nouvelles avant qu'ils digèrent celle de mon départ.

— Ils l'ont si mal pris ?

— Carrément. Je ne pensais pas qu'ils sauteraient de joie, mais lorsque je leur ai avoué la vérité, j'ai eu l'impression d'avoir commis un crime.

— Ils vont bien ?

— Tu veux savoir comment va Grégory après que tu l'aies jeté ? Il s'en est remis. Il a mis du

temps, mais il a remonté la pente petit à petit. Il a rompu avec Vanessa mais avant que je parte, à ma connaissance, il sortait avec une nouvelle fille.

— Je suis contente pour lui, affirmai-je.

— Il parlait souvent de toi, tu sais. Même après ton départ. Je pense qu'il serait content d'avoir de tes nouvelles. Tu devrais lui donner signe de vie, au moins un message, si tu as trop de mal à l'appeler.

— C'est trop tôt, assurai-je.

— Et tu en es où avec Maxime ? questionna-t-il.

— Nulle part. Je ne l'ai pas revu depuis notre rupture et je crois qu'il coule des jours heureux en compagnie de sa future épouse et de son bébé. J'ai fait une croix sur notre histoire. J'essaye de ne pas reproduire ici les mêmes erreurs, expliquai-je.

— Tu n'as pas lu les derniers articles ? Je pensais pourtant que tu suivais la presse people de près, s'exclama-t-il.

— Non, je préfère ne rien savoir. Je ne lis plus ce genre de torchon sans queue ni tête. C'est aussi ça le changement, ne plus faire certaine chose que l'on faisait avant, lui fis-je remarquer.

— Tu aurais dû car si tu avais continué, tu saurais que Maxime n'est plus avec Stéphanie, annonça-t-il comme s'il s'agissait de la découverte scientifique du siècle.

— Je ne vois pas ce que l'information a de capital. Jusqu'à preuve du contraire, nous ne sommes plus ensemble et ce, à juste titre après tout ce que je lui ai fait subir. Et puis, il reste toujours le père de son enfant, conclus-je.

— Le père de son enfant ? reprit-il, étonné.

— Oui.

— Je vois. Cela m'étonne vraiment que tu ne continues pas à jeter un œil aux potins mondains. Tu as vraiment envie de tourner la page à ce que je vois. Enfin, je suppose que tu te moques complètement de ce que je vais te dire, mais ça a justement été l'objet du scandale. Ils se sont séparés parce que Stéphanie était enceinte d'un autre. Voilà qui aurait dû faire tes petites affaires, dit-il.

— Je ne vois pas en quoi ! Cela ne change rien à ce que j'ai fait. Il aura simplement réalisé qu'elle non plus ne valait pas mieux que moi. Je ne vois pas comment il pourrait me le pardonner.

— Si tu n'essayes pas, tu ne peux pas le savoir ! Ça peut arriver à tout le monde d'aller trop loin par amour. Il a peut-être compris. Qu'est-ce que tu peux en savoir, si tu ne lui réitères pas tes sentiments ? Il attend peut-être un signe de ta part. Il s'en veut peut-être et attend que tu fasses le premier pas. Penses-y, conseilla-t-il sérieusement.

— Tu ne le connais pas, de toute manière.

— Tu te trompes. Vois-tu, c'est drôle comme le monde est petit car il est ici, en ce moment même, à Los Angeles, sans savoir que tu t'y trouves également. Je le sais car l'un des producteurs de la série est Vincent Delorme et que les deux semblent très amis. Je crois savoir que c'est Delorme, d'ailleurs, qui l'a convaincu de venir ici pour se changer les idées. S'il savait que tu es ici…

— Tu ne diras rien, le coupai-je, autoritaire.

— Pas si tu me promets d'aller le voir.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Il parle de toi. Je ne te mens pas. Il fait souvent allusion à toi, parfois en bien et d'autres fois en mal lorsqu'il est en colère mais il n'a pas encore tourné la page ! Alors même si toi de ton côté tu es certaine de l'avoir tournée, tu lui dois au moins ça, pour qu'il puisse en faire de même.

— C'est lui qui m'a quittée. Je ne vois pas pourquoi il ne parviendrait pas à m'oublier, repris-je.

— Ah non ? S'il ne t'inspire plus de sentiments, comme tu le dis, alors pourquoi tu as si peur de le revoir ou même d'entendre à nouveau sa voix ? demanda-t-il, touchant de près au point sensible.

— Je n'ai pas peur ! contestai-je brutalement.

— Tu devrais te poser les bonnes questions. Je ne peux pas rester plus longtemps mais j'espère que tu mettras notre entrevue à profit. Tu es partie, et dans un sens, tu n'avais peut-être pas tort, mais tu devrais mettre les choses au clair une bonne fois pour toutes, qu'il s'agisse de Grégory ou de Maxime.

— Je prends note de tes conseils et les appliquerai lorsque je sentirais que le moment sera venu, mais si tu croises à nouveau Maxime, surtout ne lui dis rien, le suppliai-je.

— Je ne peux rien promettre, dit-il avant de se lever de sa chaise.

— Je t'en prie, insistai-je.

— Il fut un temps où j'étais vraiment attiré par toi. Tu as bien dû le remarquer. J'admirais la personne forte et courageuse que tu étais. De toute évidence, et je ne sais pas pourquoi, ces qualités te font maintenant cruellement défaut.

— Tu t'es fais de fausses idées. J'ai seulement fait semblant de les posséder. J'ai toujours un don pour faire semblant, soulignai-je.

— Tu peux encore te montrer telle que tu es. Bonne journée, conclut-il, me laissant, là, toute seule devant un cocktail à moitié vide et une bière dont il n'avait bu qu'une seule gorgée.

Après cette rapide entrevue amicale, je retrouvai Carrie quelques mètres plus loin, dévorant du

regard la vitrine d'un magasin de prêt-à-porter. Dès mon arrivée, son regard dériva rapidement vers moi et s'ensuivit un interrogatoire assez musclé sur Alex et sur ma vie en France. Je ne lui avais dit que le strict minimum à mon arrivée. Je n'avais jamais évoqué Maxime avec elle, ni avec personne d'autre sur le territoire américain.

J'espérais que si je n'en parlais pas, alors Maxime finirait par arrêter de hanter mon esprit, et son image s'évaporerait de ma mémoire. J'espérais que tous ces souvenirs ne seraient plus que réminiscences, mais cela ne s'était toujours pas produit et ces retrouvailles express avec Alex ne risquaient pas de m'aider davantage à l'oublier. Carrie avait le don de sortir les vers du nez à n'importe qui et je ne parvenais plus à garder tout ça pour moi alors, je lui fis le récit de mes exploits passés. Elle ne parla pas, très concentrée, et parut presque captivée par chacune de mes descriptions.

Finalement, parler de Maxime me fit un bien fou. Lorsque je prononçais son prénom, le son était mélodieux. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas sorti de ma bouche, tellement de temps que je craignais même de le dire. Le prononcer à voix haute me perturbait et quelques heures plus tard, une fois seule dans la dépendance, je le répétais encore et encore devant le miroir de la salle de bains alors que je me préparais pour le début de la soirée. Notre histoire, mes sentiments, tout ça avait vraiment eu lieu et continuait d'exister.

Ce ne fut qu'en parvenant à prononcer son prénom que tout ça me revint. On pouvait refouler ses souvenirs toute une vie durant mais tant qu'on n'était pas capable de les libérer de notre mémoire, alors il était inutile d'espérer pouvoir s'en construire de nouveaux. Voilà, ce qui continuait à me bloquer, pourquoi je ne parvenais pas à vivre d'autres choses. Je n'arrivais pas à faire une croix sur le passé, à me remémorer les instants vécus. Ce n'était pas en oubliant qu'on se construit une nouvelle vie, mais en ajoutant chaque morceau de nos vies : passé, présent et avenir. Maxime me manquait encore. Alex n'avait peut-être pas tort, si je voulais tirer un trait, je devais avant tout avoir la certitude qu'aucun espoir ne persistait d'un côté comme de l'autre.

Sous le coup de l'impulsion, je quittai la salle de bains, fouillai mon sac pour en sortir mon téléphone et recherchai le numéro de Maxime que je n'étais jamais parvenue à effacer. J'appuyai sur la touche pour faire partir l'appel mais l'arrêtai dans la foulée, avant qu'une seule tonalité n'ait pu se faire entendre. J'avais trop peur qu'il me rejette encore une fois, trop peur qu'il brise mes espoirs une bonne fois pour toutes. Cette fois, j'étais certaine de ne pas pouvoir m'en relever. Je n'étais plus prête à prendre de risque. Je préférais encore vivre dans l'incertitude, les remords et le sentiment de manque plutôt que d'affronter la vérité, traverser encore une fois le désert, triste à en crever. Je préférais encore cela.

Depuis notre rupture, j'avais été incapable de laisser d'autres hommes m'approcher, et dieu sait que dans les bars ce n'était pas ce qui manquait. J'aurais pu passer à autre chose plus d'une dizaine de fois, mais à chaque fois qu'un homme tentait sa chance, la seule chose qui occupait mon esprit était de détecter toutes les ressemblances qu'il pouvait avoir avec Maxime. C'était dans ces moments-là que je réalisais que j'étais encore accro à lui.

J'abandonnai toutes ces pensées et m'adonnai à un peu de rangement avant de redescendre quelques minutes avant l'ouverture du bar, alors que Miranda et George accueillaient une jeune chanteuse venue faire preuve de ses talents pour la soirée. Les couples ne tardèrent pas à faire leur

entrée dès l'ouverture des portes. Il faut dire que le bar était connu des Angelenos pour son ambiance romantique.

Chaque soir, je veillai à ne pas me laisser surprendre pas les multiples marques d'affection de tous ces couples venus, pour certains, fêter un moment précis de leur existence, et pour d'autres simplement partager leur amour dans un cadre exceptionnel. Carrie, quant à elle, s'occupait de la salle alors que je restais derrière le bar à aider Hugo le barman.

La jeune chanteuse faisait des émules dans la salle et l'ambiance était déjà bien montée en début de soirée. Alors que je préparais quelques cocktails maison que Carrie devait apporter en salle, ma main resta figée lorsque je perçus les premières notes jouées au piano. Celles de *My All*. Je restai concentrée sur les notes, la bouteille de jus de fruits toujours dans la main, ne réalisant pas que le verre débordait, encore plus chamboulée lorsque la jeune chanteuse entonna de sa voix magnifique les premières paroles. Je pouvais entendre le bruit des vagues et revoir son visage en fermant les yeux.

— Oh, mais qu'est-ce que tu fous Camille ? Arrête ! Il y en a partout ! intervint Hugo alors qu'une mare de jus de fruits se répandait sur le plan de travail, s'écoulant lentement sur le sol.

Il m'arracha la bouteille des mains pour mettre fin au carnage et provoqua ainsi mon émergence.

— Désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris, m'excusai-je.

— Tu es sûre que tout va bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, remarqua-t-il.

— Ça va, confirmai-je, attrapant une éponge et un torchon pour contenir la flaque de jus de fruit qui s'étalait sur le plan de travail.

— Tu devrais aller prendre l'air. Laisse-ça, je m'en occupe. Prends quelques minutes en réserve pour rapporter quelques bouteilles et ne reviens que lorsque tu auras retrouvé tes esprits, m'intima-t-il.

Je m'exécutai tout en observant Carrie venir à pas de souris vers le bar, certainement pour prendre la température. Elle avait tout vu. C'était certain. Je contournai le bar et marchai quelques mètres dans le couloir. J'ouvris la porte mais ne la refermai pas. Parvenue dans la réserve, le froid s'empara de mes membres et je restai debout, gelée, frottant mes avant-bras pour me réchauffer. Je pouvais encore entendre la musique, notre hymne, celui grâce auquel j'étais parvenue à défier mes peurs en lui avouant pour la première fois mes sentiments.

C'est à la suite de cette chanson que tout s'était accéléré et que cœur avait fait une accélération fulgurante. J'aurais mieux fait de m'accroupir pour supporter la pression terrible que le pouvoir de ces quelques notes avait eu sur moi, mais je ne pensais pas être capable ensuite de me relever. Je ne voulais pas me laisser aller et pourtant c'était bien ce que j'étais en train de faire, en chialant comme une madeleine au milieu d'un méli-mélo de bouteilles.

Au bout d'un instant, je perçus les vibrations et la sonnerie de mon téléphone portable dans ma

poche. Anxieuse, je le saisis et je crus m'évanouir en lisant son prénom. Décidément, cette soirée était bien étrange. Il y avait déjà cette chanson et là, cet appel. Ce n'était pas un hasard, c'était le signe dont parlait Alex. Il avait vendu la mèche, c'était certain, et je recevais là un signe de Maxime. Ce signe que chacun de nous attendait et qui avait semblé ne jamais vouloir venir. Il était là, tout près, et c'était pour cette raison que je me sentais si mal dans ma peau depuis le début de cette soirée. Ce n'était pas seulement le contrecoup de ma rencontre avec Alex.

J'aurais voulu être en capacité de répondre, mais mes doigts étaient figés. Je n'étais pas prête, c'était trop brusque. Je ne savais pas quoi lui dire, et si je l'avais su, je n'aurais pas su comment le lui dire. La communication s'était trouvée suspendue trop longtemps pour être rétablie aussi facilement. J'avais peur de lui paraître idiote ou tout simplement peur qu'il ne m'appelle que pour me signifier avoir tourné la page, me prier de rester bons amis. Comment réagirais-je s'il faisait une proposition de rapprochement amical ?

L'appel se termina avant que je n'aie trouvé une réponse. Je patientai, attendant anxieusement de savoir s'il y avait un message mais moins de quinze secondes plus tard, il me rappelait encore. Le regard toujours figé, j'admirai les lettres de son prénom sur mon téléphone jusqu'à ce que je sente une main se poser sur mon épaule. Je n'osai pas me retourner. Mon téléphone sonnait encore.

— Alors, tu ne réponds pas ?

La volupté de sa voix me fit trembler.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— J'ai trop honte. J'ai commis tellement d'erreurs. Si tu savais à quel point je regrette. Je ne voulais pas te faire de mal…

— Je sais. Je sais aussi que tu n'as pas compris ma réaction. Je me suis moi même trompé sur toute la ligne ! Tu n'es pas la seule à avoir commis des erreurs. Grâce à toi, j'ai enfin pu trouver un sens à ma vie, et c'est à tes côtés de toi je veux la passer, me réveiller chaque matin. Cela fait des mois que je ne dors plus, des mois que je me demande où tu es passée. Je suis fou de toi. J'ai besoin que tu me reviennes enfin, tu comprends ? demanda-t-il, pressant plus fortement mon épaule.

— Non, je ne comprends pas comment tu peux m'avoir pardonné aussi facilement. Je t'ai menti, manipulé, trahi et blessé. Comment peux-tu vouloir me faire confiance à nouveau ? Pourquoi es-tu venu ?

— J'ai simplement fini par comprendre, dit-il.

— Comprendre quoi ?

— Que tu m'aimais.

Ces paroles résonnèrent en moi comme une balle de tennis, touchant mon cœur pour un jeu set et

match. Je me retournai enfin, soutenant son regard hypnotique.

— Tu m'as tellement manqué. Je n'arrive pas à le croire. Jure-moi que je ne rêve pas. Pince-moi s'il le faut, car je crains de rêver éveillée, dis-je en me jetant à son cou pour m'assurer de la réalité de sa peau.

Il me serra également.

— C'est pourtant bien réel, chuchota-t-il.

Il amorça une danse alors que la voix lointaine de notre chanteuse prononçait le dernier couplet de la chanson. Son corps près du mien, cette fois, j'avais l'impression de revivre. Nous terminâmes d'exécuter quelques pas de danse lorsque le piano s'arrêta et il se décolla doucement de moi.

— Je crois qu'il est temps d'avoir un vrai rendez-vous. Suis-moi, dit-il.

— Je ne peux pas quitter mon travail comme ça. Attends-moi ici. Je n'en ai plus pour très longtemps et ensuite on s'offrira les plus belles plages de Los Angeles, proposai-je sur un petit nuage.

— Pas la peine, tout est arrangé, dit-il.

— Je te donne ta soirée, entendis-je George prononcer alors que trois têtes se montaient à l'entrée de la réserve.

Celles de Miranda, George et Carrie, tout sourire. J'aurais dû m'en douter.

— Vous étiez dans le coup, c'est ça ? La chanson ! J'aurais dû m'en douter. Quelle bande d'acteurs !

— Je t'observe du fond de la pièce depuis le début de la soirée. Allez, viens, dit Maxime.

Il prit ma main pour m'obliger à quitter la réserve, passant devant George, Miranda et Carrie pour traverser le bar et se retrouver dans la rue. Je ne savais pas où nous allions. Je crois que l'idée était simplement de marcher.

— Comment tu as su où me trouver ? C'est Alex, c'est ça ?

— Non. Je savais déjà où tu étais. Je t'ai aperçue un matin, marchant sur la Walk of Fame. Je t'ai suivie, certain que c'était toi, et je t'ai vue rentrer dans ce bar. Je suis venu y passer quelques minutes certains soirs. J'avais terriblement envie de te parler mais je n'ai jamais osé. Alex est là parce qu'il collabore avec Vincent sur un nouveau projet, il a dû t'en parler. Je lui ai simplement demandé de te rencontrer comme si de rien était. Je voulais savoir comment tu allais, avoua-t-il, nous arrêtant en pleine rue, alors que les passants nous frôlaient.

— Pourquoi es-tu à Los Angeles ?

— J'y vis désormais. Après notre rupture, j'ai fini par rompre avec Stéphanie. Je ne l'aimais pas. J'ai simplement réalisé que je t'aimais encore. J'ai bien fait de rompre car j'ai appris peu de temps après que je n'étais pas le père de son enfant. Ensuite, je me suis souvenu de la proposition de Vincent de venir travailler avec lui à Los Angeles. J'avais besoin d'air et puis lorsque j'ai reçu ton message d'adieu, j'ai compris que tu ne reviendrais pas vers moi. Tout me faisait penser à toi, en France. Dis-moi que tu m'aimes autant qu'avant, demanda-t-il.

— Cela n'a pas été faute de te l'avoir répété. Je t'aime, Maxime, et j'aimerais que tu puisses lire dans mes pensées pour savoir à quelle hauteur s'élèvent mes sentiments pour toi.

— C'était dur de ne pas douter. Comment démêler le vrai du faux avec toi ? Tu n'as pas cessé de dire tout et son contraire. Tu étais difficile à cerner, mais j'ai réalisé que même si je n'avais pas l'impression de te connaître parfaitement, j'avais la conviction que tu étais sincère. Je ne veux plus que nous soyons séparés, conclut-il, nos mains entrecroisées, avant qu'il ne m'embrasse suavement.

Notre balade nocturne dura de longues heures, durant lesquelles nous rattrapâmes le temps perdu. Nous n'avions pas besoin de réapprendre à nous connaître car aussi long qu'avait été notre éloignement, rien n'avait changé. Les sentiments que nous nous portions l'un à l'autre étaient parfaitement intacts.

Nous terminâmes notre soirée allongés sur la plage de Malibu, collés l'un à l'autre, à discuter encore et encore, à rêver d'avenir, formuler des projets et surtout à nous promettre… de ne jamais plus formuler de promesses. Vivre au jour le jour les heures que le monde avait à nous offrir était notre unique but. Nous voulions prendre notre temps, avancer lentement mais dans la même direction cette fois.

Maxime se lançait dans de nouveaux projets avec Vincent. Quant à moi, il était décidé que la scène était derrière moi. Il ne trouva rien à redire. Ce soir-là, en confiance et tellement soulagée de l'avoir retrouvé, je lui avouai enfin la vérité sur ma famille, sur toutes les raisons qui m'avaient poussée à lui mentir. Il parut comprendre et posa tout un tas de questions sur ma famille. Jamais une seule fois, il ne fit de remarque négative, toujours attentif à l'expression de mes sentiments.

Allongée sur le sable, saisissant une poignée pour voir les grains s'écouler lentement, je compris que ce moment était celui que j'attendais. Ici même nous étions en train de prendre un nouveau chemin, mais à deux. Une nouvelle chance de nous aimer l'un l'autre sans encombre, de bouleverser et d'apporter un peu de joie dans celle de l'être aimé. Son corps étendu près du mien, j'étais certaine de remettre ma vie sur les bons rails.

On a tous droit à une seconde chance, le tout est de comprendre qu'il n'y en aura pas de troisième. On apprend de nos erreurs, petites comme grandes. Et à présent, nous allions appendre ensemble.

— Je t'aime Maxime, conclus-je avant de poser ma tête sur son torse, admirant les étoiles au-dessus de l'océan Pacifique.

Le véritable amour ne s'éteint jamais. Il sommeille et ne demande qu'à être ravivé si tant est qu'on en ait le courage.

« L'adversité est comme un vent fort, ça nous déchire et toutes les choses qui restent intactes nous permettent de nous voir tel que nous sommes. » (Arthur Golden)

[1] Mini série humoristique diffusée sur la chaîne télévisée M6.

[2] Mariah Carey, My All (3’50’’), Album: Butterfly, Columbia Records, 1997.

[3] Demi Lovato, Skyscraper, (3’42’’), Album: Unbroken, Hollywood, 2011.

[4] The Strange Familiar, Redemption, (3’54’’), Album: Chasing Shadows, Krian Music Group, 2012.

- [1]
- [2]
- [3]
- [4]